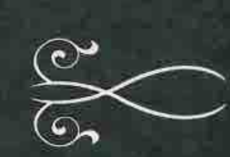
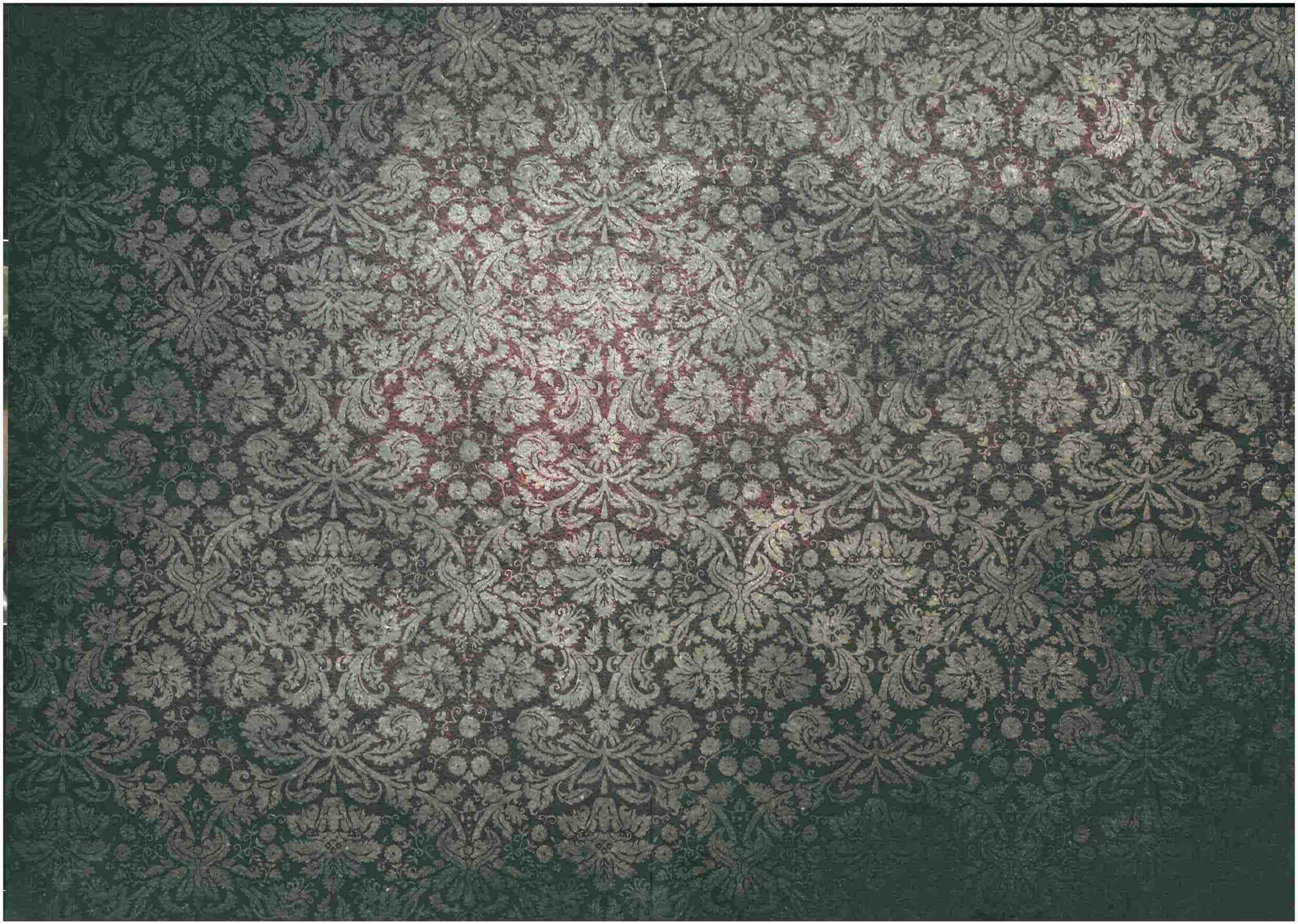
Thomas Berthier

Esotérisme au XIXe siècle



Cthulhu 1890

Éditions Sans-Détour



Livre 3
Esotérisme & surnaturel au XIX[e] siècle

Par Thomas Berthier

ÉDITIONS SANS-DÉTOUR

Howard Phillips Lovecraft

Auteur
Érudit
Gentleman

Né en 1890
Décédé en 1937

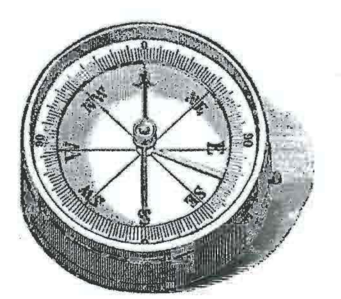
Auteurs : Thomas Berthier, Philippe Auribeau & Tristan Lhomme
Traduction des textes d'époque : Valérie Florentin
Relecture : Laure Valentin, Elise Lemai
Couverture : Marisuz Gandzel
Illustrations intérieures : Loïc Muzy
Direction éditoriale & recherche iconographique : Christian Grussi
Mise en page : Christian Grussi

Basé sur : *Cthulhu by Gaslight*, par William A. Barton & Kevin Ross, édité par Chaosium

Imprimé en Allemagne par Westermann Druck Zwickau GmbH
ISBN : 978-2-917994-71-9 Édition et dépôt légal : novembre 2013

WWW.SANS-DETOUR.COM

Table des matières



SOUVIENS
TOY
QUE TU
ES POUDRE
ET QUE TU
RETOURNERA
EN POUDRE.

Préface

Au XIX^{e} siècle, devant des progrès scientifiques pour le moins spectaculaires, un nombre croissant de contemporains viennent à penser que l'homme sera bientôt en mesure de percer tous les secrets de l'univers, d'un univers qu'ils jugent purement matériel et où, par conséquent, les manifestations surnaturelles n'ont plus leur place : au mieux, il s'agit de phénomènes naturels encore inconnus, au pire, d'obscurantistes superstitions qu'il convient de rejeter dans les brumes du passé.

Mais tous ne l'entendent pas de cette oreille. Besoin de croire à une autre réalité ou à l'immortalité de l'âme, désir de comprendre ce qui paraît incompréhensible ou, simplement, attrait pour le mystérieux : voilà quelques-unes des raisons qui expliquent que les sociétés de l'époque victorienne, loin de le rejeter totalement, se passionnent au contraire pour le surnaturel, lequel semble les imprégner tout autant que la science.

D'abord, une foule de livres et d'articles de journaux relatent **des événements plus étranges les uns que les autres** : vers 1846, les élèves d'un pensionnat letton sont terrifiées par le double spectral d'une de leurs enseignantes, Émilie Sagée ; en 1855, dans le comté anglais du Devon, éclate l'affaire jamais élucidée des empreintes de sabots du diable ; en 1872, la *Mary Celeste* est retrouvée au large du Portugal, désertée par son équipage pour une raison inconnue ; en 1873, à Bristol, le couple Cumpston dit avoir été chassé de sa chambre d'hôtel par d'effroyables poltergeists ; l'année suivante, en Irlande, des dizaines de moutons sont vidés de leur sang par un inquiétant prédateur qui mord aussi des humains, les faisant sombrer dans la folie ; vers 1895, on commence à enquêter sur les « mistpoeffers », des détonations inexpliquées entendues sur les côtes de la mer du Nord ; en 1897 et 1898, l'*Avalanche*, une canonnière française, rencontre des serpents marins au large de l'Indochine.

Et à tout cela, il faut encore ajouter une multitude de cas de maisons hantées, d'apparitions de fantômes, de pluies au cours desquelles s'abattent substances inconnues ou myriades d'animaux...

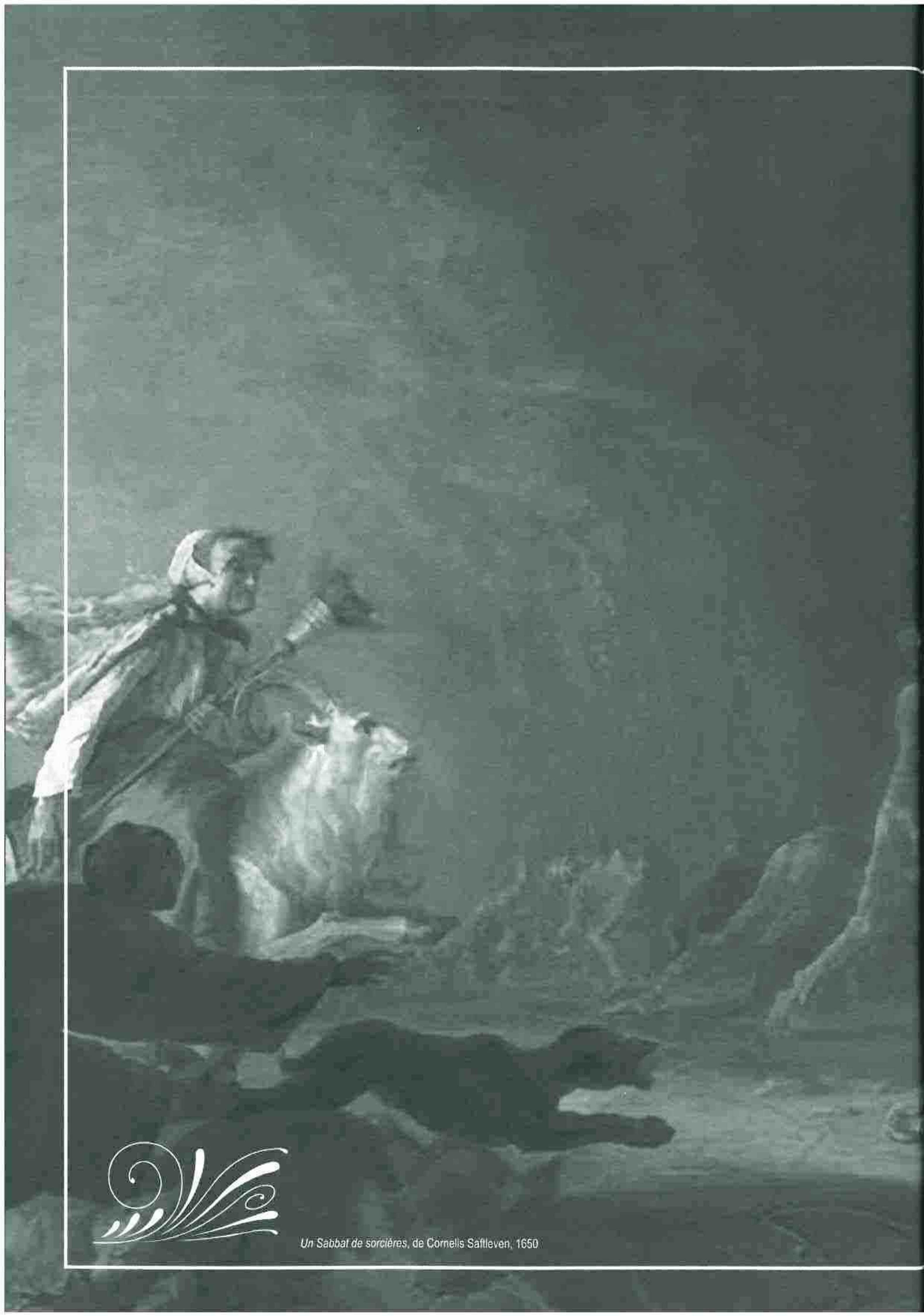
Une autre caractéristique de l'époque est le nombre, la vigueur et l'influence des **mouvements ésotériques**. Parmi eux, on trouve quelques groupes maçonniques, comme le rite de Memphis-Misraïm, et des organisations se proclamant rosicruciennes, bien qu'hormis le symbolisme, elles n'aient plus grand-chose en commun avec la Rose-Croix originelle. Mais ce sont surtout trois courants qui marquent le siècle de leur empreinte.

D'abord l'occultisme : devant beaucoup à l'œuvre d'Éliphas Lévi, se penchant sur toutes les anciennes traditions initiatiques afin de découvrir les secrets auxquels elles sont censées donner accès, il connaît son apogée à la fin du siècle, avec des institutions telles que l'Aube Dorée ou l'Ordre martiniste de Papus. Ensuite, le spiritisme : né en 1849 aux États-Unis, avec les sœurs Fox, doté d'une doctrine par Allan Kardec, qui entend en faire à la fois une science et une religion, il suscite un immense engouement et d'intenses polémiques. Enfin, la Société Théosophique d'Helena Blavatsky : s'inspirant largement du bouddhisme, elle se donne pour mission de conduire l'humanité sur la voie du progrès.

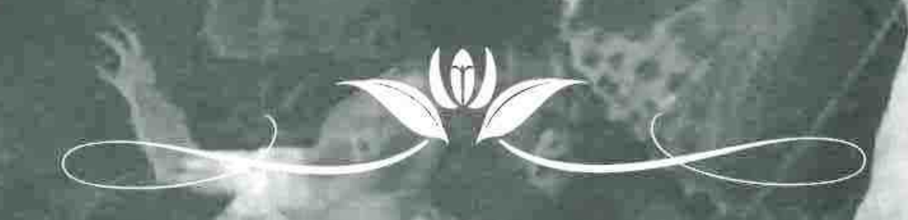
L'attrait de l'époque victorienne pour le surnaturel revêt un troisième aspect essentiel : un grand **nombre d'individus** s'efforcent d'**expliquer les phénomènes** qui lui sont généralement rattachés, qu'il s'agisse des rêves, des apparitions ou des étonnantes capacités dont semblent dotés les médiums.

Beaucoup s'accordent à les attribuer à des causes naturelles mais, sur la nature de celles-ci, les avis divergent considérablement et donnent lieu à des débats acharnés, puisque certains invoquent la physiologie ou la psychologie, alors que d'autres croient en l'existence de forces pour l'heure inconnues. D'autres encore, partisans de l'ésotérisme ceux-là, appuient leurs théories concernant ces faits sur de récents progrès mathématiques, en particulier l'essor de la géométrie non-euclidienne et les réflexions sur la quatrième dimension. Par ailleurs, c'est durant cette période qu'on tente de mettre sur pied une nouvelle discipline, les sciences psychiques, dont le but est d'étudier scientifiquement ces différents types de manifestations.

Bien des chercheurs, y compris des savants reconnus, s'attachent à cette tâche, et nombre d'entre eux rejoignent une jeune institution qui ne tarde pas à devenir célèbre : la Society for Psychical Research.



Un Sabbat de sorcières, de Cornelis Saftleven, 1650



Une multitude de faits étranges

Chronologie

• **1840.** La *Rosalie*, un navire français, est retrouvée en mer. Ses voiles sont hissées et sa cargaison n'a pas disparu, contrairement à son équipage qui, lui, s'est volatilisé. Aucune trace de combat n'est relevée à bord.

• **1840.** L'explorateur britannique James Ross trouve des empreintes de sabots aux Kerguelen, îles où ne vit pourtant aucun animal doté de cet attribut.

• **14 mars 1840.** Le *Times* signale la découverte d'empreintes de sabots courant sur des kilomètres près de Glenorchy (Écosse).

• **1845.** Émilie Sagée est recrutée comme professeur de français au pensionnat von Neuwelcke (Lettonie). Dix-huit mois plus tard, elle est renvoyée. Les élèves ont alors pour la plupart fui l'établissement, terrifiées par ce qu'elles disent avoir vu : selon elles, l'enseignante aurait un double qui se serait manifesté à de nombreuses reprises.

• **Janvier-février 1849.** À Paris, rue des Grès, une maison appartenant à M. Lerible est victime d'un curieux bombardement : des pavés, des moellons et des morceaux de maçonnerie sont projetés contre elle, défonçant ses portes et ses fenêtres.

Les projectiles semblent trop lourds et venir de trop loin pour avoir été lancés par des mains humaines et, malgré les investigations de la police, on ne parvient pas à déterminer ni leur provenance, ni par quel moyen ils ont été projetés.

• **14 août 1849.** Le *Times* signale qu'une masse de glace de 6 mètres de diamètre est tombée du ciel, la veille au soir, dans le Rosshire (Écosse).

• **1850.** Près de Newport, on découvre un bâtiment, le *Seabird*, abandonné par tous ses occupants hormis un chien. La disparition de l'équipage semble récente car les témoins racontent avoir retrouvé du café chaud dans la cuisine et senti une odeur de tabac dans les cabines. De plus, les instruments de navigation fonctionnent toujours.

• **Nuit du 8 au 9 février 1855.** D'étranges traces, entrées dans la postérité sous le nom d'empreintes de sabots du diable, apparaissent dans la neige en au moins trente points du Devon (Angleterre).

• **9 février 1859.** Des témoins rapportent avoir observé une pluie de poissons à Aberdare, Pays de Galles.

• **Juin 1860.** Rue des Noyers, à Paris, l'appartement de M. Lesage, économe au Palais de Justice, est la cible de projectiles divers qui, provenant d'un point indéterminé, brisent les fenêtres et blessent les occupants. La police n'ayant pu repérer l'invisible lanceur, M. Lesage demande et obtient la résiliation de son bail. Le mystère demeure inexpliqué malgré l'enquête menée par le commissaire Hubaut.

• **16 février 1861.** Un tremblement de terre frappe la ville de Singapour, suivi par trois jours de pluie continue. Quand le déluge cesse enfin, on découvre dans des flaques des milliers de poissons-chats vivants. Des Chinois et des Malais affirment les avoir vus tomber du ciel, assertion que ne confirme aucun Européen. Une fois les flaques asséchées, d'autres poissons sont retrouvés – morts, ceux-là. Le débordement de la rivière Singapour ne peut expliquer ce phénomène, car des animaux ont été ramassés dans des jardins fermés que l'inondation n'a pas touchés.

• **21 janvier 1864.** Le *Journal de la Vienne* rapporte que dans la maison de M^lle^ d'Ourches, située rue Neuve-Saint-Paul à Poitiers, retentissent des coups violents et d'impressionnantes détonations. Une intense surveillance ne permet de démasquer aucun plaisantin, tandis que les spirites parlent d'esprits frappeurs et que d'autres rappellent qu'un cimetière s'étendait autrefois dans cette rue. Quelle que soit la cause réelle des phénomènes, l'enquête à laquelle ils donnent lieu ne parvient pas à la découvrir.

• **Hiver 1864.** Un matin, une sentinelle de la Tour de Londres est retrouvée inanimée. Jugée par un tribunal militaire – on l'accuse de s'être endormie à son poste –, elle affirme avoir vu, peu avant l'aube, une silhouette blanche dépourvue de tête émerger de la brume. Après avoir procédé à trois sommations demeurées sans réponse, l'homme dit s'être approché d'elle : au moment où sa baïonnette l'a traversée, un éclair est remonté le long de l'arme, provoquant un choc qui a assommé son propriétaire. Confortant son témoignage, deux autres soldats et un officier déclarent avoir aussi aperçu le revenant. Tous quatre indiquent qu'il se trouvait en dessous de l'ouverture de la pièce où Anne Boleyn passa sa dernière nuit avant son exécution (19 mai 1536). En conséquence, le tribunal classe l'affaire : ne dit-on pas, depuis des siècles, que le fantôme de la deuxième épouse d'Henri VIII hante la Tour de Londres ?

• **1867.** À Dublin (Irlande), des noisettes tombent du ciel avec tant d'intensité qu'elles contraignent les policiers à s'abriter.

• **1870.** Une pluie de varans est signalée dans l'Utah (États-Unis).

• **5 décembre 1872.** À environ 600 miles du littoral portugais, le *Dei Gratias* rencontre un autre bâtiment, la *Mary Celeste*, que son équipage a abandonné sans raison apparente. Débute ainsi l'une des plus grandes énigmes de l'histoire maritime.

• **Février 1873.** À Eccleston (Lancashire, Angleterre), des torrents de pluie s'abattent à l'intérieur de la Bank House, trempant les habitants et ravageant leur mobilier. Face aux dégâts, les personnes venues enquêter sur l'affaire estiment qu'une imposture n'est pas envisageable et notent que l'eau ne provient pas de tuyauteries percées. Un rapport publié dans le *Chorley Standard* du 15 février indique quant à lui que les plafonds eux-mêmes sont restés secs.

• **9 décembre 1873.** Tôt le matin, Thomas B. Cumpston et sa femme sont arrêtés dans une gare de Bristol (Angleterre), car leur allure et leur comportement semblent suspects.

Ils expliquent à la police avoir fui leur chambre de l'hôtel Victoria suite à d'inquiétantes manifestations : le sol se serait notamment ouvert, menaçant de les engloutir. Les autorités concluent toutefois à une hallucination.

• **1874.** Pendant quatre mois, près de Cavan (Irlande), un prédateur tue jusqu'à trente moutons par nuit ; sa manière de procéder est étrange, puisqu'il les mord et boit leur sang mais ne touche pas à leur chair.

• **3 mars 1876.** À Olympian Springs, dans le comté de Bath (Kentucky, États-Unis), des flocons d'une substance ressemblant à de la viande tombent d'un ciel dégagé en une averse intense mais très circonscrite (la zone touchée fait environ 10 yards de long sur 50 de large). L'événement fait grand bruit dans la presse. Quant à la substance, diverses analyses aboutissent à des conclusions variées : on la considère, entre autres, comme des cyanobactéries du genre nostoc, du frai séché de reptile, du tissu pulmonaire, des masses de cartilages ou de fibres musculaires...

• **1876.** En Chine, les habitants de villes comme Nankin ou Shanghai, persuadés que des êtres invisibles coupent leurs tresses, tentent de s'en protéger par tous les moyens. Le *Spiritualist and Journal of Psychological Science* décrit ce grand vent de panique le 21 juillet, tandis que le *North China Herald* lui consacre plusieurs articles entre le 20 mai et le 16 septembre.

Si des cas de tresses coupées sont attestés, ces journaux ne croient pas à l'intervention d'esprits et pensent plutôt à l'action d'individus utilisant un puissant acide (employer des ciseaux aurait été trop voyant). Quant à l'identité des coupables, les Chinois suspectent des vendeurs de charmes, des enfants espiègles ou encore des missionnaires chrétiens.

• **15 janvier 1877.** Sortis de chez eux après une averse torrentielle, des habitants de Memphis (Tennessee, États-Unis) découvrent des milliers de serpents en train de ramper sur le sol : semblant tombés du ciel, ils occupent un espace correspondant à deux pâtés de maisons de l'avenue Vance, entre les rues Orleans et Lauderdale.

La presse relate abondamment l'incident et, bien que la saison soit peu propice, on estime que les reptiles ont pu être amenés là par une tornade.

• **3 mai 1877.** À Mason (Texas, États-Unis), la chute de morceaux de glace gros comme le poing entraîne la mort de milliers de moutons.

• **23 juin 1879.** Reprenant apparemment un texte paru dans le *Spectator* (Hamilton, Ontario), le *Daily Sun* de Saint-John (Nouveau-Brunswick) publie un article intitulé *A Human Electric Battery*. Il traite d'une jeune Canadienne, Caroline Clare. En 1877, elle aurait été atteinte d'une mystérieuse maladie l'ayant plongée dans un état de catatonie.

Une fois remise, elle aurait manifesté des capacités magnétiques hors du commun, pouvant, en joignant les mains, transmettre une décharge à une vingtaine de personnes présentes dans la même pièce, et possédant le pouvoir d'attraction d'un véritable aimant. Ce cas est devenu très populaire dans la deuxième moitié du XX[e] siècle ; pourtant, aucune recherche n'a pu en attester l'existence réelle.

• **1880.** Une pluie de sang est signalée près de Djebel-Sekra (Maroc). Le 25 septembre, dans *La Nature*, J. Brun, professeur à l'université de Genève, raconte qu'il s'est rendu sur les lieux et qu'il a découvert une substance rouge et brillante recouvrant les rochers et les plantes. L'ayant analysée, il conclut qu'elle est composée d'algues du genre *Protococcus fluvialis*.

• **Nuit du 11 juillet 1881.** À proximité des côtes américaines, la *Bacchante*, navire britannique lancé dans un tour du monde, fait une curieuse rencontre. Précédé par une vive lueur qui se met soudain à briller, un brick nimbé d'une phosphorescence rougeâtre apparaît à environ 200 mètres, semble couper la route du bâtiment et se volatilise brusquement. Treize témoins assistent au phénomène, dont le jeune duc d'York (futur roi George V), alors enseigne dans la Royal Navy. Même si le type de navire ne correspond guère, il est convaincu d'avoir vu le *Hollandais volant*, célèbre bateau fantôme sur lequel courent maintes légendes.

On dit que, cette nuit-là, le premier matelot à l'avoir aperçu trouva la mort en tombant d'un mât ; quelques semaines plus tard, c'est l'amiral de la flotte anglaise qui trépasse. Certains considèrent ces drames comme une conséquence de la funeste rencontre.

• **1883.** Le *J. C. Cousins*, une goélette, s'échoue à proximité du phare de Camby, sur la côte de l'Oregon (États-Unis). Les garde-côtes qui montent à bord ne trouvent pas âme qui vive, mais un fourneau encore chaud et la table dressée dans la cuisine. De plus, on a écrit pour la dernière fois dans le journal de bord le matin même, sans qu'aucun incident ne soit signalé.

• **1883.** Lulu Hurst, une adolescente américaine de quatorze ans surnommée « The Georgia Wonder », débute une tournée de deux ans. Durant les représentations, elle démontre ce qui semble être d'extraordinaires capacités magnétiques : placée face à des hommes tenant solidement de lourds objets, elle se révèle capable de les déplacer en ne faisant apparemment que les effleurer. Parfois, même les porteurs sont affectés. Bien des années plus tard, elle avouera qu'il n'y avait rien de surnaturel dans ces spectacles, lesquels reposaient simplement sur l'exploitation judicieuse de principes mécaniques.

• **1886.** D'étranges traces de sabots de tailles diverses sont découvertes en Nouvelle-Zélande.

• **24 octobre 1886.** Un article du *New York Sun* rapporte qu'en un point précis du comté de Chesterfield, en Caroline du Sud (États-Unis), la pluie est tombée sans discontinuer durant dix ou douze jours, alors que le ciel était dégagé.

• **1887.** Une nuit, après avoir quitté San Francisco pour la Chine, l'équipage de l'*Orion*, navire américain, repère un trois-mâts d'allure ancienne : toutes voiles dehors malgré le vent très fort, illuminé par une curieuse lueur blanche, il se rapproche avant de se volatiliser au moment même où la lune est cachée par des nuages. D'aucuns estiment que ce bateau n'était autre que le *Hollandais volant*.

• **20 juin 1887.** Lors d'une violente tempête de grêle, un grêlon contenant une masse pierreuse tombe du

ciel à Tarbes (France). Dégagé de la glace, l'objet se révèle être un disque de pierre régulier et apparemment travaillé, large de 13 millimètres, épais de 5 et pesant 2 grammes.

L'événement est mentionné le 18 juillet dans *Comptes Rendus*, le journal de l'Académie des Sciences ; *La Nature* (23 juillet), l'*Année Scientifique et Industrielle* ou encore *Nature* (28 juillet) le rapportent également. De l'avis général, c'est une tornade qui aurait soulevé et déplacé l'étrange artefact.

- **6 août 1887.** En l'espace de quelques heures, une quarantaine de départs d'incendie se déclarent dans la maison de la famille Hoyt à Woodstock, Nouveau Brunswick (Canada). À en croire l'article publié le 8 août par le *New York World*, il y a là de quoi étonner même les plus sceptiques : sans signes avant-coureurs et sans la moindre intervention humaine, alors qu'il n'y a ni lampe ni poêle allumé à proximité, les objets les plus variés s'enflamment brutalement par toute la demeure. Heureusement, tous les incendies peuvent être rapidement éteints.

- **19 février 1888.** Le corps transformé en cendres (mais ayant conservé sa forme) d'un vieux soldat est retrouvé dans le grenier d'une grange de Constitution Street, Aberdeen (Écosse). Médecin au dispensaire général et enseignant à l'université de cette ville, le Dr J. Mackenzie Booth se rend sur les lieux pour étudier ce cas apparent de combustion spontanée. Le 21 avril, il publie un compte-rendu dans le *British Medical Journal* et souligne plusieurs éléments surprenants.

D'abord, le malheureux soldat, toujours parfaitement identifiable, ne paraît pas avoir souffert. Ensuite, le bois sec et le foin alentour n'ont quasiment pas été touchés par les flammes, les seuls dégâts marquants étant un petit trou dans le plancher, sous le corps, et quelques tuiles tombées du toit juste au-dessus de lui.

- **15 septembre – 18 novembre 1889.** À Clarendon (Québec, Canada), la maison des Dagg est le théâtre de curieux phénomènes : des feux s'allument spontanément, des objets sont projetés, des meubles se déplacent d'eux-mêmes… Une voix désincarnée se fait entendre, son propriétaire demeurant invisible hormis pour les enfants de la famille auxquels il apparaît sous diverses formes (un homme à tête de vache, un gros chien noir, un bel individu couronné et tout de blanc vêtu…).

Si une foule de témoins attestent les faits, les rumeurs de fraude sont tout aussi nombreuses. *L'Ottawa Free Press* souligne ainsi, le 25 novembre, que les manifestations ont cessé après le départ de Percy Woodcock, artiste intéressé par le surnaturel venu sur place pour jouer les intermédiaires entre l'esprit et la famille Dagg.

- **15 mai 1890.** Une pluie d'un liquide dont la couleur rappelle le sang frais est observée à Messignadi (Calabre, Italie). Selon les analyses réalisées par le laboratoire de santé publique de Rome, la substance serait du sang ; il proviendrait d'oiseaux migrateurs, telles des cailles ou des hirondelles, tués par un vent particulièrement violent. Les faits sont rapportés en mai 1901 dans *Popular Science News*.

- **1891.** L'Américaine Annie Abbott (nom de scène de Dixie Annie Jarrat, veuve Haygood) se produit à New York et à Londres avant de poursuivre une tournée de deux ans en Europe.

En 1885, elle a commencé à réaliser sa propre version des exploits de Lulu Hurst avant d'inventer de nouveaux effets (elle paraît par exemple capable d'empêcher de solides hommes de la soulever de terre). Rendus plus impressionnants encore par sa petite taille, ces spectacles lui valent un immense succès et le surnom de « Georgia Magnet ».

Si bien des journaux dévoilent ses secrets, à savoir l'habile utilisation de l'effet de levier et du centre de gravité, cela n'atténue en rien sa popularité. Elle sera souvent imitée, y compris par des artistes n'hésitant pas à se produire sous son nom.

- **30 juin 1892.** Des grenouilles, décrites comme étant presque blanches, tombent du ciel près de Birmingham (Angleterre). Le phénomène, attribué à une tornade, est rapporté dans *Symons' Meteorological Magazine*.

- **22 juin 1893.** Près de Tripoli (actuel Liban), le vice-amiral anglais George Tryon meurt durant le naufrage de son navire, le *Victoria*, qui est entré en collision avec un autre bâtiment, le *Camperdown*.

On raconte qu'au moment même du drame, le fantôme de l'officier est apparu dans sa résidence londonienne, alors que son épouse y donnait une réception. Il semble toutefois que cette histoire soit un mythe moderne bien postérieur aux faits.

- **Vers 1895.** Ernest Van den Broeck, géologue et conservateur du Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles, débute une enquête sur les « mistpoeffers », des détonations inexpliquées entendues sur les rives de la mer du Nord.

- **1896.** Un morceau de glace contenant une carpe congelée tombe à Essen (Allemagne).

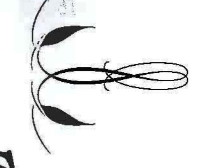
- **Été 1896.** Des centaines d'oiseaux morts de diverses espèces tombent d'un ciel dégagé dans les rues de Bâton Rouge (Louisiane, États-Unis). On estime qu'ils ont pu être transportés là suite à une tempête ayant touché les côtes de la Floride.

- **Juillet 1897.** Dans la baie d'Along (golfe du Tonkin), première rencontre entre l'*Avalanche*, canonnière française commandée par le lieutenant de vaisseau Lagrésille, et des « serpents de mer ».
- **15 février 1898.** Dans la baie de Fai-Tsi-Loung, deuxième rencontre entre l'*Avalanche* et les monstres marins.

- **26 février 1898.** L'*Avalanche* observe pour la troisième fois les « serpents de mer », à nouveau dans la baie de Fai-Tsi-Loung.

Pluie de chats, de chiens et de fourches - Gravure du XIX^ème^ siècle

Une multitude de faits étranges



En un temps où la science repousse sans cesse plus loin les limites de la connaissance humaine, on pourrait penser que l'inexplicable n'a plus sa place. Pourtant, il n'en est rien : au contraire, le public se passionne plus que jamais pour les phénomènes extraordinaires auxquels la presse accorde une large place.

Sur les mers, on croit apercevoir le légendaire *Hollandais volant*, on croise des monstres marins ou des navires dont l'équipage a disparu sans raison apparente.

Dans les terres, on assiste à des pluies d'animaux ou de substances étranges, on repère d'inexplicables empreintes et l'on pourchasse d'inquiétants prédateurs.

Le surnaturel s'invite même dans l'intimité des foyers, où retentissent des bruits mystérieux, où les objets se déplacent d'eux-mêmes et où les fantômes se font tapageurs.

Le double d'Émilie Sagée

Le pensionnat von Neuwelcke, situé à une soixantaine de kilomètres de Riga, sur le territoire de l'actuelle Lettonie, est un établissement qui accueille dans ses murs des jeunes filles issues de la noblesse. En 1845, il recrute comme professeur de français Émilie Sagée, qui dit avoir 32 ans et être née à Dijon. Très vite, elle brille par son intelligence et ses qualités pédagogiques, à la grande satisfaction de son directeur, Herr Busch.

Mais bientôt, les quarante-deux pensionnaires de l'institut se mettent à murmurer d'étranges histoires au sujet de leur professeur. Elles sont d'abord relativement anodines – des élèves prétendent l'avoir vue, au même moment, en deux points éloignés de l'établissement –, si bien que les autres enseignants ne s'en préoccupent guère. Toutefois, l'affaire prend rapidement des proportions inquiétantes. Tandis qu'Émilie Sagée dispense une leçon de grammaire à treize demoiselles, celles-ci voient apparaître une silhouette à ses côtés : un double qui imite scrupuleusement ses gestes et que l'on peut différencier d'elle uniquement parce qu'il ne tient pas de craie.

Cette apparition se fait de plus en plus présente au fil des semaines et, tandis que des domestiques commencent à l'apercevoir, elle paraît gagner en autonomie.

Un jour, toutes les pensionnaires sont rassemblées dans une salle du rez-de-chaussée pour des activités de broderie ; par la fenêtre donnant sur le jardin, elles peuvent clairement voir Émilie Sagée. Leur surveillante ayant dû s'absenter, voici qu'apparaît à sa place le double de la Française, alors que celle-ci, toujours visible à l'extérieur, semble peiner à se déplacer. Certaines élèves particulièrement hardies s'approchent du double et vont même jusqu'à le toucher : après avoir rencontré une faible résistance, leurs mains le traversent. Puis l'apparition se volatilise.

Chaque fois que celle-ci se manifeste, Émilie Sagée se sent prise de faiblesse, comme si elle était privée d'une partie de son énergie. Sans ces malaises, sans les réactions des autres, elle n'aurait pas conscience de sa présence : pour elle, le double demeure invisible. Mais les élèves, pour leur part, ne le voient que trop bien, ce qui les trouble profondément. Une par une, elles vont quitter le pensionnat ; au bout d'un an et demi, sur les quarante-deux présentes en 1845, seules douze n'ont pas encore été retirées par leurs parents.

En conséquence, Herr Busch décide de se séparer d'Émilie Sagée : celle-ci avoue alors qu'au cours de sa carrière, débutée à l'âge de 16 ans, c'est le dix-neuvième poste dont elle est renvoyée pour des raisons similaires. Elle persévère cependant sur cette voie. Quelques années plus tard, au moment où l'on perd sa trace, elle s'est installée en Russie où elle travaille comme préceptrice.

L'histoire nous est rapportée par Julie von Guldenstubbe. Pensionnaire de l'établissement, elle dit avoir été témoin des faits (notamment du fameux cours de grammaire) et être restée en contact avec l'enseignante jusque dans les années 1850.

Connaissant personnellement cette baronne, convaincues qu'elle n'affabule pas, trois personnalités vont s'intéresser à son récit et le diffuser : Robert Dale Owen, écrivain et homme politique américain, Alexandre Aksakof, chercheur en métapsychique russe, et Camille Flammarion, astronome français. Si ce dernier échoue à découvrir, dans les archives, une Émilie Sagée née à Dijon en 1813, il trouve des documents concernant une Octavie Saget, enfant illégitime ayant vu le jour le 13 janvier de cette même année. Les deux femmes pourraient n'en être qu'une : à l'époque, il était courant qu'un enfant naturel change de nom pour masquer ses origines.

Quant au pensionnat von Neuwelcke, des recherches ultérieures n'ont pu en attester l'existence. Au regard de l'histoire tumultueuse de la Lettonie, ce fait n'étonne guère et ne paraît pas suffisant, à lui seul, pour invalider le récit de la baronne von Guldenstubbe.

Cette affaire a donné lieu à bien des interprétations. Si certains croient à l'existence du double, d'autres parlent d'illusions ou d'hallucinations : toutefois, compte tenu de la fréquence des apparitions, du nombre de témoins se trouvant tout près et des conditions de visibilité généralement bonnes, cela semble peu probable.

Plus pertinent est l'argument de la suggestion collective, laquelle peut se produire dans des lieux fermés où vit un groupe en grande partie coupé de l'extérieur. Cette théorie serait renforcée par la concordance absolue des témoignages.

Cependant, d'aucuns avancent que ce seraient plutôt des divergences qui jetteraient le trouble, puisqu'ici, des groupes entiers ont assisté, de près, aux mêmes événements. Un autre élément paraît aller à l'encontre de la suggestion collective.

En effet, Julie von Guldenstubbe raconte avoir rendu visite à Émilie Sagée, alors installée chez sa belle-sœur : la baronne affirme que les enfants de cette dernière parlaient sans peine – et sans peur – de leurs deux tantes Émilie…

Une maison parisienne victime d'une catapulte invisible

Un fait extraordinaire et qui s'est renouvelé chaque soir, chaque nuit, durant ces trois dernières semaines, sans que les recherches les plus actives, la surveillance la plus étendue et la plus persévérante aient permis d'en découvrir la cause, a révolutionné tout le populeux quartier de la Montagne Sainte-Geneviève, de la Sorbonne et de la place Saint-Michel. Ce que nous allons raconter a eu lieu, bien que sur les vives réclamations du public une double enquête judiciaire et administrative ait été suivie pendant plusieurs jours, sans éclaircir en rien le mystère.

Pendant les travaux de démolition qui se poursuivent pour ouvrir une rue nouvelle qui doit relier la Sorbonne au Panthéon et à l'École de droit, en coupant la rue des Grès pour remonter vers la vieille église, les démolisseurs arrivèrent à un chantier de bois et charbon, où se trouve une maison inhabitée communiquant avec ce chantier, et n'ayant qu'un étage mansardé. Cette maison, située à quelque distance de la rue et séparée des maisons en démolition par de larges excavations, a été assaillie, chaque soir et durant toutes les nuits, par une grêle de projectiles, qui, en raison de leur volume et de la violence avec laquelle ils sont projetés, a causé de tels dégâts que la maison en question a été percée à jour, les portes et les fenêtres réduites en miettes, comme si cette maison avait soutenu un siège et les efforts d'une catapulte.

D'où venaient ces projectiles, consistant en pavés, fragments de murs voisins démolis, même moellons entiers qui, par leur poids et la distance d'où ils provenaient, ne pouvaient pas être projetés par les mains d'un être humain ? C'est ce qu'il a été impossible de découvrir. C'est en vain qu'une surveillance de jour et de nuit a été exercée sous la direction personnelle du commissaire de police et des personnes compétentes. C'est en vain que le chef du service de la sûreté est resté sans cesse sur la place. C'est en vain qu'on a lâché chaque nuit des chiens de garde dans les enclos avoisinants. Rien n'a pu donner l'explication du phénomène, que le peuple, dans sa crédulité, a attribué à des causes mystérieuses. Les projectiles qui ont continué à pleuvoir avec bruit sur la maison étaient projetés à une grande hauteur, au-dessus des têtes de ceux qui s'étaient postés en observation sur le toit des petites maisons environnantes ; ils paraissaient venir de loin et atteignaient tous le but, avec une précision pour ainsi dire mathématique, sans dévier de la ligne parabolique qui leur avait été évidemment tracée.

Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur ces faits, qui sans doute, recevront une prompte explication. Tout en adressant nos félicitations sincères à qui de droit pour les mesures qui ont été prises, nous n'en ferons pas moins remarquer que, dans des circonstances assez analogues, et qui ont également fait sensation à Paris, une pluie de pièces de menue monnaie est tombée chaque soir dans la rue Montesquieu, attirant les badauds de Paris ; de même toutes les sonnettes ont été mises en mouvement dans la rue de Malte par une invisible main ; il fut impossible de faire aucune découverte et de découvrir la cause matérielle du phénomène. Espérons que, cette fois, on arrivera à un résultat précis.

Gazette des Tribunaux, 2 février 1849.
Cité par Camille Flammarion, *Les Maisons hantées*, 1923

Les empreintes de sabots du diable

Dans la nuit du 8 au 9 février 1855, alors que sévit un hiver particulièrement rigoureux, le Devon est le théâtre d'un bien curieux phénomène : en au moins trente points de ce comté anglais, d'étranges empreintes apparaissent dans la neige.

Longues de 3 pouces et demi, larges de 2 et demi, certaines paraissant fendues, ces traces rappellent celles qu'aurait pu laisser le sabot d'un âne. Mais elles présentent beaucoup de caractéristiques troublantes.

D'abord, très nettes, parfaitement régulières, elles sont toutes alignées, comme si leur auteur avait sauté à cloche-pied durant tout son périple. Ensuite, contrairement à ce qui se produit ordinairement, la neige n'est pas tassée au fond de ces marques, comme si on l'avait enlevée plutôt que foulée. Enfin, la piste s'étend sur plus de 150 kilomètres et aucun obstacle n'a réussi à la détourner.

Ici, elle s'arrête devant un mur ou une meule de foin pour reprendre de l'autre côté, sans avoir laissé de trace au sommet ; là, dans une maison, elle suit une conduite de drainage large d'à peine 15 centimètres ; là encore, elle passe par des toits.

Son exploit le plus remarquable est sans nul doute le franchissement des trois kilomètres et demi que compte l'estuaire de l'Exe.

Le 13 février 1855, *The Western Luminary and Family Newspaper for Devon, Cornwall, Somerset & Dorset* consacre un article à l'événement, soulignant le choc qu'il a provoqué parmi la population et mentionnant la manière dont on tente de l'expliquer : pour les plus superstitieux, ces empreintes auraient été laissées par Old Nick, c'est-à-dire le diable ; pour d'autres, le responsable serait un singe chaussé d'étrange manière et échappé d'une ménagerie itinérante. Le 16 février, la nouvelle atteint Londres par l'entremise du *Times* ; les semaines suivantes, de nombreux témoignages sont publiés par l'*Illustrated London News* (24 février, 3 et 10 mars).

Dans un premier temps, les Londoniens ne prennent pas la chose très au sérieux : ils se gaussent de cette affaire d'empreintes mystérieuses et surtout de ces campagnards crédules qui, encore enclins aux vieilles superstitions, y voient l'œuvre du démon.

Cependant, la situation change lorsque se multiplient les preuves de l'étrangeté du cas.

Empreintes du Diable

Bientôt, les moqueries cèdent la place à un profond intérêt et l'Angleterre se passionne pour l'événement que l'on ne tarde pas à rapprocher d'incidents similaires.

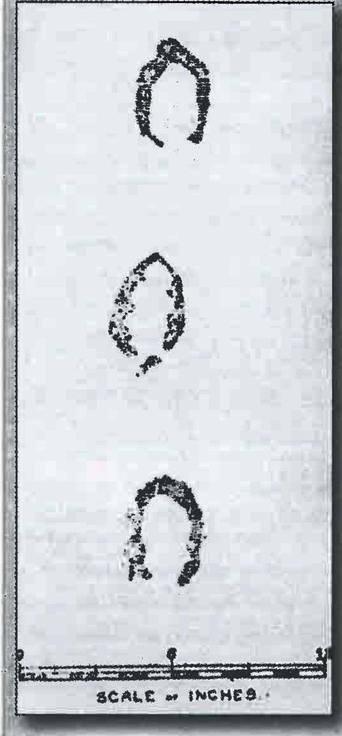
Un correspondant allemand de l'*Illustrated London News* signale ainsi que des marques de sabots apparaissent tous les ans sur une colline de Galicie, tandis qu'un autre évoque celles repérées en 1840 par l'explorateur James Ross à Kerguelen, île où ne demeure pourtant aucun animal muni de sabots.

Bien des hypothèses sont avancées pour trouver une cause rationnelle aux empreintes du Devon. Un phénomène lié à la physique ou à la météorologie semble exclu, car elles présentent tous les aspects d'une piste tracée par un animal à sabots (même si, en l'occurrence, ledit animal n'aurait qu'une patte et serait d'une incroyable agilité).

Mais à quelle espèce les attribuer ? Le paléontologue Richard Owen évoque un groupe de blaireaux ; on parle aussi, entre autres, de rats, de chats, d'une variété d'oiseaux, d'un kangourou ou même d'un crapaud. Selon une autre théorie très répandue, les marques seraient d'origine humaine : elles auraient été laissées par un plaisantin ou par des bohémiens montés sur des échasses. Si au bout de plusieurs mois, aucune nouvelle empreinte n'ayant été signalée, l'affaire dite des « Devil's hoofprints » ne fait plus les gros titres, elle ne disparaît pas des mémoires.

Ainsi, en 1889 et 1890, elle donne lieu à de nouveaux articles dans *Notes and Queries.*

De plus, ne croyant pas aux explications scientifiques, certains demeurent persuadés qu'il s'agit d'une intervention diabolique.



Dessin d'un témoin oculaire des Empreintes du Diable

Coups et détonations inexpliqués chez M^lle d'Ourches (Poitiers)

Depuis cinq ou six jours il se passe dans la ville de Poitiers un fait tellement extraordinaire qu'il est devenu le sujet des conversations et des commentaires les plus étranges. Tous les soirs, à partir de six heures, des bruits singuliers se font entendre dans une maison de la rue Neuve-Saint-Paul habitée par mademoiselle d'O..., sœur de M. le comte d'O...

Ces bruits, d'après ce qui nous a été rapporté, font l'effet de détonations d'artillerie ; de violents coups semblent frappés sur les portes et sur les volets. On avait d'abord cru pouvoir en attribuer la cause à quelques plaisanteries de gamins ou de voisins malintentionnés. Une surveillance des plus actives a été organisée.

Sur la plainte de M^lle d'O..., la police a pris les mesures les plus minutieuses : des agents ont été apostés à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Les explosions se sont produites néanmoins, et nous tenons de source certaine que le sieur M..., brigadier, a été, pendant l'avant-dernière nuit, surpris par une commotion telle qu'il ne peut même aujourd'hui s'en rendre compte.

Notre ville tout entière se préoccupe de cet inexplicable mystère. Les enquêtes faites par la police n'ont jusqu'à présent abouti à aucun résultat. Chacun cherche le mot de cette énigme. Quelques personnes initiées à l'étude du spiritisme prétendent que des Esprits frappeurs sont les auteurs de ces manifestations, auxquelles ne serait point étranger un médium fameux, qui cependant n'habite plus le quartier.

D'autres rappellent qu'un cimetière a existé autrefois dans la rue Neuve-Saint-Paul, et nous n'avons pas besoin de dire à quelles conjectures elles se livrent à ce sujet.

De toutes ces explications, nous ne savons quelle est la bonne ; toujours est-il que l'opinion est fort émue de cet événement, et qu'hier soir une foule si considérable s'était rassemblée sous les fenêtres de la maison d'O..., que l'autorité a dû requérir un piquet du 10e chasseurs pour faire évacuer la rue.

Au moment où nous écrivons, la police et la gendarmerie occupent la maison.

Journal de la Vienne, 21 janvier 1864

Paris : l'affaire de la rue des Noyers

Société, 29 juin 1860

Sous le titre « Scènes de sorcellerie au dix-neuvième siècle », le Droit *rapporte le fait suivant :*

« Un fait des plus étranges se passe en ce moment rue des Noyers. M. Lesage, économe du Palais de Justice, occupe dans cette rue un appartement. Depuis quelque temps des projectiles, partis on ne sait d'où, viennent briser ses vitres, et, pénétrant dans son logement, atteignent ceux qui s'y trouvent de manière à les blesser plus ou moins grièvement : ce sont des fragments assez considérables de bûches à demi carbonisées, des morceaux de charbon de terre très pesants, et même de charbon dit de Paris. La domestique de M. Lesage en a reçu plusieurs dans la poitrine, et il en est résulté de fortes contusions.

La victime de ces sortilèges avait fini par requérir l'assistance de la police. Des agents furent placés en surveillance ; mais ils ne tardèrent pas eux-mêmes à être atteints par l'artillerie invisible, et il leur fut impossible de savoir d'où venaient ces coups. L'existence lui étant devenue insupportable dans une maison où il fallait être toujours sur le qui-vive, M. Lesage sollicita du propriétaire la résiliation de son bail. Cette demande fut accordée, et l'on fit venir pour rédiger l'acte Me Vaillant, huissier, dont le nom convenait parfaitement dans une circonstance où les exploits ne pouvaient se faire sans danger. En effet, à peine l'officier ministériel était-il en train de rédiger son acte, qu'un énorme morceau de charbon, lancé avec une force extrême, entra par la fenêtre et alla frapper la muraille en se réduisant en poudre. Sans se déconcerter, Me Vaillant se servit de cette poudre, comme autrefois Junot de la terre soulevée par une bombe, pour la répandre sur la page qu'il venait d'écrire.

En 1847 a eu lieu, rue des Grès, un fait analogue, dont nous avons alors rendu compte. Un sieur L…, marchand de charbon, servait aussi de but à de fantastiques sagittaires, et ces incompréhensibles émissions de pierres mettaient en émoi tout le quartier. Parallèlement à la maison habitée par le charbonnier s'étendait un terrain vague, au milieu duquel se trouvait l'ancienne église de la rue des Grès, aujourd'hui l'école des frères de la Doctrine chrétienne. On s'imagina d'abord que c'était de là que partaient les projectiles, mais on fut bientôt désabusé. Lorsqu'on faisait le guet d'un côté, les pierres arrivaient d'un autre. Cependant on finit par surprendre en flagrant délit le magicien, qui n'était autre que le sieur L… lui-même. Il avait eu recours à cette fantasmagorie parce qu'il se déplaisait dans sa maison et qu'il voulait obtenir la résiliation de son bail.

Il n'en est pas de même avec M. Lesage, dont l'honorabilité exclut toute idée de ruse, et qui, d'ailleurs, se plaisait dans son appartement, qu'il ne quitte qu'à regret. On espère que l'enquête, poursuivie par M. Hubaut commissaire du quartier de la Sorbonne, éclaircira ce mystère, qui n'est peut-être qu'une mauvaise plaisanterie infiniment prolongée. »

1. (À saint Louis.) Auriez-vous la bonté de nous dire si le fait rapporté ci-dessus est réel ; quant à la possibilité, nous n'en doutons pas ? – R. Oui, ces faits sont vrais ; seulement l'imagination des hommes les grossira, soit par peur, soit par ironie ; mais, je le répète, ils sont vrais. Ces manifestations sont provoquées par un Esprit qui s'amuse un peu aux dépens des habitants du lieu.

Remarque. Depuis lors nous avons eu l'occasion de voir M. Lesage lui-même, qui a bien voulu nous honorer de sa visite, et nous a non seulement confirmé les faits, mais les a complétés et rectifiés sous plusieurs rapports. Saint Louis a eu raison de dire qu'ils seraient grossis par peur ou par ironie ; en effet, l'histoire de la poussière recueillie stoïquement par le courageux huissier, à l'imitation de Junot, est une invention du facétieux journaliste. Dans un prochain numéro nous donnerons une relation complètement exacte des faits, avec les nouvelles observations auxquelles ils auront donné lieu.

2. Y a-t-il dans la maison une personne qui soit la cause de ces manifestations ? – R. Elles sont toujours causées par la présence de la personne à laquelle on s'attaque ; c'est que l'Esprit perturbateur en veut à l'habitant du lieu où il est, et qu'il veut lui faire des malices ou même cherche à le faire déloger.

3. Nous demandons si, parmi les habitants de la maison, il y a quelqu'un qui soit la cause de ces phénomènes par une influence médianimique spontanée et involontaire ? – R. Il le faut bien ; sans cela le fait ne pourrait avoir lieu. Un Esprit habite un endroit de prédilection pour lui ; il reste dans l'inaction tant qu'une nature qui lui soit convenable ne s'est pas présentée dans cet endroit ; quand cette personne arrive, alors il s'amuse autant qu'il le peut.

4. Ces Esprits sont toujours d'un ordre très inférieur ; l'aptitude à leur servir d'auxiliaires est-elle une présomption défavorable pour la personne ? Cela annonce-t-il une sympathie avec les êtres de cette nature ? – R. Non, pas précisément ; car cette aptitude tient à une disposition physique ; cependant, cela annonce très souvent une tendance matérielle qu'il serait préférable de ne pas avoir ; car plus on est élevé moralement, plus on attire à soi de bons Esprits, qui éloignent nécessairement les mauvais.

5. Où l'Esprit va-t-il prendre les projectiles dont il se sert ? – R. Ces divers objets sont le plus souvent pris sur les lieux ; une force venant d'un Esprit les lance dans l'espace, et ils tombent dans un endroit désigné par cet Esprit. Quand ils ne sont pas sur les lieux, des pierres, des charbons, etc., peuvent être fabriqués par lui assez facilement.

Remarque. Nous avons donné, dans la Revue du mois d'avril 1859, la théorie complète de ces sortes de phénomènes aux articles : « Mobilier d'outre-tombe » et « Pneumatographie ou écriture directe ».

6. Croyez-vous qu'il serait utile d'évoquer cet Esprit pour lui demander quelques explications ? – R. Évoquez-le si vous voulez ; mais c'est un Esprit inférieur qui ne vous donnera que des réponses assez insignifiantes.

Société, 29 juin 1860

1. Évocation de l'Esprit perturbateur de la rue des Noyers. – R. Qu'avez-vous donc de m'appeler ? Vous voulez donc des coups de pierres ? C'est alors qu'on verrait un beau sauve-qui-peut, malgré votre air de bravoure.

2. Quand tu nous enverrais des pierres ici, cela ne nous effrayerait pas ; je demande même positivement si tu peux nous en envoyer ? – R. Ici, je ne pourrais peut-être pas ; vous avez un gardien qui veille bien sur vous.

3. Dans la rue des Noyers y avait-il une personne qui te servait d'auxiliaire pour te faciliter les mauvais tours que tu jouais aux habitants de la maison ? – R. Certainement, j'ai trouvé un bon instrument, et aucun Esprit docte, savant et prude pour m'empêcher ; car je suis gai, j'aime parfois à m'amuser.

4. Quelle était la personne qui t'a servi d'instrument ? – R. Une servante.

5. Était-ce à son insu qu'elle te servait d'auxiliaire ? - R. Oh, oui ! La pauvre fille ; elle était la plus effrayée.
6. Parmi les personnes qui sont ici, y a-t-il quelqu'un qui soit apte à t'aider à produire des effets semblables ? - R. Je pourrais bien en trouver une, si elle voulait s'y prêter, mais pas pour manœuvrer ici.
7. Peux-tu la désigner ? - R. Oui ; là-bas, à droite de celui qui parle ; il a des lunettes sur le nez.
Remarque. L'Esprit désigne en effet un membre de la Société qui est un peu médium écrivain, mais n'a jamais eu aucune manifestation physique ; il est probable que c'est une nouvelle plaisanterie de l'Esprit.
8. Agissais-tu dans un but hostile ? - R. Moi, je n'avais aucun but hostile, mais les hommes, qui s'emparent de tout, le feront tourner à leur avantage.
9. Qu'entends-tu par là ? Nous ne te comprenons pas. - R. Je cherchais à m'amuser ; mais vous autres, vous étudierez la chose et vous aurez un fait de plus pour montrer que nous existons.
10. Où t'es-tu procuré les objets que tu as lancés ? - R. Ils sont assez communs : je les ai trouvés dans la cour, dans les jardins voisins.
11. Les as-tu tous trouvés ou en as-tu fabriqué quelques-uns ? - R. Je n'ai rien créé, rien composé.
12. Si tu n'en avais pas trouvé, aurais-tu pu en fabriquer ? - R. C'eût été plus difficile, mais à la rigueur on mêle des matières, et cela fait un tout quelconque.
13. Maintenant, dis-nous comment tu les as lancés ? - R. Ah ! Ceci est plus difficile à dire : je me suis aidé de la nature électrique de cette fille jointe à la mienne, moins matérielle ; nous avons pu transporter ainsi ces diverses matières à nous deux. (Voir la remarque à la suite de l'évocation.)
14. Tu voudras bien, je pense, nous donner quelques renseignements sur ta personne. Dis-nous d'abord s'il y a longtemps que tu es mort ? - R. Il y a assez longtemps ; il y a bien cinquante ans.
15. Qui étais-tu de ton vivant ? - R. Pas grand-chose de bon ; je chiffonnais dans ce quartier, et on me disait parfois des sottises, parce que j'aimais trop la liqueur rouge du bonhomme Noé ; aussi je voudrais les faire tous décamper.
16. Est-ce de toi-même et de ton plein gré que tu as répondu à nos questions ? - R. J'avais un instituteur.
17. Quel est cet instituteur ? - R. Votre bon roi Louis.
Remarque. Cette question est motivée par la nature de certaines réponses qui ont paru dépasser la portée de cet Esprit, par le fond des idées et même par la forme du langage. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait été aidé par un Esprit plus éclairé qui voulait profiter de cette occasion pour nous donner une instruction. Ceci est un fait très ordinaire ; mais une particularité remarquable dans cette circonstance, c'est que l'influence de l'autre Esprit s'est fait sentir sur l'écriture même : celle des réponses où il est intervenu est plus régulière et plus coulante ; celle des autres est anguleuse, grosse, irrégulière, souvent peu lisible, et porte un tout autre caractère.
18. Que fais-tu maintenant ; t'occupes-tu de ton avenir ? - R. Pas encore, j'erre ; on pense si peu à moi sur la terre, que personne ne prie pour moi ; aussi je ne suis pas aidé ; je ne travaille pas.
19. Quel était ton nom de ton vivant ? - R. Jeannet.
20. Eh bien ! Nous prierons pour toi. Dis-nous si notre évocation t'a fait plaisir ou t'a contrarié ? - R. Plutôt plaisir, car vous êtes de bons enfants, de gais vivants, quoiqu'un peu austères ; c'est égal, vous m'avez écouté, je suis content.

JEANNET.

Remarque. L'explication donnée par l'Esprit à la question 13 est parfaitement conforme à celle qui nous a été donnée, il y a longtemps déjà, par d'autres Esprits, sur la manière dont ils agissent pour opérer le mouvement et la translation des tables et autres objets inertes. Quand on se rend compte de cette théorie, le phénomène paraît très simple ; on comprend qu'il ressort d'une loi de la nature, et n'est merveilleux qu'au même titre que tous les effets dont on ne connaît pas la cause. Cette théorie se trouve complètement développée dans les numéros de la Revue de mai et de juin 1858.

L'expérience nous confirme tous les jours l'utilité des théories que nous avons données des phénomènes spirites ; une explication rationnelle de ces phénomènes devait avoir pour résultat d'en faire comprendre la possibilité, et par cela même d'avoir la conviction ; c'est pourquoi beaucoup de personnes qui n'avaient point été convaincues par les faits les plus extraordinaires l'ont été dès qu'elles ont pu en savoir le pourquoi et le comment. Ajoutons que, pour beaucoup, ces explications font disparaître le merveilleux, et rentrer les faits, quelque insolites qu'ils soient, dans l'ordre des choses naturelles, c'est-à-dire que ce ne sont point des dérogations aux lois de la nature, et que le diable n'y est pour rien. Quand ils ont lieu spontanément, comme dans la rue des Noyers, on y trouve presque toujours l'occasion de quelque bien à faire et de quelque âme à soulager.

On sait qu'en 1849 des faits semblables se sont passés dans la rue des Grès, près la Sorbonne. M. Lerible, qui en a été victime, vient de donner un démenti aux journaux qui l'ont accusé de supercherie en les citant devant les tribunaux.

« Le chiffonnier de la rue des Noyers »,
Revue spirite, août 1860

340 – Rue des Noyers (Ve arr.)
prise de la Rue Rambuteau

L'énigme de la *Mary Celeste*

Nous sommes le 5 décembre 1872. Alors qu'il navigue à environ 600 miles des côtes du Portugal, l'équipage du *Dei Gratias* croise un autre navire, la *Mary Celeste*, dont le comportement se révèle quelque peu surprenant : la majeure partie de ses voiles repliée, il ne cesse de changer de cap.

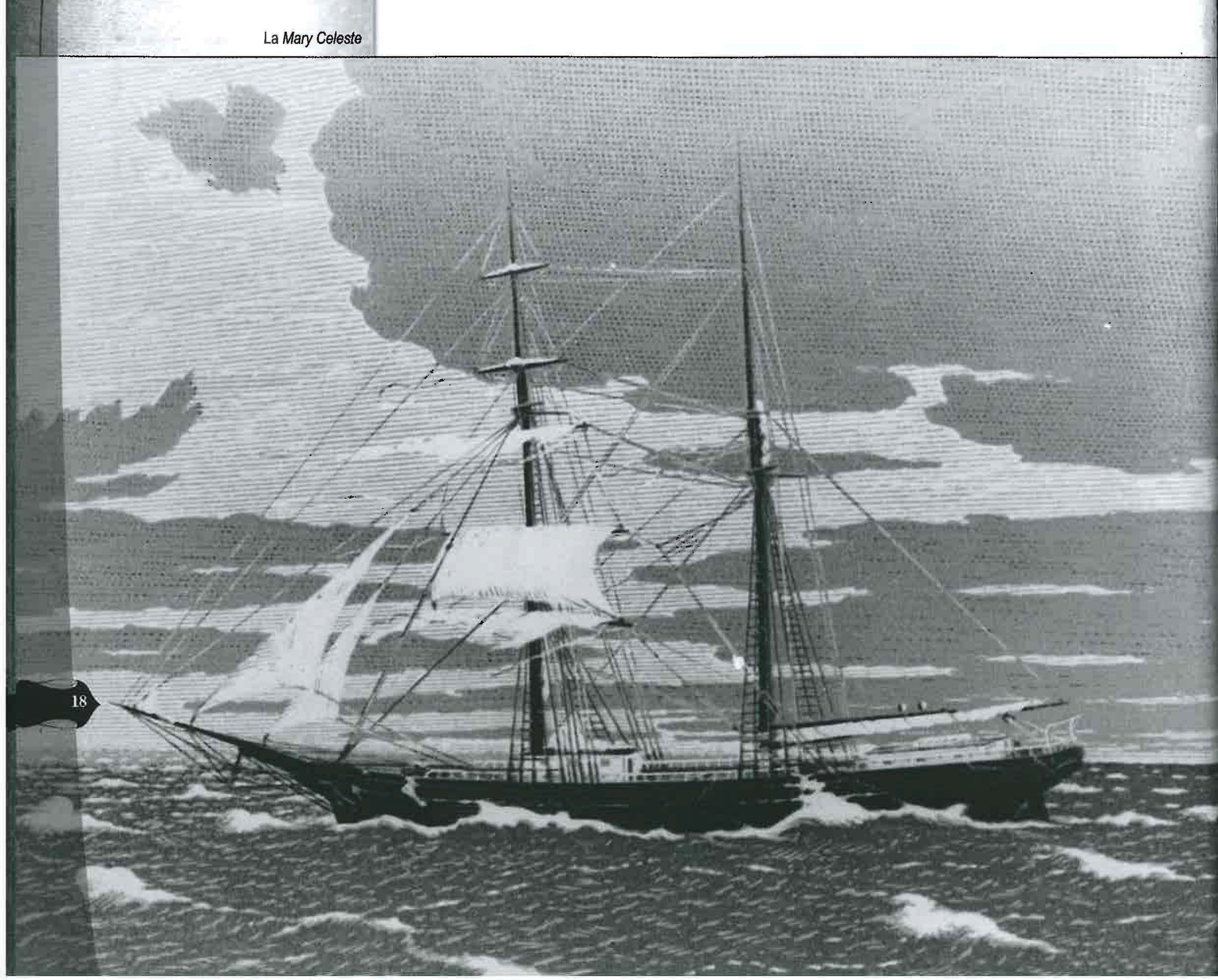
Plus curieux encore : il ne répond pas aux signaux qu'on lui adresse. Intrigué, le capitaine Morehouse demande à trois de ses hommes de monter à bord du bâtiment.

Là, ils ne trouvent pas âme qui vive ; les canots de sauvetage ont disparu, tout comme les instruments et les livres de navigation. En revanche, les cales renferment 1 700 fûts d'alcool et de la nourriture pour plus de six mois. Elles contiennent également une grande quantité d'eau de mer, de même que l'entrepont ; en dehors de cela, la *Mary Celeste* est en bon état.

Dans ces conditions, pourquoi ses occupants l'ont-ils abandonnée en urgence, comme tout semble l'indiquer ? Qu'est-ce qui a bien pu les pousser, auparavant, à condamner les fenêtres des cabines arrière avec des planches et de la toile ? Et quand tout cela s'est-il produit ? À cette dernière question, le journal de bord offre un début de réponse : on y a écrit pour la dernière fois le 25 novembre. Le navire serait donc resté livré à lui-même depuis plus de deux semaines et aurait parcouru seul près de 500 miles.

Conduite à Gibraltar, la *Mary Celeste* fait l'objet d'un examen approfondi. Malheureusement, aucun indice nouveau n'est décelé, en dehors d'une entaille apparemment récente située au-dessus de la ligne de flottaison et mesurant deux mètres de long. Quant aux marques rougeâtres repérées sur le bastingage et que l'on aurait pu prendre pour du sang, elles seront par la suite identifiées comme de la simple rouille. Malgré l'absence de signes de violence, Solly Flood, procureur général, estime que la *Mary Celeste* a été le théâtre d'une muti-

La *Mary Celeste*



nerie. Selon lui, les marins ivres auraient assassiné Briggs, leur capitaine, ainsi que sa femme, sa petite fille et son lieutenant ; ils auraient ensuite creusé l'entaille dans le flanc du navire, afin de maquiller leur crime, afin de faire croire que quelque collision avec des rochers les avait forcés à le déserter ; enfin, ils auraient fui à bord des canots.

Un certain Deveau, lieutenant sur le *Dei Gratias*, penche pour une autre hypothèse : face à la quantité d'eau apparue on ne sait comment dans les cales, l'équipage aurait quitté le vaisseau qu'il croyait condamné pour finalement périr en pleine mer.

La presse mondiale s'empare rapidement de l'incident et, puisque les autorités n'ont pu émettre de conclusion probante, des magazines vont solliciter des auteurs pour qu'ils imaginent une explication. On parlera ainsi d'empoisonnement, de folie collective ou d'escroquerie : William Klein, journaliste, pense que Briggs, le capitaine de la *Mary Celeste*, et Morehouse, celui du *Dei Gratias*, se seraient entendus pour partager la prime de sauvetage.

La théorie paraît cependant peu plausible : Morehouse et ses hommes n'ont touché que 8 528 dollars, alors que la cargaison de la *Mary Celeste* valait cinq fois plus cher. D'autres théories encore plus invraisemblables se font jour : on évoque l'attaque d'un gigantesque poulpe, l'apparition d'une île volcanique qui aurait temporairement soulevé le bateau, l'action d'êtres venus d'un autre monde...
De surcroît, au fil du temps, on invente des faits nouveaux qui transforment peu à peu la réalité en légende : on imagine ainsi qu'en pénétrant dans la cuisine du bâtiment, les marins du *Dei Gratias* ont retrouvé des tasses contenant du thé fumant ou un poulet encore chaud.

Toutefois, il n'est nul besoin d'inventions pour rendre l'affaire plus troublante qu'elle ne l'est déjà de prime abord. Non, il suffit pour cela de se pencher sur l'histoire de ce bateau : elle est ponctuée d'incidents certes moins énigmatiques mais dont l'accumulation ne manque pas d'étonner si l'on croit aux malédictions. L'homme qui devait être son premier capitaine meurt avant que le bâtiment n'ait effectué son premier voyage ; durant celui-ci, il percute un bateau de pêche. En 1864, dans le port de Boston, se noie Henri Winchester, l'un de ses nombreux capitaines. En 1866, il s'échoue non loin de Key West. L'année suivante, après un périple durant lequel il a coulé un brick, le navire s'échoue encore, cette fois sur l'île du Cap Breton. Un nouvel armateur, venant s'ajouter à une longue liste, le rachète et lui donne le nom sous lequel il restera célèbre (auparavant, il avait été baptisé *Amazon*).

Après l'affaire de 1872, et bien qu'elle possède désormais la réputation d'être maudite, la *Mary Celeste* est remise en état et rachetée. Au cours des années suivantes, elle change de propriétaire à dix-sept reprises.

Son histoire prend définitivement fin en 1885 lorsque son dernier commandant, G. C. Parker, l'échoue volontairement sur des brisants au large d'Haïti. Il comptait sur ce naufrage pour toucher l'assurance, mais sa manœuvre est découverte et il est arrêté. Cependant, son procès n'aura jamais lieu : l'homme succombe avant de passer devant le tribunal.

La mésaventure des Cumpston : poltergeist ou hallucination ?

Le 9 décembre 1873, alors qu'il est encore très tôt, un couple au comportement et à l'allure étranges (ils portent encore leurs vêtements de nuit et l'homme brandit un pistolet) est arrêté dans une gare de Bristol (Angleterre). Thomas B. Cumpston et son épouse, respectables citoyens de Leeds, expliquent à la police qu'ils sont arrivés en ville la veille et qu'ils ont loué une chambre à l'hôtel Victoria. Puis ils se fendent d'un récit pour le moins surprenant.

Dans la soirée, ils ont été inquiétés par de forts bruits mais, rassurés par une employée de l'établissement, ils se sont malgré tout mis au lit. Vers trois ou quatre heures du matin, les sons ont recommencé de plus belle. Lorsque Cumpston et sa femme se sont levés, le sol s'est dérobé sous leurs pieds ; ils ont poussé des exclamations, et voilà que celles-ci ont été répétées par des voix désincarnées...

Enfin, le plancher s'est ouvert et l'homme serait tombé dans le trou béant si sa compagne n'était pas intervenue pour le sauver. Terrorisés, ils ont sauté par la fenêtre et ont couru vers une gare, en quête d'un policier.

Ayant interrogé l'employée de l'hôtel – qui reconnaît avoir entendu des sons mais ne peut les décrire – et examiné la chambre – sans y trouver quoi que ce soit justifiant l'attitude des Cumpston –, les autorités concluent à un cas d'hallucination collective. La presse, quant à elle, ne manque pas de rapporter l'incident : le 10 décembre, le *Bristol Daily Post* titre « Événement extraordinaire dans un hôtel de Bristol » ; le 11, le *Times* préfère parler d'une « Extraordinaire hallucination ».

Des moutons vampirisés en Irlande

À partir de janvier 1874 et pendant quatre mois, un tueur de moutons sévit en Irlande. Le 7 mars, dans *Land and Water*, un correspondant affirme avoir entendu parler des méfaits perpétrés par un loup alors que, sur l'île, le dernier représentant de cette espèce a été éliminé au début du XVIII[e] siècle ; selon lui, à Cavan, le prédateur abat jusqu'à trente moutons par nuit. Le 28 mars, dans le même journal, un autre article signale quarante-deux cas où les bêtes ont été mises à mort de la même manière : on les a égorgées et on a bu leur sang, mais on s'est abstenu de toucher à leur chair. De plus, des empreintes ont été repérées : quoique rappelant celles d'un chien, elles se révèlent longues et étroites et indiquent la présence de griffes puissantes.

Le 11 avril, *Land and Water* annonce que le tueur a été abattu à Lismoreville par l'archidiacre Magenniss : il ne s'agissait en définitive que d'un gros chien. Fin de l'histoire ? Non. Jusqu'au 27 avril, plusieurs articles du *Clare Journal* expliquent que les massacres continuent malgré l'élimination de ce chien et même d'un second. Si le mode opératoire demeure le même, s'il fait toujours penser à l'œuvre d'un animal, on ne voit sur les cadavres qu'une seule morsure et la petite quantité de viande emportée ne saurait suffire à rassasier un chien. Enfin, la créature paraît sévir en d'autres lieux. Le 17 avril, un auteur du *Cavan Weekly News* annonce qu'un loup ou une bête apparentée tue des moutons près de Limerick, à plus de 100 miles de Cavan. Le texte explique également que plusieurs personnes présumées mordues par le tueur ont été internées à l'asile d'aliénés d'Ennis car elles présentaient d'étranges signes de folie.

Puis les déprédations cessent aussi soudainement qu'elles avaient commencé.

Détonations inexpliquées en mer du Nord

Au milieu des années 1890, Ernest Van den Broeck, géologue et conservateur du Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles, entreprend une enquête sur les « mistpoeffers », d'étranges détonations entendues sur la côte de la mer du Nord et dans les plaines de basse Belgique. Dans une série d'articles intitulée « Un phénomène mystérieux de la physique du globe » et publiée dans la revue *Ciel et Terre*, il présente les nombreux témoignages qu'il a pu recueillir. En voici quelques exemples.

En juillet 1892, près de Brée, D. Raeymaekers entend une vingtaine de ces bruits, séparés les uns des autres par des intervalles d'environ 12 secondes. Le professeur Gérard, de Bruxelles, signale que des sons rappelant ceux produits par des canons ont été perçus près de Dunkerque le 5 août de la même année ; pour 1893, il mentionne des mistpoeffers entre Ostende et Ramsgate (Angleterre) le 17 août et dans la Manche, près du port anglais de Douvres, le 8 septembre.

Quelques jours plus tôt, le 5 septembre, c'est d'un bruit particulièrement fort qu'il est question à Middelkerke. Ernest Van den Broeck lui-même en entend plusieurs à Louvain, le 25 juin 1894. Le 16 septembre 1895, M. de Schryvere, de Bruxelles, en perçoit trois. Le 24 janvier 1896, de nouveau à Middelkerke, M. Van Overloop entend trois séries de trois mistpoeffers séparées par des pauses de quinze à vingt minutes ; d'autres détonations suivent, mais plus faibles. Le dernier témoignage rapporté par Ernest Van den Broeck concerne des sons ayant retenti dans la Manche le 23 mai 1896. Si ces témoignages proviennent pour l'essentiel de Belgique, les pays voisins n'en sont pas exempts. E. Rigaux, pharmacien à Boulogne-sur-Mer, dit avoir souvent entendu des détonations l'été, à la campagne. M. Smit-Van Den Broecke, capitaine de vaisseau et chef du service hydrographique néerlandais, en a fréquemment perçu le long des côtes des Pays-Bas. L'Angleterre est également concernée.

Le 3 octobre 1895, la revue *Nature* mentionne des bruits similaires entendus à Southampton le 13 septembre précédent. Le D[r] Harmer, géologue à Norwich, écrit à Ernest Van den Broeck pour lui faire part de son expérience. Alors qu'il se trouvait à Aldeburgh, sur la côte du Suffolk, vers le début du mois de novembre 1895, il entend à plusieurs reprises un « boum » étouffé et sans écho, accompagné d'une très légère

vibration. Quoiqu'à peine audibles, ces sons lui laissent une impression des plus étranges (son cas n'est pas isolé : d'autres, en pareilles circonstances, ont dit avoir éprouvé un certain trouble physique et psychologique).

Cependant, des marins lui expliquent qu'il doit s'agir du canon du port de Harwich. Informé des expériences similaires vécues par de nombreux Belges, sachant que ceux-ci les attribuent généralement à des tirs d'artillerie anglais, le Dr Harmer entreprend de vérifier cette hypothèse.

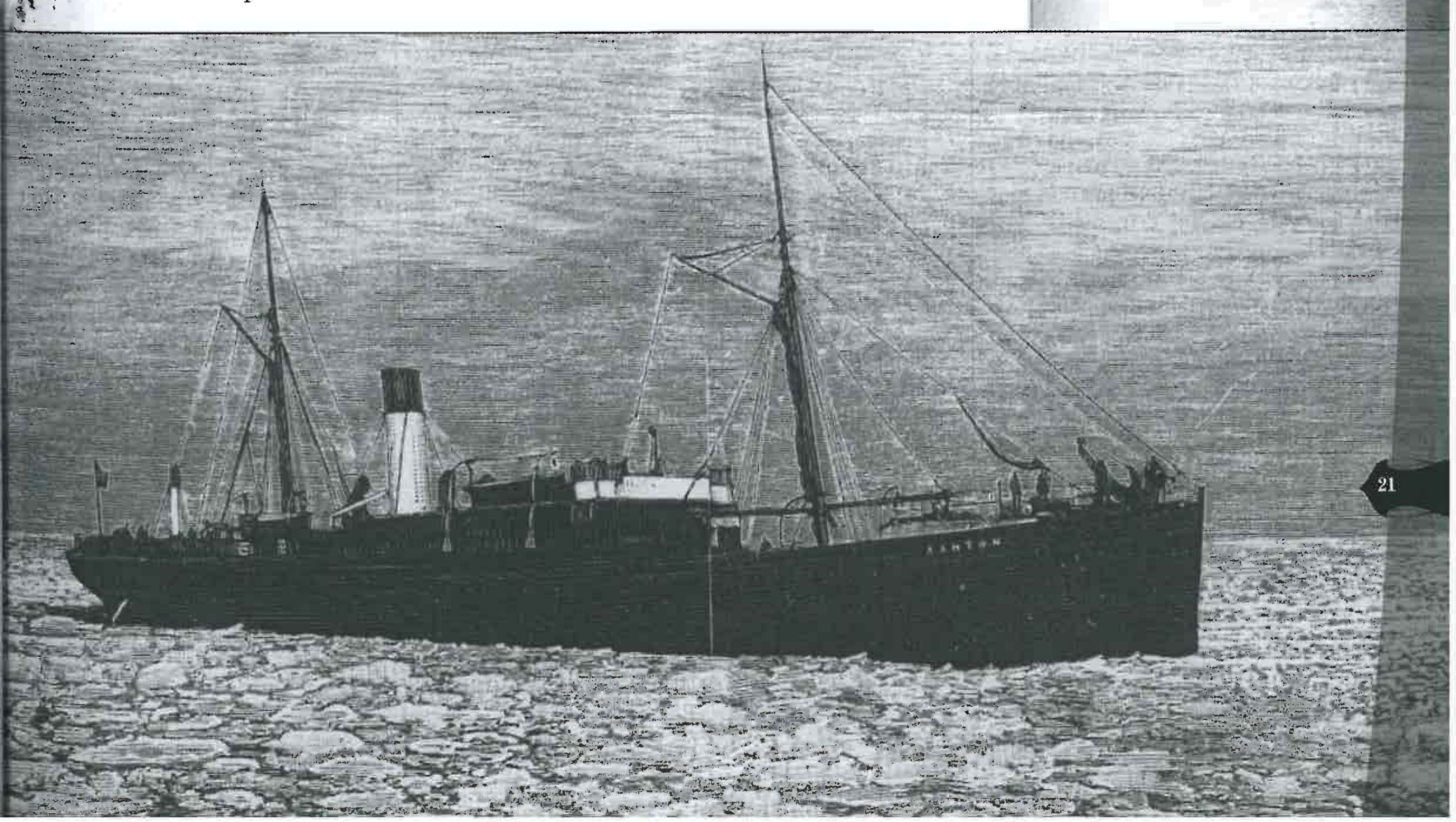
À Shoeburyness, près de l'estuaire de la Tamise, des essais avec des canons de gros calibre sont à l'époque menés sous l'égide du gouvernement britannique. Le vacarme qui en résulte ne pourrait-il pas, dans des conditions favorables, parvenir jusqu'au littoral belge ? Après tout, l'on sait que, dans une atmosphère brumeuse et homogène, les sons se propagent très loin… Mais la piste se révèle sans fondements. Harmer obtient de l'officier supérieur d'artillerie commandant à Shoeburyness le tableau des tests réalisés entre mai 1895 et mai 1896 et constate qu'aucun ne correspond aux mistpoeffers recensés sur la côte du plat pays. Face au nombre de personnes attribuant spontanément l'origine de ces mystérieuses détonations au canon, Van den Broeck mène sa propre enquête auprès des autorités militaires belges.

Avec l'aide du général Hennequin, il obtient le témoignage de plusieurs officiers d'artillerie qui ont eux aussi entendu des mistpoeffers : ils ont d'emblée pensé à des tirs d'engins militaires mais ont échoué à les localiser. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher une explication…

Or, les hypothèses ne manquent pas. Pour certains, il s'agirait simplement du bruit de la mer. Pour d'autres, il serait question d'éruptions sous-marines, d'explosions au cours desquelles du gaz et du sable seraient projetés. Mais M. Van Mierlo, un ingénieur ayant effectué de nombreux sondages et dragages près des côtes belges, réfute cette théorie : si du sable et de la vase sont bel et bien ramenés en surface, c'est seulement sous l'action des courants. Faute de causes souterraines, beaucoup se tournent vers des explications atmosphériques. De fait, nombre de témoins ont estimé que les sons provenaient du ciel. L'hypothèse de lointains coups de tonnerre paraît peu probable : il ressort en effet des travaux d'Ernest Van den Broeck que les mistpoeffers se produisent principalement par beau temps, quand le soleil cohabite avec une brume légère, que la température est élevée et l'air calme.

Certains pensent donc que les détonations pourraient être provoquées par le mélange subit de masses d'air ou de vapeur aux caractéristiques différentes (notamment en ce qui concerne la température).

Telles sont les pistes alors envisagées. Bien d'autres apparaîtront par la suite, car cet étrange phénomène, également constaté en d'autres points du globe, ne manque pas de susciter l'intérêt. Certains, particulièrement imaginatifs, se demanderont si la récurrence du chiffre trois ou la durée différente des intervalles entre les détonations ne constitueraient pas une forme de langage. Selon eux, les mistpoeffers pourraient ainsi être des messages adressés aux Terriens par des intelligences venues d'autres mondes…



LES PIERRES QUI TOMBENT DU CIEL

De tous les phénomènes qui se développent à nos yeux, grandioses autant qu'inattendus, l'apparition d'un *Bolide* est peut-être celui qui frappe le plus l'imagination. Cette traînée de feu gigantesque (*bolis*, trait) embrasant le ciel de ses lueurs multicolores, ces explosions successives, semblables aux grondements d'une invisible et lointaine bataille, remplissent de terreur les âmes simples.

L'épanouissement flamboyant du Bolide est l'un des plus merveilleux et des plus rares spectacles de la nature.

Le Bolide du 11 Février 1896.

Le 11 FÉVRIER 1896, par un ciel d'une admirable pureté, on vit subitement, au-dessus de Madrid, une lueur colossale illuminer l'atmosphère. Il était alors, d'après le rapport de l'Institut Météorologique dirigé par le professeur Amicis, 9 h. 29 m. 30 s. La lumière était d'un blanc bleuâtre, tachée au centre de brun et de rouge. A 9 h. 30 m. 40 s., soit un peu plus d'une minute (70 secondes) après l'apparition de la lueur, une formidable explosion secoua l'atmosphère; plusieurs autres suivirent.

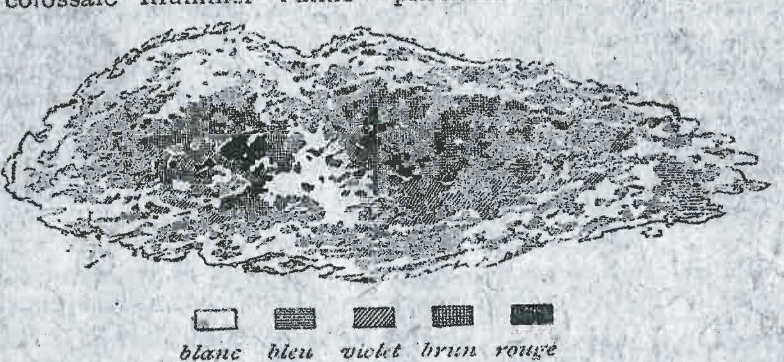


Fig. 1. — FORME ET COLORATIONS DU BOLIDE DE MADRID (*11 février 1896, 9 h. 30 m. 40 s.*)

Le phénomène entier dura 2 m. Le nuage qui s'était formé (fig. 1) comme une fumée après un coup de canon, disparut lentement; 3 h. après, on apercevait encore un léger cirrhus. Une panique incroyable s'empara de la population madrilène. Les ouvrières de la manufacture des tabacs crurent à un tremblement de terre. Les élèves des écoles prirent la fuite. Des maisons s'écroulèrent. La commotion fut ressentie jusqu'à Saragosse, à 341 k. de Madrid! Le Bolide fut observé dans un rayon de 500 kilomètres, à Gibraltar, Burgos, St-Sébastien et en plusieurs points du midi de la France. Le son parcourant dans l'air 340 m. par seconde, et l'intervalle entre l'embrasement du Bolide et l'explosion ayant été de 70 s., le Bolide avait dû éclater à environ 24 kil. (340 m. × 70 s. = 23 800 m.) de hauteur au-dessus de Madrid. On ramassa en divers endroits quelques-uns de ces éclats pierreux projetés par les Bolides, appelés *aérolithes* (*aer*, air, et *lithos*, pierre) ou *météorites* (*meteoros*, élevé dans l'air).

Les Cendres d'un Astre éteint.

D'OU VIENT LE BOLIDE? Le Bolide, comme l'étoile filante, comme la comète, nous vient des profondeurs de l'immensité, que parcourent des millions de corps errants.

On suppose que les Bolides sont des morceaux détachés d'astres en décomposition, qui continuent, quoique désagrégés, à parcourir leur orbite. De temps à autre, quelques fragments de ces astres *tombent* sur nous, comme ils peuvent tomber sur toute autre planète. Les météorites qui, après l'explosion des Bolides, jonchent le sol, peuvent donc être considérées comme les cendres de globes à jamais éteints.

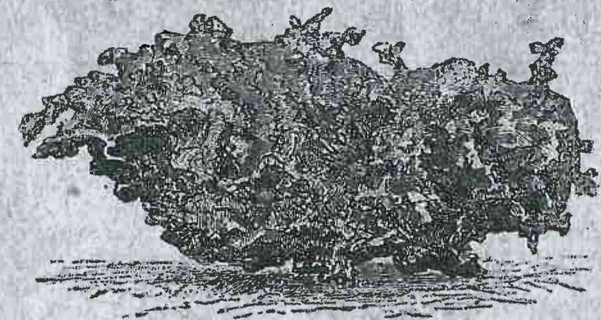


Fig. 2. — MÉTÉORITE DITE *Fer de Pallas* (*Pesant 700 kil.*) (*Sibérie, 1776, Muséum de Paris*).

L'Explosion du Bolide. — Les Bolides arrivent dans notre atmosphère animés de vitesses colossales, 30 à 50 *kil.* par seconde! (vitesse d'un train express : 20 m.; de la balle Lebel : 650 m. par s.). Ils refoulent la colonne d'air qui s'oppose à leur passage, et s'enflamment comme le fait un morceau d'amadou au fond d'une éprouvette dans laquelle on comprime l'air avec un piston.

Le bruit que l'on entend, analogue à celui de l'obus en marche, est produit par le retour de l'air dans la trouée faite par le météore. Le Bolide enflammé éclate et ses fragments s'éparpillent autour de lui.

Les Pierres tombées du Ciel. — Ces fragments ont encore reçu les noms de *pierres de foudre*, *pierres de tonnerre*. Ils affectent la forme de roches cristallines, contenant en général une forte proportion de fer. Ils sont recouverts d'une croûte noirâtre, mate ou vitreuse, produite par l'échauffement au contact de l'atmosphère. Brûlante à la surface, la météorite, qui a traversé les régions glacées de l'éther, est froide à l'intérieur.

Les Météorites du Muséum. — Le Muséum d'Histoire naturelle en possède une belle collection. On les divise en *sidérites* et *asidérites*, suivant qu'elles contiennent ou non du fer pur ou englobé dans une gangue pierreuse. Certaines météorites, dites *charbonneuses*, ressemblent à des lignites (charbon fossile). La fig. 2 est un fragment du bloc de fer pur, pesant 700 kil., trouvé en 1776 par Pallas en Sibérie.

Dans la fig. 3, la météorite, provenant de la Sierra de Chaco, renferme du fer disséminé dans

Fig. 177 et 178.

PROVERBE : **Pierre qui roule n'amasse pas mousse.**

Extrait de l'Almanach Hachette 1897

une gangue; la fig. 4 est une météorite *charbonneuse* tombée à Orgueil, en 1864 (Montauban); la fig. 5 représente le fameux bloc de fer météorique trouvé au Grœnland par Nordenskiöld; il pèse 20 000 kil. En 1890 on découvrit, à Santa Catarina (Brésil), une météorite pesant 25 000 kil.

Les Pluies de Pierres.

DANS L'ANTIQUITÉ. — Plutarque, Tite-Live, Pline, César parlent des chutes de pierres. Les météorites étaient consacrées aux divinités; telles la pierre noire de Cybèle chez les Phrygiens, et la pierre dite Elagabale chez les Phéniciens. La Caâba de la Mecque est, dit-on, une météorite. Celle qui était à Delphes — il y en avait aussi une à Abydos — passait pour avoir été rejetée par Saturne.

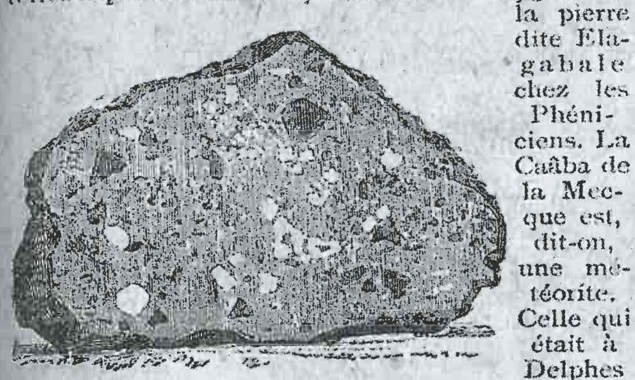


Fig. 3. — MÉTÉORITE DE LA SIERRA DE CHACO (*Muséum*).

De nos Jours. — On a observé de très nombreuses chutes de pierres, que l'on ait vu ou non l'explosion du bolide. En 1803, Biot observa la chute de météorites de Laigle (Orne); en 1831, on en observa une à Poitiers; en 1865, à Aumale (Algérie); en 1867, à St-Mesmin (Aube); à Kniahynia (Hongrie), etc. « Le 9 juin 1866, les habitants de Kniahynia aperçurent un bolide qui fit rapidement explosion. Le bruit était comparable à celui d'une *centaine de canons!* 2 ou 3 minutes après eut lieu une chute de pierres qui restèrent chaudes plusieurs jours après leur chute. » — La plus grosse météorite connue a été découverte en 1895 au Grœnland par le lieutenant Peary. Elle pèse 40 tonnes.

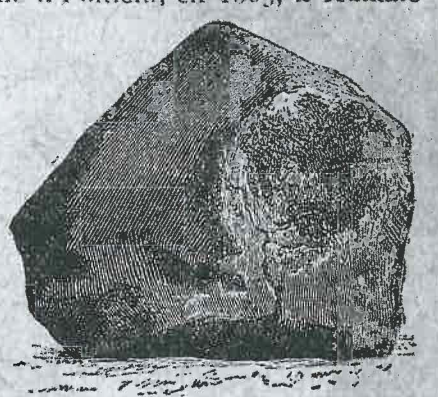


Fig. 4. — MÉTÉORITE D'ORGUEIL (20 000 *kil.*) (*Muséum*).

Curiosités et Superstitions.

DES ARMES QUI VIENNENT DU CIEL. — La collection du Muséum renferme des barres de fer forgées avec le fer des météorites dites *holosidères*, contenant du fer seul (*olos*, tout, et *sideros*, fer). On y voit une petite hachette de fer météorique trouvée chez les Esquimaux. Un tsar de Russie avait une épée faite du métal céleste. Bolivar en avait une autre.

La légende veut qu'à Rome, Numa ait fait tailler un bouclier dans une pierre tombée du ciel. Récemment le gouvernement français, voulant offrir au souverain d'Annam un sceau digne de lui, en fit tailler le manche dans une météorite.

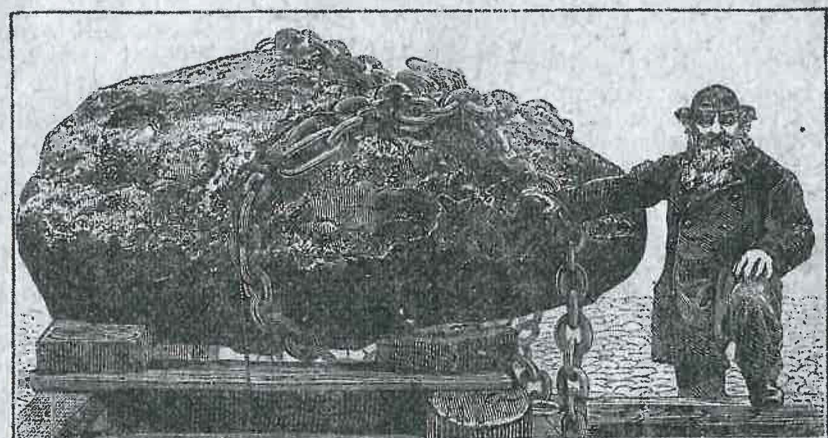


Fig. 5. — BLOC DE FER MÉTÉORIQUE TROUVÉ EN 1870, AU GRŒNLAND, PAR NORDENSKIÖLD.
(*La reproduction est au Muséum, poids : 20 000 kilogr.*)

Tués par un Bolide. — La Bible (livre de Josué) mentionne une grêle de pierres qui détruisit l'armée des Amorrhéens. Les annales chinoises parlent d'un Bolide qui, en 616, tua 10 hommes. Arago rapporte qu'une boule de feu tomba, en 1674, sur le pont d'un navire, écrasant deux marins. Humboldt cite le Bolide de 1650 qui tua un moine franciscain à Milan. En 1748, un Bolide brise deux mâts d'un vaisseau, après une explosion aussi violente que celle d'une centaine de canons ; cinq hommes sont tués. — Les cas d'incendie sont nombreux. Le 10 août 1885, à 4 h. du matin, un Bolide fait explosion à Grazac (Tarn), incendiant une meule de blé. On recueillit dans les environs une vingtaine de météorites charbonneuses. (Stanislas Meunier.)

Superstitions des Météorites. — Souvent les météorites furent placées dans les églises. Près de l'une de ses *Vierges* célèbres (la *Madone de Foligno*), Raphaël figura un Bolide. Une météorite tombée en 1492 fut, jusqu'en 1789, conservée dans l'église d'Ensisheim (Alsace). La grosse météorite du Muséum rapportée en 1866 de Charcas (Mexique) par nos troupes était enchâssée dans le mur de l'église, où elle y était l'objet d'un culte fervent. La météorite trouvée par Pallas au sommet d'une montagne à Krasnojarsk (Sibérie), en 1776, était regardée comme possédant des vertus surnaturelles.

Les marabouts arabes portent les météorites comme de précieuses amulettes, qui auraient le privilège d'écarter les influences néfastes. Aujourd'hui simples curiosités scientifiques, les météorites posséderont longtemps encore le mystérieux attrait qui s'attache à ce qui vient de loin, à ce qui a traversé, avant de tomber à nos pieds, les régions inconnues des mondes invisibles.

Fig. 179 à 181.

PROVERBE : On ne peut écorcher une pierre.

Extrait de l'Almanach Hachette 1897

Voyants et Voyantes.

A TILLY-SUR-SEULES : Au moment même où se produisaient à Paris les vaticinations de Mlle Couédon (Mars 1896), la petite commune de

Photographie de M. Bréchet, à Caen.

Fig. 1. — AFFLUENCE DE VISITEURS A LA CHAPELLE DU CHAMP LE PETIT.

Tilly-sur-Seules (Calvados) se rendait célèbre par des apparitions.

C'est dans un champ de trèfle, sur un plateau dominant le bourg, que le phénomène se serait manifesté. Le 18 Mars 1896, soixante personnes, les enfants de l'école des sœurs et les sœurs elles-mêmes, déclarèrent avoir vu la Vierge, vêtue, selon les uns, d'une robe blanche avec une ceinture bleue ; selon d'autres, d'une robe bleue avec une ceinture blanche. Depuis, à des intervalles irréguliers, tantôt le jour, tantôt la nuit, l'image de la Vierge se montrerait de préférence à des jeunes filles d'humble condition, mais aussi à des visiteurs du Champ Le Petit. Des enquêteurs disent avoir recueilli, à Tilly et dans les environs, d'extraordinaires faits de guérison. Ils ajoutent que les « Voyants » éprouvent, au moment de l'apparition, un tremblement des membres auquel succède une sueur froide qui les inonde. Cet état morbide persiste parfois assez longtemps. Au sujet de ces apparitions, l'Eglise n'a pas encore fait connaître son appréciation.

Photographie communiquée par M. G. Méry.

Fig. 2. — LE CHAMP LE PETIT, AVEC « L'ORMEAU MIRACULEUX », DANS LEQUEL EST APPARUE LA VIERGE.

Toutefois, elle a interdit aux ecclésiastiques de s'en occuper. Avant cette interdiction, un chanoine de Paris, M. Brettes, qui était allé à Tilly, avait cru voir dans les manifestations dont nous venons de parler « un caractère romanesque ». Deux principales « voyantes », de Tilly, Marie Martel et Louise Polinière, offrent ceci de particulier que les visions dont elles se disent favorisées se reflètent dans le globe de leurs yeux. Ainsi, de nombreux spectateurs disent avoir aperçu une basilique de style byzantin et comme le reflet d'une statuette de la Vierge. La Société des Etudes psychiques a décidé d'étudier ces faits étranges. Cette Société, dont font partie des ecclésiastiques et des médecins, a nommé une commission chargée d'aller sur place examiner les Voyantes et photographier les images qui se formeraient sur leur cornée.

Cliché Le Prunier, à Bayeux.

Fig. 3. — LOUISE POLINIÈRE, UNE DES VOYANTES DE TILLY.

A l'instigation de M. G. Méry, un architecte parisien, M. R. Binet, est allé à Tilly, où, après de longs tâtonnements, il est arrivé, d'après les seules indications et corrections des jeunes « voyantes » et des sœurs de l'école, à reproduire au lavis la basilique aperçue des visionnaires.

Celles-ci déclarent le croquis absolument conforme à leurs apparitions ; il représente un monument de 100 mètres de long, à clochers pointus, à large dôme doré percé de jours découpés, le tout orné d'une profusion de rosaces, de sculptures d'ornements divers. Au dire de l'architecte, cette cathédrale « se tient parfaitement debout », est de proportion harmonieuse, d'un style original, d'un type nouveau ; elle ne

Fig. 921 à 923.

PROVERBE : Qui a la vue courte doit regarder de près.

Extrait de l'Almanach Hachette 1898

ressemble à aucune autre église célèbre ; il serait vraimentétonnant, dit M. G. Méry, que l'*idée* d'un pareil monument eût pu germer dans le cerveau de deux petites paysannes qui ne savent pas un mot de dessin ni d'architecture !

Fig. 4. — « La Basilique », vue dans le ciel par les Voyantes de Tilly, reconstituée par M. Binet, d'après leurs indications. *(Document communiqué par M. G. Méry.)*

En Calvados. — Des « prodiges » d'un ordre particulier se manifestèrent au mois de Juin 1896, dans plusieurs communes du Calvados, non loin de Tilly. Un grand nombre d'habitants d'Aunay-sur-Orne, de Curvandin, de Maisoncelles-sur-Ajet, de Vacogne, de Sainte-Honorine-du-Fay, d'Erreny, déclarèrent avoir nettement aperçu différents « phénomènes célestes » le vendredi 26 Juin 1876, de 7 à 8 heures du soir. A la Caisne, le même jour, un « buste d'homme à longue et belle barbe rousse » apparut dans les airs à quelques habitants.

Déjà, en 1891, à Sandillon (Loiret), un garçon de ferme du pays avait déclaré voir un pigeon descendre sur son épaule. Ayant voulu le saisir, le pigeon s'envola à quelques pas et se transforma en une dame tout de blanc vêtue, avec un voile blanc relevé sur la tête. La « dame de Sandillon » annonça que la guerre était proche.

A Rodez. — Vers la fin de Juin 1896, un télégramme de Rodez signalait au *Petit Journal* l'existence d'un nouveau voyant.

C'était un enfant de 9 ans, nommé Laurent Delpont, dont les parents demeuraient à Laroque, près de Saint-Affrique. « Un jour, il aperçoit sa grand mère, morte depuis des années ; puis saint Amans, sainte Thérèse, saint Loup lui apparaissent ; alors les voisins viennent assister à ses « extases », on l'interroge et on s'aperçoit qu'il devine les secrets et découvre les objets cachés. »

C'est ainsi qu'il aurait deviné la place où seraient enterrées les cloches d'une vieille église, l'église de Saint-Amans. Il a indiqué cette place et déclaré qu'en creusant on trouverait d'abord deux squelettes, puis au-dessous les cloches.

Fig. 5. — Laurent Delpont, le jeune Voyant de Saint-Affrique.

On a creusé et on a, en effet, trouvé les deux squelettes. Trouvera-t-on les cloches ?

A Saint-Gildas, en Vendée, un enfant de 6 ans, à la suite de premières visions, au mois d'Août 1896, a réclamé la construction d'une chapelle au milieu d'un champ. Des milliers de personnes écoutent ses discours.

A Talence, aux portes de Bordeaux, dans une vigne abandonnée, des apparitions ont aussi été constatées récemment, au mois de Juillet 1897 ; les uns n'ont vu qu'une lueur ; les autres affirment avoir distingué la Sainte Vierge ; l'enquête est ouverte.

Il y a 60 ans, la Vierge aurait déjà manifesté sa présence dans cette vigne.

La Stigmatisée d'Inzinzac. — Un phénomène digne d'attention est celui qui a été constaté à Kerguer-en-Inzinzac, (Morbihan) à 5 kil. d'Hennebont, où habite la famille de Françoise Hellegouarch. Cette dernière n'est autre qu'une « stigmatisée » moderne, rappelant en tous points celles que nous ont décrites les auteurs des derniers siècles.

Cette jeune fille, dont nous donnons la photographie, constata les premiers *stigmates* au moment de la fête de l'Ascension, en 1895. Depuis cette époque, sa santé est misérable ; elle est toujours couchée, paralysée d'un bras et d'un œil ; elle se nourrit à peine; depuis six mois elle n'a rien avalé ; à chaque instant des crises terribles la tordent sur son lit ; elle se démène, hurle, avec des grimaces et des contorsions atroces, puis retombe dans une sorte de somnolence d'où il est très difficile de la tirer. Les ongles de ses pieds se détachent les uns après les autres sans cause apparente.

Comme « stigmates » on constate de larges taches de sang desséché, aux mains, aux pieds, au côté gauche.

A certains moments, sous les bords de la croûte, filtre un petit filet de sang frais, tout rouge.

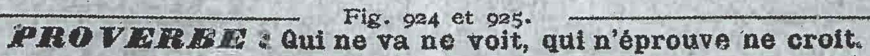
Si, avec de l'eau, on enlève complètement la croûtelle noirâtre adhérente à la peau, on trouve celle-ci absolument intacte, toute blanche ; c'est de ses pores que le sang perle, comme une véritable sueur rouge.

Sur la poitrine, on découvre une croix haute de 20 centimètres et large de 10 ; sur le front, ceignant toute la tête, visibles même sous les cheveux, sont des traces sanglantes telles que les aurait laissées l'application d'une couronne d'épines.

Ce dernier « stigmate » n'est apparu que le Vendredi-Saint dernier, et les photographies de M. E. Guéret que nous reproduisons, sont antérieures à cette date. Les taches qui couvrent les joues de la stigmatisée sont dues à une éruption eczémateuse dont elle souffrait.

Tous les vendredis, et à toutes les « fêtes de la croix » célébrées par l'Église, du sang frais dé-

Fig. 924 et 925.


PROVERBE : Qui ne va ne voit, qui n'éprouve ne croit.

coule des « stigmates ». Les habitants des environs viennent en foule prier autour de Françoise Hellegouarch ; le Dr Pitres (de Bordeaux) est également venu l'examiner, et a donné de ces faits une explication d'un caractère scientifique.

Les Matérialisations. — M. Alexandre Aksakof, conseiller de l'empire de Russie et chef des spirites russes, qui a passé quelques jours à Paris, dans le courant de l'année 1896, a raconté le fait suivant à de nombreux reporters :

« Une des matérialisations qui m'ont le plus émotionné, dit M. Aksakof, est celle que je vis à Londres, au cours de mes expériences avec le « médium Eglinton ». Un soir, comme il était en « transe » et que je pouvais apercevoir tous ses mouvements au moyen d'une lampe à alcool, quelque chose de blanc apparut au-dessus de sa tête. Puis on entendit des coups frappés. Aussitôt, j'allumai du magnésium et je braquai un appareil photographique préparé à l'avance. Eglinton dormait les mains croisées sur sa poitrine. Sur son épaule gauche se voyait une troisième main avec un fragment de draperie blanche, et sur son front, une quatrième main. Un instant plus tard deux autres formes masculines parurent, qui fixèrent la flamme pendant une dizaine de secondes. »

En même temps M. Aksakof montrait les photographies, en faisant observer qu'il était impossible d'halluciner une plaque photographique.

Le spirite russe racontait encore l'histoire d'une croix confiée à un fantôme pendant une matérialisation et que le « fantôme emporta ». On ne revit cette croix que plus tard, dans une autre expérience de matérialisation. Elle apparut en relief sur la main, matérialisée et moulée dans de la paraffine, d'un fantôme qui s'était montré dans la soirée. — Voir dans les *Lectures pour Tous*, p. 110 (Hachette et Cie, Juin 1897. 50 cent.), les explications données à ce sujet.

Cliché de M. Émile Guéret, à Lorient.

Fig. 6. — LA STIGMATISÉE D'INZINZAC.

Communiqué par M. G. Méry.

Mademoiselle Couédon. — C'est le 14 Mars 1896 que, pour la première fois, la presse parisienne s'occupa de Mlle Couédon.

M. G. Méry, journaliste de talent, se rendit chez l'inspirée. Il fut mis en présence d'une jeune fille qui, sans embarras, lui raconta comment, à la suite d'une vision de l'Ange Gabriel, elle comprit qu'elle avait été choisie pour avertir ses contemporains des grands événements qui se préparent. Elle ajouta : « Certains ont dit que j'étais une détraquée ; d'autres, que c'était le diable qui m'inspirait. Je ne me suis pas émue de ces appréciations. L' « Ange » me les avait prédites, comme il m'a prédit que je serai honnie, persécutée, vilipendée. »

Mlle Couédon donne lieu également à de curieux phénomènes d'attraction; des objets très lourds adhèrent à ses doigts ; une boussole placée près d'elle dévie de 13 degrés.

A Bicêtre, on soigne une jeune femme qui présente des particularités analogues : ses doigts attirent les corps légers; ses cheveux donnent des étincelles; quand son linge est approché de sa peau, il se produit une crépitation lumineuse.

Voici maintenant quelques-unes des prophéties, en prose bizarrement rythmée, faites par Mlle Couédon, au cours de l'année 1897.

L'*Écho du Merveilleux* déclare que certaines d'entre elles, lorsqu'on en recherche la date exacte en feuilletant la collection de ce journal qui les résume de 15 en 15 jours, semblent s'être réalisées.

Janvier 1897. — Un fléau redouté, par Dieu sera envoyé. Je vois la *peste* arriver et cela sans tarder. La *famine* se déclarer.

Février. — La foudre va tomber. Un *cyclone* va passer. J'en ai déjà parlé, mais n'avais point montré qu'avant la fin de l'année, la chose devait arriver.

Mars. — Celui que j'ai montré en Orient a été ; il lui faudra retourner pour une utilité.

Avril. — « La Loire va déborder... La Garonne va monter... Le Rhône va se gonfler, son cours se diriger d'un autre côté. La Seine va déverser... » Puis de nouveau il est question du cyclone, « un cyclone va passer, puis un autre à côté ».

Dans la brochure de M. Gaston Méry — directeur de l'*Écho du Merveilleux* — on peut retrouver des paroles qui se rapportent au terrible incendie du bazar de la Charité, du mois de mai 1897. Mais cette catastrophe aurait été prédite encore plus clairement en mai 1896, à une séance donnée par la voyante chez Mme la comtesse de Maillé (V. page suivante : *Prédictions*).

Et la prophétesse ajouta qu'aucune des personnes présentes ne serait atteinte — ce qui se

PROVERBE : **Le diable prend ce qu'on ôte à Dieu.**

réalise, paraît-il, un an plus tard, alors que plusieurs des assistants de cette séance se trouvaient au Bazar, au moment de l'incendie.

Il est des sujets de prédilection pour « l'Ange », sur lesquels il revient volontiers. La reddition de la Lorraine l'occupe souvent (V. ci-dessous *Prédictions*).

Puis l'« Ange » s'occupe de la France, d'un roi qui doit venir (V. ci-dessous *Prédictions*).

Tous ces châtiments ne doivent avoir d'autre but que de préparer le retour de la Royauté. En même temps, un homme que l'on prendra pour le Sauveur, s'imposera. Mais sa popularité ne durera pas (V. ci-dessous *Prédictions*).

Mises en éveil par ces prédictions, les imaginations se sont donné beau jeu.

Cliché Liebert.

Fig. 7. — Mlle Couédon.

On a remis au jour la légende du Masque de Fer, on a parlé du prince Henri d'Orléans, on a supposé que le futur monarque était un Naundorf, dont l'« Ange » a également parlé, ou encore le prince Louis-Napoléon, actuellement colonel d'un régiment russe.

On a fouillé les archives, mais en vain.

Nombreux et variés furent les commentaires sur ce cas étrange.

Les opinions les plus contradictoires furent émises.

Pendant que les uns considèrent Mlle Couédon comme une véritable inspirée, d'autres la tiennent pour une simulatrice.

D'autres enfin, sans courtoisie, assurent que son cas relève des cliniques.

Prédictions de Mlle Couédon.

« Près des Champs-Élysées,
Je vois un endroit pas élevé
Qui n'est pas pour la piété
Mais qui en est approché
Dans un but de charité
Qui n'est pas la vérité...
Je vois le feu s'élever
Et les gens hurler...
Des chairs grillées,
Des corps calcinés,
J'en vois comme par pelletées. »

« La Lorraine sera donnée
Quand on aura été
Près de l'homme haut placé
Dont on a la pensée
C'est lui qui doit frapper
Le coup dont j'ai parlé...
. . . .
La Lorraine sera donnée,
Comme dans l'intimité,
Quand le coup aura frappé...
(22 avril 1897.)

« La Lorraine sera changée.
Un duché se constituer.
Ce duché sera donné
A celui qui est réservé.
Elle va être annexée
Quand Il aura monté. »
(29 avril 1897.)

« La France sera châtiée. Paris sera la ville la plus éprouvée. Une épidémie à la fin de l'année, des catastrophes de toutes sortes désoleront la France. La guerre éclatera...
Je vois des gens massacrés
Et la Seine de sang teintée
A ce moment Félix Faure aura démissionné.
Des nations seront démembrées. »

« Le roi, lui, viendra d'un pays glacé. Il est né, s'appelle Henri, il fera refleurir les lys. C'est un Bourbon et il règnera sous le nom de Henri V... Son frère puîné a régné. »

Les Maisons Hantées.

A **Valence-en-Brie.** — En même temps que les apparitions de Tilly, on signalait à Valence-en-Brie (Seine-et-Marne), des phénomènes aussi étranges, mais de nature différente.

Une maison habitée par M. Lebègue, ancien officier ministériel, par sa femme, par ses deux enfants et enfin par deux bonnes, était déclarée « hantée ».

Le 10 juin 1896, une des bonnes étant à la cave entendit une voix caverneuse l'appeler. La bougie qu'elle tenait s'éteignit au même instant. « On crut tout d'abord, dit un narrateur, à une mauvaise farce. On fit des recherches : on ne découvrit personne. La voix ne tarda pas à se faire entendre dans toute la maison. Elle proférait des injures et des menaces. Ni le maire, ni les magistrats du parquet venus pour enquêter, ni le médecin, ni les visiteurs n'échappèrent à ses invectives. »

« Enfin, que désirez-vous ? demanda un jour Mme Lebègue à la « Voix ». — Rien que ta mort », lui fut-il répondu.

On transporta Mme Lebègue dans une maison voisine. La « Voix » l'y suivit. Les vitres de la maison de M. Lebègue avaient été brisées, les meubles dérangés ou renversés. Des pierres et des sous avaient plu dans la chambre de Mme Lebègue.

La maison de Valence-en-Brie fut le théâtre d'expériences renouvelées des pratiques des magiciens. MM. Schnebelin, Papus, essayèrent de combattre la « larve » par la « lutte des fluides », l'« influence des pointes », l'« épée magique ».

Nous donnons ici le portrait de M. l'abbé Schnebelin, qui rendit la tranquillité à la famille Lebègue en perforant à coups d'épée et à coups de fusil les murs, les meubles, les parquets, etc., d'où semblaient sortir les voix.

On accusa tout d'abord M. Lebègue et sa famille de supercherie, mais peu à peu l'opinion se modifia, et bien peu de personnes de Valence-en-Brie ou des environs mettent aujourd'hui en doute la « hantise » de l'immeuble de M. Lebègue.

A Agen. — Au mois d'août, ce fut le tour d'une maison d'Agen : celle de MM. F..., père et fils. L'« esprit mystérieux » s'y serait manifesté dans une chambre du premier étage, où couchaient ensemble deux fillettes, l'une la fille, l'autre la nièce de M. F..., cette dernière orpheline.

Au début, on entendit des grattements d'ongles sur le bois du lit, puis des coups violents. La maison, fouillée, ne recélait rien d'anormal.

PROVERBE : **Les faits se montreront et lesdits se passeront.**

Et le même manège continua pendant plusieurs nuits. Alors intervint un spirite. L' « esprit », interrogé, se déclara le père de l'orpheline et réclama

Il a obtenu avec elle des phénomènes étranges, aussi curieux et intéressants que ceux observés par divers savants avec la fameuse

Fig. 8. — Photographie de M. l'Abbé Schnebelin, venant de tirer les coups de fusil dans les meubles et les murs de la Maison de Valence-en-Brie, pour en chasser les esprits. *(Phot. communiquée par M. G. Méry.)*

de sa fille, pendant vingt jours, des prières quotidiennes. Il assura ne vouloir aucun mal à la famille F... et demanda seulement à ses membres de communiquer avec lui de temps à autre.

A Yseures. — Le 15 février 1897, une nouvelle maison hantée était signalée à Yseures, petite commune du département d'Indre-et-Loire. C'était celle habitée par M. Sabourault, entrepreneur de bâtisses, et par sa famille, composée de sa femme et de sa fille. Dans cette famille, les mêmes phénomènes se reproduiraient depuis dix-neuf ans, mais ils ont pris à Yseures une intensité extraordinaire : bruits variés, roulements de tambour, tables renversées, lumières éteintes, etc.

Ces phénomènes ont pour cause nécessaire et suffisante la présence de la jeune Renée Sabourault, âgée de douze ans. Celle-ci a été étudiée de très près par un occultiste savant, M. le Dr Corneille.

Il a trouvé en cette enfant l'étoffe d'un *medium* puissant.

Photographie du Dr Houillès.

Fig. 9. — La Maison hantée, a Agen.

Eusapia Paladino, le médium italien. (V. *Lectures pour Tous*, p. 110, Juin 97. — Hachette et Cie.)

M. le Dr Corneille a vu Renée Sabourault soulever et renverser une table de 45 kilos ; puis elle et sa chaise se sont élevées plusieurs fois en l'air (lévitations).

Renée se prête, de plus, admirablement à ce qu'on appelle *l'écriture automatique.*

L'invisible, *l'esprit*, le *fantôme*, *l'élémental* qui guide sa main inconsciente, est un Auvergnat nommé Lausanne, qui dit être enterré au cimetière de la « Tombe-Blanche » à Lyon. C'est un assez grossier personnage, facétieux, farceur, méchant.

Dans son journal, l'*Écho du Merveilleux*, M. Méry poursuit une étude sur la psychologie de cet *invisible*, qui se révèle à nous par l'intermédiaire de la petite Sabourault, fixée actuellement à Paris.

Rien de plus curieux que le compte rendu de ces conversations un peu à bâtons rompus entre un journaliste et un « invisible ».

C'est bien là le comble de l'interview !

Fig. 928 et 929.

PROVERBE : En compagnie il ne doit pas y avoir de maîtrise.

Extrait de l'Almanach Hachette 1898

Expérimentations Psychiques.

Les curieuses expériences du colonel de Rochas, administrateur de l'École polytechnique, contribuèrent beaucoup à développer le goût du merveilleux. Faites en présence de médecins, de professeurs, tous ceux qui en furent témoins affirment avoir vu, sous l'influence du sujet employé, des meubles se soulever, des objets se déplacer suivant la direction que, de loin, ce sujet indique.

M. de Rochas explique ces phénomènes en supposant qu'une certaine « force » mystérieuse s'*accumule* dans le corps du médium, s'y transforme et s'extériorise ensuite, mais cette fois visible, tangible, *douée d'intelligence*, capable de produire tous les phénomènes observés. On constate, en effet, qu'après une bonne séance, les assistants sont fatigués, las, sans volonté, sans mémoire, ont même *diminué de poids*, comme s'ils avaient vraiment perdu un *fluide* quelconque. Cette hypothèse serait confirmée par les études de MM. Béraud et Robin, sur l'électrogenèse : les tissus vivants dégageraient de l'électricité, résultat de l'activité dont jouissent ces tissus.

Fig. 10. — Renée Sabourault et la Maison hantée, a Yseures. (*Communiqué par M. G. Méry.*)

Plusieurs cas analogues à celui d'Eusapia Paladino, le sujet de M. de Rochas, ont été enregistrés depuis le commencement du siècle.

Pendant que se poursuivent ces expériences, le Dr Baraduc dit s'emparer de l'âme. Il découvre qu'une plaque photographique approchée d'une personne — sans contact *direct* avec son front ou ses doigts — est impressionnée par des sortes d'ondes, de vagues, de tourbillons à peine lumineux (V. fig. 11) qui varient d'*intensité*, de *forme*, de *direction*, suivant que la personne est endormie, malade, fortement en colère, etc.

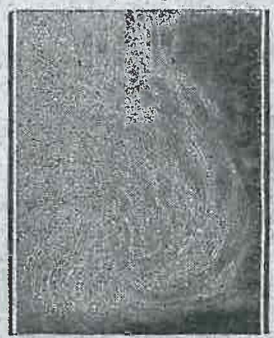
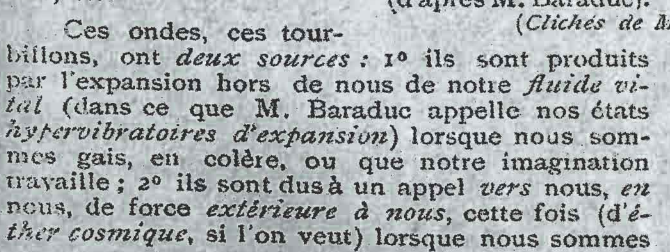


Fig. 11. — Une radiation de fluide vital (d'après M. Baraduc).

Fig. 12. — Une radiation électrique normale.

(*Clichés de M. Baraduc.*)



Ces ondes, ces tourbillons, ont *deux sources :* 1° ils sont produits par l'expansion hors de nous de notre *fluide vital* (dans ce que M. Baraduc appelle nos états *hypervibratoires d'expansion*) lorsque nous sommes gais, en colère, ou que notre imagination travaille ; 2° ils sont dus à un appel *vers* nous, *en* nous, de force *extérieure à nous*, cette fois (d'*éther cosmique*, si l'on veut) lorsque nous sommes en état de contracture, de resserrement sur nous-même (tristesse, peur, maladie, sommeil).

En un mot, ou bien nous *rayonnons* de la force, du fluide hors de nous ; ou bien du fluide, de la force *rayonnent* vers nous ; ce sont ces alternatives que M. Baraduc est arrivé à fixer sur la plaque.

On pourrait, ainsi, dire qu'il est arrivé à photographier la *joie*, la *tristesse*, la *colère !*

L'examen de deux clichés reproduits plus loin (fig. 11 et 12) nous montre que ce *fluide vital* n'a aucun rapport avec le *fluide électrique* — ce qui était intéressant à prouver. En effet, le premier se meut par tourbillons, suivant des lignes *courbes*, tandis que l'électricité, elle, suit toujours des lignes *droites* ou *brisées*.

Les Femmes spirites. — Enfin ajoutons que, dans ce domaine, les influences féminines n'ont cessé d'être souveraines. On se souvient de Mme Blavatzky, la fondatrice et grande prêtresse de la théosophie, qui prétendait que les « Mahatmas », savants thibétains, dont elle fit connaissance dans les lamaseries de l'Himalaya, lui avaient révélé les mystères de la « science secrète ». Elle recevait d'eux, disait-elle, des lettres où ils lui exposaient leurs doctrines, lettres qui lui parvenaient par voie céleste. Des mains effilées d'ascètes lui confiaient, au milieu du parfum des fleurs et des tintements de clochettes invisibles, les missives solennelles du docte Kout-Haumi-Las-Sing, le plus vénérable des Mahatmas.

Pendant quelque temps, Mme Blavatzky tint chapelle rue Notre-Dame-des-Champs. Quand elle mourut, à Londres, son fantôme aurait apparu à lady Caithness, duchesse de Pomar. Quelques instants après une dépêche apportait à la duchesse la nouvelle de la mort de son amie.

Lady Caithness — morte depuis — était, on le sait, la fondatrice en France, d'une autre branche de la théosophie, branche qui se rattache au catholicisme ; celle dont Mme Blavatzky était le chef, se rattache plutôt au bouddhisme.

Fig. 930 à 932.

PROVERBE : Pour qui a bonne envie, rien d'impossible.

Rencontres avec des « serpents de mer »

En juillet 1897, l'*Avalanche*, une canonnière française commandée par le lieutenant de vaisseau Lagrésille, patrouille au nord de la baie d'Along (golfe du Tonkin) lorsque, selon le rapport que fera par la suite l'officier, elle repère deux monstres marins qui viennent de surgir des flots. Longs d'une vingtaine de mètres, larges de deux ou trois mètres, dotés de têtes relativement petites, ils feraient penser à des serpents si leur mode de déplacement n'était pas sensiblement différent : en effet, contrairement à eux, ils ondulent verticalement. Lagrésille ordonne aussitôt d'effectuer un tir à 600 mètres avec l'un des canons-revolvers du navire.

Si celui-ci se révèle un peu trop court pour toucher les créatures, il suffit à les effrayer : expirant fort bruyamment, elles s'enfoncent dans les profondeurs, provoquant des remous semblables à ceux que causeraient des brisants.

Le 15 février 1898, nouvelle rencontre, cette fois dans la baie de Fai-Tsi-Loung, plus au nord. Deux animaux semblables aux précédents sont aperçus et, immédiatement, Lagrésille ordonne à ses hommes de s'en approcher. Parvenue à 300 ou 400 mètres d'eux, l'*Avalanche* ouvre le feu.

Au moins deux tirs atteignent leur cible, sans paraître pour autant lui causer le moindre dégât. L'une des créatures plonge et le navire essaie d'éperonner l'autre qui, cependant, se révèle trop rapide.

Débute alors une poursuite qui, elle aussi, aboutira à un échec. Elle permet toutefois à l'équipage d'observer la bête plus en détail : longue d'une trentaine de mètres, elle possède une peau grise et lisse, un dos marqué par des formes en dents de scie, des nageoires noires et une tête ressemblant à celle d'un phoque – mais deux fois plus grosse.

Quand elle s'enfonce sous les eaux, ses ondulations provoquent des remous de 4 à 5 mètres de large qui permettent de la suivre ; quand elle est sur le point de surgir à nouveau, sa respiration puissante cause en surface un jet d'eau vaporisée.

La troisième rencontre a lieu le 26 février 1898. L'*Avalanche*, de retour dans la baie de Fai-Tsi-Loung, accueille ce jour-là à son bord le commandant Joannet et neuf autres officiers du cuirassier *Bayard* : la veille, au cours d'une réception, ils ont ri des assertions de Lagrésille à propos des créatures marines. Mais alors qu'ils partagent un repas en sa compagnie, un marin surgit tout à coup, annonçant que deux nouveaux spécimens ont été repérés.

Pendant plus d'une demi-heure, le bâtiment se lance aux trousses de l'un d'entre eux : à seulement 200 mètres, il est clairement visible. Comme deux des officiers disposent d'un appareil photographique, ils espèrent pouvoir réaliser un cliché assez net pour servir de preuve. Malheureusement, la chose se révèle impossible : le temps qu'ils soient prêts, le monstre a pris ses distances.

Les événements sont rapportés au grand public le 5 mars 1898, dans les colonnes du *Courrier d'Haiphong*.

Entre-temps, le commandant Joannet a fait part de ce qu'il a vu à l'amiral de la *Bédollière*. Celui-ci a alors envisagé de mobiliser des canonnières et des canots à vapeur pour capturer l'une de ces créatures. Il a même envoyé un télégramme à Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine, pour lui faire part de son projet. Toutefois, des incidents se produisent bientôt sur la frontière séparant la colonie française de la Chine, si bien que l'opération ne peut avoir lieu.

Nessie en mai 1934 - Robert Wilson

Page 31 : le monstre du Loch Ness sur la célèbre photographie de Rines en 1972

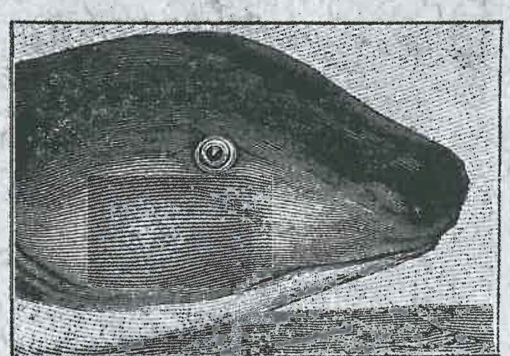
LE GRAND SERPENT DE MER

Je distingue, au milieu du gouffre où l'air sanglote,
Quelque chose d'informe et de hideux qui flotte.
(Pleine Mer.) V. HUGO.

A COTÉ des Sirènes, des « Kraken » et autres êtres fantastiques dont nos marins ont peuplé les mers, le Grand Serpent de mer occupe une place fort enviable, car il est un grand nombre de personnes qui ont pu l'observer, et ses partisans sont aussi nombreux que ses négateurs.

On sait qu'il a rendu le *Constitutionnel* immortel.

Pendant combien d'années, à l'époque des vacances parlementaires, ce journal tira-t-il de ses cartons son fameux serpent de mer, dont tout le monde se divertissait !



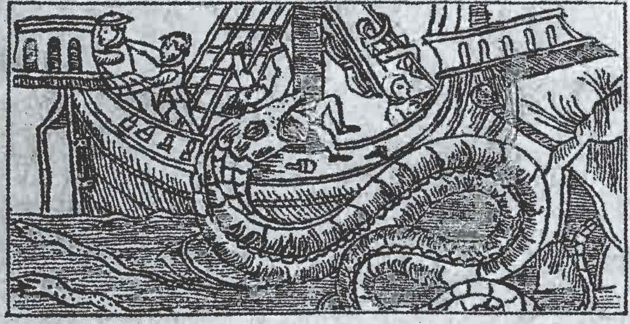
TÊTE DU SERPENT DE MER vue et esquissée par le capitaine de la frégate *Dædalus* (1848).

Et cependant il existe réellement, ce serpent réputé fabuleux : ce n'est pas un reptile, c'est un phoque, et les inductions ingénieuses d'un auteur hollandais, M. Oudemans, qui s'est beaucoup occupé de cette question, ont confirmé que cet animal fantastique est un Pinnipède, c'est-à-dire un mammifère voisin des Phoques et des Morses.

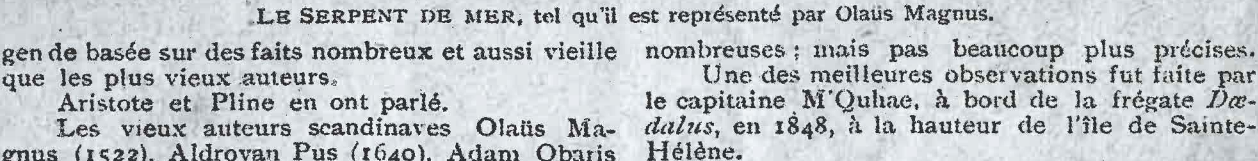
Après avoir montré que le Grand Serpent de mer devait exister, M. Oudemans a recueilli toutes les observations qu'il a pu se procurer : il a pu relever 162 cas d'apparition ; quelques-unes de ces observations sont accompagnées de croquis, beaucoup sont contresignées d'un grand nombre de personnes, soit de passagers, soit de marins, dont la bonne foi ne saurait être mise en doute. C'est en réunissant les descriptions et les dessins donnés, en éliminant les causes d'erreurs, les exagérations, les fictions manifestes que M. Oudemans a pu reconstituer l'animal connu sous le nom de Grand Serpent de mer et que nous désignerons désormais sous le nom qui lui a été donné : *Megophias megophias*.

Historique.

COMME nous l'avons dit, on a pu observer près de 200 fois le Megophias; c'est donc une légende basée sur des faits nombreux et aussi vieille que les plus vieux auteurs.



LE SERPENT DE MER, tel qu'il est représenté par Olaüs Magnus.



Aristote et Pline en ont parlé.

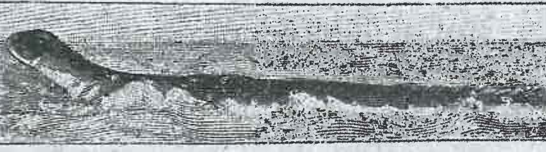
Les vieux auteurs scandinaves Olaüs Magnus (1522), Aldrovan Pus (1640), Adam Obaris (1640) ont de longues relations sur ce sujet, et nous reproduisons ici des figures d'Olaüs Magnus représentant, dans l'une, un fantastique Serpent de mer dévorant des marins sur leur navire; dans l'autre, le même Serpent.

Un autre auteur, Hans Egede (1740), au cours d'un voyage au Groenland, rencontra le Serpent de mer dans la position suivante : à demi soulevé au-dessus des flots, et il lance par la bouche une trombe d'eau; il porte des poils et quatre paires de membres munis de nageoires.

D'autres auteurs, Eric Pontoppidan (1753) en particulier, décrivent l'animal de la même façon. Les observations de ce siècle sont plus nombreuses ; mais pas beaucoup plus précises.

Une des meilleures observations fut faite par le capitaine M'Quhae, à bord de la frégate *Dædalus*, en 1848, à la hauteur de l'île de Sainte-Hélène.

L'animal, sur les dessins faits à bord, se montre à fleur d'eau, la tête seule est bien visible.



LE SERPENT DE MER vu par les officiers du *Dædalus*.

Deux autres observations sont intéressantes. L'une du Dr Biccard, publiée en 1857, figure la partie dorsale de la tête et du corps émergé; l'autre du commandant Pearson, faite à bord du yacht *Osborne* dans la Méditerranée, montre l'animal en projection, vu de dos, et soulevant hors de l'eau ses membres antérieurs. La dernière observation a été faite en Juillet 1890, près de Long-Island, sur la côte du Connecticut par le capitaine hollandais David Tuits.

Les Théories.

DANS ce fatras d'observations diverses se trouvent bien des notions éparses. Mais plusieurs sont manifestement erronées ou fausses. Certains observateurs ont cru voir un Serpent

Fig. 867 à 870.

PROVERBE : Qui veut tuer le serpent doit écraser la tête.

Extrait de l'Almanach Hachette 1899

de mer dans des traînées de Sargasses ou d'Algues ondulant en longs rubans au gré des vagues ; d'autres ont été trompés par l'illusion que produisent des Marsouins nageant en file indienne, la tête seule du premier émergeant de l'eau.

Il y a, en outre, les fables et les animaux fantastiques, qui des vieux livres scandinaves émigrèrent jadis dans le *Constitutionnel*, et récemment encore (1881, observation de M. C. Renard à bord du steamer *The Don*) dans le *Monde Illustré*.

LE SERPENT DE MER vu par le commandant Pearson, à bord de l'*Osborne*.

Débarrassé de son attirail légendaire, l'animal n'est point encore déterminé. Est-ce un vrai serpent voisin des Hydrophis ? Est-ce un Cétacé voisin des Grands Baleinoptères ? Est-ce un reptile gigantesque, dernier reste de l'époque secondaire, et voisin des Plésiosaures, des Basilosaures ou des Ichtyosaures ?

Les Faits. — Reconstitution de l'Animal.

Le grand naturaliste anglais Owen, dès 1848, et plus récemment M. Oudemans, semblent bien avoir démontré que nous avons affaire à un animal voisin des Phoques; et voici la reconstitution que l'on peut donner de l'animal.

Le corps est très allongé, le cou, long, flexible, porte une tête petite à crâne convexe, à museau court et obtus. L'œil est rond avec une paupière très nette. Le corps n'est point couvert d'écailles, il n'est point nu, mais couvert de poils serrés et courts. Sur le dos, s'étend une sorte de crinière allant de la nuque à la base de la queue.

LE GRAND SERPENT DE MER, d'après M. Renard.

Il y a une queue effilée et quatre membres, deux antérieurs, deux postérieurs transformés en rames. Les dimensions sont variables. L'animal observé par l'*Osborne* mesurait 22 mètres de longueur, celui du *Dal Palus* 14 mètres seulement.

Mais il semble qu'il puisse parvenir jusqu'à une taille de 83 mètres (3 mètres pour la tête, 18 mètres pour le col, 62 mètres pour le corps dont 40 mètres pour la queue). La largeur ne dépasse pas, pour une longueur de 83 mètres, 2 mètres pour la tête, 7 mètres pour le tronc.

La couleur varie du blanc grisâtre au gris, gris jaunâtre, brun, brun chocolat et noir.

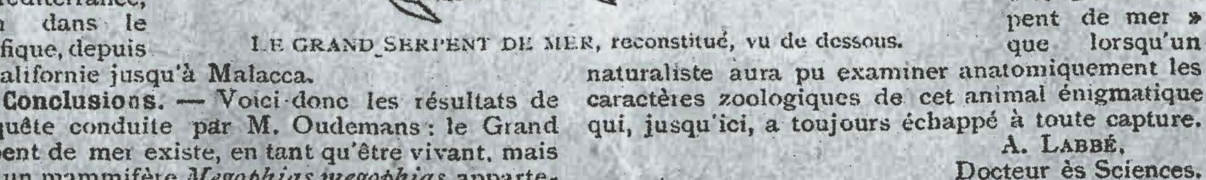
M. Oudemans cite, comme caractères différentiels entre le mâle et la femelle, la présence de la crinière, et aussi la largeur du corps.

Le Grand Serpent de mer est un animal méfiant, timide, qui s'enfuit à l'approche des navires; il se nourrit probablement de poissons, de dauphins, de marsouins. Il est très bon nageur, car on le rencontre toujours à de grandes distances des terres. Mais il semble se plaire à fleur d'eau, lorsque le vent ne souffle pas, se laissant parfois flotter à la dérive.

Distribution Géographique.

Son aire de répartition est fort étendue, puisqu'on l'a rencontré dans toutes les mers du globe. Les vieux auteurs scandinaves le montrent sur les côtes de Norvège et de Suède, dans la mer du Nord; dans l'Atlantique, depuis la mer de Behring, jusqu'au golfe du Mexique, aux Açores, dans la Manche, (à 100 milles de Brest), dans la Méditerranée, enfin dans le Pacifique, depuis la Californie jusqu'à Malacca.

Ces 8 gravures sont extraites du vol. THE GREAT SEA-SERPENT, par M. *A. C. Oudemans.*



LE GRAND SERPENT DE MER, reconstitué, vu de côté.

LE GRAND SERPENT DE MER, reconstitué, vu de dessous.

Conclusions. — Voici donc les résultats de l'enquête conduite par M. Oudemans : le Grand Serpent de mer existe, en tant qu'être vivant, mais c'est un mammifère *Megophias megophias* appartenant à l'ordre des Pinnipèdes. Si les observations qui lui donnent des dimensions de 83 mètres paraissent suspectes, il n'en est pas moins établi que c'est un animal de très grande taille. Réduite à ses justes limites, la légende n'est pas encore détruite, et, malgré les déductions précises de M. Oudemans, nous ne serons bien sûrs de la place qu'occupe « le Grand Serpent de mer » que lorsqu'un naturaliste aura pu examiner anatomiquement les caractères zoologiques de cet animal énigmatique qui, jusqu'ici, a toujours échappé à toute capture.

A. Labbé,
Docteur ès Sciences.

Fig. 871 à 874.

PROVERBE : Le serpent se cache sous les fleurs.

Extrait de l'Almanach Hachette 1899

La Pluie d'Étoiles filantes du 13 Novembre 1899.

De tous les dangers qui menacent l'existence de la Terre, celui qu'on redoute le plus, la Comète, est probablement le moins périlleux : si la Terre se rencontre au jour indiqué par M. Falb avec la queue d'un astre errant, comme en 1819, en 1861, en 1872, etc., elle n'en tirera aucun dommage; tout au contraire, nous devrons à cette « coïncidence » le plaisir de contempler un grand feu d'artifice d'étoiles filantes, qui strieront l'horizon de mille et mille sillons fugitifs et flamboyants.

Or on n'a rien à craindre de ces étoiles, « qui filent, filent et disparaissent » ; c'est vainement qu'il en tombe en moyenne de sept à dix millions par nuit, la Terre n'en est point atteinte ; elles brillent une seconde, à cinq, dix, vingt lieues au-dessus de nous et s'éteignent sans nous attaquer, à la différence des météorites ou bolides, qui sont probablement, eux, non des fils de Comète, mais des lambeaux d'étoiles mortes qui se précipitent sur notre sol où parfois, mais rarement, on les a vus tuer des hommes, crever des maisons, ébrancher des arbres.

Au lieu de s'empêtrer légèrement dans la queue flamboyante, si la Terre se choque au noyau même de la Comète, le danger ne s'en accroît guère ; ce noyau n'est pas très résistant, et les seuls inconvénients — notables, pourtant — de cette collision seront des chutes de bolides et un dégagement de gaz incandescents. « On n'a pas plus de périls à redouter dans une pareille rencontre, dit un autre astronome allemand, M. Leo Brenner, que n'importe quel souscripteur des Bons Turcs n'a de chances de gagner le gros lot et d'en toucher intégralement le montant. »

Le directeur de l'Observatoire de Berlin, le professeur Guillaume Fœrster, s'est aussi donné la peine de rassurer par une note ceux qu'avait pu émouvoir la prophétie du Dr Falb :

« Par suites d'assertions imprudentes et faussement interprétées, dit le professeur Fœrster, le public a cru que la Fin du Monde était fixée pour le 13 Novembre 1899. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est le fait que la Terre passera en Novembre 1899 à travers un essaim de petits astéroïdes, comme cela est arrivé en 1866, et auparavant en 1833 et en 1799. Ce phénomène n'est nullement de nature à inspirer de l'inquiétude. »

La Comète et le Collier de feu des Léonides. — Les Comètes ne voyagent pas seules dans l'espace. Elles sont accompagnées d'une nombreuse escorte nébuleuse, innombrable armée de corpuscules satellites qui suivent la même route qu'elles, comme les soldats d'un régiment suivent leur chef.

Mais de même que dans une armée il y a des traînards, de même certaines de ces nébulosités perdant de leur vitesse sont détachées de la Comète mère par l'attraction solaire et des essaims d'astéroïdes se forment çà et là, comme les anneaux d'un gigantesque collier constamment déroulé et égrené dans l'infini.

Ce sont ces astéroïdes qui, lorsqu'ils traversent l'atmosphère terrestre s'y enflamment, et donnent naissance aux étoiles filantes.

Aux époques périodiques du passage des Comètes au périhélie, la Terre peut traverser un de ces essaims. Cela est maintes fois arrivé ; il en résulte une *pluie d'étoiles*, une averse de ces merveilleuses fusées de toutes couleurs qui illuminent le ciel de leur feux éblouissants.

Lors du passage de la grande Comète de 1833, on observa, *en une seule minute*, entre 4 h. et 6 h. du matin, plus de mille de ces éclairs. Ils semblaient partir de la constellation du Lion. De là leur nom de *Léonides*. On en nota 250 000 pour la nuit entière. La Terre avait passé en pleine nuée d'astéroïdes, et elle en avait fait un véritable massacre. Le spectacle fut tout aussi grandiose en 1866, au retour de la Comète de 1833, dont la période de révolution est de 33 ans.

En 1899, la Terre traversera de nouveau l'immense fleuve d'astéroïdes interplanétaires de 1833, et dans cette nuit flamboyante du 13 Novembre, nous assisterons à un véritable incendie du ciel — tout à fait inoffensif pour les spectateurs.

Comment Mourrons-nous ?

De tout temps, doctrines, cosmogonies, religions, ou les simples imaginations de la foule ont philosophé sur la Fin du Monde. Tel texte apocalyptique interprété diversement par des hallucinés, telle divagation d'un abstracteur de quintessence, tel dire d'un savant, telle rumeur grossissante on ne savait d'où venue, troubla souvent le pauvre populaire, car il est évident que notre Terre doit un jour mourir ; mais quand et comment ? Qui le sait, qui peut le savoir, qui le saura jamais ?

Si la prophétie de Falb se réalisait, si la Terre était rencontrée par une Comète dont la masse nébuleuse embrassât 1 800 000 kil. (comme la Comète de 1811), c'est-à-dire 2 fois le volume du Soleil, le cataclysme, la conflagration qui se produiraient peuvent être représentés par l'écoulement sur la Terre d'un fleuve de feu d'une masse 2 millions de fois plus grosse que celle de notre planète (fig. 128).

Si cette perspective est terrifiante, elle est bien peu probable et en somme, le Globe et l'Humanité qu'il porte sur son radeau flottant ressemblent à un condamné à mort qui ignore la nature de son supplice, et qui ne connaîtrait non plus ni l'heure, ni le lieu de son expiation.

Pour être plus lente, la catastrophe finale n'en est pas moins certaine.

Un savant évalue à 10 millions d'années le temps nécessaire pour que le refroidissement graduel du Soleil ait pour conséquence la disparition de la vie à la surface du Globe. Dix millions d'années, cela ne fait que mille fois la durée des temps historiques ! (les récentes découvertes en Égypte paraissent se rapporter à des civilisations qui florissaient il y a 8 ou 10 000 ans).

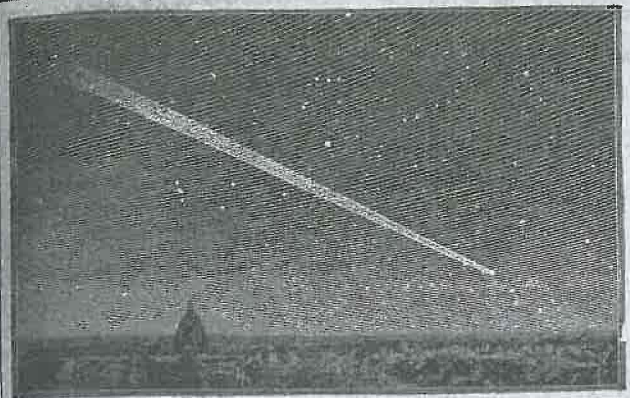
Leverrier assigne à notre système solaire une durée de 35 millions d'années.

Dans un autre ordre d'idées, les statisticiens, se basant sur la progression de la population du Globe, estiment qu'en l'an 2167, le Globe supportera 12 milliards d'habitants : — douze milliards d'affamés, que la Terre sera impuissante à nourrir. Ce serait la mort par la famine — dans 270 ans !

La Fin de la Terre et l'Immensité. — Qu'offrirait la fin de la Terre à l'innombrable armée des Mondes qui gravitent dans l'Immensité ? Pas même un incident. Notre Globe orgueilleux n'est aperçu, comme un point négligeable, que d'un très petit nombre d'étoiles. L'Univers, notre fin une fois consommée, continuera à briller de ses feux éblouissants, sans s'occuper davantage de l'atome perdu dans l'incommensurable champ de l'Infini.

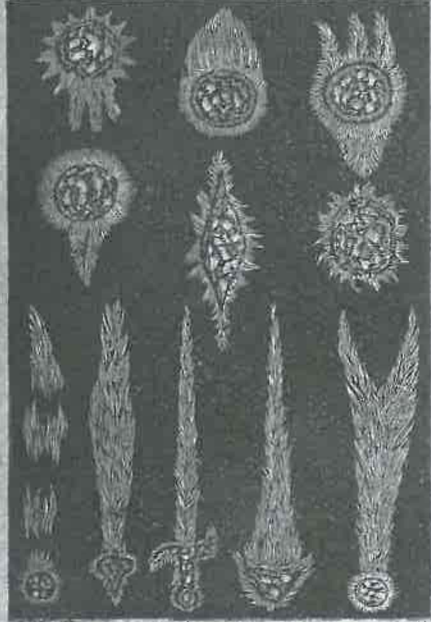
PROVERBE : Espère le mieux et attends le pis.

Extrait de l'Almanach Hachette 1899

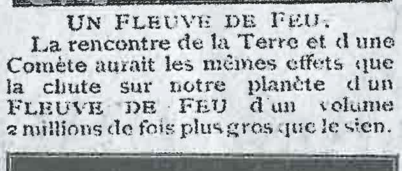


LA GRANDE COMÈTE DE 1843.
Vue à Paris dans la Nuit du 19 Mars.

PLUIE D'ÉTOILES FILANTES.
27 Novembre 1872.



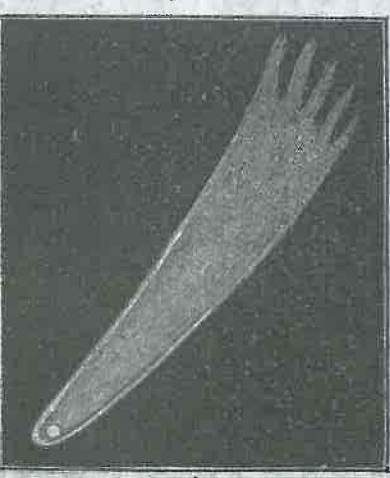
DIFFÉRENTES FORMES DE COMÈTES. *(Moyen Age.)*
Au Moyen Age, on voyait dans les Comètes des figures en rapport avec les événements qu'elles présageaient : c.-à-d. la guerre, la famine, la peste, la fin du monde.



UN FLEUVE DE FEU.
La rencontre de la Terre et d'une Comète aurait les mêmes effets que la chute sur notre planète d'un FLEUVE DE FEU d'un volume 2 millions de fois plus gros que le sien.

COMÈTE DE DONATI.
Vue à Paris le 4 Octobre 1858.
Cette Comète, dont la queue en 1858 mesurait 88 millions de kil., a permis aux astronomes de bien observer le développement des queues secondaires.

LA QUEUE DE LA COMÈTE.
La circonférence de la Terre mesurant 40 000 kil. et la queue d'une Comète pouvant atteindre 320 millions de kil. (comme celle de 1843), une Comète pourrait donc, tel un gigantesque boa lumineux voulant étouffer notre Monde, enrouler 8 000 fois autour de notre planète sa queue épaisse de 120 000 kil. !



GRANDE COMÈTE DE 1811.

QUEUE SEXTUPLE DE LA COMÈTE DE 1744.
S'il y a des Comètes sans queue, il en est d'autres qui en possèdent de doubles, de triples ; on compta jusqu'à 6 traînées divergentes à la queue de la Comète de Cheseaux (1744). Ces phénomènes ne sont peut-être que de simples effets de perspective.

Fig. 125 à 132.

PROVERBE : **Après nous, le déluge.**

Les Fantômes de Bernadette Soubirou, anonyme, 1890

Des mouvements ésotériques en plein essor

Chronologie

- **Vers 1814.** À Paris, les frères Bédarride créent la première loge française du Rite de Misraïm, l'un des quelques rites égyptiens de la franc-maçonnerie.
- **1824.** Décès de Jean-Baptiste Willermoze. Dans la plupart des pays où il s'était implanté, le Rite Écossais Rectifié, qu'il a créé, va décliner petit à petit puis disparaître suite à la mort de ses initiés. Toutefois, il se maintiendra en Suisse.
- **1838.** Ancien membre du Rite de Misraïm, Marconis de Nègre crée une nouvelle institution maçonnique, le Rite de Memphis.
- **1839.** Pierre-Eugène-Michel Vintras prétend avoir reçu cette année-là, à Tilly-sur-Seulles, la visite d'un céleste personnage venu lui annoncer le proche avènement du Saint-Esprit. Pour le préparer, il fonde l'Œuvre de miséricorde, sujet de bien des rumeurs.
- **1848.** À Hydesville (États-Unis), deux jeunes filles, Margaret et Catherine Fox, affirment avoir réussi à communiquer avec un esprit frappeur. Ainsi naît le spiritualisme, comme on l'appelle dans les pays anglo-saxons, ou le spiritisme, comme on le nommera bientôt dans les pays francophones.
- **1849.** Le 14 novembre, à Rochester (États-Unis), est organisée la première réunion des adeptes du spiritisme.
- **1850.** Les séances de spiritisme organisées à New York par les sœurs Fox rencontrent un grand succès et sont prises au sérieux par des hommes de lettres et par des intellectuels.
- **1852.** Accompagnée de l'électro-biologiste G. W. Stone, le médium américain Maria B. Hayden se produit à Londres. Le spiritisme a alors gagné l'Europe et les tables tournantes ne tardent pas à devenir une véritable mode.
- **1854-1856.** Éliphas Lévi, de son vrai nom Alphonse-Louis Constant, publie *Dogme et rituel de la haute magie*, ouvrage qui rencontre un grand succès.
- **1855.** Fondation de la Society for the Diffusion of Spiritual Knowledge, qui rassemble de l'argent afin que Catherine Fox puisse donner des séances de spiritisme gratuites.
- **1857.** Allan Kardec (de son vrai nom Hyppolite Léon Rivail) publie *Le Livre des Esprits* et donne ainsi naissance à un courant du spiritisme que l'on nomme kardécisme. L'ouvrage rencontre un succès considérable, mais il est condamné par l'Église catholique et, quelque temps après sa publication, des exemplaires sont brûlés à Barcelone.
- **1858.** Allan Kardec lance la *Revue spirite* ; durant de longues années, elle sera la principale publication française du spiritisme.
- **1858.** Pascal Beverly Randolph (1825–1875), spirite et abolitionniste, fonde à San Francisco (États-Unis) la Rosicrucian Fraternity.
- **1859.** Éliphas Lévi publie *Histoire de la magie* ; pour l'auteur, c'est une véritable consécration et la majeure partie des ésotéristes français se rassemblent autour de lui.
- **1859.** À Sèvres, ouverture de la première maison de l'Œuvre de la réparation, ordre créé par l'abbé Boullan et Adèle Chevalier. Installé à Triel l'année suivante, il voit sa réputation rapidement entachée par d'inquiétantes rumeurs au parfum de satanisme. En 1861, ses deux fondateurs sont condamnés à trois ans de prison pour escroquerie.
- **1861.** Éliphas Lévi publie *La Clef des grands mystères*.
- **1862.** Le Rite de Memphis s'affilie au Grand Orient de France.
- **1862.** Éliphas Lévi publie *Fables et Symboles*, livre où il est question du symbolisme de Pythagore, des Évangiles apocryphes et du Talmud.
- **1865.** Éliphas Lévi publie *La Science des esprits*.
- **1866.** À Londres, Robert Wentworth Little crée la Societas Rosicruciana in Anglia (SRIA). Organisation chrétienne dispensant un enseignement ésotérique purement théorique, son accès est réservé aux Maîtres Maçons.
- **1869.** William Henry Harrison, journaliste scientifique, fonde le *Spiritualist*, l'une des plus grandes revues spirites de l'époque victorienne.
- **1869.** Mort d'Allan Kardec.
- **1872.** Le thaumaturge Maître Philippe de Lyon ouvre un cabinet de consultations magnétiques. Celui dont Papus se proclamera le disciple gagne bientôt une solide réputation pour ses guérisons miraculeuses.
- **1873.** Création de la British National Association of Spiritualists. Comptant Edmund Dawson Rogers parmi ses fondateurs, elle rassemble les diverses organisations spirites existant jusque-là en Angleterre.
- **1875.** À New York, Helena Petrovna Blavatsky, le colonel Olcott, l'avocat W. Q. Judge et certains de leurs amis créent la Société théosophique. Dans un premier temps, celle-ci se présente comme une société savante discrète dont l'accès est assez restreint.
- **1875.** Mort de Vintras. Après son exil en Angleterre (1852-1862), il avait fondé à Lyon le Carmel d'Élie.
- **1876.** L'abbé Boullan se proclame le successeur de Vintras, s'installe à Lyon et reprend le Carmel d'Élie, bien que son autorité ne soit reconnue que par un petit nombre des pontifes nommés par son prédécesseur.
- **1877.** Helena Blavatsky publie *Isis dévoilée*, son premier grand livre à caractère ésotérique.
- **1879.** Le quartier général de la Société théosophique est établi à Bombay (Inde) où elle connaît un certain succès parmi les milieux occidentaux. Elle se transforme également, se présentant désormais comme une fraternité universelle ouverte à tous.
- **1880.** Fondation, en Angleterre, de la Societas Rosicruciana in Civitatibus Foederatis.
- **1881.** John Yarker, qui dirige le Souverain Sanctuaire britannique du Rite de Memphis, échange des charges avec le rite réformé de Misraïm de Pessina. L'événement donne naissance au Rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm.
- **1881.** En Angleterre, Edmund Dawson Rogers lance Light, une revue consacrée au spiritisme et aux sciences psychiques.
- **1881.** Avec Edward Maitland, Anna Kingsord publie *The Perfect Way*, ouvrage dans lequel elle présente ses convictions, notamment sur le Saint-Esprit, qu'elle pense de nature féminine, et sur le christianisme, qu'elle considère comme une synthèse symbolique des grandes vérités que contient l'ensemble des religions. Une partie de ses arguments lui est donnée par ses rêves et ses illuminations : les premiers seront rassemblés dans *Dreams and Dream Stories* (1888), les secondes dans *Clothed with the Sun* (1889).
- **1882.** Le siège de la Société théosophique est déplacé à Adyar, près de Madras, où l'organisation vient d'acquérir une belle résidence.
- **1882.** Saint-Yves d'Alveydre publie la *Mission des souverains* et la *Mission des ouvriers* ; suivront la *Mission des Juifs* (1884), la *Mission de l'Inde* (terminée en 1886 mais publiée seulement en 1910) et *La France vraie* (1887). Dans tous ces livres, il définit la « synarchie », un système unitaire

devant instaurer la paix et l'harmonie dans le monde.

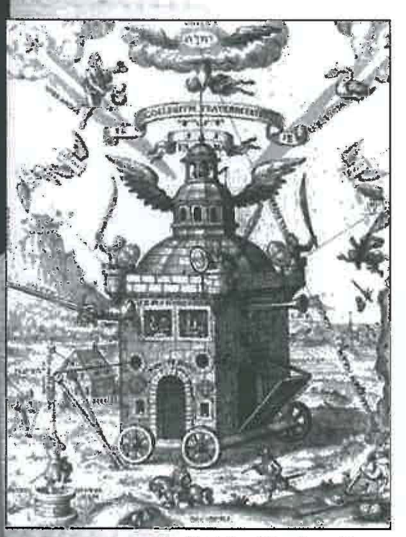
- 1884. À Londres, Anna Kingsord crée l'Hermetic Society. Rivale de la Société théosophique, cette organisation semi-religieuse jouera un rôle non négligeable dans le monde anglo-saxon.
- 1884. L'Hermetic Brotherhood of Louxor fait son entrée sur la scène publique. Cette organisation initiatique, qui aurait été fondée en 1870 par Max Théon, propose un enseignement ésotérique inspiré des traditions occidentales et axé sur la pratique.
- 1884. Pour remplacer la British National Association of Spiritualists, victime de violentes dissensions internes, Edmund Dawson Rogers et le révérend William Stainton Moses fondent la London Spiritualist Alliance.
- 1887. Papus publie *L'Occultisme contemporain* ; viendront ensuite *Les Disciples de la science occulte* (1888), le *Traité méthodique des sciences occultes* (1891) et le *Traité élémentaire de sciences occultes* (1898). Grâce à ses livres où il déploie tout son talent de vulgarisateur, Papus suscite chez nombre de ses contemporains un grand intérêt pour l'ésotérisme.
- 1888. À Londres, Samuel Liddel MacGregor Mathers, William Wynn Westcott et William Robert Woodman, trois membres éminents de la SRIA, fondent l'Ordre hermétique de l'Aube Dorée. Ouvert aux femmes comme aux hommes, il propose un enseignement ésotérique à la fois théorique et pratique.
- 1888. Sur les conseils de Judge, Helena Blavatsky fonde à Londres la Section Ésotérique. Hors des structures de la Société théosophique, ce cercle rassemble les théosophistes souhaitant ardemment recevoir l'enseignement de Blavatsky et de ses guides tibétains.
- 1888. En Allemagne, Franz Hartmann fonde l'ordre de la Rose-Croix ésotérique. Ce groupe s'inspire principalement des textes rosicruciens d'Hermann Fictuld, auteur du XVIII^e siècle.
- 1888. Publication de *La Doctrine secrète*, ouvrage majeur dans lequel Helena Blavatsky présente ses théories. L'année suivante, elle publie *The Key to Theosophy* : plus accessible, ce livre insiste surtout sur les aspects pratiques du théosophisme.
- 1888. Au cours d'une réunion publique se tenant à la New York Academy of Music, Margaret Fox déclare que les phénomènes de Hydesville (1848) étaient une plaisanterie orchestrée par sa sœur et elle. Les spirites, scandalisés, rejettent ses déclarations. Par la suite, Margaret Fox se rétractera et redeviendra médium pour subvenir à ses besoins.
- 1888. Papus lance la revue *L'Initiation.*
- 1889. Le spiritisme tient son premier congrès international à Paris.
- 1889. Édouard Schuré publie *Les Grands Initiés*, ouvrage qui fait naître, parmi les occultistes, un profond engouement pour l'œuvre de Fabre d'Olivet.
- 1889. Stanislas de Guaïta fonde l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix dont font notamment partie Papus et le Sâr Péladan.
- 1890. Le Sâr Péladan crée son Ordre de la Rose-Croix, du Temple et du Graal (aussi appelé Rose-Croix catholique) et quitte l'organisation fondée par Guaïta. Entre les deux groupes commence alors ce que le public appelle la « guerre des Deux-Roses ».
- 1890. Papus fonde à Paris le Groupe indépendant d'études ésotériques. Ouvert à toutes les personnes intéressées par l'occultisme, il propose un enseignement très varié touchant notamment à la médecine.
- 1891. Papus et Augustin Chaboseau constituent le suprême conseil de l'Ordre martiniste, une société paramaçonnique placée sous l'autorité de Louis-Claude de Saint-Martin, le « Philosophe inconnu » du XVIII^e siècle. Rencontrant un rapide développement international, elle recrute nombre d'occultistes fameux.
- 1891. *L'Initiation*, la revue créée par Papus et devenue l'organe officiel de l'Ordre martiniste, est mise à l'Index par l'Église catholique.
- 1891-1893. La « guerre des mages » oppose Stanislas de Guaïta et l'abbé Boullan.
- 1891. Joris-Karl Huysmans publie *Là-Bas*, roman où il dépeint favorablement Boullan (sous les traits du docteur Johannès) et où il révèle au grand public l'existence de groupuscules pratiquant le satanisme.
- 1893. L'abbé Boullan meurt soudainement. Huysmans accuse publiquement l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix d'avoir causé sa disparition. L'affaire se conclut par un double duel, Huysmans et Jules Bois combattant Guaïta et Papus.
- 1893. Aux États-Unis, les diverses organisations spirites nées après la Guerre de Sécession se rassemblent au sein d'une nouvelle structure, la National Spiritualist Association.
- 1894. Publication du *Livre des splendeurs*, ouvrage posthume d'Éliphas Lévi portant principalement sur la Kabbale du Zohar.
- 1895. Suite à de vives querelles intestines qui sont peu à peu apparues après le décès de Blavatsky (1891), la Société théosophique subit un schisme. De l'organisation établie à Adyar (où officient notamment Annie Besant et C. W. Leadbeater) se détache la Section américaine. Le chef de cette dernière, Judge, meurt en 1896, et son groupe ne cessera alors de décliner.
- 1895. Fondation de l'École magnétique de Lyon, dirigée par Maître Philippe.
- 1897. Décès de Stanislas de Guaïta, selon toute vraisemblance dû aux drogues dont il abusait depuis des années. Néanmoins, les partisans de l'abbé Boullan voient dans cette mort la vengeance posthume de leur défunt chef.
- 1897. Papus publie *Catholicisme, satanisme et occultisme*. Après, *Le Diable et l'occultisme* (1895), c'est son second livre à traiter de la question du mal.
- 1900. Grand congrès spirite à Paris.
- 1900. Un conflit éclate au sein de l'Ordre hermétique de l'Aube Dorée. Le premier camp rassemble Mathers, dirigeant de l'organisation installé à Paris depuis plusieurs années, et ses soutiens, dont Berridge et Crowley. La faction rivale rassemble la plupart des initiés du Deuxième Ordre vivant à Londres, avec à leur tête Farr et Yeats. C'est elle qui l'emporte : elle garde le contrôle de l'Ordre Extérieur et du siège londonien du Deuxième Ordre.
- 1901. Arrestation de M. et M^me Horos : se faisant passer pour des initiés, ces deux escrocs s'étaient attiré la confiance de Mathers qui leur avait révélé des secrets liés à l'Aube Dorée. Leur procès fait grand bruit dans la presse et de nombreux articles les associent à cette organisation, provoquant un scandale qui pousse nombre de ses membres à la quitter.

Des mouvements ésotériques en plein essor

Au XIXe siècle, le matérialisme fait de rapides progrès au sein des sociétés occidentales. Toutefois, nombreux sont ceux qui le rejettent : ressentant un puissant besoin de spiritualité, beaucoup restent fidèles aux religions traditionnelles, alors que d'autres se tournent vers des mouvements moins conventionnels.

On voit apparaître des groupes se disant rosicruciens tandis que, dans la franc-maçonnerie, quelques rites ésotériques subsistent.

Surtout, de nouveaux courants font leur apparition et connaissent un essor considérable : l'occultisme, qui entend retrouver le savoir perdu des antiques initiations, le spiritisme, qui affirme que l'on peut communiquer avec les défunts, ou encore le théosophisme, profondément influencé par les ésotérismes orientaux.



The Temple of the Rosy Cross, Teophilus Schweighardt Constantiens, 1618

La Rose-Croix

Naissance d'une légende

Les premiers écrits rosicruciens

Le terme « Rose-Croix » apparaît pour la première fois dans un livre publié à Cassel (Allemagne) en 1614 : *Commune et Générale Réformation de tout le vaste monde, suivi de la Fama Fraternitatis de l'ordre louable de la Croix de Rose, adressé à tous les savants et chefs de l'Europe*. Il s'agit d'un recueil composé de trois textes. Le premier est une traduction des *Ragguagli di Parnaso* de l'Italien Traiano Boccalini, œuvre satyrique proclamant que la rédemption ne peut provenir de l'extérieur mais doit être menée intérieurement, que ce soit par la voie du cœur ou par l'élan mystique. Le deuxième texte, la *Fama*, est une biographie de Christian Rosenkreutz, personnage mystérieux dont le nom signifie « Croix de Rose » : il aurait été magicien, aurait vécu quelque temps à Damas puis serait retourné en Allemagne dans le but d'y établir une communauté.

On y apprend également que sa tombe aurait été découverte en 1604 et que l'on y aurait retrouvé une règle de vie ainsi que des formules magiques. Enfin, le troisième texte du recueil, écrit par un dénommé Adam Haselmayer, s'intitule *Brève réponse à l'estimable Fraternité de la Rose-Croix*.

Le livre paraît de nouveau en 1615, à Francfort. Il a été modifié, puisque la satire de Boccalini est remplacée par une *Confessio Fraternitatis* (*Confession de la Fraternité*) où l'organisation réfute les attaques dont elle est victime, affirmant qu'elle n'a rien d'hérétique et n'est pas subversive sur le plan politique.

Elle déclare aussi posséder maints secrets touchant à la jeunesse, à la santé ou à la communication avec les esprits.

Enfin, elle proclame que Dieu, sans attendre le Jugement dernier, redonnera à l'homme son glorieux statut d'antan, celui qu'il possédait avant le péché originel.

En 1616 est publié un nouvel ouvrage rosicrucien : *Les Noces chymiques de Christian Rosenkreutz, anno 1454*.

Il a été écrit, probablement dès 1604, par un luthérien installé à Tübingen et à qui la *Fama Fraternitatis* doit également beaucoup : Johann Valentin Andreae. Avec Christoph Besold et Tobias Hess, il forme le « cénacle de Tübingen », lequel n'a rien d'une fraternité Rose-Croix.

En fait, les ouvrages publiés par ce groupe de protestants sont une sorte de plaisanterie dont l'objectif principal est de pousser leurs contemporains à effectuer un retour sur eux-mêmes.

La rose et la croix, de puissants symboles

Il n'est guère étonnant que la publication des textes rosicruciens entraîne tant de réflexions, tant de théories : ils renvoient en effet à la manière dont les hommes, en recourant à l'analogie et aux symboles, comprennent Dieu et le monde qui les entoure.

La rose symbolise le lieu de rencontre entre la divinité et la matière, le point où elles fleurissent de concert.

En Occident, elle joue le même rôle symbolique que le lotus dans les pays d'Extrême-Orient : matérielle, elle éclot sur la Terre-Mère ; mystique, elle est reliée à la Mère de Dieu. Dans le *Zohar*, elle est envisagée comme le signe de la présence de Dieu sur Terre, qui s'épanouira lorsque viendra le Messie.

Dans les représentations médiévales, elle acquiert une dimension régénératrice, puisque l'on assimile son calice au Graal où fut recueilli le sang du Christ. Dans la *Divine Comédie*, Dante présente le paradis comme une « rose éternelle » formant des gradins sur lesquels les bienheureux prennent place.

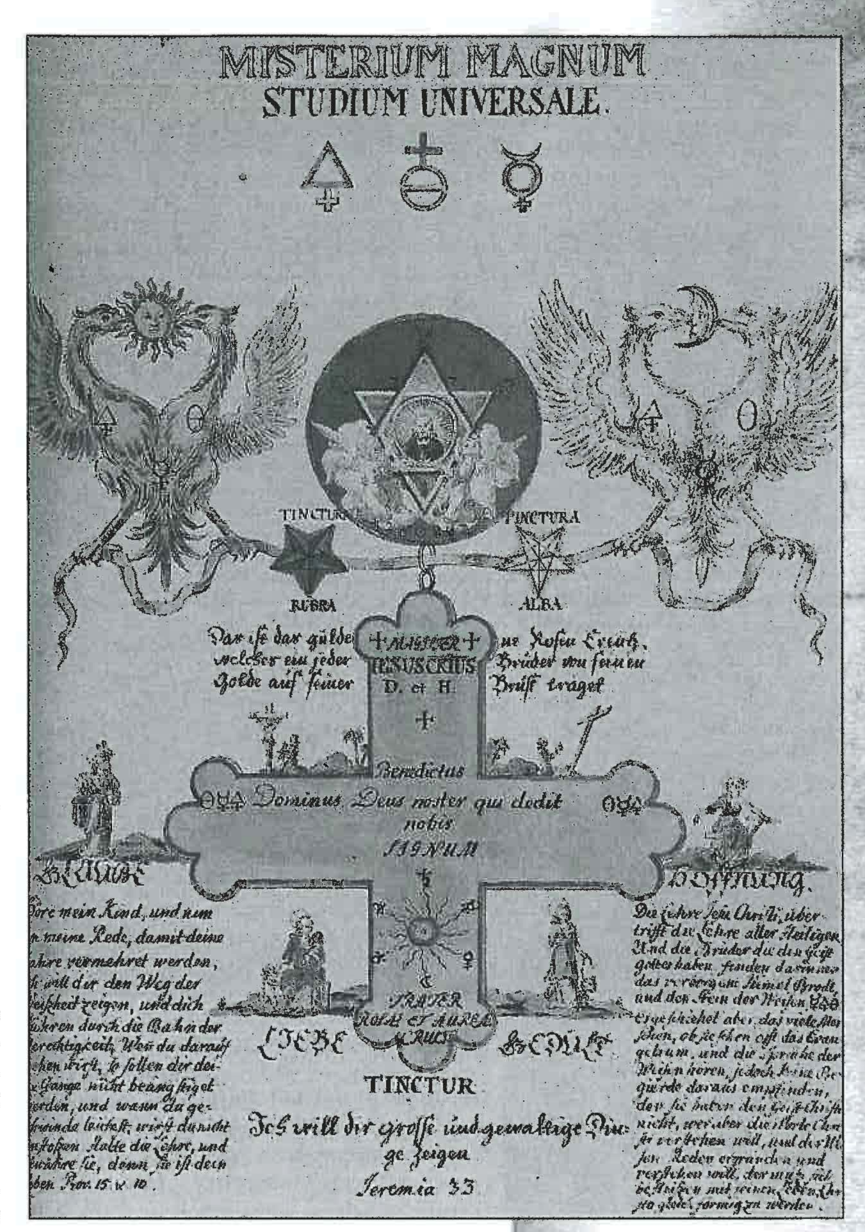
Enfin, en latin, *rosa* est proche de ros, terme qui signifie la rosée ; or, dans l'Ancien Testament, celle-ci est une image de la grâce de Dieu par laquelle il apportera la rédemption aux hommes. La rose apparaît comme son réceptacle.

La croix symbolisant quant à elle l'union du ciel et de la terre, la rose, rencontre entre le divin et le matériel, trouve naturellement sa place en son centre, à l'endroit où se croisent les deux branches. L'association de ces deux signes n'est d'ailleurs pas une nouveauté, loin s'en faut.

Elle apparaît dans des mosaïques et des fresques réalisées par les premiers chrétiens et dans les écrits d'Henri Suso (1295-1366), un mystique allemand. Rose et croix sont également présentes dans les armoiries d'ordres de chevalerie (ordre de la Jarretière, Annonciade) et dans des blasons familiaux (celui de Luther mais également celui de Johann Valentin Andreae).

Paracelse (1493-1541), médecin, alchimiste et astrologue, emploie également ces deux symboles dans le *Liber de resurrectione et corporum glorificatione* (vers 1533). La croix régénère l'homme, tandis que la rose figure la glorification du corps spirituel qu'il reçoit ensuite.

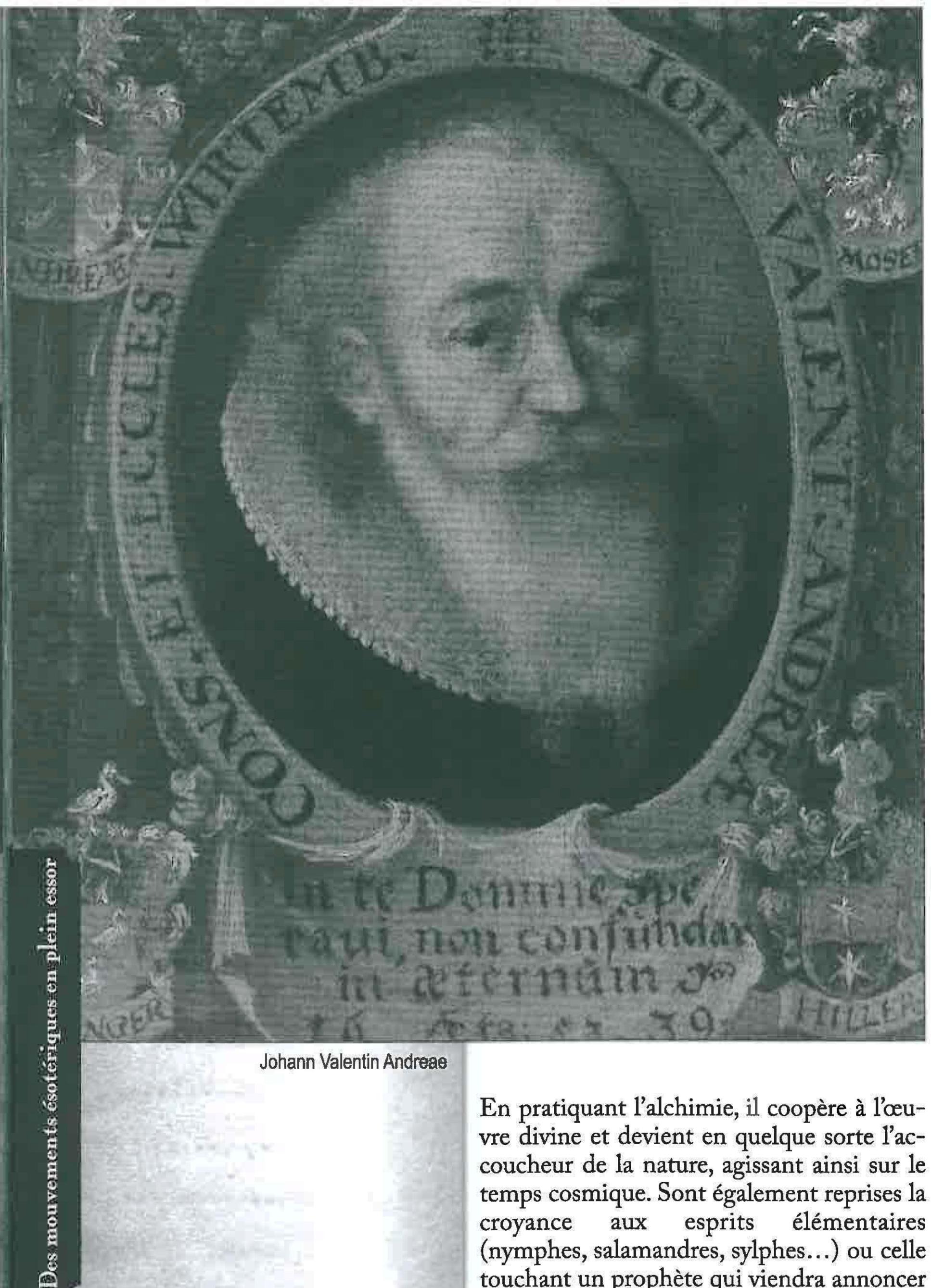
Comme la pierre philosophale procède à la transmutation des métaux, le Christ, à la fois humain et divin, réalise la transfiguration de l'homme.



Les sources d'inspiration d'Andreae

Paracelse, dont l'œuvre est devenue plus aisément accessible depuis qu'Huser l'a publiée à Bâle en 1591, est justement l'une des sources auxquelles puisent les premiers textes rosicruciens. La *Fama Fraternitatis* lui emprunte ainsi un grand nombre de notions. L'âme du monde (*Astrum*) a pour manifestation le microcosme.

Le livre du monde (*Liber Mundi*) comporte des signes, des hiéroglyphes qu'il faut décrypter. L'homme, étant à la fois temple de Dieu et microcosme, est en mesure de découvrir les secrets de la partie invisible de l'univers. Ses capacités ne s'arrêtent pas là : son âme peut exercer une influence sur les astres et sur le cours des événements et même créer des êtres imaginés par l'âme du monde.



Johann Valentin Andreae

La *Fama fraternitatis* s'en inspire partiellement : si elle critique le pape et Mahomet, elle se montre très laudative envers la kabbale et la sphère, forme géométrique parfaite qui est le symbole de l'harmonie existant entre le ciel, la terre et l'homme.

Andreae est également influencé par Thomas Campanella, auteur de la *Cité du Soleil* (publiée pour la première fois en 1623) et par Johannes Arndt (1555-1621) : auteur du *Vrai Christianisme* (1610), apparemment connaisseur en matière d'alchimie, il est l'inspirateur de l'ensemble du « cénacle de Tübingen ».

Enfin, Andreae emprunte à Eckhart et Ruysbroek les métaphores de « fils occultes » ou « cachés en Dieu » que ces mystiques médiévaux utilisaient pour désigner les personnes s'engageant sur le chemin de la perfection. Réemployées dans la *Fama* et la *Confessio*, ces images contribueront à faire naître la légende d'une organisation occulte regroupant les « invisibles ».

Autre légende : celle de la « pierre étincelante », image métaphorique présente dans l'Apocalypse et dans les écrits de Ruysbroek, assimilée à la pierre philosophale dans les textes rosicruciens. Certains, par la suite, vont l'interpréter sur un plan matériel et penser qu'elle existe bel et bien.

En pratiquant l'alchimie, il coopère à l'œuvre divine et devient en quelque sorte l'accoucheur de la nature, agissant ainsi sur le temps cosmique. Sont également reprises la croyance aux esprits élémentaires (nymphes, salamandres, sylphes...) ou celle touchant un prophète qui viendra annoncer une ère nouvelle.

Johann Valentin Andreae s'appuie également sur les réflexions prophétiques de Joachim de Flore (vers 1132 – vers 1202), dont les œuvres majeures paraissent à l'époque de la Réforme. S'interrogeant sur la Bible, il en vient à décrire trois âges du monde : d'abord l'âge des orties, ensuite l'âge des roses et enfin l'âge des lis. Celui-ci, le *tertius status*, doit débuter dans les dernières années du sixième millénaire, lorsque le « sixième sceau » sera brisé et le « sixième chandelier » allumé. Commencera alors le règne de l'Évangile éternel ; les hommes, grâce à une nouvelle religion que l'auteur qualifie de spirituelle, pourront observer le ciel ouvert. Ces aspects apparaissent dans la *Confessio Fraternitatis*. De surcroît, Joachim de Flore a probablement servi, comme Thomas a Kempis, de prototype pour créer le personnage de Christian Rosenkreutz.

En 1517, Johannes Reuchlin publie *De arte cabalistica* dans lequel il imagine une rencontre entre un kabbaliste juif, un pythagoricien et un musulman.

Croyances rosicruciennes

Christian Rosenkreutz, fondateur d'une organisation mythique

La *Fama Fraternitatis* raconte la vie de Christian Rosenkreutz. Ce mage serait né vers 1378 et aurait effectué un long voyage initiatique le conduisant au Maroc, en Égypte et en Orient (à Damas notamment). Une fois son périple terminé, de retour en Allemagne, il aurait fondé la fraternité des Rose-Croix avant de mourir en 1484, à l'âge très avancé de 106 ans.

On dit qu'il possédait trois ouvrages qui figureront par la suite en bonne place dans les bibliothèques rosicruciennes : l'*Axiomata*, dont la connaissance lui a permis de percer les mystères de la mathématique divine ; les *Rotae Mundi*, grâce auxquelles il est devenu l'axe des cycles gouvernant le renouveau, l'homme universel ; enfin le *Proteus*, qui insiste sur le rôle majeur des métamorphoses.

De plus, en 1604, on aurait retrouvé dans sa tombe des livres consacrés à Paracelse. La chose, chronologiquement impossible puisque Rosenkreutz serait mort avant sa naissance, montre toutefois que les Rose-Croix s'inspirent en partie de cet auteur.

Une « philosophie révélée et secrète »

C'est du temps de Rosenkreutz que les Rose-Croix auraient couché sur le papier leur « philosophie révélée et secrète » : il s'agit d'une gnose, une connaissance ésotérique des mystères divins. Appartenant à la Tradition, elle est transmise, depuis la nuit des temps, par des initiés tels qu'Adam, Énoch, Abraham, Moïse, Salomon, Platon, Aristote et Pythagore. Sans tenter de les mêler, d'en faire un syncrétisme, cette philosophie s'intéresse aux deux moyens par lesquels s'exprime Dieu : la révélation (en partie contenue dans la Bible) et les manifestations cosmiques (l'univers, présenté lui aussi comme un livre). Or, ces deux livres concordent et font partie d'une même unité.

Voilà pourquoi la philosophie des Rose-Croix est à la fois « révélée et secrète ». Son caractère de révélation tient au fait que les hommes n'ont pu la découvrir grâce à leur seule intelligence : vision intérieure, savoir issu de la divinité, ils l'auraient obtenue avec l'aide des anges, des esprits et des êtres élémentaires auxquels est échu le rôle d'intermédiaire. Si on la dit secrète, c'est qu'il est nécessaire de suivre une initiation pour l'appréhender : c'est l'unique moyen d'apprendre à déchiffrer les symboles cachés dans l'univers, symboles qui permettent de comprendre les correspondances complexes qui existent entre le macrocosme (la manifestation de l'âme du monde) et le microcosme (l'homme).

En procédant à une étude mystique de l'univers (cosmosophie), en s'appuyant sur ce qu'ils y découvrent pour comprendre les secrets divins (pansophie), les Rose-Croix affirment avoir accès à une forme de magie naturelle qui leur permet d'accomplir de véritables merveilles. La *Fama Fraternitatis* les dépeint également.

Le secret de la langue adamique

Au début du XVII[e] siècle, les astrologues indiquent que le monde est en train de passer sous le signe de Mercure, que Michael Maier, médecin et alchimiste, assimile alors à la divinité Hermès. Celui-ci est le messager des dieux, leur intermédiaire auprès des hommes auxquels il annonce la bonne nouvelle. Par conséquent, en astrologie, Mercure est présenté comme le « seigneur de la parole ».

Dans son *Aurore naissante* (Görlitz, 1612), le théosophe Jakob Böhme écrit que cette planète peut conférer à l'homme un langage inspiré : les vertus de Dieu pénètrent en lui, si bien que, comme les anges, il proclame sa parole.

La *Confessio Fraternitatis* reprend ces concepts. L'entrée dans le signe de Mercure signifie le début de « l'âge de la Langue ».

Un moine rosicrucien

Cette langue, c'est celle des origines, celle que les animaux de l'Eden comprenaient et grâce à laquelle Énoch était capable de s'entretenir avec les anges.

Les Rose-Croix ont conservé le secret de cette langue adamique ; elle leur permet de connaître le véritable sens de la Bible, de décrypter les hiéroglyphes que Dieu a placés dans l'univers. Ils pensent que le temps est venu de la révéler, mais uniquement à ceux qui en sont dignes. Connaître les mystères de l'univers, de la création et de la religion, requiert en effet une longue initiation au cours de laquelle, peu à peu, le psychisme humain s'accorde avec lesdits mystères. Par conséquent, ceux qui rejoindront la confrérie des Rose-Croix seront tenus au secret, respectant ainsi l'enseignement d'Hermès Trismégiste dont s'inspire l'organisation.

Allumer le sixième candélabre et instaurer le règne du Lion

La *Confessio Fraternitatis* revêt une importante dimension prophétique. Elle s'inspire d'une part de Paracelse : celui-ci annonce la venue d'un homme qui dévoilera tous les mystères du monde. Débutera alors une nouvelle ère, celle du Saint-Esprit, dont il voit déjà les prémices dans l'univers : celui-ci recèle une lumière plus vive que le soleil, dans laquelle sont révélés tant l'invisible que l'avenir, et où le don d'ubiquité se transforme en réalité. La *Confessio* reprend d'autre part les trois ères décrites par Joachim de Flore : pour elle, l'âge de la rose touche à sa fin et il appartient aux Rose-Croix d'illuminer le « sixième candélabre ». Ce rôle qui leur est échu correspond également à une prophétie, attribuée à tort à Paracelse, à laquelle font référence la *Confessio* et la *Brève réponse à l'estimable Fraternité de la Rose-Croix* d'Adam Haselmayer : la prophétie du Lion du Septentrion.

Allumer le sixième chandelier, instaurer le règne du Lion, deux images pour un même but : permettre à l'humanité d'entrer dans une époque de bonheur, de prospérité, de santé universels. La prophétie précise toutefois que, pour qu'advienne ce temps si glorieux, l'homme doit se transformer.

Les *Noces chymiques* ou la nécessaire métamorphose de l'être humain

Dans cet ouvrage, Johann Valentin Andreae s'inspire implicitement de l'*Aurora consurgens* (l'*Aurore à son lever*), un traité alchimique du XIII[e] siècle qui dépeint, sur une terre nouvelle, des noces spirituelles et chimiques aboutissant à une régénération intérieure. Il s'inscrit également dans la lignée du *Liber de resurrectione et corporum glorificatione* où Paracelse évoque les épreuves que devra traverser le « corps transfiguré » de l'homme, « plus lumineux que le soleil », qu'il obtiendra après une résurrection dont celle du Christ fournit le modèle. Enfin, Andreae a aussi, probablement, été influencé par Gerhard Dorn, alchimiste disciple de Paracelse qui, dans *Aurora Philosophorum* (*L'Aurore des Philosophes*), annonce la venue d'un homme complètement pur qui lavera le monde et lui apportera la rédemption en versant des gouttes de son « sang couleur de rose », sang qui recèle l'âme de la pierre philosophale.

Se présentant comme un roman, les *Noces chymiques* dépeignent comme s'étant déjà produite l'arrivée du *putissimus homo*, l'« homme parfaitement pur ». Il ne s'agit pas du *salvator microcosmi*, le « sauveur du microcosme » (c'est-à-dire de l'homme) : ce rôle était celui du Christ qui, grâce à son sacrifice, a lavé l'humanité du péché originel. L'homme parfaitement pur est le *servator cosmi*, le libérateur du monde qui, achevant l'œuvre de rédemption du Christ, doit mener à bien l'accouchement de la Nature : dans son *Épître aux Romains*, l'apôtre Paul a indiqué que celui-ci était encore en cours et qu'il s'achèverait quand les fils de Dieu se révèleraient. Cet accouchement constitue le Grand Œuvre alchimique, le produit de deux actions salutaires que l'on doit à l'intervention d'Hermès ou, de manière plus précise, de l'Esprit Mercure (*spiritus Mercurius*) : d'une part la régénération, d'autre part la hiérogamie, le mariage sacré. Quant au rôle de libérateurs du monde, il incombe, selon le roman, aux « chevaliers de la Pierre d'Or ».

Les *Noces chymiques* décrivent, en usant de nombreux symboles, l'initiation de Christian Rosenkreutz. Un ange commence par lui délivrer une invitation pour les Noces du Roi. Sur le document figure un idéogramme analysé par John Dee dans sa *Monade hiéroglyphique* (1564) : la Monade est le symbole de l'union sacrée entre le spirituel et le matériel ; elle rappelle aussi un participant de ce mariage, un être entouré de mystères dont on dit qu'en certaines circonstances, il apparaît aux humains pour les guider. Or, par la suite, les Rose-Croix penseront la même chose de Christian Rosenkreutz.

Quand celui-ci atteint le château où doivent se dérouler les noces, il rencontre un lion à la férocité manifeste, symbole de l'Esprit Mercure. On retrouve la même créature par la suite : dans un rugissement, elle brise l'épée qu'elle tient entre ses pattes et envoie les fragments dans la fontaine sur laquelle elle se tient. Intervient alors une blanche colombe, qui représente la paix et aussi, sans doute, la forme volatile du mercure philosophique (semblable au Saint-Esprit biblique). L'oiseau remet un rameau d'olivier au lion qui engloutit ce présent.

Cela suscite l'immense joie d'une licorne immaculée qui se tenait agenouillée devant le fauve (dont la férocité avait décru face à cette attitude respectueuse). La licorne symbolise la pureté qui agit, l'épée qui féconde, la force pénétrante du *spiritus Mercurius*.

Évidemment, le monument sur lequel le lion a pris place n'est pas non plus anodin. Il s'agit de la fontaine mercurielle, de l'*opus permanens* alchimique qui métamorphose le corps en esprit et le rend indestructible. Les alchimistes pensent qu'elle jaillit en une sorte de Judée dont l'emplacement est gardé secret : c'est là un parallèle avec la Bible, qui, sur un plan symbolique, décrit l'apparition d'une fontaine spirituelle dans la Judée historique. L'eau de la fontaine mercurielle est l'eau primordiale issue de la lumière divine : c'est d'elle que naîtrait la quintessence, le cinquième Élément.

Le jour suivant son arrivée au château, Christian Rosenkreutz revient devant la fontaine. Le lion s'y tient à nouveau mais, cette fois, il porte une plaque. Elle proclame la transformation d'Hermès, qui s'est métamorphosé en « médecine salutaire » ; elle encourage également à boire l'eau et à se purifier.

Là encore, Andreae fait référence aux croyances des alchimistes : pour eux, le Mercure des philosophes est aussi heureux en présence des êtres bénéfiques que des êtres maléfiques, et son caractère est pour le moins changeant. Toutefois, cette versatilité n'est pas sans avantages, puisqu'elle lui confère le pouvoir de se métamorphoser. Fils de Saturne (considéré comme le *diabolus*), le Mercure des philosophes connaît une évolution qui l'éloigne du mal pour le mener vers le bien et le change en mystagogue, l'intermédiaire entre la matière et l'esprit, la terre et le ciel.

C'est l'aboutissement de ce processus qu'annonce la plaque tenue par le lion : l'Esprit de Mercure, désormais médecine salutaire, est devenu la panacée, mais aussi l'agent soignant les corps imparfaits et l'eau de la vie. Tout à la fois air, feu, eau et teinture de l'or, cette merveilleuse substance doit être utilisée pour un baptême qui provoquera l'apparition de l'« homme philosophique », du nouvel Adam.

Lorsque vient le vendredi, (*dies veneris*, jour de Vénus), Rosenkreutz s'enfonce sous le château et arrive devant l'*Arbor philosophica* : ses branches sont pareilles aux veines de la terre, pleurant un sang qui, en se solidifiant, crée les métaux ; ses racines puisent leur force en Vénus, que le héros découvre également et dont la fécondité rendra possible l'accomplissement du Grand Œuvre.

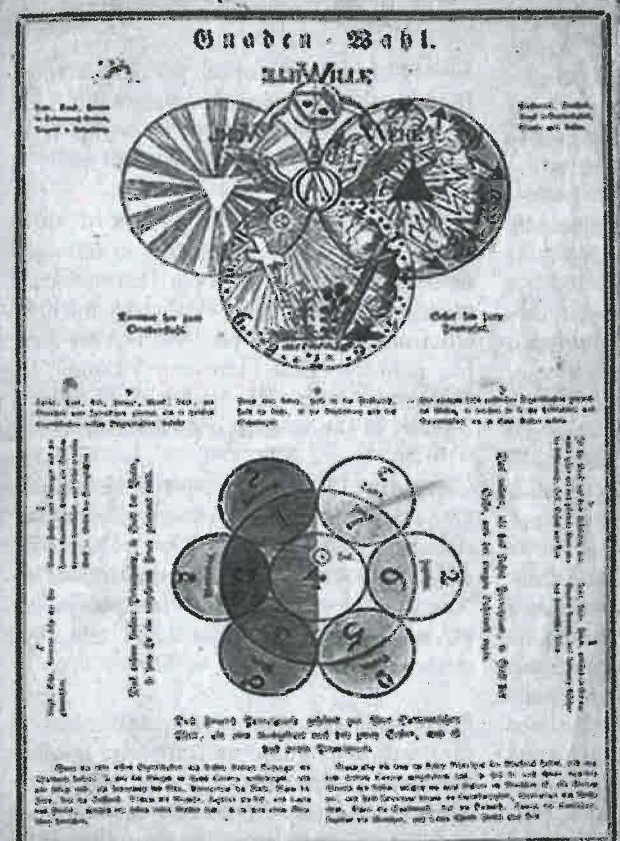
Les *Noces chymiques* décrivent également le voyage que, sous la direction d'Hermès psychopompe, vont entreprendre les élus marqués du symbole de la Toison d'Or. Le périple les conduit à la Tour d'Olympe. S'y produisent bien des métamorphoses dans lesquelles le Mercure des philosophes est toujours impliqué et qui sont dirigées par un avatar de l'Esprit de Mercure, la Vierge Alchimia. Là, on propose à Christian Rosenkreutz de prendre part à une transmutation bien particulière.

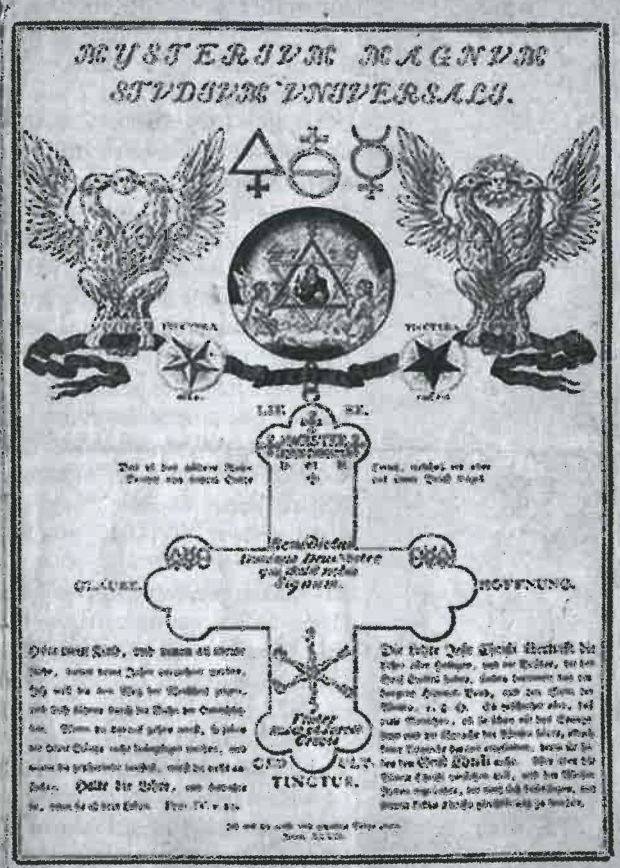
La description qu'en donne Johann Valentin Andreae emprunte d'abord à un ouvrage du XV[e] siècle que l'on dit écrit par Marsile Ficin : ce texte considère Mercure comme semblable à la vierge Marie ; il proclame qu'il a engendré la pierre philosophale et qu'il la conserve en son sein jusqu'au jour opportun où il engendre le *Filius macrocosmi* dont le sang guérit les corps inférieurs et, ainsi purifiés, les ramène dans le Ciel d'Or.

Cette glorieuse métamorphose était également détaillée dans le *Poimandres*, le premier traité du *Corpus Hermeticum* attribué à Hermès Trismégiste : elle commence par la dissolution, par l'altération du corps matériel ; la forme première disparaît, le « moi habituel », cessant d'agir, est abandonné au démon tandis que les sens rejoignent les sources dont ils sont issus et s'assimilent à nouveau aux énergies astrales.

Ainsi l'homme entame-t-il une ascension à travers les structures des sept sphères planétaires. Enfin, purifié de tous ses vices, il atteint la « nature ogdoadique » : correspondant au huitième niveau de la Tour d'Olympe, c'est l'endroit où est régénéré le couple royal et où sont célébrées ses « noces chymiques », acte d'union ultime qui marque le parachèvement du Grand Œuvre.

Symboles rosicruciens





La Rose-Croix à l'époque moderne

Au XVII[e] siècle

Ce que Johann Valentin Andreae et ses amis n'envisageaient à l'origine que comme un jeu intellectuel va très vite prendre d'énormes proportions et, ce faisant, changer de nature. La *Fama*, la *Confessio* et les *Noces chymiques* rencontrent un immense succès et connaissent de multiples rééditions.

En Allemagne, en Angleterre et en France, elles provoquent la publication de nombreuses réactions : on en compte plus de deux cents entre 1614 et 1620, tandis qu'au début du XVIII[e] siècle, ce sont plus de neuf cents textes qui sont parus.

Certains ont pour but de découvrir les origines de ces œuvres, évoquant l'hermétisme du XVI[e] siècle, les traités alchimiques, les théories de Paracelse ou même Moïse et le brahmanisme. D'autres sont des pamphlets hostiles pour lesquels les auteurs des ouvrages rosicruciens sont des hérétiques, des agitateurs politiques ou même des suppôts du diable. D'autres, au contraire, leur adressent d'ardentes louanges.

Parmi cette dernière catégorie, on trouve de grands auteurs qui croient, à tort, en la réalité d'une fraternité Rose-Croix. En Angleterre, où l'alchimie connaît son âge d'or et où les thèmes rosicruciens ont un incroyable impact, Robert Fludd (1574-1637), médecin célèbre pour ses travaux liés à l'hermétisme, à la kabbale et à la pansophie, publie en 1617 un *Traité apologétique* : défendant les Rose-Croix contre les attaques dont ils sont victimes, il y expose aussi ses propres théories ésotériques.

On peut également citer le philosophe Francis Bacon (1560 ou 1561–1626) dont le roman *Nova Atlantis*, paru en 1625, a probablement été influencé, sur le plan stylistique, par les aventures de Christian Rosenkreutz : il dépeint des naufragés qui, suivant une croix céleste, atteignent l'île de Bensalem où est installée une utopique société initiatique. En France, l'alchimiste Michel Potier dédie le *Nouveau Traité de la pierre philosophale* (1617) aux Rose-Croix.

En Allemagne, son confrère Michael Maier (1566-1622), qui fut médecin de l'empereur Rodolphe II et du prince de Nassau, publie *Cantilenae intellectuales de phoenice redivivo* en 1622 : il y élabore un symbolisme rosicrucien et modifie les thèmes abordés dans les ouvrages du « cénacle de Tübingen », les transformant en un système proprement ésotérique, à la fois ordonné et logique. Plus tard, l'historien et théosophe Gottfried Arnold (1666-1714) est également influencé par ces thèmes.

Quant au philosophe tchèque Jan Amos Comenius (1592-1670), correspondant d'Andreae, il confère au courant rosicrucien une dimension planétaire et préfigure l'humanitarisme dont témoignera, au siècle suivant, la franc-maçonnerie.

Le mythe lancé par le « cénacle de Tübingen » ne fait pas qu'intéresser les penseurs : il influence également des organisations telles que la Royal Society en Angleterre ou la Société alchimique de Nuremberg. Plus encore, il provoque la formation de nombreux petits groupes qui, plus ou moins structurés et durables, se passionnent pour les doctrines rosicruciennes. Parfois, des esprits facétieux ou de purs escrocs s'emparent du mot.

Ainsi, dès le mois d'août 1623, à Paris, des manifestes sont placardés sur les murs : ils annoncent que des « frères de la Rose-Croix » sont prêts à partager maints secrets avec ceux qui en sont dignes. C'est le point de départ d'une évolution marquante : par la suite, la plupart de ceux qui se diront rosicruciens ne partageront plus grand-chose avec les auteurs de la *Fama*, de la *Confessio* et des *Noces chymiques*.

Au XVIII[e] siècle

À cette époque, on trouve la majorité des groupes rosicruciens en Allemagne. Nombreux, n'ayant que très peu en commun avec les idées développées par le « cénacle de Tübingen », ils n'entretiennent guère de rapports entre eux et s'intéressent principalement à l'alchimie.

En 1714, le théosophe silésien Samuel Richter (connu sous le pseudonyme de Sincerus Renatus) publie les règles d'un certain Ordre de la Rose-Croix d'Or.

Ce nom est ensuite repris par d'autres auteurs qui prétendent qu'une organisation de ce nom existe et que, par l'entremise de sages, elle est détentrice des traditions rosicrucienne et hermétique : c'est le cas de J. H. Schmidt (alias Hermann Fictuld) qui soutient de telles affirmations dans *Aureum Vellus* (1749) puis dans d'autres textes.

Cependant, d'un point de vue historique, on ne retrouve des preuves tangibles de cercles appelés Rose-Croix d'Or qu'à partir de 1755. Jusqu'en 1780, ils se multiplient en Allemagne, en Autriche-Hongrie et en Pologne dont le roi, Stanislas II, rejoint le mouvement.

Selon toute apparence, ces organisations ne sont pas maçonniques. Toutefois, nombre de leurs membres font également partie de loges, et c'est sans doute eux qui ont imaginé une filiation entre les Templiers et la franc-maçonnerie. Par ailleurs, celle-ci est influencée par le symbolisme rosicrucien.

Au sein de la quasi-totalité des rites, on trouve, parmi les hauts grades, celui de Chevalier Rose-Croix. Chez les Élus Coens de Martines de Pasqually, Réau-Croix est le degré suprême ; dans le Chapitre de l'Aigle Noir de Jean-Baptiste Willermoz, il existe le grade secret de Grand Maître de l'Aigle Noir Rose-Croix.

En 1777, alors qu'un petit groupe rosicrucien se perpétue à Florence, en Italie, la loge berlinoise des Trois Globes donne le jour à un nouveau rite doté de neuf hauts grades et de rituels très élaborés : l'Ordre des Rose-Croix d'Or d'Ancien Système. Son succès est impressionnant.

En deux ans, il séduit un grand nombre de francs-maçons férus d'ésotérisme qui, pour le rejoindre, abandonnent la Stricte Observance Templière. Sa réputation est assurée par des personnalités telles que le médecin et alchimiste F. J. W. Schröder, le grand théosophe F. C. Œtinger ou encore Joseph Schleiss zu Löwenfeld - connu sous le pseudonyme de Phoebron, il publie en 1782 un célèbre ouvrage d'alchimie, *Der im Lichte der Wahrheit stehende Rosenkreutzer.*

Quant à J. R. Bischoffswerder, ancien membre de la Stricte Observance Templière et élève de Schrepfer, fameux magicien, il introduit J. C. Wöllner, pasteur de la Marche, au sein de la Rose-Croix d'Or d'Ancien Système. Ensemble, ils font entrer dans l'organisation celui qui deviendra roi de Prusse sous le nom de Frédéric-Guillaume II.

Ils l'initient le 8 août 1781, au château de Charlottenburg : alors que sévit un violent orage, Bischoffswerder évoque magiquement des esprits, dont ceux de Leibniz et Marc Aurèle. L'événement exerce une grande influence sur le prince : en 1786, sitôt qu'il a ceint la couronne, Frédéric Guillaume II nomme Bischoffswerder ministre de la Guerre et Wöllner ministre d'État et des Cultes.

La même année, l'Ordre des Rose-Croix d'Or d'Ancien Système est mis en sommeil par les deux hommes : sans doute ne leur est-il plus nécessaire, puisque leur carrière est désormais assurée. Toutefois, d'autres faits expliquent cette disparition. En Autriche, le gouvernement n'accepte alors plus qu'un nombre très limité de loges. De plus, en 1782, le convent maçonnique de Wilhelmsbad avait rejeté le rite.

Il faut enfin ajouter que la Rose-Croix connaît d'importants succès dans le domaine littéraire. Les ouvrages appartenant à ce courant traitent d'alchimie, de philosophie, de théosophie et de symbolisme, si bien qu'ils suscitent un grand intérêt de la part des lecteurs.

Parmi les titres les plus connus, on peut mentionner les *Geheime Figuren der Rosenkreutzer* (1785-1788), comportant de superbes planches colorées, mais aussi *Annulus Platonis* (1781-1782), *Geoffenbarter Einfluss... der ächten Freimaurerei*, livre de H. K. von Ecker und Eckhoffen, ou encore *Compass der Weisen*, écrit par Ketmia Vere.

Les Rose-Croix au XIX^e^ siècle

Comme pour les périodes précédentes, il existe bien des organisations se disant Rose-Croix : le terme n'a rien perdu de son lustre et de son mystère. Pourtant, en règle générale, ces sociétés n'ont guère de rapports avec les textes publiés au début du XVII^e^ siècle, pas plus qu'elles n'en ont les unes avec les autres. Au contraire, elles s'inspirent de traditions ésotériques très variées et ont en définitive un seul vrai point commun : elles croient qu'il est possible d'obtenir une révélation intérieure grâce à l'ascèse et à une démarche personnelle.

Sous le règne de Victoria, les organisations rosicruciennes les plus marquantes se trouvent en Allemagne, en Angleterre et en France (avec notamment les Rose-Croix de Toulouse) : dans ce pays, elles rassemblent des tenants de l'ésotérisme catholique et du légitimisme, ce courant royaliste qui, face à la monarchie de Juillet et aux régimes postérieurs, soutient les droits des héritiers du roi Charles X.

La Societas Rosicruciana in Anglia

En 1866 (certaines sources mentionnent les dates de 1865 ou 1867), Robert Wentworth Little crée à Londres la Societas Rosicruciana in Anglia (SRIA). On dit que peu auparavant, Little et William James Hughan ont été admis au sein d'une société rosicrucienne écossaise et qu'ils ont reçu d'elle l'autorisation de fonder une nouvelle structure.

La SRIA est une organisation chrétienne à laquelle ne peuvent adhérer que les Maîtres Maçons appartenant à la Grande Loge unie d'Angleterre ou à des Grandes Loges reconnues par celle-ci. La SRIA revendique une filiation avec la mythique fraternité rosicrucienne du légendaire Christian Rosenkreutz ; son enseignement ésotérique, s'inspirant de la *Fama*, de la *Confessio* et d'autres ouvrages du XVII^e^ siècle, est uniquement axé sur la théorie.

Son organisation, elle, semble empruntée à l'Ordre des Rose-Croix d'Or d'Ancien Système : elle comporte trois ordres et neuf degrés auxquels correspondent des rituels spécifiques. Les membres du Premier Ordre, appelés « Fratres », se réunissent au

sein de Collèges qui équivalent aux loges maçonniques. Ceux-ci sont habilités à accorder les grades, c'est-à-dire les quatre premiers degrés de l'organisation : Zelator (I°), Theoricus (II°), Practicus (III°) et Philosophus (IV°). Entre chaque accession à un grade, une période de six mois doit s'écouler. Pour les Fratres, l'heure est à l'apprentissage, et ils sont invités à écrire puis à présenter, lors de réunions, des articles touchant à un thème de leur choix.

Les Collèges d'un même territoire sont placés sous l'autorité de ce que l'on appellerait une Grande Loge provinciale dans la franc-maçonnerie. Ces structures, dirigées par un Adepte en Chef et son adjoint (appelé « Suffragan »), forment le Deuxième Ordre. Un frère du quatrième degré présent dans la SRIA depuis au moins quatre ans peut être élevé par l'Adepte en Chef aux trois degrés suivants : Adeptus Minor (V°), Adeptus Major (VI°) et Adeptus Exemptus (VII°).

Le Troisième Ordre, enfin, correspond aux Grandes Loges des obédiences maçonniques. Il est dirigé par un Magus Suprême, assisté d'un Magus remplaçant senior (Senior Substitute Magus) et d'un Magus remplaçant junior (Junior Substitute Magus). Les membres du septième degré ayant rendu de notables services à la SRIA peuvent recevoir du Magus Suprême les deux grades les plus élevés de l'organisation : Magister (VIII°) et Magus (IX°).

En 1888, trois des principaux membres de la Societas Rosicruciana in Anglia, Mathers, Woodman et William Wynn Westcott, créent l'Aube Dorée. En 1891, Westcott devient le dirigeant de la SRIA.

Franz Hartmann et l'ordre de la Rose-Croix ésotérique

Né en Bavière en 1838, Franz Hartmann mène des études de médecine. En 1865, il quitte l'Allemagne pour les États-Unis où il pratique son métier dans différentes villes et où, séjournant auprès de tribus amérindiennes, il étudie leurs croyances et leurs traditions. Il s'intéresse également au spiritisme et, par la suite, aux travaux de la Société théosophique. Il entretient une correspondance avec ses responsables et finit par être convié au siège de l'organisation, à Adyar (Inde). Là, il peut observer les pratiques d'Helena Blavatsky et publie un rapport à ce sujet en 1884. L'année suivante, Richard Hodgson, membre de la Society for Psychical Research, accuse de fraude Madame Blavatsky.

Hartmann rentre alors avec elle en Europe et se réinstalle en Allemagne. Il y dirige brièvement l'antenne locale de la Société théosophique mais la quitte pour fonder ses propres organisations.

Franz Hartmann

Hartmann se passionne notamment pour la Rose-Croix et affirme avoir découvert une société secrète rosicrucienne qui lui aurait transmis de nombreux savoirs. En 1887, il publie un roman intitulé *Une Aventure chez les Rose-Croix*.

En 1888, il crée l'ordre de la Rose-Croix ésotérique qui prend pour principale source d'inspiration l'*Aureum Vellus* et les autres textes rosicruciens de Fictuld. En 1890 paraît *Dans le Pronaos du temple de la Sagesse. Résumé de l'histoire des véritables et des faux Rose-Croix*, qui comprend un appendice par la suite publié de manière indépendante : *Clés des symboles des Rose-Croix et des alchimistes. Philosophie-Yoga*.

On doit également à Hartmann des livres sur l'astrologie, la magie, la médecine occulte ou la théosophie.

Stanislas de Guaïta et l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix

Dans *Les Sources ésotériques et occultes de la poésie symboliste*, ouvrage édité entre 1870 et 1914, Alain Mercier dépeint Stanislas de Guaïta, né en Lorraine en 1861, comme un individu double.

Pour lui, il est d'abord un « jeune poète dans le goût baudelairien », un « poète tourmenté et inquiet d'artifices ». Guaïta a en effet publié trois recueils de poésie : *Les Oiseaux de passage* (1881), *La Muse noire* (1883) et *Rosa mystica* (1885), dont le style relativement classique le rapproche davantage du groupe dit des « parnassiens » que de celui des symbolistes.

Mais, pour Mercier, il est aussi un « hermétiste aristocrate et généreux », et c'est d'ailleurs cette facette de sa personnalité qui lui vaut de passer à la postérité.

2089.

LA MAGIE
BLANCHE ET NOIRE

OU

*LA SCIENCE DE LA VIE TERRESTRE
ET DE LA VIE INFINIE*

CONTENANT DES

CONSEILS PRATIQUES POUR LES ÉTUDIANTS
DE L'OCCULTISME

PAR

FRANZ HARTMANN, M. D.

Traduit sur la 4e édition anglaise

PAR

MARY M. H. BUTLER

« Par nos recherches sont réalisés tous nos désirs, et nous obtenons la victoire sur tous les mondes. »
KHAND. UPANISHAD.

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

1903

Couverture de *La Magie blanche et noire*, par Franz Hartmann

Stanislas de Guaïta

Stanislas de Guaïta se passionne très tôt pour l'alchimie et les sciences occultes. Influencé par les écrits de Fabre d'Olivet, il est initié à l'ésotérisme chrétien par Éliphas Lévi : profondément marqué par ce dernier, il se donne pour tâche de diffuser son enseignement. Il est également membre de l'ordre martiniste de Papus et convainc son ami Maurice Barrès de l'y rejoindre.

Guaïta défend avec vigueur ce qu'il présente comme la tradition chrétienne ; il promeut également une « synarchie » qui doit permettre, selon lui, le triomphe d'une forme de spiritualisme grâce à laquelle sera instauré le royaume de Dieu.

C'est pour mettre en œuvre ses conceptions qu'il crée, en 1888 ou 1889, l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix. Papus et le Sâr Péladan y adhèrent aussitôt, même si le second ne tarde pas à s'en détacher. En 1893, l'écrivain Joris-Karl Huysmans s'en prend à l'ordre, affirmant que Guaïta et ses fidèles ont tué l'abbé Boullan par magie. C'est l'un des derniers épisodes de ce que l'on appelle la « guerre des mages » (cf. page 68).

Guaïta a également écrit des ouvrages liés à l'occultisme. On lui doit les *Essais de science maudite* (1890-1897) ou encore *Le Temple de Satan* (1891) et *La Clef de la magie noire* (1897), où la question du mal occupe une place centrale.

Il meurt en 1897, à cause des drogues dont il faisait un usage intensif. Toutefois, certains réfutent cette cause officielle : pour eux, il aurait été tué par l'abbé Boullan qui aurait orchestré sa vengeance depuis l'au-delà.

Joséphin Péladan et l'ordre de la Rose-Croix, du Temple et du Graal

Né à Lyon en 1859, Joseph – dit Joséphin – Péladan s'est installé à Paris. Très vite, il adopte le titre de Sâr, hérité selon lui d'un ancêtre prestigieux qui n'aurait été rien de moins qu'un souverain babylonien.

Passionné par l'ésotérisme, il s'intéresse particulièrement aux ouvrages de Fabre d'Olivet.

Ayant rallié l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix de Stanislas de Guaïta dès sa fondation, il le quitte toutefois dès 1890 : il vient alors de créer sa propre organisation, l'Ordre de la Rose-Croix, du Temple et du Graal, également connu sous le nom de Rose-Croix catholique.

Débute aussitôt la « guerre des Deux-Roses », entre des factions qui se lancent mutuellement des anathèmes : Péladan peut compter sur le soutien d'esthètes comme Gary de Lacrose, Élemir Bourges ou Saint-Pol Roux ; Guaïta, lui, est aidé par de véritables hermétistes dont Papus, Barlet, Paul Adam ou Oswald Wirth.

Le Sâr Péladan, qui est également à l'origine de l'organisation des Salons Rose-Croix, de 1891 à 1897, entend chercher dans ce qu'il croit être la tradition rosicrucienne les vestiges d'un ancien savoir désormais oublié. Toutefois, comme Guaïta, il mène des travaux trop peu profonds et trop peu sérieux pour parvenir à élaborer une nouvelle doctrine.

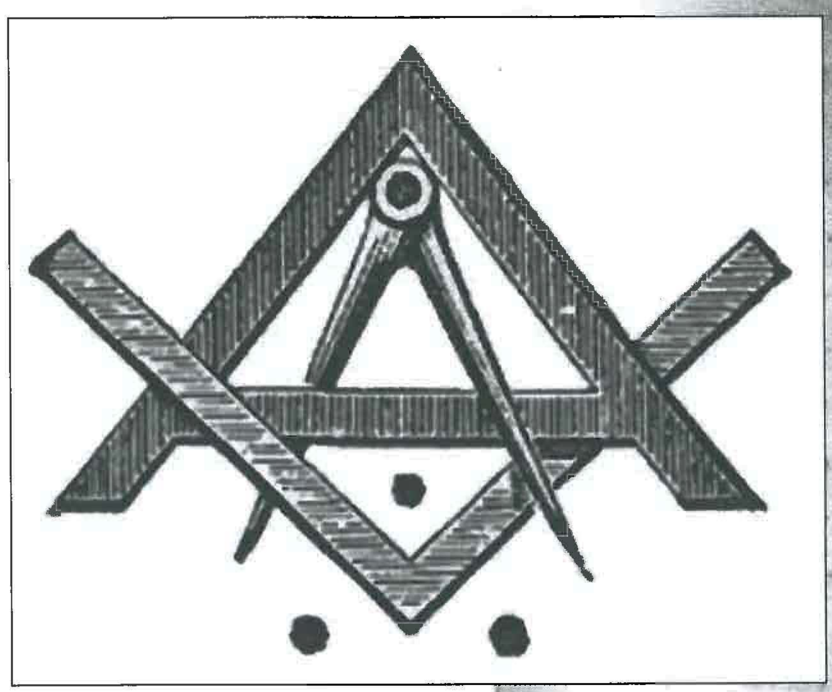
Il a aussi pour dessein de réformer le catholicisme en s'appuyant sur sa dimension ésotérique, voire même de le refonder complètement en prenant comme base l'occultisme.

Joséphin Péladan

Excentrique, provocateur, le Sâr Péladan nuit souvent, par ses excès, à sa propre crédibilité. Cela ne l'empêche pas de jouir d'une reconnaissance certaine. Concernant la littérature, il joue un rôle important au sein du courant symboliste français : avec l'*Androgyne* (1891), il y introduit des thèmes promis à un bel avenir, ceux de l'androgyne et du mage.

Ses ouvrages, tels *Le Vice suprême* (1884) et *Comment on devient fée* (1893), sont salués pour leur qualité. Dans *Les Sources ésotériques et occultes de la poésie symboliste*, Alain Mercier indique que son « lyrisme aux raffinements byzantins et pervers » n'est pas sans originalité, et qu'il atteint parfois la « vraie poésie ».

Enfin, sur le plan des idées, c'est notamment à Péladan que l'on doit l'apparition d'un profond engouement pour les sciences traditionnelles.



Symbole franc-maçon

Istar, illustration de Fernand Khnopff (1858-1921) réalisée avec l'aide de Jospéhin Péladan

La franc-maçonnerie

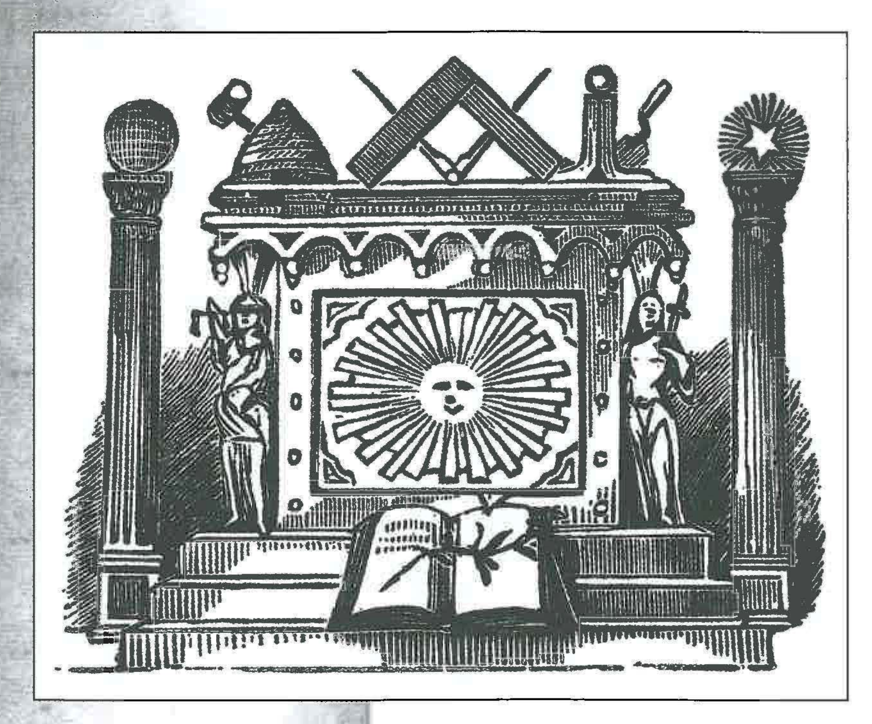
Bien des débats sont nés pour déterminer si la franc-maçonnerie est ésotérique et, dans l'affirmative, si elle l'est par nature ou si elle a acquis ce caractère dans des circonstances particulières. Le sujet est complexe et les tentatives de réponses apportées au fil du temps s'avèrent contradictoires. Ce qui est sûr, c'est que dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle apparaît un grand nombre de rites maçonniques tournés vers l'ésotérisme. S'ils ont pour l'essentiel disparu très rapidement, certains subsistent toujours au XIX^e^ siècle, tandis que des groupes occultistes imitent la structure et le fonctionnement de la franc-maçonnerie.

De plus, son caractère secret stimule l'imagination et ses ennemis n'hésitent pas à l'accuser de fomenter des complots contre les pouvoirs en place ou même de vénérer le diable en personne.

Histoire de la franc-maçonnerie

Les bâtisseurs de cathédrales

On a souvent avancé que la franc-maçonnerie trouvait son origine dans le compagnonnage, mais s'il existe des similitudes entre les deux institutions, c'est seulement que la seconde, alors qu'elle prend sa forme définitive au XIX^e^ siècle, emprunte nombre de rituels et de symboles à la première. On a fréquemment affirmé, aussi, que les Templiers n'auraient pas disparu en 1312 et qu'ils auraient transmis aux francs-maçons un ésotérisme, un savoir secret qu'ils auraient élaboré au temps des croisades.



Durant la décennie 1750, des maçons créent de hauts grades inspirés de l'ordre du Temple, certains proclamant même en être les héritiers. Toutefois, il ne s'agit là que d'une légende. Les vraies origines de la franc-maçonnerie sont ailleurs.

Dans l'Empire romain, comme les artisans en général, les hommes officiant dans le domaine de la construction étaient regroupés au sein d'organisations à la fois religieuses et professionnelles : ces *collegia fabrorum* encourageaient l'entraide entre leurs membres et les représentaient auprès des autorités impériales. Elles disparurent en même temps que l'Empire et c'est seulement entre le IX^e^ et le XI^e^ siècle que des structures similaires naissent à nouveau.

En Europe, on recommence alors à édifier des bâtiments religieux dont l'ampleur croît sans cesse. Sur ces chantiers amenés à durer des décennies, les maîtres d'œuvre formés en l'art de l'architecture, des clercs le plus souvent, dirigent le travail des tailleurs de pierre, des maçons et des charpentiers. Ces ouvriers, lorsqu'ils ne sont pas attelés à l'ouvrage, se réunissent dans des bâtiments voisins appelés loges. Ils y mangent, s'y reposent, discutent du travail à faire ou des problèmes rencontrés. Il est aussi probable que la transmission orale du savoir entre compagnons et apprentis s'y déroule : les aînés divulguent à leurs cadets des techniques qui constituent de véritables connaissances secrètes.

C'est particulièrement le cas pour les tailleurs de pierre qui rivalisent de prouesses : les Français les appellent maçons de pierre franche ; à leur suite, les Anglais parlent de « freestone masons » et, bientôt, de « freemasons ».

Les loges sont également le théâtre de cérémonies lorsque les ouvriers des chantiers admettent dans leurs rangs un jeune homme fraîchement arrivé. D'abord, on lui lit les *Old Charges* (*Anciens Devoirs*). Ces manuscrits anglais, rédigés par des clercs, datent du Moyen Âge tardif ; en tout cas, le plus ancien ayant été retrouvé a été écrit à la fin du XIV^e^ siècle. Ils relatent une histoire mythique du métier de maçon, partant d'Adam et incluant la Tour de Babel, le Temple de Salomon ainsi que Pythagore et Euclide.

Cette histoire se confond avec celle de la géométrie, que l'on présente comme la mère des autres sciences et à laquelle on attribue une origine remontant à la nuit des temps : les fils de Lamech, ses créateurs, dissimulèrent leur invention dans une colonne où, après le déluge, elle est retrouvée par Hermarines (nommé également Hermorian), personnage qui, selon toute vraisemblance, n'est autre qu'Hermès Trismégiste, découvreur du savoir, fusion du dieu grec Hermès et de la divinité égyptienne Thot. Il revient ensuite à Euclide, alors installé en Égypte, de faire de la géométrie une science et de transformer la maçonnerie en un ordre pourvu de constitutions.

Certes, ces récits ne sont pas vraisemblables, mais leur but est ailleurs : élever l'art des constructeurs au rang de science, le doter d'origines fabuleuses et d'une incroyable ancienneté, c'est en faire un métier à part, lui donner un sens et convaincre ceux qui le pratiquent qu'ils contribuent à l'œuvre divine. En ayant pris conscience, l'apprenti doit prêter le serment de respecter les devoirs (moraux et professionnels) que requiert la carrière dans laquelle il s'engage.

Au XVI^e^ siècle, la diffusion du protestantisme en Angleterre entraîne l'arrêt des grandes constructions religieuses. C'est l'une des principales causes du déclin de la franc-maçonnerie dite « opérative ». À la fin du XVII^e^ siècle, elle semble avoir complètement disparu. Mais une autre franc-maçonnerie, d'un genre bien différent, est en train d'apparaître.

De la franc-maçonnerie opérative à la franc-maçonnerie spéculative

Au fil des siècles, nombre de théories sont nées pour expliquer le passage de la franc-maçonnerie « opérative », destinée à construire des bâtiments physiques, à la franc-maçonnerie « spéculative », vouée à l'élaboration d'édifices intellectuels.

On a longtemps pensé que, face au manque croissant de travail, les loges (surtout écossaises) avaient accueilli des notables qui,

grâce à leur argent, pouvaient financer les systèmes de solidarité entre les travailleurs ; occupant une place de plus en plus importante au sein de ces structures, ils les auraient finalement réorientées vers les œuvres de l'esprit.

Plus tard, une explication plus complexe a été adoptée. Les « gentlemen masons », tels qu'on les appelait en Écosse, ne sont pas fictifs. Ils furent bien admis dans la franc-maçonnerie opérative et y obtinrent le « mot du maçon ». Au sein d'une organisation dotée, depuis 1598-1599, de statuts précis établis par William Schaw (1550-1603), maître des ouvrages du roi d'Écosse, ce mot de passe, révélé aux seuls initiés des loges, était nécessaire pour travailler dans le domaine de la construction. Bien sûr, les notables n'aspiraient pas à une telle carrière et ils ne fréquentaient plus les loges après leur admission ; mais ils en vinrent à réutiliser ces principes et à fonder à leur tour de petits groupes initiatiques.

Ils deviennent ainsi ce que l'on nomme les « maçons acceptés » ou « maçons libres ». Plus le XVII[e] siècle s'approche de son terme, plus les auteurs anglais sont nombreux à les mentionner.

La chose n'est guère étonnante : les îles britanniques sont alors en proie à de vifs troubles et s'exprimer trop clairement peut conduire à un rapide trépas, si bien qu'il est préférable de dissimuler ses convictions derrière des symboles et de les discuter dans le cadre de sociétés quasi secrètes.

Les ancêtres des francs-maçons modernes sont souvent intéressés par l'histoire (héraldique, généalogie), par les arts ou les courants auréolés de mystères (alchimie, kabbale, Rose-Croix) ainsi que par les sciences naturelles. La Royal Society, célèbre institution créée en 1660 dans le but de développer ces dernières, a justement pour fondateur l'un des premiers francs-maçons écossais connus : Robert Moray (mort en 1673).

Un autre des membres de la Royal Society, Elias Ashmole (1617-1692), est également l'une des figures de cette nouvelle franc-maçonnerie.

La première Grande Loge

Le 24 juin 1717, quatre loges londoniennes et quatre « frères anciens » se réunissent dans une taverne du quartier Saint-Paul nommée *Goose and Gridiron* (*l'Oie et le Grill*).

Un exemple de la permanence de l'utilisation symbolique des outils maçonniques sur un ouvrage du XVI[ème] siècle

L'assemblée comprend pour l'essentiel des hommes qui ne tiennent ni du maçon opératif, ni du « gentleman mason » : il s'agit surtout d'artisans modestes, de petits boutiquiers, d'une poignée de commerçants qui se soucient d'abord d'assurer la bonne gestion de la caisse commune, laquelle permet d'aider les frères dans le besoin et leurs familles. La réunion débouche sur la création d'une Grande Loge et sur l'élection d'un grand maître, Anthony Sayer.

C'est une première dans l'histoire de la franc-maçonnerie : jamais, jusque-là, des loges ne s'étaient réunies sous l'autorité d'une institution centrale. Toutefois, dans les premiers temps, celle-ci n'a pas grand-chose d'une société de pensée, et c'est surtout dans les apparences qu'elle est maçonne : on établit un rituel pour les assemblées (usage de maillets) et, sur les murs des salles où elles se tiennent, on accroche des compas et des équerres ; le niveau symbolise l'égalité des membres, le fil à plomb leur respect des lois divines.

À partir de 1719, la Grande Loge va considérablement changer d'envergure. Cette année-là, on élit comme grand maître le révérend Jean-Théophile Désaguliers (1683-1744). Son père, protestant vivant à la Rochelle, a fui la France après la révocation de l'édit de Nantes, et lui-même a grandi à Londres puis suivi des études à Oxford, devenant d'une part membre du clergé de l'Église d'Angleterre, de l'autre « curateur aux expériences » de la Royal Society. Dans ce cadre, il travaille en étroite collaboration avec Newton (alors président de l'institution) et apparaît vite comme un spécialiste de la physique développée par ce dernier. Après l'élection de Désaguliers, la Grande Loge attire de plus en plus de membres de la Royal Society et de nobles proches de la maison de Hanovre, récemment montée sur le trône d'Angleterre.

Avec eux, l'organisation devient véritablement franc-maçonne au sens moderne du mot, et c'est de leurs rangs que seront issus les futurs officiers et grands maîtres. Enfin, la nouvelle institution se pare bientôt d'une origine mythique. À la demande de Désaguliers, James Anderson (1684-1739), pasteur écossais, reprend et enrichit l'histoire présentée par les *Anciens Devoirs* : le *Livre des Constitutions*, résultat de son travail, est publié en 1723.

La première Grande Loge est donc un succès et son modèle est vite imité : une deuxième est créée en Irlande (1725), une troisième en Écosse (1736). La franc-maçonnerie, s'appuyant sur les principes de raison, de tolérance et de fraternité, se développe ensuite non seulement en Europe continentale, mais également dans les empires coloniaux d'Amérique.

L'influence française

Si l'Angleterre est à l'origine de la franc-maçonnerie, ce que personne ne saurait lui dénier, la France joue un rôle majeur dans son histoire. C'est principalement le modèle qu'elle élabore au XVIII[e] siècle qui se diffuse sur le continent européen.

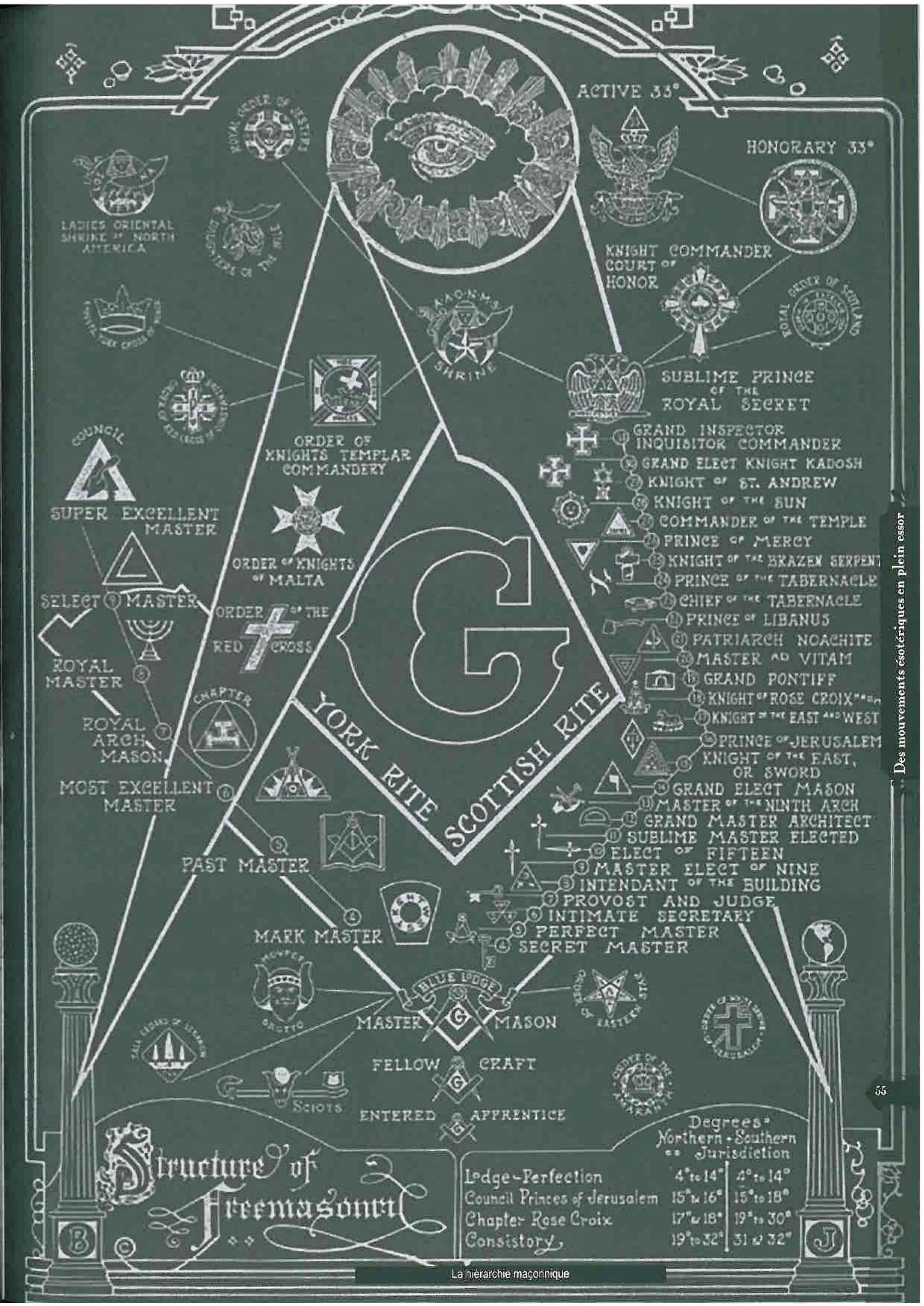
Dans l'Hexagone, la première loge est créée en 1725 à Paris (rue des Boucheries, quartier Saint-Germain) par une poignée de frères originaires des îles britanniques. Très vite, des nobles puis des bourgeois français y sont admis. En 1728, ils se placent sous l'autorité du duc Philip de Wharton, un ancien grand maître anglais. À partir de 1737, peu de temps avant que les Anglais ne reconnaissent l'existence d'une Grande Loge française indépendante, certains secrets des francs-maçons sont publiés et diffusés dans la capitale, ce qui attire sur le mouvement l'attention du public mais aussi des autorités. S'inquiétant de ses origines britanniques et du secret dont il s'entoure, elles procèdent à quelques perquisitions, à quelques arrestations débouchant sur de faibles condamnations.

À ces poursuites s'en ajoute une autre dont les conséquences se révèleront tout aussi limitées : en 1738, le pape Clément XII fulmine la bulle *In Eminenti* qui frappe d'excommunication les francs-maçons.

C'est la première d'une longue suite de condamnations émanant de l'Église catholique romaine, laquelle n'apprécie guère le secret dont se pare le mouvement (il doit forcément cacher quelque chose), son attitude tolérante vis-à-vis des autres confessions et son relativisme. L'Église française, dite gallicane, bénéficie toutefois de privilèges : les bulles papales ne peuvent être appliquées que si les parlements procèdent à leur enregistrement. Or, celui de Paris ne le fera jamais pour les textes concernant les francs-maçons, si bien que les catholiques et même beaucoup d'ecclésiastiques peuvent rejoindre les loges en toute quiétude.

Enfin, celles-ci bénéficient bientôt de la protection d'un prince de sang : Louis de Bourbon Condé (1709-1771), comte de Clermont et abbé de Saint-Germain-des-Prés, est élu grand maître le 11 décembre 1743. Deux ans plus tard, les poursuites lancées par le pouvoir royal, déjà fort réduites, ont complètement cessé. À cette date, la France compte plus d'une quarantaine de loges, dont une bonne moitié établies dans les provinces.

Les francs-maçons français se préoccupent d'arts, de littérature et de vertu ; ils lancent des œuvres charitables. Ces pratiques seront reprises par leurs homologues continentaux, de même qu'une autre de leurs innovations : les hauts grades.



La hiérarchie maçonnique

À l'origine, en Écosse, seulement deux grades existaient, apprenti entré et compagnon du métier. Aux alentours de 1725, à Londres, apparaît celui de maître maçon qui, au milieu de la décennie suivante, est fréquemment utilisé en France.

Peu après 1740, les francs-maçons parisiens en créent d'autres – maître écossais, maître élu, maître parfait – bientôt suivis par une foule de nouveaux hauts grades. Regroupés au sein d'ensembles hiérarchiques, ils forment ce que l'on appelle les rites. Ils sont principalement répartis en trois grandes catégories : les rites écossais, égyptiens et français.

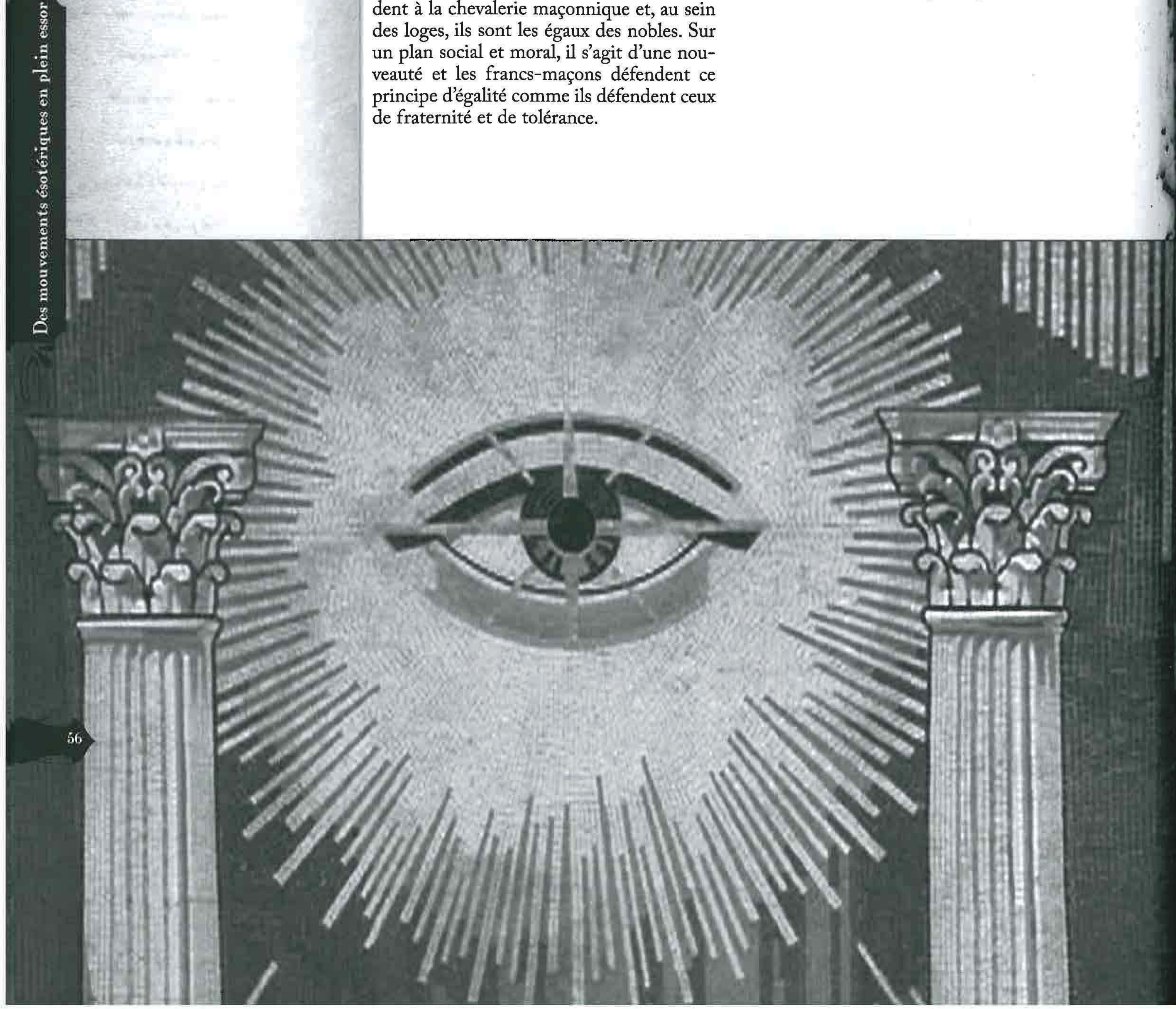
Traduisant la grande diversité des conceptions existant au sein de la franc-maçonnerie (elles vont du rationalisme à l'ésotérisme et empruntent à l'Occident ou à l'Orient), ils contribuent à son développement mais entraînent aussi de nombreux conflits internes.

Grâce à ces grades, les initiés français accèdent à la chevalerie maçonnique et, au sein des loges, ils sont les égaux des nobles. Sur un plan social et moral, il s'agit d'une nouveauté et les francs-maçons défendent ce principe d'égalité comme ils défendent ceux de fraternité et de tolérance.

Mais contrairement à une théorie très répandue, si la Révolution française met en avant les mêmes valeurs, il semble erroné de compter le succès de la franc-maçonnerie parmi les causes de son déclenchement. En règle générale, loin de comploter contre le pouvoir en place, ses membres lui sont très loyaux.

Durant la période révolutionnaire, les francs-maçons participant aux nouvelles institutions ne sont pas unanimes et défendent, à l'inverse, les intérêts du groupe social auquel ils appartiennent (noblesse, clergé ou Tiers État). Philippe d'Orléans (surnommé « Philippe-Égalité »), qui en 1771 a succédé à Louis de Bourbon Condé au poste de grand maître, renie la franc-maçonnerie en 1793.

La même année, l'écrasante majorité de ses loges ferment leurs portes. Elle sera par la suite fidèle à l'Empire puis aux souverains de la Restauration et il faudra attendre la révolution de 1848 pour la voir s'impliquer directement dans la vie politique française.



Naissance des rites ésotériques

En quête de savoirs et de pouvoirs occultes

Au XVIIIe siècle, devenue une véritable mode, la franc-maçonnerie s'impose d'abord comme une nouvelle forme de sociabilité : gens de qualité, les frères aiment à festoyer et à débattre de philosophie, de beaux-arts et de belles lettres, activités plaisantes que vient pimenter le secret dont ils s'entourent.

Ces plaisirs s'inscrivent dans une démarche commune parmi leurs contemporains – du moins parmi ceux qui en ont les moyens : la recherche du bonheur. Mais l'époque connaît bien d'autres préoccupations qui vont également se retrouver au sein de la franc-maçonnerie. Il existe d'abord un fort goût pour l'ésotérique et pour l'occulte : alchimie, illuminisme, magie, mysticisme chrétien, théosophie ou encore théurgie sont d'importants centres d'intérêt.

Ensuite, on est préoccupé par la quête des origines : on pense qu'à une époque incroyablement reculée, l'homme jouissait de pouvoirs et de connaissances incommensurables qui, si elles ont été oubliées, peuvent toujours être redécouvertes. C'est justement dans ce but que sont créés les hauts grades.

Pour les frères en quête de mystères, la franc-maçonnerie ordinaire et ses trois grades (apprenti, compagnon et maître) peuvent paraître décevants. Mais il ne s'agit que d'un voile : s'ils en ont les capacités et la volonté, ils peuvent découvrir que derrière celui-ci se cache un secret bien gardé.

La franc-maçonnerie ésotérique revendique des « Supérieurs Inconnus » qui disposent de pouvoirs et de connaissances extraordinaires. Prêts à les transmettre, ils permettent à ceux qui en sont dignes de les contacter par des moyens ordinaires ou extraordinaires.

Ces Supérieurs sont parfois d'une nature qui les distingue considérablement du commun des mortels : il peut en effet s'agir de saints (comme saint Jean ou saint André), d'entités angéliques ou de créatures spirituelles.

Les rites templiers

Toutefois, ces Supérieurs Inconnus sont fréquemment des humains, mais des humains auréolés de mystère. En ce domaine, les Templiers sont des figures de choix.

Une légende veut qu'après la dissolution de l'ordre au concile de Vienne, en 1312, il se soit perpétué dans le royaume d'Écosse, avec le soutien de ses souverains. Pendant un certain temps, il existe une variante

« jacobite » de ce mythe, assurant que les Stuart ont non seulement toujours des liens avec les Templiers mais, de surcroît, qu'ils sont les chefs secrets de la franc-maçonnerie (cette variante disparaît en 1777 après que Charles Édouard Stuart, prétendant jacobite au trône d'Écosse, l'eut démentie sans ambages).

C'est en s'appuyant sur cette croyance que le baron von Hund fonde la Stricte Observance Templière – ou Maçonnerie Rectifiée – dans les années 1750. Son but est de retrouver les connaissances alchimiques qui auraient conféré leur richesse et leur pouvoir aux Templiers, connaissances que conserveraient toujours leurs héritiers.

Vers la même période apparaît le Rite Suédois. Puis, dans les années 1760, le pasteur Starck crée les Clercs du Temple, férus de magie et d'alchimie, qui seront tantôt alliés, tantôt concurrents de la Stricte Observance.

En 1782, lors du convent de Wilhelmsbad, Jean-Baptiste Willermoz réussit à obtenir que cette filiation avec l'ordre du Temple soit abandonnée, celui-ci n'étant plus vu que comme un modèle spirituel, un précédent historique. Mais les maçons allemands font fi de cette décision alors qu'en France, avant d'être enfin appliquée, elle donne lieu à de virulentes protestations.

Les rites rosicruciens

D'autres groupes s'emparent du mythe rosicrucien, souvent relié, dans les esprits, à celui des Templiers. C'est le cas des Rose-Croix d'Or d'Ancien Système. Créés en 1777 par Wöllner et Bischoffswerder, ils s'occupent d'alchimie, comme l'écrasante majorité des rites ésotériques, et possèdent donc, comme beaucoup, des grades de « Philosophe ». Des auteurs ont d'ailleurs avancé qu'ils s'inspiraient du système décrit dans *L'Étoile flamboyante*, ouvrage du baron de Tschoudy publié en 1766, dont rien n'assure pourtant qu'il se soit concrétisé.

Outre l'alchimie, les Rose-Croix d'Or évoquent les esprits, pratique qui marque particulièrement le prince héritier du royaume de Prusse. À l'initiative de ses fondateurs, l'ordre cesse ses activités au bout de dix ans. Toutefois, les grades qu'il a inventés sont promis à une longue postérité, puisqu'ils seront repris, entre autres, par la Societas Rosicruciana in Anglia.

Les rites égyptiens

Les rites égyptiens, tout aussi férus d'alchimie que les précédents, revendiquent comme Supérieurs Inconnus les Sages ou les Mages de l'ancienne Égypte. C'est le cas du Rite des Architectes Africains qui mène notamment des recherches historiques, scientifiques et ésotériques.

Il est lancé en 1767 par Köppen : auteur de *Crata Repoa*, un ensemble de textes initiatiques, il a la particularité de s'appuyer sur les secrets égyptiens pour penser une forme particulière de christianisme. Malgré tout, d'aucuns ont vu en lui l'un des inspirateurs du célèbre Cagliostro, le « Grand Cophte ». Ce dernier, n'ayant pu s'entendre avec Jean-Baptiste Willermoz et son Rite Écossais Rectifié, décide de fonder la Haute Maçonnerie Égyptienne. Il l'établit à Lyon en 1784 avec l'aide de la loge « La Sagesse Triomphante » : au préalable, il avait fait à ses membres la démonstration de ses pouvoirs de guérisseur, d'évocateur d'esprits et de praticien de la magie rituelle.

Vers la même époque, Etteilla (de son vrai nom Jean-Baptiste Alliette), à qui l'on doit des ouvrages sur le tarot demeurés célèbres, crée les Parfaits Initiés d'Égypte. Durant les premières années du règne de Napoléon, Dumège, un archéologue, fonde le Rite des Amis du Désert. Par la suite viendront les rites de Misraïm et de Memphis.

Rites chrétiens et rites johanniques

À l'instar de l'alchimie, la kabbale constitue un centre d'intérêt partagé par la plupart des rites ésotériques. C'est particulièrement vrai pour le Système des Frères Initiés d'Asie, également appelés Frères de Saint Jean l'Évangéliste. Se plaçant sous l'autorité de celui-ci mais aussi sous celle de Moïse, ce mouvement est institué en 1779 par Hirschfeld, un spécialiste du Talmud, et surtout par von Ecker und Eckhoffer. Autre rite s'inspirant du christianisme, les Frères de la Croix ont été créés deux ans plus tôt (1777) par Haugwitz : se basant sur le piétisme et la théosophie, élaborant des procédés d'illumination intérieure et encourageant la pratique non de l'alchimie matérielle (il la dit impie) mais d'une alchimie à la fois magique et chrétienne, il affirme que son ordre est l'authentique Église du christianisme.

Franc-maçon

Ces deux systèmes, alliés aux doctrines de Swedenborg, semblent constituer les principales sources d'inspiration de Charles de Hesse. Il s'adonne à un rite que l'on appelle École du Nord ou Système de Gottorp, du nom du château où le prince mène ses expériences. Lui et les autres membres du groupe pensent qu'une Église johannique existe secrètement depuis des siècles ; ils espèrent que saint Jean reviendra, qu'il rénovera la société et la religion.

Ils sont confortés dans cette croyance par les visions d'étranges phénomènes lumineux qu'ils interprètent comme des signes envoyés par le ciel.

Des « sociétés savantes » vouées aux connaissances occultes

Quels que soient les Supérieurs Inconnus auxquels ils se réfèrent, tous ces rites ont pour point commun de rechercher un savoir antique oublié.

Cependant, certains groupes comme le Rite des Architectes Africains se concentrent encore davantage sur cette tâche, au point de ressembler à des sociétés savantes, voire à de véritables académies.

En 1775, en s'appuyant sur la loge des Amis Réunis, Savalette de Langes crée le Régime des Philalètes : divisée en classes, cette institution rassemble une impressionnante quantité de documents afin de découvrir les savoirs cachés derrière l'ensemble des rites francs-maçons.

Ses membres pensent qu'il existe une science maçonnique et, dans le but de la définir, ils essaient d'organiser deux convents : le premier, en 1785, tourne court à cause de Cagliostro ; le second, en 1787, connaît un destin tout aussi malheureux. Malgré leur échec, ces tentatives valent une certaine renommée à l'organisation.

Membre de la loge des Amis Réunis, qu'il représentera d'ailleurs au convent de Wilhelmsbad, le marquis de Chefdebien institue à Narbonne, en 1780, le Rite Primitif, sorte de point de rencontre entre les Philalètes et les Élus Coens. Il possède quatre ensembles de classes de Rose-Croix.

La troisième étudie les savoirs physiques et philosophiques des francs-maçons qui peuvent apporter le bonheur à l'homme « matériel ».

La quatrième, rassemblant les Frères Rose-Croix du Grand Rosaire, mène des recherches sur les sciences occultes dans un but qui s'inspire directement de l'enseignement de Martines de Pasqually : permettre à l'homme « spirituel » de retrouver son antique état, son ancienne puissance.

La franc-maçonnerie classique au XIX^{e} siècle

Le schisme de 1877

La rivalité entre l'Angleterre et la France est une histoire ancienne. Elle se poursuit au XIX^{e} siècle et aux dissensions politiques entre les gouvernements s'ajoute le renforcement des différences culturelles entre les deux pays : le premier, protestant, est une monarchie jalouse de ses traditions ; le second, en quelques décennies et via plusieurs révolutions, passe d'un royaume catholique à une république tendant de plus en plus vers la laïcité et promouvant un modèle à visée universaliste. Ces différences se retrouvent également au sein de la franc-maçonnerie. Elles vont aboutir à une rupture.

En 1877, le Grand Orient de France décide que ses membres ne seront plus tenus de croire en Dieu : c'est désormais un choix qui leur appartient à titre personnel. La Grande Loge unie d'Angleterre déclare alors « irrégulière » l'obédience française et interrompt toute relation avec elle. Débute ainsi un schisme qui concrétise une coupure déjà visible depuis plusieurs années.

D'un côté, la franc-maçonnerie anglo-saxonne qui se proclame « régulière » et affirme être la seule à demeurer fidèle à la Tradition : en théorie, elle réprouve toute activité politique et s'appuie sur une morale d'inspiration religieuse, tout en étant assez conservatrice sur le plan social.

De l'autre, la franc-maçonnerie latine où la France joue un grand rôle : le libéralisme y est de mise dans le domaine religieux, tandis que l'engagement politique est de rigueur afin d'amener la société à changer, à progresser.

Une loge maçonnique

La franc-maçonnerie anglo-saxonne

Contrairement à ce qui s'est produit sur le continent européen, la franc-maçonnerie de Grande-Bretagne n'a pas connu l'apparition de rites ésotériques. Il existe certes des grades templiers au sein du Rite d'York et d'autres constituant des systèmes à part entière, comme l'ordre des Knights Templar : toutefois, ils n'ont pas pour but, avoué ou non, de faire accéder leurs initiés à des savoirs secrets. Au XVIII[e] siècle est également apparu un petit nombre de rituels dits de l'Arche Royale qui entendent dévoiler une connaissance mystique du Temple ; néanmoins, principalement tournée vers le Christ, elle propose des interprétations qui ne tiennent pas de l'ésotérisme mais plutôt de l'allégorie. De plus, ces rituels finissent par être abandonnés. Il faut toutefois noter qu'au XIX[e] siècle, certains francs-maçons britanniques créent en dehors de cette institution des organisations qui, elles, sont foncièrement ésotériques : c'est le cas par exemple de la Societas Rosicruciana in Anglia puis de l'Aube Dorée.

Si la franc-maçonnerie anglo-saxonne use d'allégories et de symboles, c'est uniquement pour former ses membres à la morale et au civisme. En Angleterre, dans ses colonies ou dans les États du Commonwealth (Canada, Australie) ainsi qu'aux États-Unis, elle joue un rôle important dans la société : d'abord, elle pratique et encourage la bienfaisance ; ensuite, elle constitue un pilier de la bonne société et, parmi les classes supérieures, il est de bon ton d'en faire partie. En revanche, elle s'interdit de s'impliquer dans la vie politique et le défend également à ses membres.

En 1813 est créée la Grande Loge unie d'Angleterre. Elle s'impose bientôt, avec l'Église nationale et les institutions royales, comme l'une des clefs de voûte de l'empire britannique. Toutefois, sa préséance par rapport aux autres loges anglo-saxonnes est avant tout honorifique, et l'autorité qu'elle exerce sur elles seulement morale.

La franc-maçonnerie latine

Au XIX[e] siècle, la majorité des rites ésotériques a disparu, ce qui pourrait rapprocher la franc-maçonnerie continentale de son homologue britannique. Pourrait seulement, car au sein des grandes obédiences, des différences de poids vont bientôt apparaître : la renonciation au caractère religieux, pour certaines, et surtout l'investissement sur le plan politique. En France, dans les pays où elle exerce une influence ou encore en Italie, apparaît ainsi la maçonnerie dite « moderniste » ou « progressiste ». Son but n'est pas d'aider l'homme à se réaliser dans le domaine spirituel : cet aspect appartient à la sphère privée, aux choix personnels de chaque individu. Son objectif est de l'aider à se réaliser socialement, ce qui nécessite une implication dans les champs économique, social et politique, afin d'aider au progrès et de lutter contre l'obscurantisme ou le totalitarisme.

Dans l'Hexagone, il existe plusieurs obédiences, comme on nomme les structures au sein desquelles sont rassemblées les loges. La principale est le Grand Orient de France, apparu en 1771, où l'on pratique surtout le rite français. Également très important, le Suprême Conseil de France gère, depuis le début du siècle, les hauts grades du rite écossais ; en 1894, il crée la Grande Loge de France. La même année, Maria Deraismes (1828-1894) lance une nouvelle obédience, le Droit Humain, qui accueille les femmes aussi bien que les hommes. Cette mixité constitue une nouveauté car les statuts de la franc-maçonnerie promulgués en 1723, pour des questions liées à la morale du temps (on craignait que d'indécents scandales se produisent) et à des aspects juridiques (en rapport avec le statut civil), interdisaient aux femmes d'accéder aux loges.

Antimaçonnisme et accusations de satanisme

Adoptant le radical-socialisme, défendant la laïcité, la majeure partie de la franc-maçonnerie française soutient la III[e] République, à tel point qu'on la présente souvent comme son Église, comme son parti. Elle adule Voltaire et deux de ses membres lui apparaissent comme des modèles à suivre : Émile Littré pour la philosophie, Jules Ferry pour l'engagement et l'œuvre politiques. Par conséquent, elle va s'attirer les foudres à la fois de l'extrême droite et des partisans de la religion.

À la fin du XIX[e] siècle, les débats politiques suscités par la franc-maçonnerie sont aggravés par des événements tels que le retrait des troupes françaises de Rome en 1870 (il permet l'occupation de la ville par les soldats du royaume d'Italie dont le pape se présente dès lors comme l'otage) et, par la suite, les victoires peu à peu remportées par les défenseurs de la laïcité (comme l'instauration de l'école laïque).

Les conflits s'enveniment donc et la figure de Satan y est mobilisée. En 1867, dans *Les Francs-maçons*, livre de Monseigneur de Montségur, la diabolisation était encore un argument tout juste esquissé ; quelques décennies plus tard, l'heure n'est plus à la retenue et, qu'ils soient proches de l'Église ou au contraire anticléricaux, les ennemis de la franc-maçonnerie n'hésitent plus à qualifier ouvertement ses membres de suppôts du Malin. Léo Taxil, hostile autant envers eux qu'envers la religion, décrit les réunions secrètes des loges à la manière de véritables sabbats conduits par le diable en

personne. Il crée même un personnage fictif qu'il présente comme la fille de Satan : nommée Diana Vaughan, elle exercerait la fonction de grande maîtresse. Sous le pseudonyme de Dr Bataille, Taxil écrit avec Charles Hacks un vaste canular, *Le Diable au XIXe siècle*. Publié de 1892 à 1895, affirmant que le monde est aux mains d'un gouvernement sataniste dont le siège serait dissimulé sous Gibraltar, l'ouvrage fait grand bruit.

Les rites ésotériques au XIXe siècle

Le Rite Écossais Rectifié

Il a pour fondateur Jean-Baptiste Willermoz, personnalité majeure de l'histoire de la franc-maçonnerie. Né à Lyon en 1730, il rejoint très jeune le mouvement, fondant la loge de la Parfaite Amitié en 1753 et jouant un grand rôle dans la création de la grande loge des Maîtres réguliers de Lyon en 1760. En 1763, avec son frère Pierre-Jacques, il institue le chapitre rosicrucien des chevaliers de l'Aigle noir dont les rituels empruntent à la fois à l'ésotérisme chrétien, à la mystique hébraïque et à la magie cérémonielle.

En 1767, à Versailles, Willermoz rencontre Martines de Pasqually et rejoint son ordre des Élus Coens, où il exerce très vite d'importantes fonctions. Initié Rose-Croix en 1768, il se lie peu après avec Louis Claude de Saint-Martin, autre Élu Coen.

Leurs conceptions sont toutefois divergentes : le Philosophe inconnu se préoccupe surtout d'initiation intérieure, tandis que le Lyonnais s'intéresse davantage à la pratique théurgique et aspire à établir une science expérimentale capable de lui prouver l'existence des esprits.

Cela ne l'empêchera pas de rester fidèle au martinesisme. En 1772-1773, il entre en contact avec Karl von Hund et rejoint bientôt sa Stricte Observance Templière ; il transmet alors son enseignement à certains de ses frères lyonnais, au sein de la loge de la Bienfaisance qu'il a fondée dans ce but. Toutefois, il demeure insatisfait et songe à créer un nouveau rite dans lequel il pourrait inclure la doctrine de Martines de Pasqually.

Entre 1777 et 1778, aidé par d'autres francs-maçons lyonnais et strasbourgeois, Willermoz réforme les rituels de la Stricte Observance et, ce faisant, crée le Rite Écossais Rectifié. En 1778, il réunit à Lyon le « convent des Gaules » : les trois directoires français créés quelques années plus tôt par la Stricte Observance homologuent son rite, devenant ainsi quasiment indépendants de l'ordre allemand.

LE MYSTÉRIEUX

La Littérature Démoniaque.

En 1895, à la suite du livre de M. Huysmans, *Là-bas*, les « messes noires » avaient suscité une certaine curiosité. Mais en 1896, cette curiosité fut surexcitée par une publication intitulée *le Diable au XIXe siècle*. Les auteurs, aujourd'hui connus, MM. Léo Taxil et le Dr Hacks, dissimulés sous le pseudonyme de « Dr Bataille », prétendaient divulguer les secrets de la franc-maçonnerie, en même temps qu'ils décrivaient le culte que les palladistes ou satanistes rendraient à leur dieu.

Beaucoup de lecteurs furent séduits par les « révélations » que renfermait cet ouvrage. Cette séduction, toutefois, fit place à un étonnement suivi de véhémentes protestations quand les auteurs relatèrent les « miracles » opérés par les légions de démons évoqués au cours des cérémonies rituelles. Quelques catholiques émirent alors cet avis qu'on se trouvait en présence d'une œuvre de pure imagination ne méritant nulle créance et dont on devait se désintéresser. Les journaux catholiques : *l'Univers*, la *Vérité*, le *Peuple français* furent de cet avis.

Mais au *Diable au XIXe siècle* succédèrent deux autres publications : *l'Anti-Maçon* et les *Mémoires d'une ex-palladiste*. Les révélations des pratiques secrètes de différentes sectes lucifériennes, révélations pour ainsi dire à l'état embryonnaire dans le premier ouvrage, prirent de telles proportions dans ces derniers qu'elles suscitèrent les plus vives polémiques. Des membres du clergé intervinrent. Certains soutenant la véracité de l'œuvre entreprise, d'autres, arguant de l'immixtion de M. Léo Taxil dans le lancement des ouvrages pour les taxer d'imposture et de mensonge.

La principale héroïne, Miss Diana Vaughan, « ex-palladiste luciférienne », présentée comme une convertie, fut violemment prise à partie. On la somma de se faire connaître.

Toujours, Diana Vaughan, sous des raisons diverses, s'y refusa. Son existence fut alors mise en doute. Un Congrès se réunit à Trente dans le but d'élucider la question, mais ses membres ne purent se mettre d'accord et se scindèrent en trois camps : ceux qui admettaient l'existence de Miss Vaughan, ceux qui croyaient se trouver en présence d'une mystification ; enfin ceux qui voyaient dans l'affaire une « œuvre diabolique » entreprise par de véritables satanistes dans le but de troubler et de pervertir les âmes.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au 19 avril 1897. Ce jour-là Miss Diana Vaughan, cédant à des instances de plus en plus pressantes, devait donner à Paris, dans la salle de la *Société de Géographie*, une conférence, première d'une série destinée à prouver, avec son existence réelle, la véracité de tous les faits allégués.

Ce fut l'épilogue de l'affaire. La conférence eut lieu, mais Miss Diana Vaughan n'y parut point. Elle avait pour cela de bonnes raisons. M. Léo Taxil les développa en avouant à son auditoire que les révélations concernant le palladisme n'étaient qu'une suite de mystifications ; que le palladisme et ses héros, voire sa principale héroïne, n'existaient que dans son imagination.

M. Léo Taxil, converti au catholicisme il y a 12 ans, ajouta que sa conversion n'avait pas été plus sincère que le reste et qu'il n'avait pas cessé, depuis cette époque, « de jouer la comédie ».

Les Messes Noires. — Faut-il aussi considérer les « Messes Noires » comme les produits d'une imagination trop fertile ? Oui, si l'on s'en rapporte au procès intenté en 1895 à la publication *le Diable au XIXe siècle*, par une personne que le Dr Hacks avait accusée de dérober des hosties consacrées, pour les livrer aux faux prêtres, officiants des Messes Noires. Non, selon M. Huysmans, qui nous a décrit les enfants de chœur vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet écarlate surmonté de deux cornes, les cierges noirs, le prêtre, officiant devant l'image de Satan, encadrée de feuilles de datura et de jusquiame, et qui nous a donné dans *Là-Bas* la description du sabbat noire au cours duquel les assistants se livraient à des orgies.

Quoi qu'il en soit, on prétend qu'à Paris des *messes noires* auraient été célébrées aux environs du Panthéon, mais c'est là une supposition que le mystère dont les cérémonies devaient être entourées n'a pas permis de contrôler.

PROVERBE : Entre deux samedis il se passe bien des merveilles.

Extrait de l'Almanach Hachette 1898

En juillet 1782, le grand convent maçonnique international de Wilhelmsbad (Hesse) reconnaît à son tour le nouveau système auquel Willermoz initie Charles de Hesse. Celui-ci, en retour, l'initie au système de Gottorp.

Dans le Rite Écossais Rectifié, la filiation avec les Templiers a disparu, tandis qu'a été établie la classe secrète des Profès et des Grands Profès. Ceux qui atteignent ce stade d'initiation découvrent le martinesisme et comprennent que c'est sur lui que reposent les grades comme le rite dans son ensemble.

Contrairement aux apparences, le but de l'organisation n'est pas simplement la pratique de la morale, aussi importante soit-elle. Son objectif réel est d'aider ses membres à prendre conscience de la nature véritable de l'homme, de son origine glorieuse, de son destin qui l'est tout autant.

Elle veut leur permettre de se rapprocher dudit destin, à savoir la Réintégration, le retour à l'état primitif de l'humanité, quand elle était dotée de pouvoirs et de savoirs extraordinaires.

Le Rite Écossais Rectifié ne s'est pas développé qu'en France : il a gagné des fidèles en Italie, même si leur nombre est resté limité à cause de mesures anti franc-maçonnes ; en Allemagne, il a été adopté par une poignée de loges ; en Russie, son succès s'est révélé plus important.

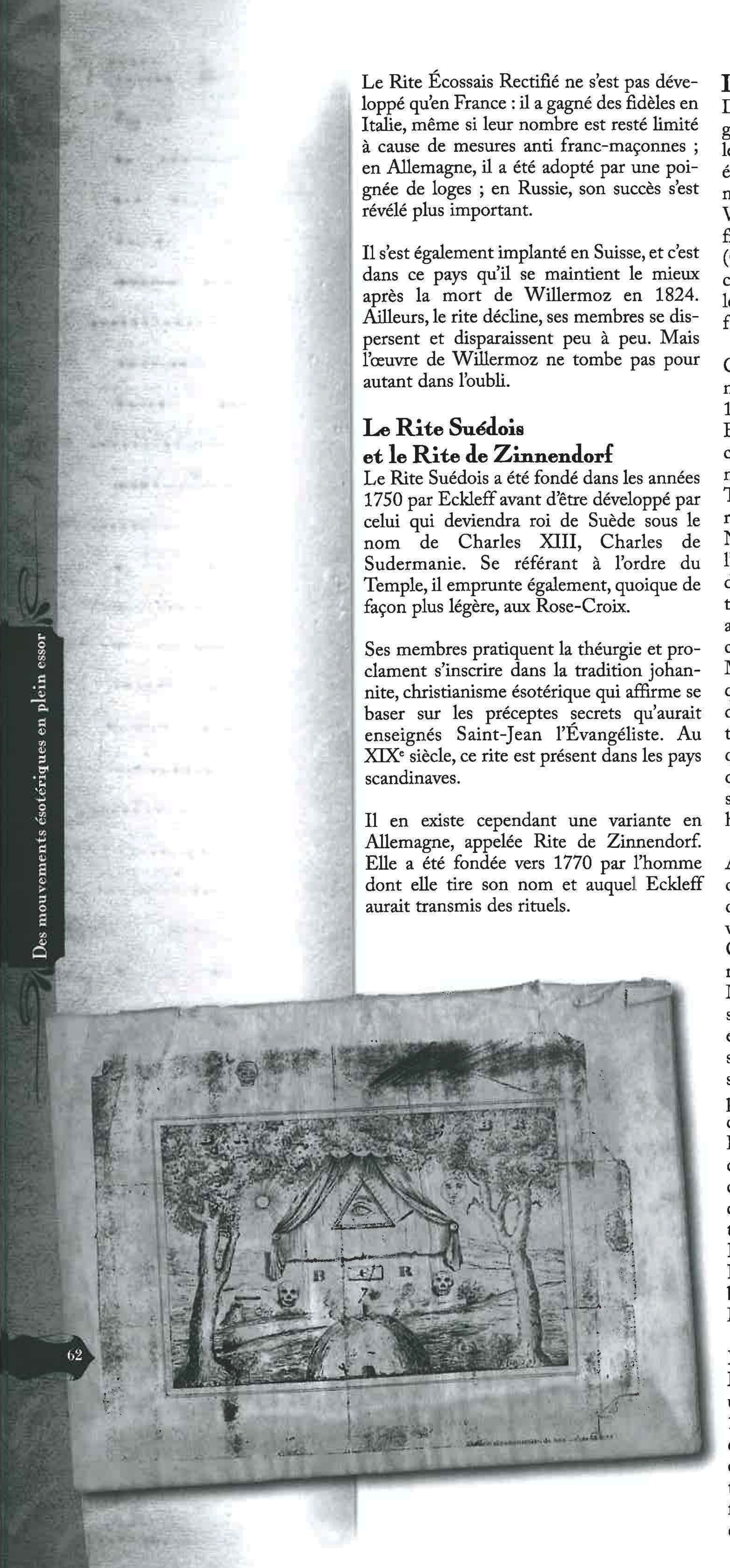
Il s'est également implanté en Suisse, et c'est dans ce pays qu'il se maintient le mieux après la mort de Willermoz en 1824. Ailleurs, le rite décline, ses membres se dispersent et disparaissent peu à peu. Mais l'œuvre de Willermoz ne tombe pas pour autant dans l'oubli.

Le Rite Suédois et le Rite de Zinnendorf

Le Rite Suédois a été fondé dans les années 1750 par Eckleff avant d'être développé par celui qui deviendra roi de Suède sous le nom de Charles XIII, Charles de Sudermanie. Se référant à l'ordre du Temple, il emprunte également, quoique de façon plus légère, aux Rose-Croix.

Ses membres pratiquent la théurgie et proclament s'inscrire dans la tradition johannite, christianisme ésotérique qui affirme se baser sur les préceptes secrets qu'aurait enseignés Saint-Jean l'Évangéliste. Au XIX[e] siècle, ce rite est présent dans les pays scandinaves.

Il en existe cependant une variante en Allemagne, appelée Rite de Zinnendorf. Elle a été fondée vers 1770 par l'homme dont elle tire son nom et auquel Eckleff aurait transmis des rituels.



Le Rite de Misraïm

De nombreuses théories existent sur les origines de ce rite. Certains pensent qu'il faut les chercher au sein de la franc-maçonnerie ésotérique qui se développe, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, dans le Comtat Venaissin. On dit aussi qu'il a vu le jour à la fin du même siècle, sur le territoire vénitien (Cagliostro aurait pu jouer un rôle dans cette naissance) puis qu'il s'est étendu dans le royaume de Naples, au sein de loges franco-italiennes.

Ce qui ne fait aucun doute, c'est que la première loge française est créée à Paris, vers 1814, par trois militaires : les frères Bédarride. Apparemment, ils auraient rencontré un certain succès, attirant des francs-maçons tels que le Comte Muraire ou Thory et, par leur entremise, des frères du rite écossais. Toutefois, la chute de Napoléon I[er] et les coupes sombres dans l'armée qui lui sont consécutives privent d'emploi les Bédarride. Pour subsister, ils tentent de gagner de l'argent grâce à leurs activités maçonniques, pratique qui amène certains membres à quitter le rite de Misraïm. Celui-ci subsiste toutefois quelques années. Mais, en 1822, il est interdit par les autorités qui ordonnent la fermeture des loges (alors une dizaine) et confisquent l'essentiel de ses archives, au motif qu'il a abrité des réunions politiques rassemblant des républicains et des libéraux hostiles à la Restauration.

Après la révolution de juillet 1830 et l'accession au trône de Louis-Philippe I[er], des démarches sont entreprises auprès du gouvernement pour le rétablissement du rite. Celui-ci est autorisé en 1831 et reçoit notamment le concours d'un dénommé Morrisson (1780-1849), Écossais ayant servi comme médecin dans l'armée anglaise et s'étant installé à Paris en 1822. Toutefois, seules quatre loges se rétablissent, toutes situées dans la capitale. Une nouvelle période de crise s'ouvre en 1848. Elle est due en particulier au chef du rite, Michel Bédarride, qui se fait des ennemis à cause de son autoritarisme et de ses pratiques peu courantes dans le domaine financier, si bien que certains membres quittent l'organisation et créent la Loge Jérusalem des Vallées Égyptiennes, affiliée au Grand Orient de France. D'autre part, cette obédience semble avoir été en conflit avec le rite de Misraïm.

En 1856, quelque temps avant son décès, Michel Bédarride choisit pour le remplacer un certain Hayère. Girault prend sa suite en 1876, Osselin vers 1884, puis c'est au tour de son fils, Jules Osselin, d'assurer la relève en 1887. Le rite compte alors deux juridictions : l'une italienne, indépendante, l'autre française. En 1889, quinze loges sont rattachées à cette dernière : l'essentiel se trouve

en France (trois dans la capitale et huit dans le reste du pays), mais quatre existent à l'étranger (deux à New York, les autres à Alexandrie et à Buenos Aires). En 1899, Jules Osselin ferme les portes de la Grande loge Misraïmite. Entre-temps, de nombreux membres du rite, notamment dans les pays anglo-saxons et en Italie, se sont ralliés au Rite de Memphis-Misraïm nouvellement créé.

Du Rite de Memphis au Rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm

Après avoir été chassé du Rite de Misraïm, Marconis de Nègre (1795-1868) décide de fonder sa propre organisation. Naît ainsi, en 1838, le Rite de Memphis dont il est Grand Maître et Grand Hiérophante. Si le nouvel ordre ne connaît qu'une expansion limitée (il comprend tout au plus une demi-douzaine de loges), il parvient à s'implanter dans plusieurs pays comme l'Égypte, les États-Unis ou la Roumanie. En 1841, les autorités françaises l'interdisent : les frères Bédarride, qui dirigent le rite rival de Misraïm, l'ont en effet dénoncé comme proche des républicains, ce que ne saurait tolérer la Monarchie de Juillet. En 1862, le chef du Grand Orient de France, le maréchal Magnan, en appelle à l'union de la franc-maçonnerie dans l'Hexagone. Marconis de Nègre n'est pas insensible à cette demande : il propose que les loges du Rite de Memphis s'affilient au Grand Orient de France, ce qui se concrétise avant la fin de l'année.

Par la suite, le Grand Collège des Rites de cette obédience reconnaît officiellement le Souverain Sanctuaire de Memphis installé aux États-Unis. Avec Harry J. Seymour comme Grand Maître, cette organisation connaît un important essor dans ce pays comme à l'étranger, notamment dans les îles britanniques pour lesquelles un autre Souverain Sanctuaire est établi. Il est dirigé par John Yarker qui, en 1881, échange des chartes avec le rite réformé de Misraïm de Pessina, alors dirigé par Garibaldi. Apparaît ainsi une nouvelle structure : le Rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm, dont le Grand Hiérophante est d'abord Garibaldi, jusqu'à sa mort en 1882.

Le Rite Ancien et Primitif de Memphis-Misraïm, qui affirme compter le Rite Primitif parmi ses ancêtres, possède 97 (ou 99) grades, présentés comme « cabalistiques » et « mystiques ».

Ils forment un système où se font sentir deux influences : d'une part celle d'un hermétisme s'inspirant de l'Égypte et de la Grèce antiques, d'autre part celle du gnosticisme. D'ailleurs, par son histoire comme par ses rites, cet ordre est allié à l'Église catholique gnostique.

L'occultisme

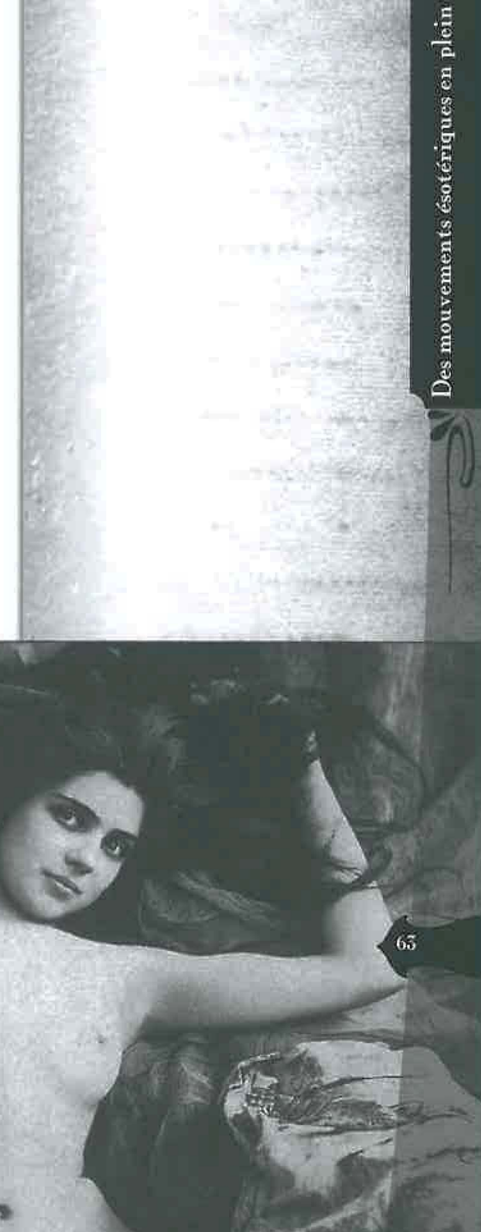
En 1842, le *Dictionnaire des mots nouveaux* de Jean-Baptiste Richard de Radonvilliers mentionne déjà le terme « occultisme ». Toutefois, c'est en 1856 qu'il acquiert une bonne part de sa signification et qu'il entre dans la postérité : il est utilisé cette année-là par Éliphas Lévi dans son célèbre ouvrage, *Dogme et rituel de la haute magie.* En étudiant les doctrines secrètes des Chaldéens, des Égyptiens et des Hébreux, Lévi espère trouver des bases pour fonder une nouvelle science qui unirait à nouveau religion et sciences naturelles.

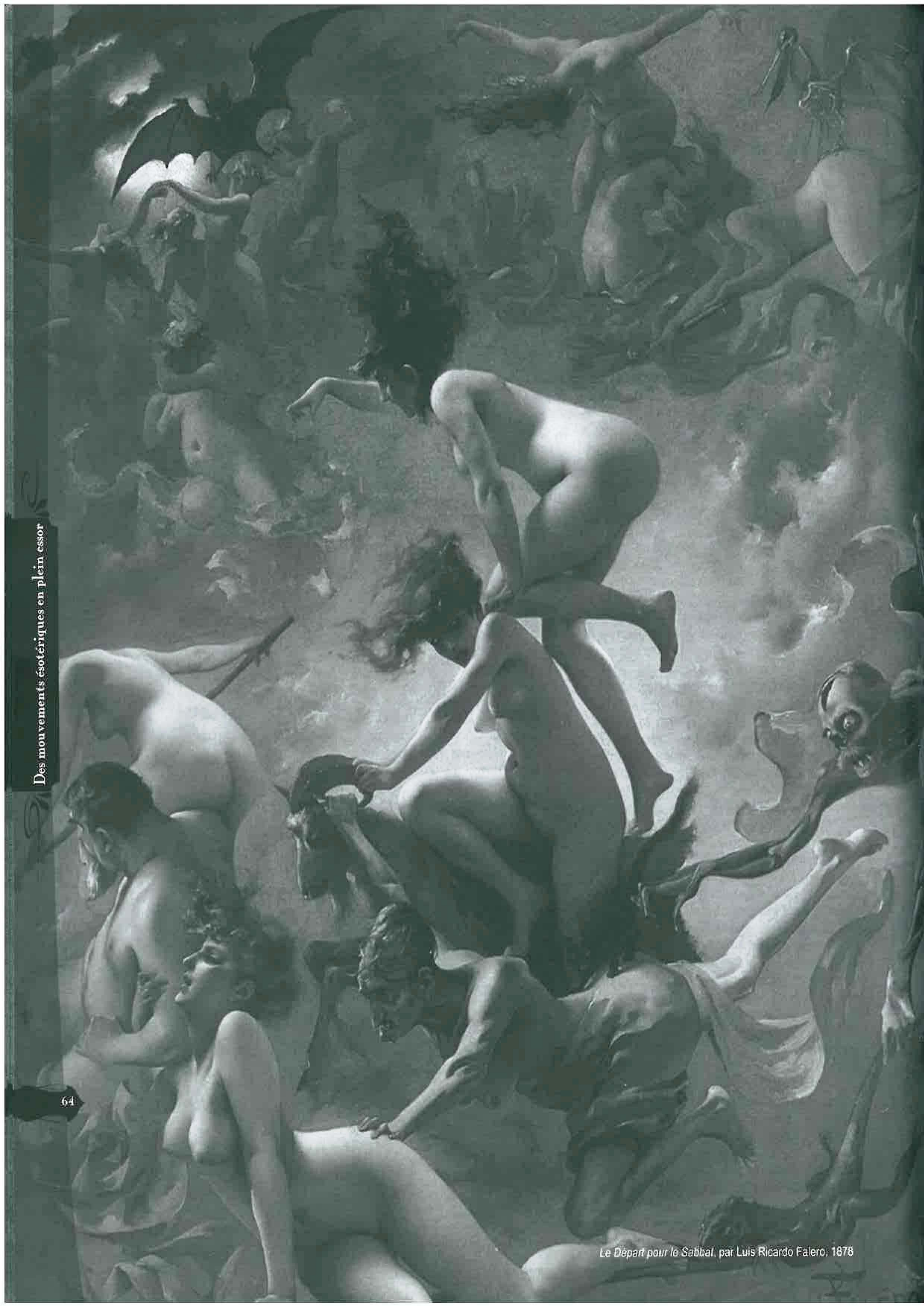
Durant ses heures de gloire, à partir de 1880, l'occultisme dispose de ses propres organisations et de nombreux partisans : pour ceux-ci, il est un moyen de lutter contre le rationalisme et le matérialisme, principes sur lesquels s'est bâtie une froide modernité qu'ils refusent. En quête de spiritualité, ils essaient de ressusciter les anciennes initiations dans l'espoir d'accéder aux antiques savoirs auxquels elles donnent accès.

Principes et pratiques du mouvement occultiste

Des origines illustres mais mystérieuses

Pour fonder leur légitimité, nombre d'organisations occultistes revendiquent une filiation avec des groupes initiatiques disparus dont elles auraient retrouvé les traces, des textes surtout. Ces affirmations sont en général difficiles à vérifier, comme dans le cas de la Golden Dawn dont les dirigeants expliquent avoir échangé des lettres avec une dénommée Anna Sprengel, femme entourée de mystère censée posséder de vieux documents traitant des rosicruciens allemands.





Le Départ pour le Sabbat, par Luis Ricardo Falero, 1878

Ces organisations ressentent aussi le besoin de se référer à une certaine forme d'autorité et, ce faisant, se retrouvent face à une contradiction difficile à résoudre : elles veulent souvent garder ladite autorité secrète, afin qu'elle échappe à la critique, tout en l'utilisant comme dernier recours en cas de grave conflit. Il en existe trois types principaux.

Il peut s'agir de textes : pour créer l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix, le Sâr Péladan s'appuie sur une ancienne initiation rosicrucienne toulousaine ; Papus, lui, affirme posséder depuis 1882 une initiation rédigée par Louis Claude de Saint-Martin, et c'est sous le patronage de celui-ci qu'il place l'ordre martiniste.

Il est aussi question de personnalités vivantes dont on se garde bien souvent de divulguer l'identité précise, comme dans le cas de la Société théosophique : Madame Blavatsky affirme en effet recevoir ses instructions via des lettres « précipitées » envoyées par des mahatmas du Tibet. Néanmoins, ces personnalités sont quelquefois clairement identifiées : ainsi Papus et Emmanuel Lalande se déclarent-ils, dans le domaine de la médecine occulte, les élèves de Maître Philippe, célèbre guérisseur lyonnais. Autre exemple : dans les années 1890, alors qu'on pense assister à une véritable vague de satanisme, les revues mêlant occultisme et influences socialistes, telle l'*Étoile* fondée en 1889 par Albert Jounet (elle disparaît en 1895), se réfèrent à des prêtres soutenant posséder, grâce à leur statut, des pouvoirs de désenvoûtement et de guérison (convictions qui leur valent fréquemment des ennuis avec leurs supérieurs). Dernière forme d'autorité : les entités spirituelles ou les âmes d'illustres personnages historiques. Lady Caithness, duchesse de Pomar (1832-1895), qui dit être guidée par Mary Stuart (voire même être sa réincarnation), annonce la venue d'une ère nouvelle placée sous l'égide de maîtres rassemblés dans le Cercle de l'Étoile. Elle tient un salon fort prisé où des séances de spiritisme sont organisées. En 1888, au cours de l'une d'elles, Jules Doinel, archiviste féru d'occultisme et passionné par les Cathares, se voit nommer patriarche gnostique par l'esprit du dernier évêque de Montségur, Guilhabert de Castres. Fort de cette légitimité, il fonde en 1890 l'Église gnostique universelle, mouvement auquel se joindront bien des occultistes.

L'occultisme, un assemblage hétéroclite

Au XVI[e] siècle, dans sa célèbre *De occulta philosophia*, Corneille Agrippa avait opéré une synthèse savante de divers enseignements ésotériques : il s'inscrivait ainsi dans une démarche commune aux humanistes, celle visant à retrouver le savoir perdu de l'Antiquité.

L'occultisme apparaît comme un prolongement de cet effort même si, souvent moins érudit, il revêt des formes plus populaires, plus accessibles.

Les occultistes se penchent ainsi sur tous les courants initiatiques et ésotériques ayant existé en Occident, qu'ils soient alchimiques, astrologiques, gnostiques, hermétiques, kabbalistiques, magiques ou encore pythagoriciens. Certains s'intéressent également à ceux venus d'Orient, à l'instar des membres de la Société théosophique. D'ailleurs, dans un premier temps, les deux mouvements sont relativement proches. Mais Papus finit par couper les ponts avec les disciples de Madame Blavatsky, opposant leur doctrine orientalisante à celle de l'occultisme qui, selon la manière dont il l'envisage, s'appuie sur une « tradition helléno-chrétienne occidentale ».

Autre centre d'intérêt : les traditions populaires, les légendes et les procédés magiques des devins et des guérisseurs. Dans son *Dictionnaire des sciences occultes* (1846-1852), Collin de Plancy rassemble un grand nombre de recettes allant de pair avec le culte des saints. À la fin du siècle, de nombreux occultistes les utilisent. C'est le cas de Papus qui, par exemple, aborde ce type de pratiques dans son *Traité élémentaire de magie* publié en 1893. Son exemple est imité par la plupart des membres de deux organisations qu'il dirige, le Groupe indépendant d'études ésotériques et l'École hermétique, qui s'inspirent du fonctionnement des universités, leurs étudiants se voyant accorder des diplômes. Fondée en 1888, la revue l'*Initiation* ouvre également ses colonnes à ces recherches, publiant notamment des articles de l'alchimiste Albert Poisson (1869-1894) qui travaille, entre autres, sur les propriétés thérapeutiques des plantes.

Enfin, les occultistes s'intéressent aux sciences alors en train de naître et dont ils espèrent qu'elles permettront de mener à bien la synthèse spirituelle à laquelle ils aspirent : l'hypnose leur plaît parce qu'elle permet de s'aventurer dans l'inconscient des hommes, la sociologie parce que sa démarche puise dans diverses disciplines. Ils sont également attentifs aux progrès des sciences plus anciennes. Ceux de l'astronomie entraînent l'apparition de nouvelles réflexions sur la migration des âmes et la possibilité qu'existent de multiples mondes habités : en ce domaine, Jean Reynaud ouvre la voie avec son livre intitulé *Terre et ciel* (1854) et Camille Flammarion s'engage bientôt à sa suite.

De manière générale, chaque découverte (comme celles de Pierre et Marie Curie) amène les occultistes à s'interroger sur la science, son objectif et son avenir.

Le Cercle magique, de John William Waterhouse, 1886

Les occultistes et la société

Si elles réservent certains de leurs secrets aux seuls initiés, les organisations occultistes sont en partie publiques : ni elles ni leurs membres ne cherchent généralement à se cacher. Au contraire, ces derniers occupent une place réelle au sein de la société et tentent de mettre à profit leurs activités pour y être reconnus. Ils donnent donc des conférences, participent à des mondanités ou les organisent eux-mêmes ; le Groupe indépendant d'études ésotériques est ravi lorsque ses réunions attirent de grandes personnalités parisiennes, tandis que la volonté d'être admis dans leurs cercles est l'une des raisons qui poussent Papus à publier des livres de vulgarisation et à fonder différents groupes.

Dans les pays où la société est particulièrement rigide, comme en Grande-Bretagne, les occultistes désireux de s'y élever mettent en avant les noms et les titres prestigieux qu'ils ont obtenus grâce à leur initiation : ainsi Mathers se fait-il appeler comte de Mac Gregor de Glenstrae, appellation qui figure sur son certificat de Maître Maçon.

Toutefois, les activités publiques des occultistes ne se réduisent pas, loin s'en faut, à la seule quête de reconnaissance sociale : ils participent ouvertement aux grands débats de leur époque, car ils entendent agir sur le monde. Ils sont en effet nombreux à défendre une forme particulière de socialisme, un socialisme imprégné de spiritualité qui a pour but de soustraire le peuple au matérialisme sans cesse grandissant.

En France, au sein du Cercle de l'Étoile (1889-1895), Albert Jounet s'attelle à cette tâche en compagnie de théosophes, d'écrivains (dont Catulle-Mendès) et de prêtres dont les convictions modernistes leur ont valu les foudres de la hiérarchie catholique. Quant aux projets de « synarchie » de Saint-Yves d'Alveydre, ils sont présentés à la chambre des députés et au Sénat par l'entremise de pétitions et d'articles de journaux. Dans ce cas comme dans le précédent, les efforts des occultistes ne sont guère couronnés de succès.

Particulièrement excentrique, le Sâr Péladan met en danger son avenir d'écrivain en publiant dans la presse une foule d'articles contenant des conseils – sinon des ordres – aux cardinaux et même des excommunications frappant des évêques.

Enfin, dans des pays comme la France ou l'Allemagne (dans une moindre mesure), les progrès de la laïcisation diminuent le poids de l'Église dans la sphère politique et favorisent ainsi les occultistes : le changement n'est pas assez radical pour permettre aux gouvernants de leur accorder ouvertement leur confiance ou de les nommer à des postes d'importance, mais il l'est suffisamment pour qu'ils les acceptent comme conseillers officieux. En la matière, Maître Philippe de Lyon est un précurseur, lui qui, au tout début du XXe siècle, est écouté par le Tsar de toutes les Russies.

Départ pour le Sabbat, d'Albert Joseph Pénot (1910)

Évidemment, en agissant – au moins partiellement – en pleine lumière, les organisations occultistes prêtent le flanc à la critique et les institutions intellectuelles comme religieuses ne se privent pas de les attaquer.

Alors que les recherches de Charcot et les progrès en matière de neurologie établissent de plus en plus clairement ce qui est du ressort des sciences classiques et ce qui ne l'est pas, l'Université se méfie sans cesse davantage de l'occultisme.

Pour les différentes Églises chrétiennes, les sociétés appartenant à ce courant sont équivalentes aux ordres francs-maçons et donc aussi condamnables qu'eux, notamment parce qu'elles imitent les dignités et les fonctions réservées au véritable clergé. La revue l'*Initiation* est ainsi mise à l'Index en 1891. Toutefois, des ecclésiastiques continuent à fréquenter les groupes occultistes dont beaucoup se proclament chrétiens et dont certains vont même jusqu'à affirmer leur soumission aux autorités religieuses.

L'unanimité n'est pas de mise, en ce domaine : des occultistes sont ouvertement anticléricaux, d'autres revendiquent leur foi chrétienne, d'autres encore hésitent entre les deux attitudes ou, parfois avec fracas, changent d'avis sur la question.

Tout aussi ambiguës sont les relations entre la franc-maçonnerie et l'occultisme. Papus a beau s'évertuer, il ne réussit jamais à être admis par les principales obédiences maçonniques et les groupes sous son influence sont engagés dans de vives polémiques avec le Grand Orient de France. Cependant, en Italie et en France, la laïcisation de la franc-maçonnerie change la donne : elle entraîne des schismes, pousse les maçons croyants à fonder de nouvelles loges qui, puisque l'Église leur demeure hostile, se tournent vers l'occultisme. Par exemple, après qu'en 1877 le Grand Orient de France eut abrogé l'obligation de se référer au Grand Architecte de l'Univers, Doinel crée à Orléans les Adeptes d'Isis-Monthyon.

Les conflits entre occultistes

Si la plupart des occultistes ont pour point commun de vouloir diffuser leurs théories et influencer la société, ils sont très loin de parler d'une seule et même voix. Aux différences de conceptions viennent s'ajouter des inimitiés personnelles et des conflits d'intérêts : combinés, prenant place dans un contexte politique et religieux tendu, ils aboutissent à des luttes fratricides qui compromettent la réalisation du but poursuivi par les différentes parties.

Une source importante d'oppositions tient au fait que les occultistes ont ouvert des débats enflammés sans parvenir à les apaiser et encore moins à les clore de manière définitive. Beaucoup se revendiquent héritiers d'antiques organisations initiatiques, certains regardent également du côté des ésotérismes orientaux, à une époque où ceux-ci demeurent mal connus et où les Européens ne disposent pas des clefs nécessaires à leur véritable compréhension.

Ce recours à des sources variées tant par leur ancienneté que par leur origine géographique soulève une question cruciale, celle de l'importance qu'il faut accorder aux traditions issues de la Grèce antique et du christianisme. C'est parce qu'ils leur donnent un rôle majeur que certains occultistes s'éloignent, voire entrent en conflit avec la Société théosophique et ses théories orientalisantes.

Très attachée à la religion chrétienne – même si elle en a une vision bien particulière –, Anna Kingsord quitte l'organisation et fonde en Grande-Bretagne la puissante Hermetic Society (1884). L'ambitieux Papus, défenseur des conceptions occidentales, promoteur d'un Christ ésotérique, se brouille avec les fidèles de Madame Blavatsky : il use alors de son influence pour empêcher leur mouvement de se développer en France ; il agira de même, plus tard, avec d'autres occultistes. Cependant, certains reprennent contre lui des arguments apparentés, tel le Sâr Joséphin Péladan, fondateur d'un ordre rosicrucien catholique.

En France, un autre sujet va semer la discorde : le satanisme, pratique attribuée aux francs-maçons par une partie de leurs ennemis. Que les occultistes s'intéressent à ce sujet n'est en rien une nouveauté : en 1853, dans *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques*, Jules Eudes de Mirville affirme que toutes les manifestations surnaturelles sont d'origine infernale et, ce faisant, il s'attire les critiques d'Éliphas Lévi, lequel, grâce à la kabbale, est convaincu de connaître la véritable nature du mal.

Toutefois, à l'approche du XX^e^ siècle, alors que beaucoup croient qu'une véritable épidémie de satanisme est en train de sévir, les occultistes s'emparent du thème non seulement pour en donner des explications théoriques, mais aussi pour l'utiliser comme une arme dans les conflits qui les opposent les uns aux autres, comme une accusation visant à stigmatiser leurs adversaires.

Un exemple fameux est fourni de 1891 à 1893 par la « guerre des mages », selon l'expression employée par l'écrivain Joris-Karl Huysmans. Les pratiques de l'abbé Boullan, installé à Lyon, ont attiré l'attention des occultistes parisiens. Oswald Wirth les décrit à Stanislas de Guaïta, dont il est le secrétaire, et ce dernier ne les apprécie guère. En conséquence, son Ordre kabbalistique de la Rose-Croix choisit de juger Boullan : l'abbé ne se présente pas devant son « tribunal », ce qui ne lui épargne pas une sévère condamnation.

La guerre vient de débuter. Maurice Barrès affirme avoir vu son ami Guaïta modeler une figurine de cire à l'image de Boullan et la percer d'une aiguille. Il raconte également que le Lyonnais tente de riposter grâce à un maléfice visant les yeux de Guaïta. Mais ce sortilège, par choc en retour, frappe son lanceur : sentant venir le coup, l'occultiste parisien avait pris ses précautions.

Si Stanislas de Guaïta possède des alliés, Boullan n'en est pas non plus dépourvu. Il compte parmi ses défenseurs Huysmans qui, l'ayant rencontré et apprécié, le décrit d'une façon très positive, sous le nom du docteur Johannès, dans son roman *Là-bas* (1891). Quand Boullan succombe brutalement en 1893, l'écrivain n'a pas de doute et accuse l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix de l'avoir tué.

La sorcière allant au Sabbat, de Luis Ricardo Falero, 1880

Le conflit se conclut par un double duel sans gravité : Huysmans et Jules Bois affrontent Guaïta et Papus. Mais la guerre est-elle réellement terminée, comme beaucoup le croient alors ? Pas tout à fait, si l'on se réfère aux adeptes de Boullan : lorsque Guaïta décède à son tour, en 1897, ils considèrent que leur défunt maître vient d'exercer sa vengeance posthume.

Éliphas Lévi, une référence incontournable

Vie d'Éliphas Lévi

Né en 1810, Alphonse-Louis Constant est le fils d'un cordonnier parisien. Devenu très vite orphelin, il connaît la misère du quartier Saint-Sulpice et, plus largement, d'un Paris en proie à de nombreux troubles.

Il se destine d'abord à la carrière religieuse : il intègre le séminaire de Saint-Sulpice et reçoit l'enseignement de l'abbé Frère-Colonna qui, en théologie, s'intéresse à la régénération et, en philosophie, au progrès de l'histoire. En 1836, devenu diacre, Constant quitte l'établissement. Débute alors ce que l'on peut appeler sa période révolutionnaire : s'investissant dans les courants humanistes et utopistes, il rencontre en 1838 Flora Tristan, une socialiste dont il devient bientôt l'ami ; il travaille également avec Alphonse Esquiros dans le cadre d'une revue pour laquelle il réalise des dessins fort remarqués. Toutefois, l'idée d'être ordonné prêtre ne l'a pas tout à fait quitté. Il ne l'abandonne qu'après une retraite à l'abbaye de Solesmes, entre 1839 et 1840, durant laquelle il s'est intéressé aux ouvrages des gnostiques et de Madame Guyon, une mystique française (1648-1717).

Eliphas Levi

Les mois suivants, alors qu'il travaille comme surveillant au collège de Juilly dont les responsables lui font subir des mauvais traitements, il écrit *La Bible de la liberté*. Publié en 1841, l'ouvrage fait aussitôt scandale et conduit peu après Constant devant un tribunal qui le condamne comme révolutionnaire et disciple de Lamennais. Devant purger une peine de huit mois de prison – il est envoyé dans l'établissement même où ce dernier est incarcéré –, il lit les œuvres de Swedenborg. Libéré, il réalise en 1843 des illustrations pour des ouvrages d'Alexandre Dumas ; la même année, il publie *La Mère de Dieu* qui décrit sa jeunesse malheureuse. En 1845 paraît *Le Livre des larmes* où, pour la première fois, il présente des conceptions ésotériques. En 1847, *La Voix de la famine* lui vaut six mois de prison, alors qu'il n'en est pas le vrai auteur. S'ensuit la révolution de 1848 : les nouvelles libertés qu'elle instaure – temporairement – permettent à Constant de diriger un club et une revue.

Cependant, le conservatisme grandissant de la IIe République le conduit à abandonner sa carrière de journaliste et à débuter la seconde phase de son existence, vouée celle-là à l'ésotérisme. En 1851, Constant participe au *Dictionnaire de littérature chrétienne* de l'abbé Migne. Il est également probable qu'il rencontre Josef Hoëné-Wroński, philosophe et mathématicien polonais ; en tout cas, profondément marqué par ses idées, il s'ouvre à la pensée mathématique et au messianisme napoléonien. Adoptant le pseudonyme d'Éliphas Lévi, sous lequel il restera célèbre, il gagne Londres en 1854. Là, il fait la connaissance d'Edward Bulwer-Lytton avec lequel il pratique le spiritisme : ensemble, ils auraient notamment évoqué l'esprit d'Apollonius de Tyane.

Après son retour en France, il publie *Dogme et rituel de la haute magie* (1854-1856) qui marque le début de son succès. En 1859, la parution d'*Histoire de la magie* lui donne une dimension sans précédent puisque, impressionnés par le livre, la majorité des ésotéristes français vont se grouper autour de lui : on peut citer, entre autres, Paul Auguez, Pierre Christian, Henri Delaage, Adolphe Desbarolles, Henri Favre, Jean-Marie Ragon ou encore Fernand Rozier – qui jouera le rôle d'intermédiaire entre Lévi et Papus.

Baphomet, dessiné par Éliphas Lévi

Après avoir publié *La Clef des grands mystères* (1861), Éliphas Lévi passe plusieurs mois à Londres en compagnie de Bulwer-Lytton. Il est accepté parmi les francs-maçons du Grand-Orient mais la lassitude remplace bientôt son prime enthousiasme.

D'autres œuvres paraissent au cours des années suivantes : *Fables et symboles* (1862), abordant le symbolisme chez Pythagore, dans les Évangiles apocryphes et dans le Talmud, puis *La Science des esprits* (1865) qui suscite de vives critiques ; parallèlement, il écrit *Le Livre des splendeurs* qui, publié seulement après sa mort, porte principalement sur la Kabbale du Zohar.

À la même époque, Éliphas Lévi rencontre la fille de l'écrivain Théophile Gauthier, Judith, qui devient son élève ; le mari de cette dernière, Catulle-Mendès, lui permet de connaître Victor Hugo (qui salue ses talents d'écrivain) ainsi que, peut-être, Stanislas de Guaïta, lequel lira par la suite ses écrits et se fera un devoir de diffuser son enseignement.

Ses théories

Avant de devenir Éliphas Lévi, Alphonse-Louis Constant s'appuie sur les traditions gnostiques pour réfléchir au statut de la femme. Il présente ses conclusions dans *L'Assomption de la Femme* (1841) et *La Mère de Dieu* (1844) : pour lui, l'avènement du Saint-Esprit promis par la Bible sera en fait le triomphe de l'aspect féminin de Dieu.

La femme de cette fin de deuxième millénaire, soumise à maintes souffrances, donnera naissance à un nouveau Christ destiné à venger les peuples opprimés et à réaliser la promesse du Royaume éternel. Cependant, ce sont surtout ses œuvres ultérieures qui marquent ses contemporains et exercent, pour des décennies, une grande influence.

Pour Éliphas Lévi, la société peut trouver le réconfort dans les arts magiques trop longtemps obligés de se cacher à cause de l'hostilité des pouvoirs en place.

Avec *La Clef des grands mystères* et l'*Histoire de la magie*, deux de ses principaux ouvrages, il se sert de la kabbale (pour lui la forme la plus aboutie de la connaissance ésotérique) pour apporter un éclairage nouveau à l'astrologie, à l'hermétisme, aux légendes populaires ou encore au tarot, autant de traditions qu'il rassemble pour former un nouveau système ésotérique. Celui-ci propose une conception du monde qui s'appuie sur la doctrine traditionnelle des correspondances et des analogies : l'univers forme un grand tout, chacune des parties qui le composent est analogue aux autres et comporte donc un ensemble d'éléments similaires aux leurs ; entre les éléments correspondants de chaque partie, il existe des correspondances, des liens à la fois symboliques et réels.

S'opposant ainsi au spiritisme naissant qui développe une vision dualiste du monde (le nôtre serait différent de celui des esprits), Éliphas Lévi défend une conception unitaire où esprit et matière ne forment qu'une seule et même réalité. Aussi ne cherche-t-il pas à faire venir d'un autre univers les âmes des défunts : il s'intéresse aux anges, aux esprits intermédiaires et aux autres entités qui peuplent notre monde unique. Il souhaite également réconcilier la science et les sciences occultes en une large synthèse susceptible d'aboutir à des développements riches de potentiel.

Et s'il dissuade ses élèves de recourir aux aspects pratiques de la magie, s'il s'avère moins porté sur l'expérimentation que nombre de ses contemporains, il ne s'investit pas moins dans ces domaines.

En effet, même s'il s'adapte peut-être en cela à l'atmosphère de son époque, il s'intéresse moins à l'interprétation des textes, aux théories sur la naissance de l'Univers (cosmogonie) et sur sa fin (eschatologie) qu'à l'étude des lois qui le régissent (cosmologie) et aux expériences.

C'est d'ailleurs à lui que l'on doit sinon l'invention, au moins la popularisation du terme « occultisme » pour désigner la dimension pratique de l'ésotérisme, celle qui se consacre aux preuves concrètes du surnaturel.

Bien sûr, sa piètre maîtrise de l'hébreu et les conséquences que cela entraîne sur sa connaissance de la kabbale réduisent l'apport théorique des œuvres d'Éliphas Lévi. Cela ne l'empêche pas, pour autant, de jouer un rôle majeur : considéré par beaucoup comme un visionnaire, il exerce une grande influence sur les ésotéristes de son temps.

Et quelques décennies plus tard, à la Belle Époque, que ce soit en France ou en Angleterre, rares seront les occultistes à ne pas se proclamer ses disciples.

Fabre d'Olivet, une autre source de l'occultisme moderne

Fils de protestants cévenols, Antoine Fabre d'Olivet est né en 1768. Dans la deuxième moitié des années 1790, la faillite de l'entreprise familiale le conduit à chercher sa subsistance dans le journalisme et la littérature ; il trouve également un travail au ministère de la Guerre (il est mis à la retraite en 1810). En 1795, il lit la *Philosophie de la Nature* de Delisle de Sasles, livre paru en 1769 qui exerce sur lui une indéniable influence. Cependant, l'événement déterminant de son existence se produit vers 1800 : Julie Marcel, une femme dont il s'était épris avant qu'elle ne décède, se manifeste à lui. Profondément marqué par ce phénomène surnaturel, il devient magnétiseur et, même si les méthodes qu'il emploie nous sont peu connues, il affirme pouvoir soigner les sourds-muets. Quelque temps avant sa disparition en 1825, il fonde un groupe paramaçonnique, la Vraie Maçonnerie : la symbolique du Temple de Salomon y est remplacée par celle de la « Céleste culture », essentiellement basée sur les travaux agricoles, et les membres y pratiquent le magnétisme. Fabre d'Olivet présente les rituels et les buts de son ordre dans *La Vraie maçonnerie et la Céleste Culture.*

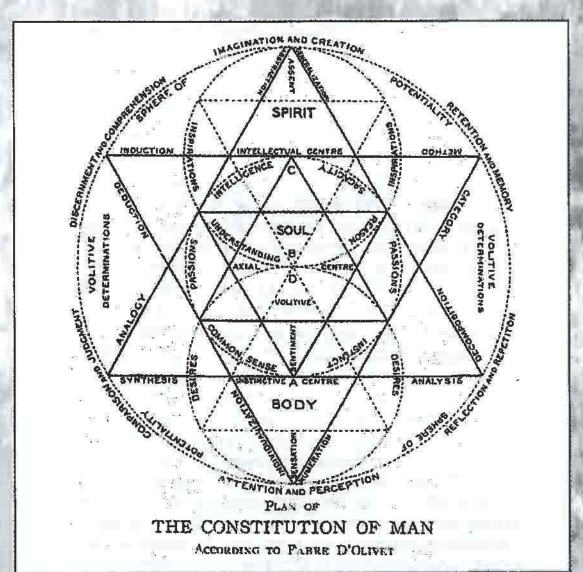
Cependant, il est surtout connu pour son œuvre théorique : si elle n'est guère scientifique, elle impressionne par son ampleur et sa créativité. Contrairement aux apparences, et quoiqu'il soit anti-chrétien, il ne défend pas le polythéisme, croyant plutôt en une Unité se manifestant de diverses manières. Ce sont ces manifestations que vénéraient les cultes païens d'autrefois. Aussi la Bible gagnerait-elle à être comparée à certaines traditions anciennes (mythologie scandinave, orphisme...) ou aux traditions orientales (dont le bouddhisme). Fasciné par l'Asie, Fabre d'Olivet est d'ailleurs l'un des auteurs romantiques qui contribuent le plus à diffuser les philosophies orientales. Il consacre aussi des livres aux arts (surtout à la musique et à la poésie) qu'il considère comme les moyens d'expression idéaux des initiés.

Dans *La Langue hébraïque restituée*, ouvrage terminé dès 1810 mais qui, à cause de l'hostilité de Napoléon envers son auteur, devra attendre la Restauration pour être publié (1816-1817), Fabre d'Olivet s'intéresse au langage. Selon lui, la Genèse a été mal interprétée car l'hébreu originel, qu'il dit proche de l'ancien égyptien, a été perdu. Il affirme que le langage repose sur une force spirituelle, que les mots sont des êtres vivants et que les choses sont dotées d'un nom naturel. En examinant les textes, en traduisant la Genèse à sa manière, et bien que la kabbale lui soit presque étrangère, il cherche à rassembler tous les savoirs (scientifiques, moraux, métaphysiques) en une science absolue, à la puissance incommensurable, qui était d'après lui connue des Anciens.

Cette démarche est encore plus évidente dans *Les Vers dorés de Pythagore* (1813) où, à partir de commentaires sur des vers grecs, il présente une bonne part de ses théories. Insistant d'une part sur l'importance de la théosophie et de la philosophie, d'autre part sur l'universalité de la tradition, il développe particulièrement une théorie du Tertiaire. De la Providence, qui concerne le présent, émanent deux principes qui lui sont soumis : le Destin, s'appliquant au passé, et la Volonté, liée au futur. Ensemble, ils forment un autre principe, la Divinité ou Quaternaire pythagoricien.

Dans *L'Histoire philosophique du genre humain* (1822 et 1824), Fabre d'Olivet applique ses concepts au passé, partant des origines pour arriver à la Révolution française. Il accorde une large place à la nature triple de l'homme (il est corps, âme et esprit) qui se manifeste dans la mémoire, le jugement et l'imagination, tous trois coiffés par la Volonté, unité fondamentale. Plus encore, il met en œuvre sa loi du Ternaire universel : l'histoire est un affrontement entre le Destin (Fabre d'Olivet le relie à la vie instinctive) et la Volonté (il parle également de règne hominal, y incluant la vie animique) ; leur lutte est ponctuée d'interventions salvatrices et stabilisatrices de la Providence (qui se manifeste notamment dans la vie intellectuelle). Sa vision de l'histoire est cyclique sans que cela exclue le progrès ; il minimise la chute d'Adam mais reconnaît que cet événement cache l'explication de l'origine du mal, et la Rédemption ne joue pas pour lui un rôle majeur.

Fabre d'Olivet meurt en 1825. Longtemps, sa notoriété reste limitée : il souffre de la concurrence d'autres philosophes de l'Histoire plus connus, du succès de l'orientalisme et des progrès du rationalisme et des valeurs démocratiques (lui-même est un partisan de la théocratie). Toutefois, en 1889, Édouard Schuré publie *Les Grands Initiés*, livre où il montre toute son admiration pour lui. Dès lors, Fabre d'Olivet connaît un succès grandissant et ses œuvres influencent de nombreux occultistes parmi lesquels Saint-Yves d'Alveydre, qui s'inspire de lui au point parfois de le plagier, ou encore Barlet, Guaita, Papus, Péladan, Sedir...



La constitution de l'homme, selon d'Olivet

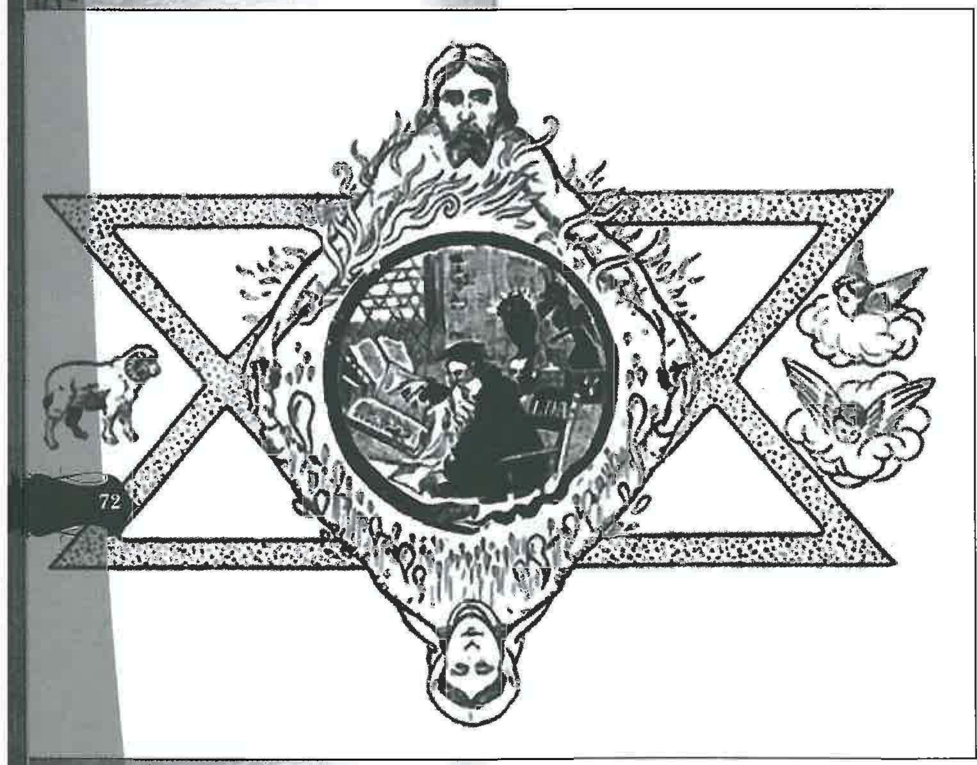
Saint-Yves d'Alveydre et la synarchie

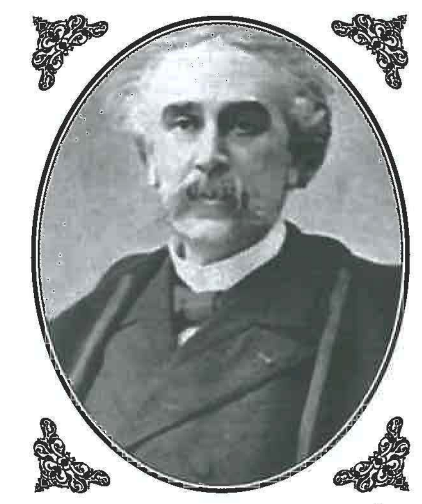
Biographie

Né en 1842, Alexandre Saint-Yves, auquel l'État de Saint-Marin conférera le titre de marquis d'Alveydre en 1880, est le fils d'un médecin aliéniste parisien. Turbulent, indiscipliné, il est un temps placé dans la maison de redressement (on dit alors de « réinsertion ») de La Mettray, non loin de Tours. Le jeune garçon est très marqué par le fondateur de l'établissement, Frédéric Auguste de Metz, et le christianisme de celui-ci jouera un rôle important dans le développement de ses idées. Devenu très tôt militaire, Saint-Yves entreprend des études à l'école de médecine navale, à Brest. Par la suite, comme il a attrapé la variole durant son service, l'armée lui accorde un congé. Éprouvant une profonde admiration pour Victor Hugo, il décide en 1863 de rejoindre Jersey où l'écrivain, hostile à Napoléon III, vit exilé. Sur cette île, Saint-Yves subsiste en donnant des cours scientifiques ; il consacre également beaucoup de son temps à s'instruire, et c'est à cette époque qu'il découvre l'œuvre de Fabre d'Olivet.

Elle l'influence énormément, au point qu'on l'accuse souvent de l'avoir tout bonnement plagiée dans ses travaux ultérieurs ; néanmoins, il existe entre les deux auteurs de vraies différences, la pensée de Saint-Yves étant par exemple empreinte de christianisme et de préoccupations sociales. En 1870, après qu'eut éclaté la guerre franco-prussienne, il rejoint les troupes hexagonales et est blessé durant les combats. Une fois le conflit terminé, il obtient un poste au Ministère de l'Intérieur.

La synarchie





Saint-Yves d'Alveydre

Il le quitte en 1878 : l'année précédente, il a épousé la comtesse de Keller (1825-1895) dont la fortune lui permet de se consacrer autant qu'il le désire à ses recherches et à ses écrits. C'est dans cette même décennie 1870 que paraissent ses premiers livres. En 1874, il publie *Le Retour du Christ*, ouvrage d'ésotérisme chrétien où il évoque l'intervention de la vierge Marie qui ramènera des cieux l'esprit de Jésus, provoquant ainsi une profonde transformation de la vie terrestre, notamment en ce qui concerne l'ordre social. C'est à ce changement que Saint-Yves s'intéresse avant tout et ce, dans des domaines très variés.

En 1877, année où ses poésies sont éditées dans un recueil intitulé *Testament lyrique*, il publie les *Clefs de l'Orient*, proposant une entente entre les trois grandes religions monothéistes pour régler la « question d'Orient », tensions provoquées par le déclin de l'Empire Ottoman. Il travaille aussi sur les algues, cherchant à s'en servir sur le plan industriel, déposant plusieurs brevets et écrivant *De l'utilité des algues marines* (1879). Il pratique encore l'alchimie, épuisant ce faisant une bonne part de l'argent de son épouse.

Un système unitaire : la synarchie

Cependant, le travail de Saint-Yves sur la grande transformation à venir se focalise surtout sur l'élaboration d'une notion : la synarchie.

Il s'agit d'un système destiné à instaurer la paix et l'harmonie universelles, ce qui implique de reconnaître les trois grands pouvoirs (politique, économique et spirituel), comme ils l'étaient dans l'empire indien de Ram : décrit par Fabre d'Olivet, cet État mythique s'étendait jusqu'à l'Égypte, là où Moïse obtint son savoir. Saint-Yves d'Alveydre définit peu à peu ses théories au travers d'une série de textes à l'attention de tous les grands corps d'Europe.

Deux paraissent en 1882. La *Mission des souverains* présente l'histoire des gouvernements de la chrétienté et propose la création, sur le continent, de la synarchie appuyée sur le principe du souverain pontificat, ce qui permettrait selon lui d'instaurer des rapports pacifiques entre les différentes sociétés et entre les hommes vivant en leur sein. Quant à la *Mission des ouvriers*, elle suggère à ceux-ci de s'organiser en dehors des partis politiques afin que puissent être créées trois chambres sociales.

En 1884 est publiée la *Mission des Juifs* où Saint-Yves d'Alveydre reprend les idées exposées par Fabre d'Olivet dans son *Histoire philosophique du genre humain*. Sortie des presses en 1886 mais véritablement publiée de manière posthume en 1910, la *Mission de l'Inde* est justifiée, selon son auteur, par l'enseignement d'un maître hindou dont il ne révèle toutefois jamais l'identité.

En 1887, la *France vraie* confère un support historique à la synarchie en dépeignant l'histoire des États généraux de la France d'Ancien Régime et en louant leur aspect démocratique (ils émettaient des doléances que le pouvoir devait ensuite transformer en lois). D'ailleurs, outre une autobiographie de l'auteur et une réflexion sur la naissance de ses théories, l'ouvrage contient également une description de ses tentatives pour que le gouvernement français crée un conseil rassemblant des représentants de tous les secteurs économiques du pays et habilité à émettre des vœux.

Si ceux qui reprendront plus tard le concept de synarchie lui conféreront les allures d'un complot, il n'a donc rien de secret à ses débuts, et Saint-Yves d'Alveydre, en toute lumière, multiplie les démarches pour tenter de l'établir, notamment au travers de pétitions adressées aux deux chambres. C'est sous son influence qu'en 1886, à la suite de l'instauration de la liberté d'association, Ferdinand Buisson, Chevreul, Hippolyte Destrem mais aussi des députés comme Paul Deschanel participent à la fondation d'un syndicat de la presse économique et professionnelle. Saint-Yves d'Alveydre établit également des liens avec le comte Arthur-Marie Dillon, proche du général Boulanger.

De manière générale, pour faire progresser ses idées, il tente de se faire des amis dans l'administration et les ministères, de mettre sur pied un véritable réseau.

L'Agartha et l'Archéomètre

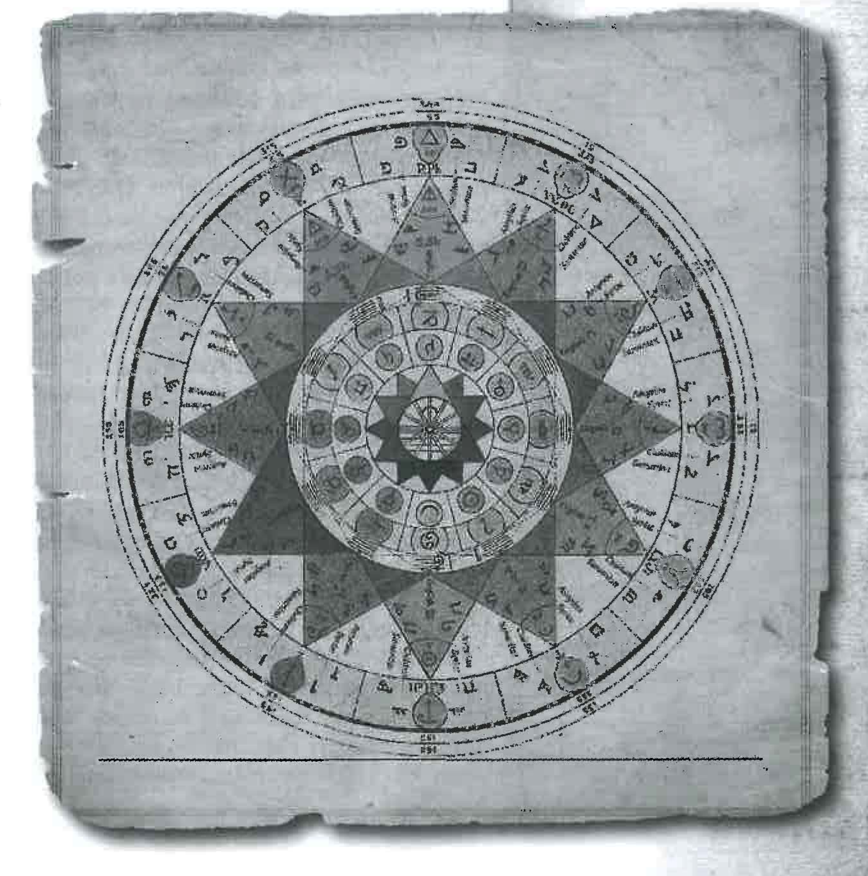
Saint-Yves d'Alveydre ne se définit pas comme un occultiste. Mais il côtoie des représentants de ce courant : il aurait connu Éliphas Lévi mais aussi Edward Bulwer-Lytton lors d'un voyage en Angleterre et, suite à la parution de la *Mission des Juifs*, il rencontre Papus. Et s'il réserve ses enseignements à un petit nombre d'élèves choisis avec lesquels il confère dans l'intimité de ses splendides hôtels particuliers, loin des cercles occultistes, une grande partie de ces derniers se proclameront ses fidèles.

Il faut dire que la synarchie repose malgré tout sur un secret ésotérique. Saint-Yves d'Alveydre affirme qu'existe l'Agartha, centre caché abritant le gouvernement du monde. Là auraient été conservés le principe des trois fonctions du brahmanisme originel (remontant à la nuit des temps) et le Vatan, la langue adamique. Dans l'*Archéomètre – Clef de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité – Réforme synthétique de tous les arts contemporains*, texte sur lequel il semble avoir commencé à travailler dans les années 1890 mais qui ne sera publié qu'après sa mort, Saint-Yves d'Alveydre affirme avoir reconstitué ce langage grâce à un système d'analogies qu'il expérimente par l'entremise de vibrations.

L'ouvrage constitue également une tentative de synthèse universelle des langues, des notes de musique ou encore des signes astrologiques.

Pas davantage qu'il ne forma de disciple ou ne créa de société, Saint-Yves d'Alveydre n'eut aucun maître, ne reçut aucune initiation. Toutefois, il paraît avoir eu des liens avec des Afghans, peut-être grâce à Edward-Robert Bulwer-Lytton (fils du fameux écrivain), diplomate à Kaboul et vice-roi des Indes.

L'Archéomètre



Papus et l'Ordre martiniste

La figure de proue de l'occultisme français

Fils d'une Espagnole et d'un Français, Gérard Encausse est né dans la péninsule ibérique en 1865. C'est cependant à Paris qu'il grandit et qu'il devient docteur en médecine. Avant même d'obtenir ce titre, il a décidé qu'il se battrait contre le scientisme de son temps, qu'il lui opposerait une nouvelle théorie s'inspirant des courants ésotériques occidentaux.

Bientôt, il adopte le pseudonyme de Papus, nom d'un esprit qu'il a découvert dans le *Nyctameron*, ouvrage d'Apollonius de Tyane, thaumaturge du premier siècle de l'ère chrétienne.

Lui-même ne se présente pas comme tel et affirme n'obéir à aucune inspiration : au contraire, il se dépeint comme un savant souhaitant faire progresser les connaissances humaines et mener des expériences. Marqué par les théories de Saint-Yves d'Alveydre, de Wronski et plus encore par celles de Fabre d'Olivet et d'Éliphas Lévi, Papus œuvre à défendre et à diffuser l'occultisme.

Il ne tarde d'ailleurs pas à devenir l'une des grandes figures du mouvement : en France, il finit même par s'imposer comme un chef dont personne ou presque ne songe à contester l'autorité.

Si Papus n'est guère doué pour l'histoire (ses lacunes en ce domaine sont visibles, par exemple, lorsqu'il s'intéresse à la kabbale), il se révèle extrêmement brillant en matière de vulgarisation.

Parmi ses principaux ouvrages, on peut citer *L'Occultisme contemporain* (1887), *Les Disciples de la science occulte* (1888), *Traité méthodique des sciences occultes* (1891) et *Traité élémentaire de sciences occultes* (1898) : tous contribuent à intéresser ses contemporains à l'imagination créatrice, à la pensée analogique.

En 1888, année durant laquelle il se brouille avec les membres de la Société théosophique, il lance la revue *L'Initiation*.

En 1889, il rejoint l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix que Stanislas de Guaïta vient de fonder. C'est à partir de cette époque que l'influence qu'exercent sur lui les écrits de Louis Claude de Saint-Martin devient visible. Si Papus se montre très critique vis-à-vis du spiritisme, dont il juge les activités par trop pratiques, il ne se limite pas lui-même à la seule théorie : il exerce les fonctions de mage, et c'est comme tel qu'il officiera, en 1905, pour le compte du Tsar Nicolas II.

Papus

Papus s'intéresse également au thème du mal. C'est le sujet de deux de ses livres, d'abord *Le Diable et l'Occultisme* (1895) puis *Catholicisme, satanisme et occultisme* (1897) dans lequel il entend montrer que si, par ignorance, les catholiques ont pu croire à de fausses assertions telles que celles de Taxil, cela n'a pas été le cas des occultistes ou des initiés.

Tableau résumé du symbolisme astro-magique égyptien

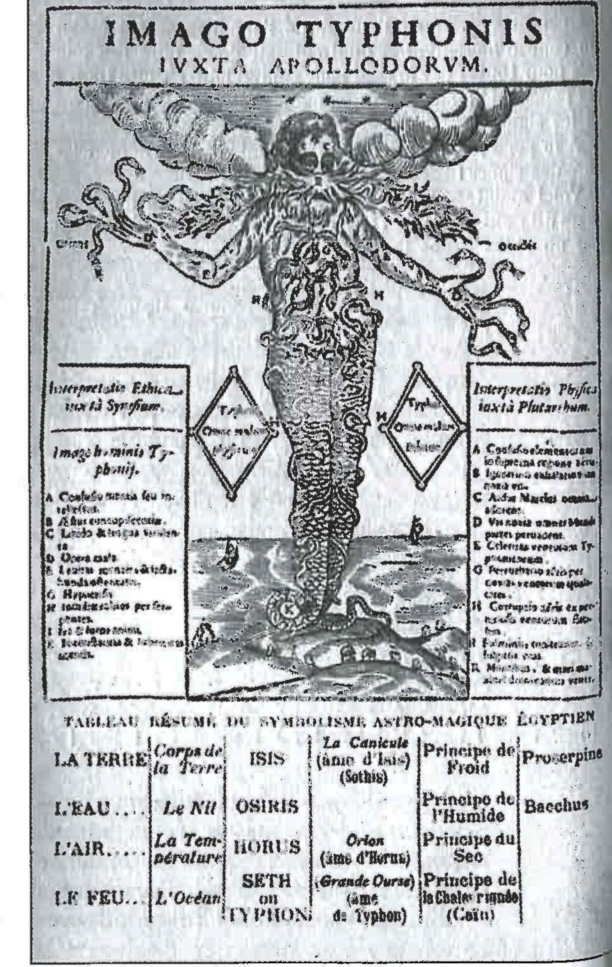


TABLEAU RÉSUMÉ DU SYMBOLISME ASTRO-MAGIQUE ÉGYPTIEN

LA TERRE	*Corps de la Terre*	ISIS	*La Canicule* (âme d'Isis) (Sothis)	Principe de Froid	Proserpine
L'EAU	*Le Nil*	OSIRIS		Principe de l'Humide	Bacchus
L'AIR.....	*La Température*	HORUS	*Orion* (âme d'Horus)	Principe du Sec	
LE FEU...	*L'Océan*	SETH ou TYPHON	(*Grande Ourse*) (âme de Typhon)	Principe de la Chaleur rigide (Caïn)	

Le Groupe indépendant d'études ésotériques et l'Ordre martiniste

En 1890, à Paris, Papus crée le Groupe indépendant d'études ésotériques. Son objectif est de continuer les recherches entreprises par Éliphas Lévi tout en mettant davantage l'accent sur l'expérimentation. Papus, qui envisage le spiritisme comme une résurrection de la magie antique, entend le rapprocher des sciences occultes et, en particulier, de la pratique des évocations.

Prenant également pour exemple le travail accompli par le groupe « positiviste » de Gabriel Delanne, qui met en avant les aspects scientifiques et expérimentaux du spiritisme, il tente d'établir une science des esprits située à mi-chemin entre celle de Lévi et celle de Kardec. Mais le Groupe indépendant d'études ésotériques ne s'en tient pas à ce seul domaine et propose à ses membres des connaissances très variées incluant la médecine ; surtout, il est relativement ouvert et accepte tous ceux qui s'intéressent à l'occultisme.

Papus dans la loge de l'Ordre martiniste

Plus sélectif est l'Ordre martiniste fondé en 1891 par Papus et Augustin Chaboseau. Organisation paramaçonnique, elle connaît un rapide essor, y compris hors de France, et attire très vite de célèbres occultistes : Paul Adam, Maurice Barrès, Stanislas de Guaïta, Victor-Émile Michelet et le Sâr Péladan. *L'Initiation* devient sa revue officielle : curieusement, Martines de Pasqually, Saint-Martin et Jean-Baptiste Willermoz, pourtant incontournables dans l'histoire du martinisme, sont rarement mentionnés ; en revanche, de nombreuses références sont faites à Éliphas Lévi et Fabre d'Olivet.

Y figurent également les noms de Barlet, Chamuel, Marc Haven, Guaïta, Matgioi, Péladan, Rochas ou encore Sedir, qu'ils écrivent eux-mêmes des articles ou que d'autres mentionnent leurs travaux.

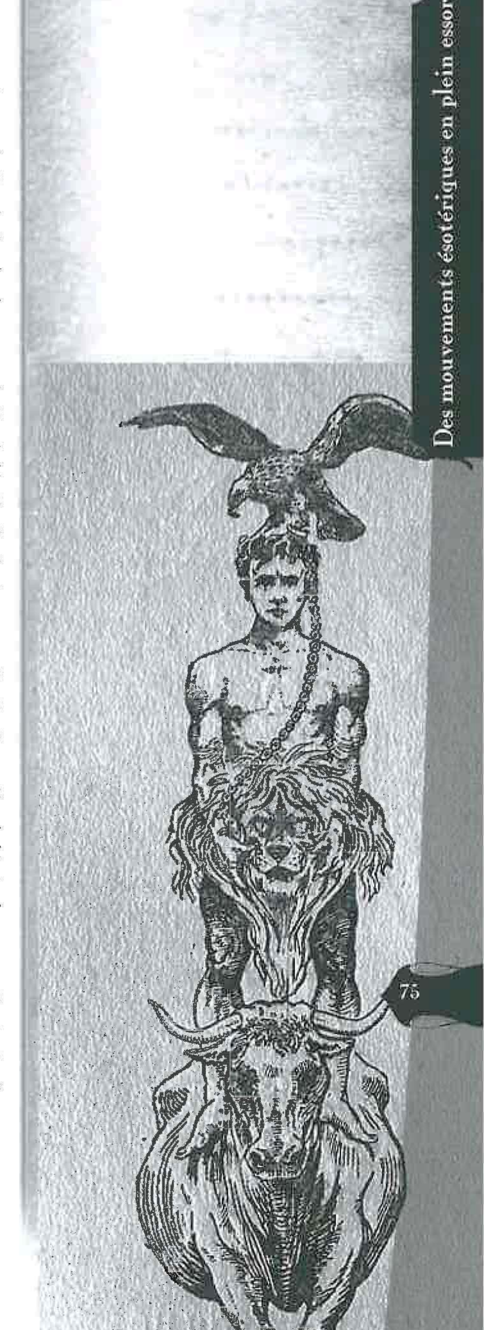
Comme il est de mise pour bien des organisations du même type, une légende entoure la création de l'Ordre martiniste. Louis Claude de Saint-Martin aurait fondé son propre groupe initiatique doté d'un rituel maçonnique en bonne et due forme ; il se serait perpétué au fil des décennies, par l'entremise de Jean-Antoine Chaptal (1756-1832) et d'Henri Delaage.

L'Ordre martiniste en serait l'héritier en filiation directe et Papus, outre le placer sous l'autorité du Philosophe inconnu, affirme détenir depuis 1882 une initiation écrite par l'illustre personnage lui-même. Mais, d'un point de vue historique, ce mythe n'a guère de fondement. Si l'on parle de « société » entourant Saint-Martin à la fin de sa vie, il s'agit simplement d'une expression d'époque pour désigner ses amis et ses correspondants, et s'il désirait probablement les gagner à ses théories, il ne créa jamais d'organisation dans ce but : il se méfiait de la franc-maçonnerie (même s'il a brièvement rejoint le Rite Écossais Rectifié fondé par Willermoz) et, à l'initiation externe offerte par ce genre de structure, il préférait l'initiation intérieure, personnelle.

Malgré tout, ce mythe fondateur confère du prestige au nouvel ordre, tandis que Papus conduit ses contemporains à s'intéresser au martinisme. Pour autant, il n'est pas du tout fidèle aux enseignements de Martines de Pasqually et de Saint-Martin (cf. encadré p.76) : d'abord, les livres qu'il leur consacre contiennent de nombreuses erreurs historiques.

Ensuite, son occultisme (inspiré d'Éliphas Lévi, de Saint-Yves d'Alveydre et de Maître Philippe de Lyon) l'amène à interpréter le martinisme d'une manière très personnelle : il cherche à lui trouver des similitudes avec d'autres courants pourtant très différents, il en fait un simple élément de cette seule et même tradition ésotérique, à la fois éternelle et universelle, dont il entend montrer l'existence.

Il le dépouille ainsi de la plupart de ses caractéristiques (dont son aspect théosophique) et le transforme en magie visionnaire, en mysticisme chrétien et en théorie médicale.



Qu'est-ce que le martinisme ?

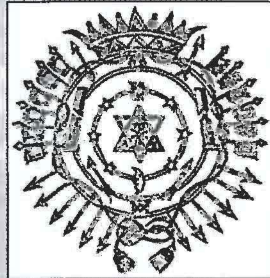
Si le terme « martinisme » est fréquemment employé au XIX[e] siècle, ce qu'il recouvre n'est pas très clair. Il peut ainsi désigner soit l'enseignement de Martines de Pasqually, soit celui de Louis Claude de Saint-Martin, soit ceux qui se revendiquent de leur héritage, soit, enfin, l'ordre cofondé par Papus. Or, ces quatre courants diffèrent sensiblement les uns des autres.

Martines de Pasqually (vers 1710-1774)

Personnage aux origines mystérieuses, il se fait connaître à partir de 1754 comme un mage extraordinairement puissant pratiquant la thaumaturgie (l'accomplissement de miracles, notamment de guérisons) et la théurge (l'art de dialoguer avec les bons esprits et de les invoquer). Ses théories (on parle parfois de martinesisme) sont d'inspiration chrétienne et s'inscrivent dans le cadre de la théosophie traditionnelle.

Elles sont présentées dans le *Traité de la Réintégration*, ouvrage écrit au début des années 1770. Martines de Pasqually y donne sa vision personnelle de la Genèse : Dieu, considéré comme l'Unité primordiale, créa des émanations de lui-même, des êtres auxquels il accorda une volonté propre. Mais l'un d'entre eux, Lucifer, eut l'orgueil de vouloir imiter son créateur en émanant à son tour. La punition ne tarda pas : avec ses alliés, il chuta et fut enfermé dans un monde matériel qui constitua leur prison. Dieu créa ensuite Adam, lui conférant un « corps glorieux » et d'incroyables pouvoirs : supérieur aux anges déchus, il devait les surveiller et travailler à leur repentir et à leur réintégration. Mais il fut séduit par Lucifer et commit la même faute que lui, ce qui eut de terribles conséquences compte tenu de la puissance dont il était investi : il devint un être physique et mortel et entraîna dans sa chute l'univers qui se matérialisa à son tour. Pour Martines de Pasqually, l'homme a désormais pour mission de retrouver son état originel, d'être réintégré, comme l'ensemble de la Création, dans la plénitude divine.

Pour ce faire, il peut tendre à la perfection intérieure, aidé en cela par Dieu ; mais il peut également recourir à la théurgie. C'est là le deuxième aspect de l'enseignement de Martines de Pasqually : grâce à un rituel complexe requérant une initiation appropriée, il est possible de communiquer avec des êtres angéliques qui se manifestent par des « passes », des signes le plus souvent lumineux, et par des sons appelés « batteries ». Arriver à provoquer semblables phénomènes signifie que l'on se rapproche de la réintégration. Toutefois, tout le monde n'est pas digne de tels secrets : Martines de Pasqually les réserve aux membres d'un ordre qu'il a fondé, celui des Chevaliers Maçons Élus Coens.



Le sceau de Martines

Même s'il disparaît en 1781, quelques années seulement après la mort de son fondateur, son succès a été important. Quant au martinesisme, il exerce une influence certaine sur la franc-maçonnerie de la fin du XVIII[e] siècle et en particulier sur Jean-Baptiste Willermoz.

Louis Claude de Saint-Martin, le Philosophe inconnu (1743-1803)

Aussi doué comme penseur que comme écrivain, Saint-Martin s'impose comme le plus grand théosophe de son temps. Il est admis parmi les Élus Coens en 1765 et, par la suite, devient le secrétaire de Martines de Pasqually, dont l'enseignement occupera une place centrale dans ses propres théories. En 1775, alors qu'il se fait déjà appeler le « Philosophe inconnu », paraît son premier livre, *Des erreurs et de la vérité, ou les Hommes rappelés aux principes de la science* (il l'a écrit entre 1773 et 1774, alors qu'il séjourne chez Willermoz, à Lyon). En 1782, époque à laquelle il se désintéresse de la pratique de la magie, il développe davantage ses idées dans *Le Tableau naturel des rapports qui unissent Dieu, l'homme et l'univers.* Entre 1788 et 1791, il vit à Strasbourg où, par l'entremise de M[me] de Böcklin, il découvre les œuvres théosophiques de Jakob Böhme. Par la suite, il les traduit en français et continue son travail d'écriture. En 1800, il publie *L'Esprit des choses*, primordial pour la philosophie de la Nature. En 1802, c'est au tour de *Le Ministère de l'homme-esprit*, son ouvrage le plus abouti.

Même si Saint-Martin veut les concilier avec ceux de Böhme, il reste indéfectiblement loyal aux préceptes de Martines de Pasqually. Il juge sa théurgie efficace : s'il s'en détourne, c'est simplement parce qu'elle lui a apporté ce dont il avait besoin en matière de progrès spirituel. Sa vision de la Genèse est identique à la sienne et, comme lui, il pense que l'homme doit œuvrer à sa réintégration. Les anges peuvent porter secours à celui-ci, s'il les évoque de la bonne manière ; toutefois, pour Saint-Martin, le Christ est le plus susceptible de l'aider, et la prière, même sans le moindre cérémonial, est le meilleur moyen dont il dispose pour atteindre son objectif. Mais il doit surtout puiser en lui-même : le Philosophe inconnu n'a de cesse de mettre en avant les liens qui unissent l'homme à Dieu ainsi que les plus beaux aspects de la nature humaine (comme l'amour), grâce auxquels il pourrait retrouver son pouvoir d'antan, provoquer la réintégration tant pour lui que pour la nature. Saint-Martin, loin d'être partisan de la mystique (il la juge trop passive et trop égoïste) ne manque d'ailleurs pas d'observer avec soin le monde qui l'entoure et d'inclure des aspects concrets à sa théosophie : le système complexe qu'il élabore, s'appuyant sur la doctrine des analogies et des correspondances, forme un tout.

Le martinisme exerce une énorme influence, d'abord au sein de la franc-maçonnerie et des cercles ésotériques où il se prolonge longtemps, notamment aux États-Unis et en Russie. Il touche également des philosophes, comme Joseph de Maistre ou Franz von Baader. Enfin, il marque beaucoup les écrivains allemands et français, romantiques ou non : Balzac, Baudelaire, Nerval, Senancour, Schelling, les frères Schlegel…

L'Ordre hermétique de l'Aube Dorée

Histoire

L'Ordre hermétique de l'Aube Dorée (en anglais Hermetic Order of the Golden Dawn) est, à la fin du XIXe siècle, la principale société initiatique de l'occultisme anglais, à la fois par son importance et par l'influence qu'elle exerce. Créée en 1888, elle a pour fondateurs William Wynn Westcott (né en 1848), Samuel Liddel MacGregor Mathers (né en 1854, beau-frère du philosophe français Henri Bergson) et William Robert Woodman (1828-1891). Francs-maçons, ils comptent parmi les membres les plus importants de la Societas Rosicruciana in Anglia.

L'Aube Dorée diffère toutefois radicalement de celle-ci : d'abord, elle accepte les femmes et ceux qui n'appartiennent pas à la franc-maçonnerie ; ensuite, son enseignement, plus large, inclut les aspects pratiques de l'ésotérisme.

Comme c'est le cas pour nombre de structures occultistes, un mythe fondateur entoure la création de l'Aube Dorée. Selon cette légende, Westcott aurait découvert un manuscrit codé : destiné à la loge allemande d'une vaste organisation rosicrucienne, il contiendrait des rituels d'initiation paramaçonniques.

Par la suite, Westcott aurait retrouvé le groupe allemand puis entamé des échanges épistolaires avec lui, obtenant la permission de fonder une loge anglaise rattachée au même mouvement. La réalité historique donne une version des faits quelque peu différente : bien des années plus tard, on jugera probable que le fameux livre ait été écrit par des Rose-Croix anglais (ceux-là même à qui l'on doit la Societas Rosicruciana in Anglia) ; quant aux lettres reçues de la mystérieuse loge allemande, il y a tout lieu de croire que Westcott en soit le véritable auteur. Quoi qu'il en soit, l'origine mythique de l'Aube Dorée contribue grandement à sa renommée.

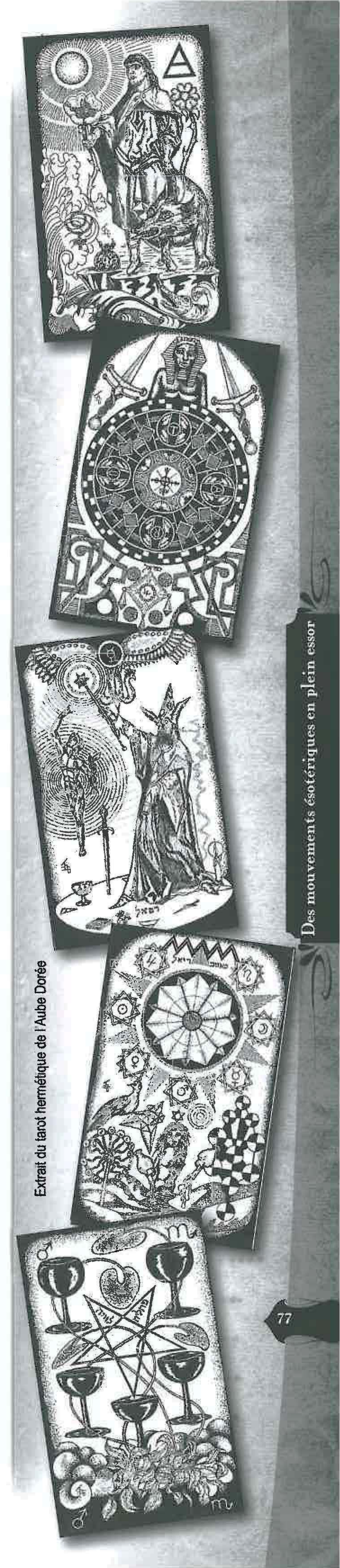
Aleister Crowley

Son succès doit aussi énormément à l'œuvre de Mathers : en se basant sur le contenu du manuscrit, il met au point un système ésotérique et des rituels à la fois complexes et cohérents qui suscitent l'enthousiasme de nombreux occultistes. En 1891, il crée une nouvelle structure au sein de l'organisation, un Deuxième Ordre nommé Ordo Rosae Rubeae et Aureae Crucis. Revêtant des aspects majoritairement rosicruciens, il s'impose comme une étape essentielle dans la progression des initiés de l'Aube Dorée, puisque c'est seulement lorsqu'ils y sont admis qu'on leur apprend à pratiquer la magie rituelle. Un « Troisième Ordre » est également envisagé (mais non créé) : Mathers l'imagine rassemblant les « Chefs invisibles », des êtres surhumains dont les fonctions seraient similaires à celles exercées, dans la Société théosophique, par les Mahatmas.

Si l'Aube Dorée demande à ceux qui la rejoignent de ne pas faire étalage de leur appartenance, ce souci de la discrétion ne l'empêche pas de connaître une impressionnante réussite : il rend même celle-ci plus étonnante encore. Dès 1888, alors que le premier temple, celui d'Isis-Urania, vient juste d'ouvrir ses portes à Londres, deux autres sont créés en Angleterre, à Weston-super-Mare (Somerset) et à Bradford (Yorkshire) ; en 1893, deux autres font leur apparition, à Édimbourg et à Paris.

En 1900, environ quatre cents personnes ont obtenu le grade préliminaire de l'organisation, celui de néophyte. Elle a attiré, bien sûr, des occultistes : le révérend William A. Ayton (qui avait auparavant appartenu à divers ordres dont la Hermetic Brotherhood of Louxor), Allan Bennett, Edward Berridge (médecin homéopathe né en 1843, il participe à la diffusion des idées de Thomas Lake Harris en Grande-Bretagne), Aleister Crowley ou encore Arthur Edward Waite (né en 1857, il écrit des ouvrages de vulgarisation traitant de magie et d'occultisme). Même le Français Papus est un membre de l'Aube Dorée : il est initié par Mathers dans son temple parisien, mais l'enseignement qui y est dispensé ne le passionne guère et il reste néophyte.

Cependant, l'organisation ne recrute pas que des occultistes : des personnalités issues du monde des arts ou de la science la rejoignent également, comme le chimiste



Extrait du tarot hermétique de l'Aube Dorée

William Crookes, les écrivains Algernon Blackwood et Arthur Machen, le poète William Butler Yeats ou encore l'actrice Florence Farr.

Toutefois, la période faste est de courte durée. Comme Woodman est mort en 1891, comme Westcott, depuis 1897, s'investit de moins en moins dans l'Aube Dorée, Mathers, le dernier fondateur encore bien présent, jouit d'une énorme influence même s'il vit à bonne distance de Londres (il s'est installé à Paris en 1892).

Ces évolutions, ajoutées – et souvent liées – à des mésententes entre membres, provoquent une tension croissante au sein de l'organisation. Celle-ci atteint son paroxysme en 1900, lorsque la majorité des initiés du Deuxième Ordre résidant à Londres, au premier rang desquels on trouve Yeats et Farr, entrent en rébellion ouverte contre Mathers et ses principaux alliés, Berridge et Crowley. Le premier camp sort victorieux de l'affrontement : il peut garder le contrôle de l'Ordre Extérieur et du siège londonien de l'Ordo Rosae Rubeae et Aureae Crucis.

Toutefois, la conclusion du conflit ne signifie pas la fin des déboires pour l'organisation.

En 1901, M. et Mme Horos sont arrêtés : il s'agit d'escrocs s'étant fait passer pour des adeptes, et Mathers s'était laissé prendre à leurs boniments, assez en tout cas pour leur confier des secrets liés à l'Aube Dorée.

Le nom de l'organisation est mentionné dans les nombreux articles auxquels donne lieu le procès du couple : le scandale est important et nombre d'initiés quittent l'ordre.

En 1903, une scission causée par Arthur Edward Waite divise en deux ses vestiges et même si, par la suite, divers groupes s'en revendiqueront, l'Aube Dorée en tant que telle a vécu.

Enseignements

S'intéressant uniquement à l'ésotérisme occidental, l'Aube Dorée propose un système syncrétique tentant d'en harmoniser les divers courants : l'alchimie, les arts divinatoires (astrologie, géomancie, tarot), la kabbale (juive et chrétienne), la magie cérémonielle, la magie énochienne élaborée par John Dee (1527-1608), la symbolique rosicrucienne mais aussi l'idée que l'on se fait alors de la tradition magique de l'ancienne Égypte.

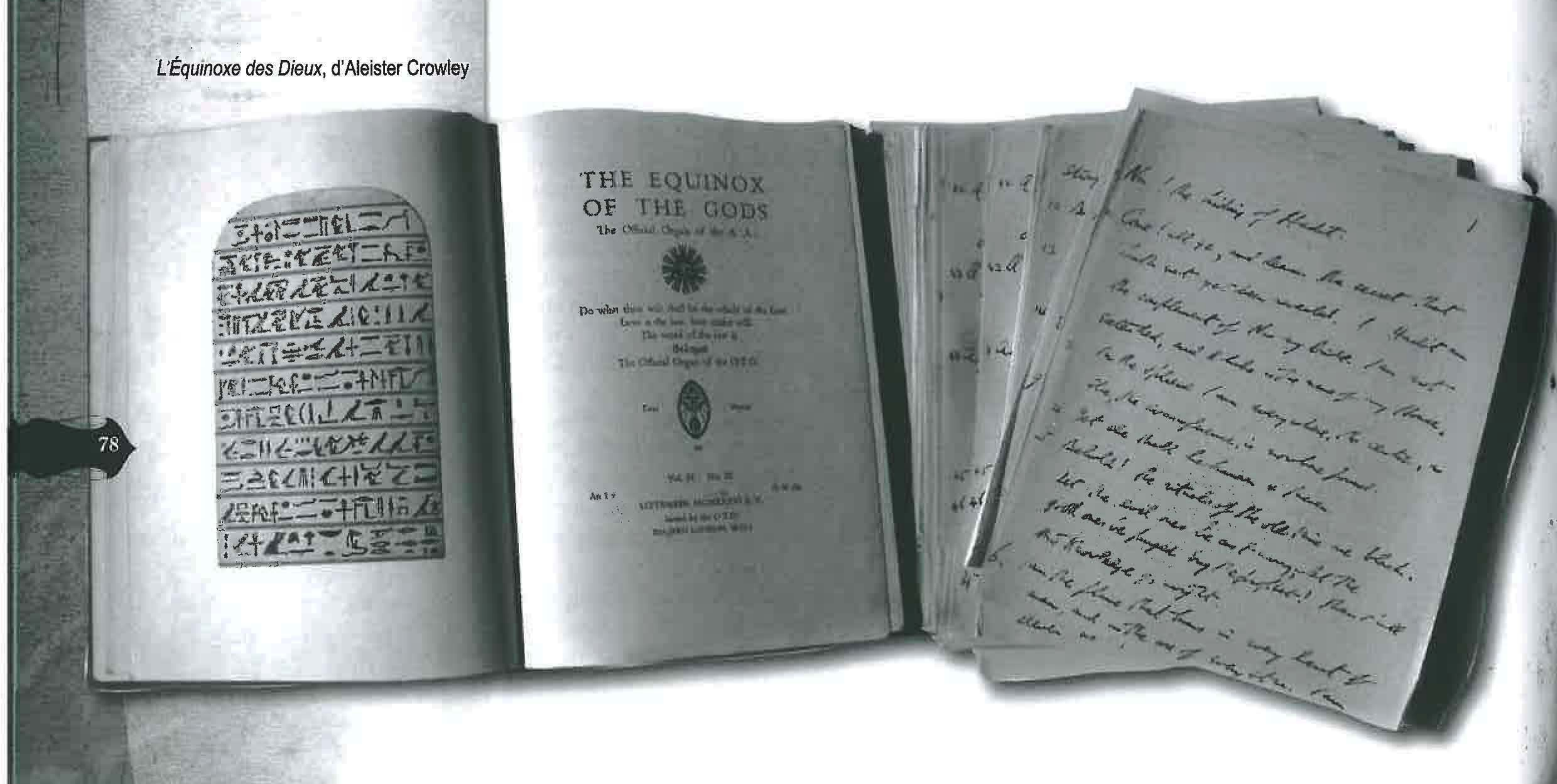
En initiant ses membres et en leur apprenant à pratiquer la magie, l'Aube Dorée entend surtout les aider à s'élever sur le plan spirituel. Le but est, à terme, d'accomplir le Grand Œuvre, selon une expression alchimique déjà utilisée dans un sens proche par Éliphas Lévi.

Il s'agit de réaliser l'union avec le « Génie supérieur » ou le « Soi supérieur » : ces deux expressions désignent une partie supérieure de l'esprit humain dont on ignore l'existence et qu'il est question de découvrir, d'intégrer à sa pensée consciente.

Cependant, y parvenir réclame des efforts.

Il faut suivre une progression qui se concrétise par un parcours initiatique s'appuyant sur une image kabbalistique, celle de l'Arbre de Vie, dont chaque sephirah correspond en même temps à une étape de ce progrès spirituel et à un grade dans l'organisation (cf. encadré p.79).

L'Équinoxe des Dieux, d'Aleister Crowley

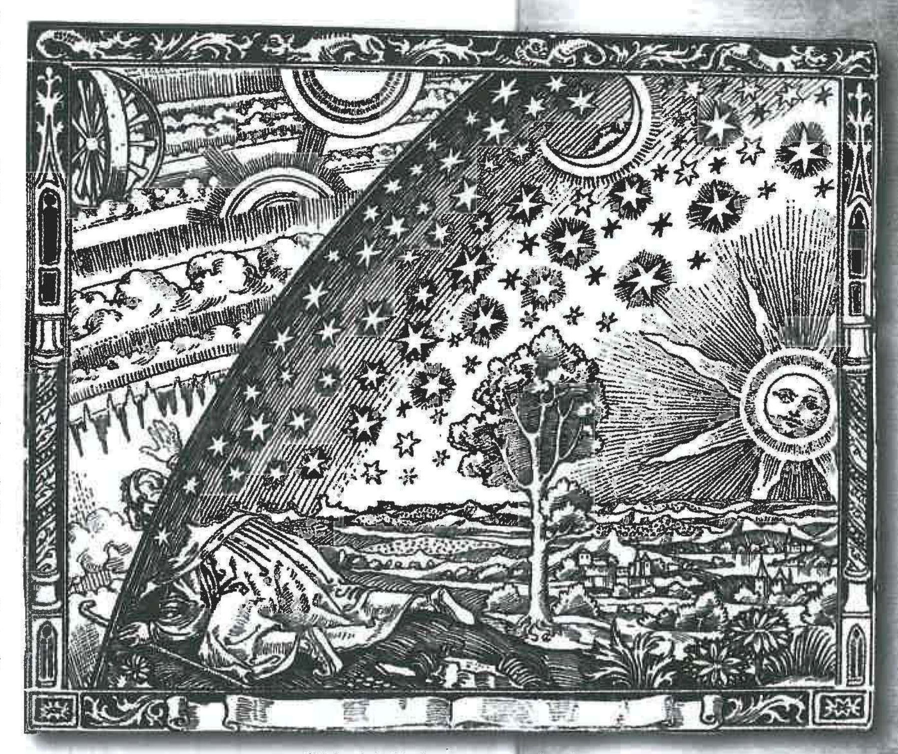


Par ailleurs, reliant ces grades, il existe un complexe système de correspondances empruntant à la fois aux symboliques alchimique, astrologique, kabbalistique et à celle du tarot.

En suivant ce cheminement, en passant de grade en grade, l'initié s'élève vers des niveaux de réalité sans cesse plus parfaits.

Les rituels d'initiation revêtent donc une importance fondamentale pour l'Aube Dorée. Juste derrière, on trouve la pratique magique des « projections astrales ». Grâce à des méthodes de concentration et de visualisation, et tout en demeurant conscients, ce qui provoque d'étranges sensations (essentiellement auditives et visuelles), les membres quittent notre réalité pour pénétrer dans la « Vision de l'esprit ».

C'est une dimension astrale, imaginaire quoique non dépourvue d'une forme d'objectivité, qu'ils sont invités à explorer pour en percer les secrets.



Où le ciel et la terre se rencontrent,
extrait de *L'Atmosphère : météorologie populaire*, de Camille Flammarion, 1888

Le parcours initiatique au sein de l'Aube Dorée

Voici la progression que doivent théoriquement suivre les membres de l'Aube Dorée. Cependant, au XIXe siècle, les grades situés au-dessus de celui d'Adeptus Minor ne sont pas appliqués.

Quant au Troisième Ordre, s'il est bel et bien imaginé, il ne se concrétise pas.

Ordre Extérieur (Aube Dorée)
• Néophyte (0° = 0□) : il s'agit du grade préliminaire dont l'initiation est jugée indispensable, même s'il ne correspond à aucune sephirah
• Zelator (1° = 10□) : correspond à la sephirah Malkuth
• Theoricus (2° = 9□) : correspond à la sephirah Yesod
• Practicus (3° = 8□) : correspond à la sephirah Hod
• Philosophus (4° = 7□) : correspond à la sephirah Netzach

À ce niveau de progression, l'initié passe de l'Ordre Extérieur au Deuxième Ordre : le passage se concrétise par un grade intermédiaire, celui dit du « Portail ».

Deuxième Ordre (Ordo Rosae Rubeae et Aureae Crucis)
• Adeptus Minor (5° = 6□) : correspond au sephirah Tiphareth
• Adeptus Major (6° = 5□) : correspond au sephirah Geburah
• Adeptus Exemptus (7° = 4□) : correspond au sephirah Chesed

Troisième Ordre
• Magister Templi (8° = 3□) : correspond au sephirah Binah
• Magus (9° = 2□) : correspond au sephirah Chokmah
• Ipsissimus (10° = 1□) : correspond au sephirah Kether ; grade le plus élevé de l'ordre

Le Carmel d'Élie : de Vintras à Boullan

Vintras, réincarnation autoproclamée du prophète Élie

Pierre-Eugène-Michel Vintras naît à Bayeux (Normandie) en 1807. Après avoir exercé plusieurs métiers, il emménage à Tilly-sur-Seulles et c'est là qu'il affirme avoir été, le 6 août 1839, témoin d'une apparition. Qui se serait alors montré à lui ?

Les versions divergent, parlant selon les cas de saint Joseph, de saint Michel ou de la Vierge. Toujours est-il que l'auguste visiteur lui aurait révélé l'approche de l'avènement du Saint-Esprit et que Vintras, afin de le préparer, fonde l'Œuvre de miséricorde. Bien des rumeurs circulent sur elle : on raconte que Vintras a d'autres visions et qu'il célèbre, dans une pièce tapissée de rouge, des messes au cours desquelles du sang goutte du plafond tandis que les hosties deviennent elles-mêmes sanglantes.

Vintras semble également avoir été en contact avec Naundorff qui se fait alors passer pour Louis XVII et qui, pour monter sur le trône de France, paraît compter sur le soutien de groupes occultes. Ces accointances politiques ont probablement joué un rôle dans les démêlés de Vintras avec la justice : accusé d'avoir extorqué de l'argent à certains de ses fidèles, il est arrêté en 1842 et doit purger cinq ans de prison. Il reprend son œuvre après sa libération mais, de 1852 à 1862, il est contraint de s'exiler en Angleterre où il publie l'*Évangile éternel.*

Lorsqu'il peut enfin rentrer en France, il élit domicile à Lyon, poursuivant ses activités au sein d'un groupe qu'il nomme le Carmel d'Élie – car, à l'en croire, il est la réincarnation de ce prophète. Il tente de développer son mouvement et parvient à convertir trois prêtres lorrains, les frères Baillard (Maurice Barrès les mentionne dans *La Colline inspirée*).

Les occultistes s'intéressent également à lui et Éliphas Lévi, ayant examiné ses hosties sanglantes, aurait repéré des signes de diabolisme : des pentacles inversés. Vintras décède en 1875. C'est alors qu'intervient l'abbé Boullan, revendiquant sa succession.

L'abbé Boullan, ennemi mortel de Stanislas de Guaïta

Joseph-Antoine Boullan, né à Saint-Porquier en 1824, est ordonné prêtre à Montauban en 1848 et demeure sur place deux ans, en tant que vicaire. Il gagne ensuite Rome, devient docteur en théologie et est admis parmi les missionnaires du Précieux Sang. Publiant son premier livre en 1853, participant à une revue liturgique parisienne, il est par la suite nommé directeur de conscience d'une religieuse belge d'un couvent de Soissons que l'on prétend miraculée et qui se livre à des prédictions : Adèle Chevalier. Ensemble, ils mettent sur pied un nouvel ordre, l'Œuvre de la réparation, dont la première maison est créée en 1859 à Sèvres et qui, à la même époque, lance sa propre revue, *Les Annales du Sacerdoce*. De l'organisation émane très vite un parfum de scandale : on murmure que Boullan soigne de bien étrange manière les nonnes placées sous son autorité, soit en leur crachant dans la bouche, soit en leur faisant boire son urine mêlée à celle d'Adèle, soit encore en leur donnant des emplâtres à base d'excréments. En 1860, après le déménagement du groupe à Triel, les rumeurs s'aggravent : organisant des réunions aux allures de messes noires de plus en plus marquées, Boullan se serait uni à Adèle sur l'autel, devant des religieuses complètement dévêtues. Autre méfait qu'il aurait pratiqué sur ledit autel : le sacrifice du bébé né de leurs ébats. Selon certains, l'abbé aurait reconnu ce crime par la suite, arguant pour sa défense que l'enfant était le fruit d'un incube. Cependant, en 1861, le motif qui lui vaut une condamnation à trois ans de prison (Adèle subit la même peine) est bien plus prosaïque, puisqu'on l'accuse d'avoir soutiré de fortes sommes d'argent à ses disciples. Libéré en 1864, réintégré dans ses fonctions de prêtre en 1867, il reprend des activités religieuses. Pour quelques années seulement car, en 1875, il est définitivement exclu de l'Église.

C'est alors que débutent ses relations avec Vintras : les deux hommes s'écrivent, se rencontrent deux fois, à Bruxelles et à Paris. Lorsque Vintras meurt, Boullan se proclame son successeur et gagne Lyon pour reprendre le Carmel, bien que seulement trois des dix-neuf pontifes nommés par son prédécesseur aient, semble-t-il, reconnu son autorité. De plus, il modifie les rituels, réservant apparemment une large place à la sexualité. Pour racheter le péché originel d'Adam et Ève, l'acte d'amour, il faut selon lui procéder aux mêmes actes mais de manière religieuse, ainsi qu'avoir des « relations » avec les entités célestes ou, au moins, avec leurs représentants sur la Terre. Enfin, Boullan prétend être la réincarnation de saint Jean-Baptiste et affirme que Dieu lui a conféré le pouvoir de combattre les maux d'origine diabolique.

L'Hermetic Brotherhood of Luxor

Il s'agit d'une organisation initiatique qui se manifeste publiquement, pour la première fois, en 1884. Cependant, un texte officiel de l'organisation affirme que ses activités ont commencé en 1870 ; selon le même document, son fondateur serait le Français Max Théon qui, auparavant, alors qu'il se trouvait en Angleterre, aurait été initié par un membre de l'Hermetic Brotherhood of Luxor originelle, société mystérieuse dont les origines se perdraient dans les brumes du temps. Ces affirmations ont contribué à faire naître une légende.

En effet, certains ont affirmé que c'est à ce groupe que l'on doit les étranges manifestations de Hydesville qui, en 1848, marquent les débuts du spiritisme : selon cette théorie, les étranges coups n'auraient donc pas été frappés par des esprits mais provoqués par magie. L'assertion paraît évidemment fantaisiste, au contraire d'une autre, bel et bien fondée celle-là : l'Hermetic Brotherhood of Luxor a joué un rôle dans la fondation de la Société théosophique.

Par la suite, et jusqu'à ce que les deux organisations se brouillent dans les années 1880, la fraternité compte d'ailleurs parmi ses membres nombre de théosophistes, mais aussi des spirites et des occultistes.

Il faut dire qu'elle possède un atout des plus attractifs : avant qu'apparaisse l'Aube Dorée, elle est la seule structure proposant un enseignement pratique de la tradition ésotérique occidentale. Sur le plan théorique, elle s'inspire notamment des idées de Paschal Beverly Randolph, mêlant magie et sexualité.

En Europe, le porte-parole de l'Hermetic Brotherhood of Luxor est Max Théon, lequel a fait partie de la Société théosophique : d'abord dans les milieux occultistes parisiens, puis à Tlemcen en Algérie (où il adopte le nom d'Aia Aziz), Théon diffuse une théorie cosmique qui s'appuie principalement sur des expériences de voyages extracorporels. Son représentant en France est François-Charles Barlet, comme lui passé par l'organisation de Madame Blavatsky.

Maître Philippe de Lyon

Nizier Anthelme Philippe voit le jour en 1849 à Loisieux, un hameau savoyard, au sein d'une famille paysanne. En 1861, il s'installe à Lyon où vit son oncle, un boucher : il travaille pour lui en tant que commis. Il trouve toutefois le temps d'étudier à l'institution Sainte-Barbe et y décroche un certificat de grammaire.

Plus tard, ne s'arrêtant pas en si bon chemin, il entre à la Faculté de Médecine. Là, il se fait des ennemis : d'aucuns l'accusent d'être un charlatan se livrant à une forme occulte de médecine, si bien qu'on lui refuse l'accès à la cinquième année. D'autres, à l'inverse, affirment qu'il a déjà, à cette époque, réalisé des guérisons miraculeuses.

En 1872, Maître Philippe ouvre, toujours à Lyon, un cabinet de consultations magnétiques. Bientôt, il se marie avec la fille d'un riche industriel, union grâce à laquelle il bénéficie désormais d'une bonne aisance financière. En 1885, il déménage son cabinet, l'installant dans la maison qu'il possède rue Tête-d'Or. Recevant les malades en groupe, il commence par les inviter à se recueillir et à prier Dieu ; puis il circule entre les rangs, parle et encourage ses patients, procède à des passes magnétiques.

Ces méthodes, qu'il applique pendant plus de vingt ans, ne sont pas sans lui valoir des ennuis judiciaires. Poursuivi à plusieurs reprises pour exercice illégal de la médecine, il est condamné à des amendes en 1887, 1890 et 1892. Les peines restent toutefois assez légères, probablement parce qu'au lieu de se faire payer par ses patients, il leur demande uniquement de ne plus médire des autres pour une période donnée et, s'ils en ont les moyens, de donner de l'argent aux pauvres. De plus, on dit que Maître Philippe réalise une foule de guérisons aux allures de miracles, et nombreux sont ceux qui lui vouent une franche admiration. Philippe Encausse le qualifiera de « thaumaturge et homme de dieu ». Son père, Gérard Encausse, plus connu sous le nom de Papus, se déclare comme son disciple pour ce qui est de la médecine occulte et présente son travail comme de la « haute théurgie ». Deux ans après qu'eut été créée l'École magnétique de Paris – il en est directeur adjoint –, Papus suggère de fonder à Lyon une succursale de l'institution : elle ouvre ses portes en 1895 avec Maître Philippe comme directeur. Jean Chapas, son disciple, y donne des conférences.

Toutefois, Philippe n'est pas uniquement un guérisseur. Des auteurs tels que Jean Bricaud ou Paul Sédir présentent ses nombreux autres talents : il serait ainsi capable de lire dans les pensées et de se rendre invisible, posséderait le don d'ubiquité et pourrait plier les éléments à sa volonté. Par ailleurs grand amateur de chimie, il dispose à Lyon de quatre laboratoires où il invente des médicaments parmi lesquels l'« héliosine », une poudre que l'on affirme capable de rajeunir et de prolonger la vie.

La réputation de Maître Philippe, qui va croissante au fil des années, ne se limite pas aux frontières de la France. Ainsi, entre 1900 et 1905, il fera deux séjours en Russie où le Tsar Nicolas II le couvrira d'honneurs.

L'Hermetic Brotherhood of Luxor

Philippe de Lyon

Entrevue avec un astrologue

Durant de nombreuses années (plus précisément, depuis ma première rencontre avec ces affaires « occultes », en lesquelles je suis devenu un chercheur expérimenté), j'ai souhaité ardemment me lier d'amitié avec un professeur de sciences astrales. J'ai un ami qui avait voué sa vie à l'étude de tels sujets et d'autres affaires connexes, et duquel je parlerai plus tard, mais il n'a jamais utilisé son savoir pour devenir le guide, le philosophe et l'ami des femmes de chambre amoureuses en quête de conseils sur leurs choix maritaux, pas plus qu'il n'a enquêté sur des petits vols contre une rémunération d'une demi-couronne. Il m'a pourtant assuré que la pratique de l'astrologie était plus en demande que jamais à Londres ces jours-ci et que les compétences dans le domaine s'échangeaient contre des espèces sonnantes et trébuchantes, alors qu'elles n'avaient que peu de débouchés auparavant et faisaient l'objet de dénigrement de la part des marchands. Tout cela ne fit qu'augmenter mon envie d'enquêter et, ayant lu les nombreuses publicités d'un certain professeur Wilson dans le Medium *selon lesquelles « le renommé astrologue pouvait être consulté sur tout événement de la vie » chaque après-midi entre deux heures et neuf heures, j'écrivis au professeur Wilson pour requérir une entrevue. Malheureusement, le célèbre astrologue ne daigna pas me répondre.*

Ma première tentative ayant échoué, j'attendis patiemment durant un an environ, avant de faire une nouvelle avancée qui ne concernerait ni le professeur Wilson ni un autre pratiquant des sciences astrales. Nous nommerons cet archimage le professeur Smith, de Newington Causeway, puisque ce n'est ni son nom, ni son adresse. Je ne souhaite pas nommer un sorcier, cela ne serait pas juste pour lui puisque, comme vous le verrez par la suite, son accueil fut tel qu'il est fort probable qu'il aurait un grand nombre de visiteurs.

Me prévalant des services de mon ami susmentionné, j'ai décidé que nous rendrions tous deux visite au professeur Smith, de Newington Causeway, ce qui était plutôt « culotté », comme dit souvent Mme Gamp. Mon ami s'y rendrait avec son propre horoscope, puisqu'il connaît l'heure et la minute précises de sa naissance, informations dont je n'ai qu'une vague idée en ce qui me concerne, comme la plupart d'entre nous. Cela étant, certaines circonstances ayant trait à mon jour de naissance permettaient en grande partie d'arranger la chose.

Ce fut donc un lundi soir que nous allâmes rendre visite à cet oracle de Delphes moderne. Étrangement, comme c'est souvent le cas, d'autres événements semblèrent me conduire à ce jour-là. La leçon du dimanche soir concernait l'astrologie. Il s'agissait, je puis le dire, de l'histoire des écritures sur les murs et du triomphe de Daniel sur les magiciens. Ensuite, le lundi matin, je pris un livre de Chaucer. Au lieu des Contes de Canterbury, *le livre s'ouvrit au* Traité de l'astrolabe, *que je n'avais encore jamais lu, mais que je dévorai avec autant de plaisir que le « petit Lowis », à qui il était dédié. Tout cela me mit dans le bon état d'esprit pour ma visite à Newington. Donc, ayant devancé l'heure du thé, nous prîmes l'horoscope de mon ami et partîmes.*

Nous découvrîmes que le professeur Smith habitait dans une maison confortable sur la rue principale, dont le salon servait à son activité de magnétiste médical, qui était sa vocation, comme l'annonçaient les rideaux métalliques des fenêtres donnant sur la rue. Nous fûmes immédiatement conduits au professeur par une femme qui, présumé-je, était sa conjointe : une personne calme et respectable sans aucune excentricité. Le boudoir était confortablement meublé et d'une propreté méticuleuse. Le célèbre professeur, un homme d'un certain âge, y était assis devant un manuscrit qu'il déchiffrait à la lueur d'une lampe de lecture. Rien chez lui n'indiquait qu'il pût s'agir d'un charlatan et sa demeure ne montrait aucun des signes de délabrement ou de négligence que l'on attache parfois aux pratiquants des sciences occultes. Vêtu d'une veste claire, lunettes sur le nez et penché sur son manuscrit, le professeur Smith aurait pu être un prêtre orthodoxe travaillant sur son sermon dominical ou un maître d'école corrigeant les thèmes de ses élèves. Il n'était ni l'un, ni l'autre. C'était un astrologue du dix-neuvième siècle, calculant les chances de succès de l'entreprise commerciale dont il étudiait le prospectus. Alors qu'il se levait pour nous accueillir, je fus déçu de constater qu'il ne portait ni baguette, ni robe de sorcier, et qu'aucun volume mystique ne se trouvait à ses côtés. Un chat sortit de sous la table et se frotta contre mes jambes ; il n'était pas de la couleur sable classique, mais simplement blanc et noir.

Mon ami ouvrit la discussion en sortant son horoscope de naissance, disant avoir une question relative à l'astrologie horaire eu égard à un certain point qui l'inquiétait, cette anxiété se trahissant par une « naissance de l'esprit ». Bien entendu, tout cela était du chinois pour moi et je me contentais d'observer si le professeur serait surpris par la présence d'un de ses confrères, érudit en sciences astrales. Que nenni, il l'accueillit comme un frère et tous deux se mirent immédiatement à discuter de chiffres. Le professeur établit un nouvel horoscope, dont certains détails différaient d'avec celui de mon ami. Cependant, tous deux étaient établis sur des logarithmes et la discussion portait sur des thèmes, des nœuds et des maisons, et je n'y compris goutte. Mais, finalement, le conseil tant attendu fut donné par le professeur et accepté par mon ami avec la même dévotion que s'il s'était agi d'une réponse de l'oracle de Delphes en personne. L'entreprise réussirait, mais non sans problèmes, et mon ami devrait peut-être même recourir aux tribunaux. Il devait passer un appel une certaine journée et « insister » un mois plus tard. Il nota tout cela comme s'il s'agissait de rendez-vous d'affaires. Cela prit longtemps, car le professeur faisait sans cesse des marques au stylo sur la figure qu'il avait dessinée et tous deux parlèrent également de Zadkiel, de Raphaël et d'autres astrologues de leur connaissance.

*De nombreuses références furent faites à l'*Almanach nautique *mais, bon an mal an, les questions de mon ami furent résolues et ce fut à mon tour. Tel que mentionné, je ne connaissais ni l'heure ni la minute de ma naissance et lorsque, après certaines hésitations, je mentionnai le premier avril comme étant la journée en question, le professeur me regarda durant un long moment d'un air malicieux, comme s'il tentait de savoir si je me moquais de lui. Cependant, je lui assurai qu'il s'agissait bel et bien de ma date de naissance et, qu'en plus, j'étais né si proche du 31 mars – je ne vois pas l'utilité de spécifier l'année – que je doutais pouvoir prétendre au poisson d'avril. Cela sembla lui suffire, bien qu'il me prévînt que l'absence de l'heure exacte pouvait résulter en une interprétation plus vague, et se mit immédiatement à préparer mon horoscope. Le dessin qui en résulta me parut vaguement ressembler à une figure euclidienne et je surveillai anxieusement que la mienne n'ait pas l'air d'un pont-aux-ânes[1] !*

Je crus avoir induit mon philosophe en erreur lorsque la première information qu'il me donna fut que, à environ vingt et un ans, mon bras avait eu un accident quelconque, un événement dont je n'avais aucun souvenir. Plusieurs années plus tard, je m'étais cassé la jambe, mais je ne le lui dis pas. Reculant dans le passé, il m'annonça qu'à environ quatorze ans, dès que j'étais en apprentissage ou placé sous tutelle quelconque, je me rebiffais, ce qui était vrai vu que je m'étais échappé deux fois de l'école à cet âge-là. Cela faisait donc un point pour l'astrologue. Je m'étais marié à vingt-huit ans (vrai) et à trente-deux ans, la vie m'était plutôt agréable, ce qui était également correct. Puis, il fit une erreur terrible. Si je devais m'intéresser à la construction ou aux minéraux, je serais prospère. Je n'ai jamais été intéressé par la construction, sauf un jour, quand le toit de M. Briggs eut une tuile détachée. De plus, je n'ai jamais été intéressé par les minéraux, sauf en ce qui concerne ma consommation de charbon à des fins domestiques. J'ai eu un oncle qui avait participé à mon bien-être quelques années plus tôt (ce qui était vrai) et quelque chose arriverait à la sœur de mon père durant l'été 1876. Bien entendu, il m'était impossible de le vérifier. Mais j'espère, pour le bien de ma parente, que ce ne serait rien de grave. J'allais également avoir un rhume aux alentours de mon anniversaire, cette même année, et devrais me méfier et garder les pieds secs. Mon frère aîné, si j'en avais eu un, était probablement décédé, ce qui était correct. Si ma femme attrapait froid, elle avait mal à la gorge et cette information, sans être vraiment étonnante, est exacte. Vint ensuite une information plus personnelle, qui me fait rougir au moment de l'écrire. J'aurais aimé me marier à l'âge de vingt et un ans, mais les circonstances m'en empêchèrent. Ce fut alors que des souvenirs de mon premier amour aux cheveux blonds refirent surface. J'étais alors un Compagnon, miséreux à l'exception de ma bourse, et la jeune femme préféra épouser un cousin mieux nanti. Sic transit gloria mundi[2] *! Nous sommes tous mariés et dénués du moindre penchant romantique maintenant, mais le souvenir me fit revenir en arrière durant un instant, dans ce boudoir de Newington Causeway et je fus tenté de dire : « C'est un Daniel venu pour nous juger ! »[3], mais je me repris et répondis, à voix basse, d'un simple : « Vous avez encore raison, M. Smith ».*

Avant de passer à son analyse de ma propre personne, il constata que la sœur de mon épouse et moi-même n'étions pas dans les meilleurs termes. Je reconnus que des paroles regrettables avaient été échangées. Il me dit ensuite que, dans mon développement cérébral, il y avait une saine fusion entre prudence et combativité. Je n'étais pas si facile à abattre ou, si tel était le cas, j'avais toujours l'énergie de me relever. Cette énergie serait importante dans le futur. C'est, je crois, une habitude dans les horoscopes. L'année prochaine me serait particulièrement favorable. Je voyagerais beaucoup. C'était déjà le cas cette année, j'allais entreprendre un autre voyage, mais celui que j'effectuerais l'année prochaine serait plus important encore. Je me suis demandé s'il pouvait être question du pèlerinage à Pontigny de cette année, du possible pèlerinage à Rome prévu pour l'été prochain et du voyage projeté en Écosse le mardi suivant. Dans l'ensemble, mon astrologue avait marqué plusieurs points.

La révélation la plus merveilleuse n'avait cependant pas encore été faite. Lorsque nous nous levâmes pour partir, nous tentâmes tous deux de faire accepter de l'argent au professeur Smith, mais rien ne le convainquit d'accepter. J'avais eu toutes ces révélations, mes souvenirs « chéris », ma promesse d'un avenir radieux gratuitement ! Vous comprenez maintenant, évidemment, pourquoi je ne donne pas l'adresse de ce bon sorcier, de peur qu'il soit assailli de visiteurs qui ne le paieraient pas, et pourquoi je l'affuble du titre trompeur de professeur Smith, de Newington Causeway.

Charles Maurice Davies, *Mystic London*, Londres, Tinsley Brothers, 1875

[1] Métaphore servant à fustiger un refus imbécile de se rendre à l'évidence, qualifiant un raisonnement ou un ensemble de propositions qui, quoique parfaitement explicités, restent incompris de certains. C'est une façon de signifier à ceux qui ne comprennent pas que s'ils ne comprennent pas, ce n'est pas faute d'explications, mais parce qu'eux-mêmes manquent d'intelligence ou ne font pas assez d'efforts d'attention ou de concentration. (Wikipedia)

[2] Locution latine signifiant : Ainsi passe la gloire du monde.

[3] Citation de Shylock, dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, en référence à un personnage biblique.

COMMENT ON DEVIENT PROPHÈTE

Le temps est le fidèle interprète des prophéties.
BOSSUET.

LE MOT *Prophète* (du grec *profétès*) signifie « celui qui dit d'avance » (*pro phêmi*).

Compris ainsi, l'exercice de la prophétie n'est que la prétention universellement répandue de parler des choses avant de les connaître.

Mais ce vocable comporte des significations plus étendues ; on ne peut les examiner sans passer du vénérable au burlesque.

Les prophètes respectés sont ceux de la Bible. Ils apparaissent sublimes et véridiques aux lecteurs des Saintes Écritures. Inspirés du Dieu d'Israël, ils recevaient de lui la mission d'annoncer les malheurs ou les gloires réservés à son peuple.

Les Voyants.

LES AUGURES, les aruspices, les pythonisses de l'antiquité assumaient le caractère d'interprètes des dieux et l'accréditaient par l'ambiguïté de leurs oracles. La difficulté de les comprendre empêchait de les taxer d'imposture.

De nos jours, les Turcs d'Europe et beaucoup de populations d'Asie et d'Afrique révèrent en Mahomet le prophète d'Allah, seul dieu de l'Islam.

De notre temps aussi, un prosélytisme est exercé en Russie, en Suède, aux États-Unis, etc., par d'inopinés apôtres se disant les annonciateurs de réformes ou d'innovations religieuses.

Telles sont les principales catégories de *voyants*. Le reste des diseurs de présages, dont l'art est parvenu jusqu'à nous à travers les siècles, ont eu recours à leurs lumières personnelles et semblent n'avoir obtenu que de médiocres succès.

Prophètes et Devins modernes.

LES UNS ont cherché des certitudes d'éventualités dans l'explication de leurs rêves. Ils ont ouvert la porte des secrets de l'avenir avec « la clef des songes ». D'autres ont tenté de découvrir les événements ultérieurs à l'aide de coïncidences astrales, par d'hermétiques consultations de jeux de cartes renouvelés des Egyptiens (*tarots*), ou au moyen de combinaisons de chiffres et d'arbitraires calculs de probabilités à l'instar de Pythagore ou de la Kabbale (*interprétation ésotérique* [secrète] *de la Bible*).

Ces dispensateurs de révélations ont augmenté leur importance par de mystérieuses attitudes. Au Moyen Age et pendant la Renaissance, on les voit fonctionner dans de sombres laboratoires, et s'attirer le périlleux honneur d'être brûlés comme sorciers.

Plus tard on a laissé aux *Mages* (c'est le nom venu jusqu'à nous de la religion de l'ancienne Perse qui désignait ainsi ses prêtres et ses devins) le droit de vivre : ils ont assuré les moyens de démocratiser leur métier et s'assurer une clientèle.

De là, les magiciens actuels bien achalandés dans de luxueux domiciles, tirant les horoscopes des dames du monde, les cartomanciennes en chambre affolant de promesses d'héritages les cuisinières de leur quartier, ou, plus simplement, les somnambules dites extra-lucides qui, jouissant d'une tolérance plus ou moins intermittente, s'établissent en roulotte le long des fêtes foraines pour vendre le mensonge du bonheur aux militaires et aux bonnes d'enfants.

Le *Grand Jeu* divinateur est tombé dans le domaine vulgaire.

Peut-il, cependant, surgir des individualités d'intelligence assez puissante pour comprendre l'ensemble ou les principaux détails passés et présents des circonstances humaines et en déduire les conséquences ?

Le propre des foules est de s'attacher aux intérêts de la vie actuelle. En matière prophétique, chacun se contente, demi-superstitieux, demi-railleur, de s'entendre annoncer quelque satisfaction personnelle inattendue : gain du *gros lot*, soudaine affection d'*une dame blonde* survenue protectrice d'*un homme de campagne*, etc. C'est la claire lueur de l'espérance traversant le noir du souci quotidien.

Selon certains érudits, il paraîtrait que l'art de prophétiser est resté florissant, dans ses limites spéciales, depuis l'antiquité. On affirme qu'il n'a pas cessé d'accomplir d'importants progrès.

Les Déductifs. — Ces maîtres prophètes se divisent en 2 catégories principales : les *déductifs* et les *intuitifs*.

Une 3e classe réunit ces 2 systèmes en les facilitant l'un par l'autre.

Les *déductifs* basent leurs données sur les dates et les chiffres, le nombre des lettres des noms propres soumis à des arrangements kabbalistiques ; ils emploient des procédés de calcul et semblent, aux yeux de leurs fervents, se rapprocher ainsi des procédés de la science moderne.

Il existe dans ce genre un ouvrage anonyme fort vanté, sous ce titre : *Recherches sur les fonctions providentielles des dates et des noms dans les annales de tous les peuples*.

Combinaisons Kabbalistiques. — L'auteur de ce livre développe 7 classes de combinaisons sibyllines, dont voici les moins difficiles à mettre en pratique :

Désirez-vous connaître l'époque terminale d'une ère politique ouverte à une date quelconque, par exemple la Constitution de 1875 ?

Additionnez, à cet effet, les chiffres de la première année dudit régime : Vous direz $1 + 8 + 7 + 5 = 21$.

Extrait de l'Almanach Hachette 1895

Ajoutez ce total de 21 au nombre de l'année (soit 21 + 1875) en question, et vous pourrez supputer que notre état parlementaire se désagrégera en 1896 ! Il sera donc prochainement permis de vérifier l'exactitude de cette arithmétique.

A Napoléon III entrant au pouvoir en 1848 on eût prédit, par le même moyen, l'année 1869 pour la fin de son règne ($1 + 8 + 4 + 8 = 21$; $21 + 1848 = 1869$) !

Telle est la Kabbale pour les événements d'ordre public, mais il y a des variantes à l'usage des individus.

Est-on naturellement curieux de savoir à quel âge on atteindra le comble de ses désirs et la plus grande somme possible de bonheur ?

Il suffit, dans ce but, d'additionner :

1° Les chiffres composant l'année de la naissance;

2° Le chiffre de la place occupée par le mois natal sur le calendrier à partir de mars (Avr. 2, mai 3, juin 4, etc.);

3° Le quantième dudit mois ;

4° L'heure de la naissance en comptant les heures de 1 à 24 à commencer de minuit.

Ajoutons que le total des chiffres de l'année de naissance fixe l'époque du premier grand changement.

Il advient de la sorte qu'une personne née le 13 juillet 1865 à 6 h. du matin a dû éprouver d'importantes vicissitudes à 20 ans et se trouver le plus amplement satisfaite à 44 :

1 + 8 + 6 + 5	=	20
13 (quantième du mois).	=	13
6 (heure du matin)....	=	6
5 (mois de juillet)....	=	5
Total....		44

Cette manière d'investigation mérite d'être particulièrement recommandée aux philosophes qui, à l'âge fixé par l'oracle, sauront se trouver contents de leur sort, quel qu'il soit.

Les Intuitifs. — Les *intuitifs* ou illuminés tiennent compte des visions qui leur sont advenues et prétendent, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, démêler en leurs rêves des indices d'événements futurs.

C'est le légendaire Nostradamus que les occultistes experts placent au premier rang des « intuitifs ». Ses célèbres « centuries » rédigées en « quatrains » s'inspirent à la fois de visions et d'indications astrologiques. Elles sont enveloppées d'une obscurité de texte qui ne les rend accessibles qu'à d'habiles connaisseurs.

Nostradamus. — La Prophétie d'Orval

NOUS signalerons seulement les prédictions pour 1792, telles qu'elles se trouvent dans toutes les anciennes éditions de Nostradamus.

Et commençant icelle année sera faite plus grande persécution à l'Eglise chrétienne qui n'a été faite en Afrique et durera cette icy jusques à l'an mil sept cents nonante-deux que l'on cuidera être une rénovation de siècle, après commencera le peuple Romain de se reddresser et de chasser quelques obscures ténèbres.

Parmi le fatras, sans doute énorme, des travaux « intuitifs », on signale aussi comme fameuse la « Prophétie d'Orval », dont on attribue la paternité à Philippe Olivarius, moine de Cîteaux.

Cet opuscule aurait été « imprimé en 1544 » ou, plutôt, « retrouvé » en 1839 dans la reproduction qu'en fit alors le *Journal des Villes et des Campagnes*.

Les bibliophiles les plus actifs n'ont, en effet, découvert nulle trace de ce document avant cette dernière date. Mais même en l'admettant comme écrite vers 1839, la *Prophétie d'Orval* passe encore pour une œuvre prodigieuse, au dire des spécialistes.

Il est donc fâcheux pour les profanes qu'elle s'exprime en un langage moins déchiffrable encore que celui des versets de Nostradamus. Le moine de Cîteaux se livre à d'assez claires allusions concernant Dieu, les papes et les rois, mais ses pressentiments n'entrevirent les masses populaires qu'en une agitation confuse, de sorte que ses visions s'obscurcissent à mesure que l'action des peuples devient plus considérable dans la suite historique.

En voici quelques passages choisis parmi les moins abstraits :

Louis-Philippe. — Le *Coq* effacera la *Fleur blanche*. Un *grand* s'appellera le *Roi du peuple*. Grande *commotion* se fera sentir chez les *Gens parce* que la *couronne aura été posée par mains d'ouvriers* qui ont guerroyé dans les *grandes villes*. Dieu seul est grand !

Le règne des mauvais sera vu croître. Mais qu'ils se hâtent (!).

Voilà que les pensées du Celte Gaulois se choquent et que *grande division* est dans l'*entendement*. Le *Roi du peuple* est *en abord un moult faible* et, pourtant, *contre-ira* bien les *mauvais*. *Mais il n'était* pas bien assis et voilà que *Dieu le jette bas...*

La Guerre Franco-Allemande. — *L'année 1870-71.... Malheur à toi, grande ville !*

Voici les Rois armés par le Seigneur.....

Mais déjà le feu t'égale à la terre !

Pourtant les justes ne périront pas. Dieu les a écoutés....

La place du crime est purgée par le feu...

Le grand ruisseau a conduit toutes rouges de sang ses eaux à la mer.

Et la Gaule nue comme délabrée va se rejoindre. Dieu aime la paix.... Il est encore béni pendant 14 fois 6 lunes et 6 fois 13 lunes.

Puis Dieu est saoul d'avoir baillé des miséricordes, et....

Paris détruit en 1896. — *L'année 1896, Paris disparaît pour ne plus reparaître... Moult de mal et guère de bien en ce temps-là. Moult grandes villes par le feu.*

Extrait de l'Almanach Hachette 1895

Il faut noter l'étrange disproportion qui existe entre ces menaces « intuitives » et la modeste prescience d'une revision constitutionnelle indiquée ci-dessus pour 1896 par le système « déductif ».

Quant aux événements à survenir après 1896, la *Prophétie d'Orval* se manifeste en des phraséologies abstruses dont chaque mot réclamerait des sectateurs une étude approfondie.

Comme conclusion, le moine de Cîteaux redoute pour notre fin de siècle un cataclysme renouvelé de celui qui se prévoyait jadis à l'aurore de l'an mil.

Voici comment s'exprime Philippe Olivarius :

1899. — Que tout se sépare et le siècle de fin a commencé.... Dieu combat pour ses deux justes et l'homme du mal a le dessus. Mais c'est fait. Le haut Dieu met un mur de feu qui obscurcit mon entendement. Et je n'y vois plus.

Notons que les intuitifs, lorsqu'ils se croient inspirés, basent leurs divinations sur les phénomènes les plus élémentaires, le bruit du vent, la chute des branches, la rencontre d'une personne jeune ou âgée. On sait d'ailleurs combien les superstitions de ce genre sont répandues parmi les gens de la campagne, et notamment les chasseurs, à qui la moindre circonstance naturelle sert d'indice favorable ou fâcheux.

Parmi les moyens sans nombre adoptés par les intuitifs, nous citerons notamment :

La *Bibliomancie*, consistant à chercher une ligne de conduite en consultant un verset de la Bible ouverte au hasard.

Le sens général et poétique du texte permet presque toujours une adaptation.

L'*Ornithomancie*, ou consultation des oiseaux, soit que leur vol passe pour fâcheux en partant de la gauche, soit qu'en marchant sur le sol ils s'arrêtent à telle ou telle inscription tracée d'avance. Dans ce dernier cas, on se sert d'une poule ou d'un coq.

Les *Tables tournantes*, dont l'emploi relève du spiritisme.

Enfin le *marc de café* mouillé dans une passoire au-dessus d'une assiette creuse. Le résidu forme dans l'assiette des lignes et des figures que les successeurs actuels du grand Etteila et de la célèbre Mlle Lenormand interprètent.

A ces exercices professionnels s'ajoutent divers jeux conjecturaux qui mettent l'art de prédire à la portée des simples amateurs. L'un des plus faciles consiste à établir la prédestination sur les initiales des noms et prénoms d'après le sens des mots commençant par ces mêmes initiales. Les prénoms figurent alors les qualités, et les noms indiquent les attributs.

Les résultats ainsi obtenus sont parfois frappants, en raison de cette loi mystérieuse du langage qui rattache aux mêmes sons des séries de mots d'une signification connexe.

Les initiales L, M, par exemple, feraient craindre un caractère Lâche, Licencieux, Libertin, Lourd, Lugubre, etc., et l'on frémit de songer à travers quelles phases de Maladies, de Mécontentement, de Médiocrités, de Méfaits, de Mendicités, etc., le malheureux signataire végéterait de la misère à la mort.

Par contre on trouverait dans les initiales V, T ces étranges contradictions : Vaillance et Timidité, Violence et Tendresse, Verbosité et Taciturnité, etc.

Cette pratique offre d'ailleurs l'agrément de pouvoir s'adapter aisément aux personnages connus. Si l'on opérait, entre autres, sur le nom de M. Casimir-Perier, on lui découvrirait aussitôt une destinée de Président et de Conservateur, la vocation préétablie de la conduite du Pouvoir et du Parlementarisme, dans les limites des idées Constitutionnelles, etc.

Certains occultistes poussent plus loin ce système : ils disposent en cercle toutes les lettres composant les noms et qualités du personnage dont ils s'occupent. Ils promènent ensuite contemplativement leur regard autour du cercle de mots et recueillent toutes les anagrammes dont ces mots sont susceptibles.

L'instinct du mystère consiste naturellement à rejeter les mots inutiles et à garder ceux qui s'appliquent à l'objet de la divination.

Cette méthode est indiquée par Christian dans son *Histoire de la magie*, et l'on rapporte de quelle façon surprenante un occultiste en renom l'employait quelques jours après l'horrible attentat de Lyon.

Ce mage a mis en cercle l'inscription suivante :

François-Marie-Sadi Carnot, Président de la République Française.

Et voici le résultat obtenu :

Caserio-S.-J. (*Santo Geronimo*), **Italien du Nord** (*né à Motta Visconti, près Milan*),

Bien armé par des Français (*couteau acheté en France ou somme d'argent reçue en France par l'assassin*), *le Tuera.*

Les quatre lettres de reste : C.P.Q.F. devaient, d'après la méthode, fournir l'initiale d'un mot fatidique, en langue latine.

Le Mage les a complétées ainsi.

Casimir-Perier-Quietudo Franciæ (*Repos de la France*).

Le même travail au sujet du successeur de M. Carnot :

Paul-Pierre-Jean-Casimir-Perier, Président de la République Française,

A donné comme solution :

Pris cinq fois par la peur; par lui France si aimée de Dieu, espérera liberté.

Pris cinq fois par la peur, signifie, sans doute, que la terreur de l'assassinat a hâté la nomination du *cinquième président*.

Les deux lettres de surplus : *J.N*, ont fourni les deux mots latins *Juxta Nefas* (*proche du malheur*), rappelant que l'élection a immédiatement suivi l'attentat.

Encore une fois, ces ingénieux calculs prophétiques ont le désavantage évident de suivre les faits accomplis au lieu de les annoncer.

Extrait de l'Almanach Hachette 1895

LES SCIENCES OCCULTES

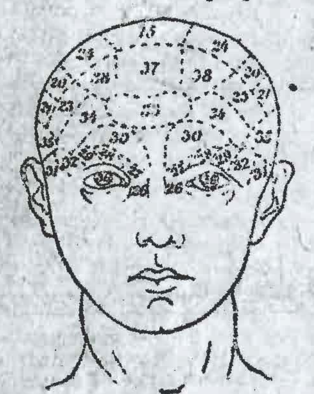
Apprends toi-même à te connaître.

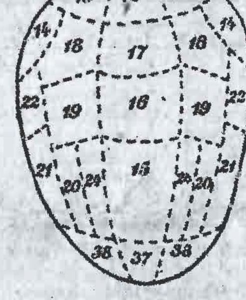
On comprend souvent sous cette désignation l'Alchimie, *la* Cabale, *la* Nécromancie, *etc.; mais nous ne voulons, dans les pages qui suivent, que passer rapidement en revue certains ordres d'observations appuyés sur des séries de faits qui leur prêtent de la vraisemblance.*

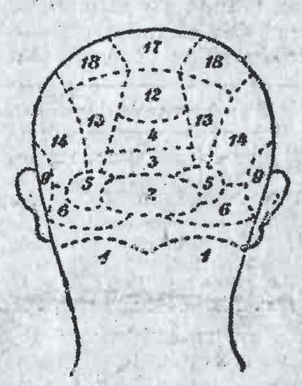
En réservant les connaissances basées sur l'examen de signes extérieurs comme la Physiognomonie, *la* Phrénologie, *la* Chiromancie, *la* Graphologie, *et pour s'en tenir seulement aux données qui ont le magnétisme pour point de départ, le terme* « occulte » *signifie ici que le témoignage des sens ne peut, quant à présent, servir à formuler la loi qui doit dominer les faits* électro-magnétiques.

La Phrénologie.

La phrénologie prétend déterminer par la configuration du crâne et par les bosses et les creux qu'il présente à sa surface le volume des différentes « parties du cerveau ». Selon Gall (inventeur du système), chaque faculté, chaque instinct aurait son centre spécial qui, en se développant, produirait les bosses qu'on observe. La phrénologie révélerait donc l'homme intérieur et permettrait de le deviner, comme on devine le contenu d'un sac en le palpant. Malgré les travaux de Spurzheim, de Cubii Soler, de Broussais, l'hypothèse de Gall ne repose pas sur des bases scientifiques.


Front et face.


Dessus du crâne.


Dos de la tête.

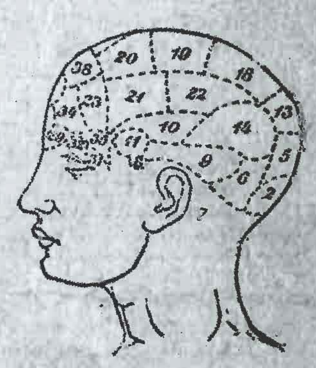

Tête vue de profil.

Fig. 807 à 810. Numéros des bosses de la Tête correspondant aux Facultés indiquées ci-dessous.

Voici la nomenclature des facultés correspondant aux numéros des bosses indiquées par les figures ci-dessus :

A. — **Facultés animales : 1,** Amativité, c.-à-d. amour physique, se mesure d'une oreille à l'autre; **2,** philogéniture : amour des enfants, protection des faibles ; **3,** concentrativité : concentration en soi des idées, des émotions ; **4,** habitativité : attachement de l'homme à son pays ; **5,** adhésivité : porte les hommes à s'attacher à des individus ou à des objets (sociabilité) ; **6,** combattivité : courage, résistance aux attaques ; **7,** destructivité : va des chasseurs aux assassins ; **8,** alimentativité : gourmandise, ivrognerie ; **9,** secrétivité : ruse et dissimulation ; **10,** acquisivité : amour de la propriété, cupidité, égoïsme ; **11,** constructivité ou faculté d'arrangement : depuis les modistes jusqu'aux sculpteurs.

B. — **Facultés affectives : 12,** orgueil, estime de soi-même ; **13,** approbativité, recherche de l'approbation, vanité ; **14,** circonspection ; **15,** bienveillance ; **16,** vénération, piété filiale ou religieuse ; **17,** caractère (de la fermeté à l'entêtement) ; **18,** espérance ; **19,** justice, vérité ; **20,** goût du surnaturel ; **21,** sens poétique ; **22,** amour du sublime ; **23,** gaîté, esprit, saillies ; **24,** esprit d'imitation.

C. — **Facultés intellectuelles : 25,** individualité, observation du détail ; **26,** configuration, mémoire des formes, des ressemblances ; **27,** sens de l'étendue, coup d'œil ; **28,** sens du poids, de la résistance en mécanique ; **29,** sens de la couleur ; **30,** localité, désir de voyager, mémoire des lieux ; **31,** nombres, calcul ; **32,** ordre ; **33,** éventualité, esprits déductifs ; **34,** mesure du temps **35,** mélodie, harmonie ; **36,** langage, facilité pour les langues, mémoire du mot propre (ce signe réside dans la proéminence des yeux) ; **37,** comparaison ; **38,** causalité : aptitude à saisir le rapport des effets et des causes, philosophie, métaphysique.

La Physiognomonie.

La figure étant, dit-on, le miroir de l'âme, la Physiognomonie est l'art de déduire le caractère, les penchants, les instincts, les passions, etc., de l'étude de ses traits. Voici le résumé de quelques observations faites par les physiognomonistes les plus célèbres :

Front élargi sous les tempes............	Imagination, sens artistique, génie.	**Œil** qui regarde droit....	Loyauté, franchise.
— élevé et bombé par le milieu.............	Esprit de synthèse, mathématicien.	— petit et perçant.......	Dissimulation, faiblesse.
— grand et droit..........	Intelligent, attentif.	— petit, tout rond.......	Finesse, esprit vif.
— plus étroit en haut qu'en bas.........	Fin, rusé, fourbe.	— brun..................	Esprit vif, intelligence.
— avec deux bosses au-dessus des sourcils..	Satirique, frondeur.	— de couleur claire, fendu	Douceur, irréflexion.
— étroit et bas, fuyant...	Brute, criminel.	**Nez** grec................	Peu d'esprit et d'intelligence.
		— grand (mince et long).	Énergie, ambition.
		— gros du bout, peu proéminent.........	Bonté, sans finesse ni énergie.

Nez effilé	Mobilité, imagination.	**Dents** saillantes	Causticité, peu d'esprit.
— court, narines large et mobiles	Esprit d'observation, sensibilité.	— grandes, épaisses et blanches	Audace, loyauté, amabilité.
Lèvres charnues	Tempérament sensuel, affectif.	— aiguës, fortes et serrées	Méfiance, infidélité, envie.
— minces	Sécheresse, causticité.	— irrégulières	Fourberie, prudence, envie.
— supérieure déborde l'inférieure	Affection, domination, dédain.	**Menton** avancé	Energie, force, entêtement.
— inférieure déborde la supérieure	Malice, avarice, méchanceté.	— en galoche	Malignité, esprit fin et délié.
Dents petites et courtes	Force, esprit pénétrant.	— long, étroit	Brutalité, fanatisme.
		— fuyant	Amour de la tranquillité.

Conseils généraux. — Ne juger que sur l'ensemble du visage et tenir compte de l'influence corrective de chacun des traits sur tous les autres. Une physionomie fine, comme effacée, indique faiblesse et douceur. Des traits marqués : un caractère mâle, personnel. — Etudier les habitudes, les manies ; la démarche résolue : énergie ; glissante, rampante : dissimulation ou timidité extrême ; l'homme frappant du talon : amour de la domination. Enfin tenir compte des déformations dues à la profession ou au métier exercé.

La Chiromancie.

LA CHIROMANCIE, rénovée par le capitaine d'Arpentigny et par Desbarolles, vient des Bohémiens. Elle comprend : 1° l'étude de la conformation de la main et des doigts ; 2° l'étude des lignes qui la sillonnent à l'intérieur et sur les côtés.

On ne peut nier que la main ait une physionomie ; elle est la principale manifestation de l'*action* humaine ; par suite, l'étude de sa conformation offre à l'observateur des données rationnelles sur le tempérament du sujet observé. En dehors de ces conclusions d'un caractère général, est-il besoin de dire que l'étude des lignes, qui permettrait de prédire, par exemple, que vous mourrez de mort violente à 28 ans, ne peut séduire qu'un petit nombre d'esprits.

Conformation de la main : *trop dure* : inintelligence, le corps domine l'esprit ; *dure* : activité, force, intelligence, facilité de travail (déductifs) ; *molle* : paresse, imagination, amour du merveilleux (intuitifs) ; *molle spatulée* : paresse d'esprit ; *molle carrée* : esprit lent, intelligence obscure ; *molle lisse* : rêverie, imagination, art ; *potelée, charnue, aux doigts lisses et effilés, sans nœuds*, avec un mont de Vénus (voir fig. 811, n° 3) ; très prononcé : voluptueux, charnel, esprit actif, intelligence solide ; *courte* : peu de réflexion ; *longue* : recherche du détail ; *ferme* : énergie et persévérance. — La main *très dure* tend de jour en jour à disparaître d'Europe. C'est la main de l'être *non civilisé*. On ne la rencontre guère, en France, que chez de rares individus demeurés primitifs.

Doigts : Les doigts sont formés de trois *phalanges* (n° 1 de la fig. 805), réunies par des *nœuds* (n° 1 de la fig. 811). En Chiromancie, ces trois phalanges correspondent : la première (celle qui tient à la paume de la main) aux instincts matériels ; la seconde, aux dispositions intellectuelles ; la troisième, aux facultés morales. Les tendances indiquées par chacune de ces phalanges varient en raison de leur développement relatif. En général le *nœud* de la phalange indique, selon qu'il est plus ou moins prononcé, que le sentiment ou l'instinct signalé par la phalange même sera plus ou moins accentué. *Le premier nœud* : raisonnement, critique, doute ; le deuxième : appétits matériels ; *doigts effilés* (n° 4 de la fig. 811) : imagination, invention, idéal ; *carrés* (n° 5 de la fig. 811) : raison, ordre, réflexion ; *spatulés* (n° 6 de la fig. 811) : action, résolution, amour du bien-être.

Pouce : *Première phalange longue et un peu ovale* (n° 7 de la fig. 811) : volonté persistante ; *longue et en bille* (n° 10 de la fig. 811) : orgueil ; *très longue* : tyrannie ; *courte* (n° 8 de la fig. 811) : faiblesse, manque de volonté, défiance de soi ; *très courte* : découragement facile, insouciance ; *deuxième phalange longue* : logique, raisonnement ; *courte* : manque de raison ; *Troisième phalange* (mont de Vénus) *longue et épaisse* (n° 9 de la fig. 811) : amour charnel. — Les *deux premières phalanges courtes* indiquent habituellement, *chez une femme*, le manque de sens moral, au double point de vue de la pudeur et de la vertu, par suite de manque de volonté et de raison, ou de découragement. — La première phalange du pouce renversée peut indiquer aussi la prodigalité et l'immoralité.

Monts. Protubérances que l'on remarque à la racine des doigts et qui signifient (n° 3 de la fig. 811) :

	Mont en excès (proéminent).	*Mont normal et uni.*
Jupiter	Orgueil, domination, superstition.	Ambition, générosité, gaieté.
Saturne	Fatalité.	Prudence.
Apollon	Amour du faste, légèreté, curiosité.	Gloire, grâce, tolérance.
Mercure	Mensonge, ruse, vol.	Amour du travail, sciences, commerce.
Lune	Imagination triste et déréglée.	Imagination rêveuse, chasteté.
Vénus	Débauche, coquetterie.	Amour du beau, bonté.
Mars (Plaine de)	Violence, cruauté.	Courage, dévouement.

Le mont de Mars est représenté dans la main par la plaine de Mars (voir n° 3 de la fig. 811) ; très peu prononcé, il indique un amoindrissement des qualités du mont normal.

Lignes : On choisit toujours la main gauche pour l'étude des lignes, parce qu'elles sont mieux marquées que dans la droite, qui est généralement plus employée. Les signes tirés des lignes de la main droite servent parfois à corriger ou à fixer les signes de la main gauche.

Les *lignes longues* indiquent une exagération du signe ; *courtes* ou *pâles* : la diminution du signe ; *doubles* ou *rouges* : exagération en bien ; *coupées* : des entraves, des accidents dans certains cas.

A. — **Ligne de cœur** (n° 11 de la fig. 811) ; L'affection à tous ses degrés ; *courte* : sécheresse du cœur ; *absente* : méchanceté, fausseté ; *en chaîne* : inconstance ; *rouge* : amour violent ; *pâle* : débauche, instincts vils.

B. — **Ligne de tête** (n° 12 de la fig. 811) : *Longue* : énergie, intelligence ; *courte* : intelligence modeste ; *se confondant avec Saturne* : infortune ; *brisée sous Saturne ou très proche de la ligne de cœur* : mort violente ; *descendant brusquement vers le mont de la Lune* : illusions, mensonge.

C. — **Ligne de Saturne, de chance ou du destin** (n° 13 de la fig. 811) : *Longue* : fortune ; *brisée* : vie aventureuse ; *absente* : vie nulle ; *allant de la ligne du cœur au mont de la Lune* : richesse par mariage, héritage ou faveur ; *coupée à la ligne de tête* : vie heureuse brisée par un coup de tête ou un accident.

D. — **Ligne de foie ou de santé** (n° 14 de la fig. 811) : *Longue et nette* : intelligence et santé ; *tortueuse* : santé compromise. Si cette ligne se dirige, accentuée, vers et sous le petit doigt, c'est un signe d'intuition et d'aptitude aux sciences naturelles et occultes.

On rencontre souvent entre la saturnienne et la ligne de foie une autre ligne qui va aboutir au mont d'Apollon. Sa longueur indique les tendances artistiques, et les petites lignes rayant le mont d'Apollon sont l'indice de la réussite dans les arts ; si cette ligne se termine sous Apollon en forme de fourche, c'est un signe d'une haute fortune.

Les *lignes horizontales* (n° 19 de la fig. 811) entre

Extrait de l'Almanach Hachette 1894

la racine de Mercure et la ligne de cœur indiquent le nombre de mariages ou de liaisons qu'on fera ; si elles sont *verticales* et *nettes* (nº 20 de la fig. 811) : le nombre de garçons ; *tortueuses* : le nombre de filles qu'on aura.

E. — **Rascette, bracelet ou restreinte** (nº 15 de la fig. 811) : *en chaîne* : obstacles ; *trois lignes* : réussite, fortune ; la première ligne correspond au cœur, la deuxième à la fortune, la troisième au bonheur.

Signes (nº 21 de la fig. 811) : Les signes : *croix*, *rameaux*, dirigés vers le haut de la main sont bons; les *cercles* placés sur un mont sont très heureux ; la *chaîne* signifie lutte ; la *grille* : obstacle, agitation ; le *carré* : jugement net ; le *triangle* : aptitude aux sciences.

Pour déterminer un portrait chiromantique, il faut recueillir avec le plus grand soin tous les renseignements divers de la main, faire la moyenne par éliminations ou additions et se garder de donner aucune indication concernant la santé ou la mort probable de l'individu ; l'échelle chiromantique de la *ligne de vie* (nº 18 de la fig. 811) permettra d'apprécier l'époque des événements prédits.

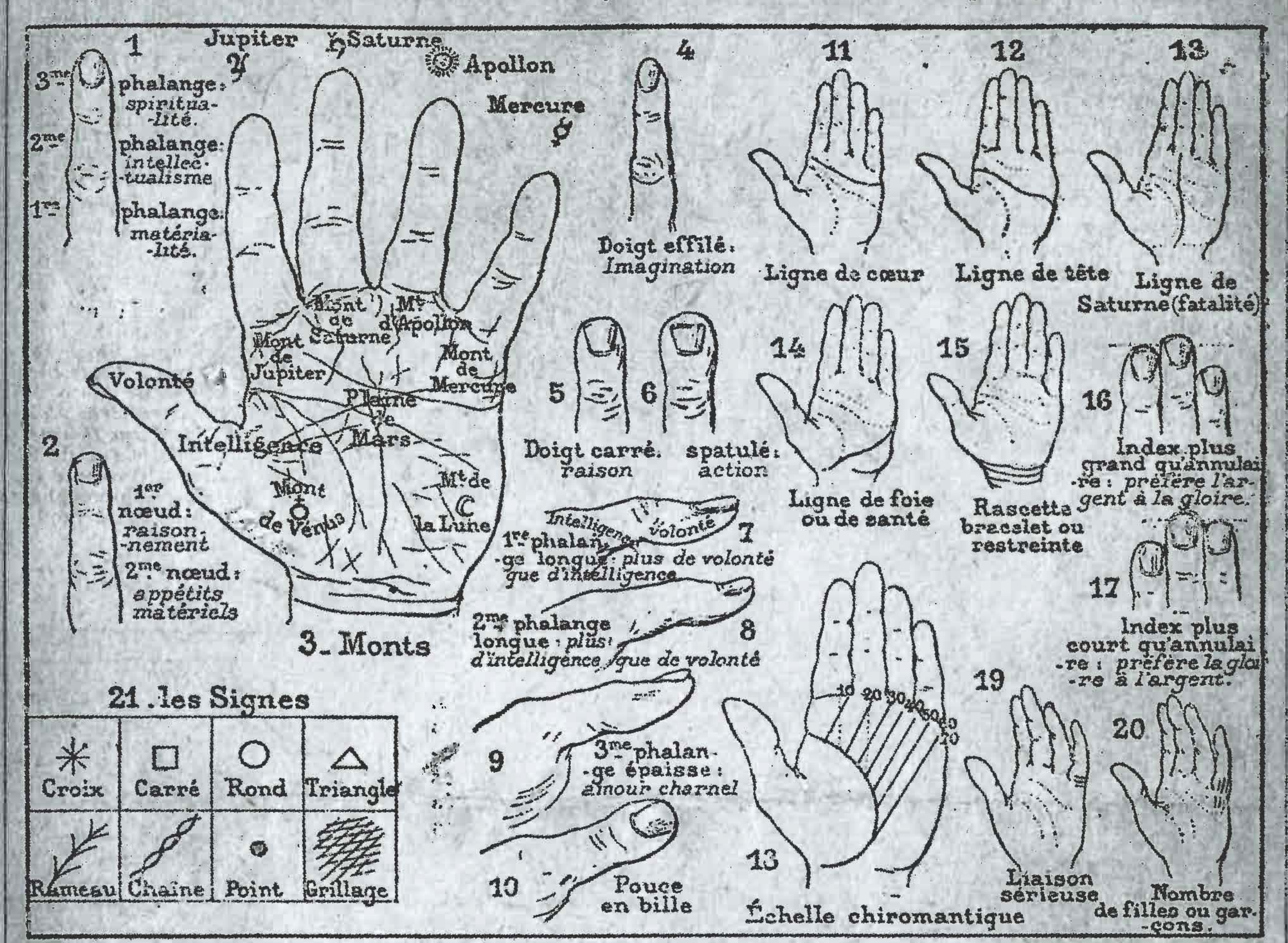


Fig. 811 à 831. Tableau pour servir a l'étude de la Main.

Le Magnétisme.

Sous le nom de magnétisme on désigne un ensemble d'états particuliers du système nerveux déterminés par des pratiques spéciales. Nous distinguerons le magnétisme officiel ou *Hypnotisme* et le magnétisme non officiel.

En dehors des expériences scientifiques, il est toujours détestable, on ne saurait trop le répéter, de provoquer le sommeil magnétique. On s'expose d'ailleurs aux rigueurs de la loi.

Fig. 832. La Raideur cataleptique.

L'**Hypnotisme** détermine un sommeil spécial (hypnose) par la fatigue ou la surprise des sens à l'aide de différents procédés.

Procédé de Braid : On prend un objet brillant quelconque, on le place entre les deux yeux du sujet, un peu au-dessus du front (à 15 ou 20 centimètres de distance) de manière que celui-ci soit obligé de *loucher* pour l'apercevoir et on lui commande de le fixer (fig. 833). Il faut que le sujet n'oppose pas de résistance, qu'il obéisse en enfant et écarte de son esprit toute distraction. Les yeux se troublent bientôt, se mouillent de larmes, puis se ferment. Le sujet est en état d'hypnose, c.-à-d. de sommeil hypnotique.

Procédé de l'Ecole de la Salpêtrière : Cette école (dont le chef était le professeur Charcot) agit surtout sur des hystériques (malades des nerfs et non dépravées, comme on le croit généralement). Le sujet est placé devant un foyer de lumière intense (gaz-

lumière électrique, etc.), et reçoit l'ordre de le fixer. Peu à peu il devient immobile, l'œil fixe, en *catalepsie*. Ses membres souples gardent facilement les attitudes (même les plus pénibles) (fig. 832) auxquelles on les soumet. C'est la période des *attitudes passionnelles*, dans laquelle le sujet exécute les actes en rapport avec la position qui lui est donnée : si on lui joint les mains, il prie (fig. 834) ; si on le place dans l'attitude d'une personne grelottante, il ressent l'impression d'un froid très piquant, etc. (fig. 835). Il peut recevoir des ordres ou des hallucinations. Si on l'abandonne, il revient à l'état dans lequel il était précédemment ; si on empêche la lumière de lui parvenir, ses yeux se convulsent vers le sourcil, sous les paupières frémissantes ; il fait entendre un léger hoquet et tombe en *léthargie*. Ses membres lourds ne conservent pas les attitudes, et les muscles peuvent se contracter sous l'action de petits coups frappés sur les tendons. Il ne reçoit plus d'action de son magnétiseur. Si on lui ouvre les yeux, il revient en *catalepsie* ; si on frotte ou si on presse le sommet de sa tête (vertex), il tombe en *somnambulisme* ; ses yeux sont fermés, il a l'air de dormir naturellement. Ses sens sont extrêmement excités ; on provoque facilement chez lui des hallucinations ou des impulsions automatiques par suggestion ou par simple injonction. Un coup de tamtam le figera dans une pose de statue. La contracture des muscles sera telle qu'on briserait plutôt le bras que de le faire ployer.

Fig. 833. HYPNOTISATION. *Procédé de Braid.*

Fig. 834. ATTITUDE PASSIONNELLE : *La Prière.*

Fig. 835. ATTITUDE PASSIONNELLE : *Le Froid.*

Telles sont les *trois phases* du sommeil hypnotique. Tous les sens, impressionnés vivement, produisent l'hypnose : l'ouïe frappée des vibrations d'un énorme diapason résonnant sur une caisse sonore, le son éclatant d'un gong.

Procédés de l'Ecole de Nancy (Drs Liébault, Bernheim, Beaunis, Liégeois, etc.). Emploi de la *suggestion* (page 329, fig. 837).

Procédé de l'Ecole de la Charité (créé par le Dr Luys). L'hypnose est produite à l'aide d'un miroir à alouettes que fixe le sujet, ou par suggestion.

Le Dr Luys applique l'action des médicaments à distance (voir page 329) et du transfert. MM. les Drs Luys et Encausse placent une couronne de fer aimantée sur la tête d'un malade; cette couronne se charge de l'état névropathique de celui-ci (paralysie, vertiges, etc.), qui peut ensuite être transféré à un autre sujet si on lui place sur la tête la même couronne. Des maladies de l'encéphale, des troubles cérébraux seraient guéris de cette manière.

Procédés du Dr Richet et des magnétiseurs. — On fait asseoir le sujet en face de soi, on le regarde d'un air d'autorité, on lui prend le pouce dans chaque main fermée et on le serre fortement (fig. 836). Au bout de peu de temps, le sujet sent un engourdissement gagner ses membres supérieurs. On fait alors des *passes* : mouvements uniformes et lents exécutés de haut en bas avec les mains étendues à une faible distance des yeux, du front, du corps du sujet. On lui ordonne de dormir en lui faisant entendre le tic-tac d'une montre. — Heidenhaim fait les passes sur les yeux seulement.

Fig. 836. MAGNÉTISATION. *Procédé du Dr Richet et des Magnétiseurs.*

La différence entre le Dr Richet et les magnétiseurs, c'est que ceux-ci croient avoir besoin de concentrer toute leur volonté sur l'idée d'imposer le sommeil au sujet, alors que celui-là pense à autre chose.

Dans certains cas, le sujet s'endort (si on lui tient les pouces) en fixant les yeux de son magnétiseur qui tient ses yeux aussi immobiles que possible.

Réveil. — Il faut toujours réveiller son sujet avec le plus grand soin, sous peine de le voir souffrir assez gravement. On souffle légèrement sur les yeux ou le front jusqu'à ce que le sujet soit complètement dégagé. On peut obtenir ce souffle à l'aide

Extrait de l'Almanach Hachette 1894

d'un soufflet si cela est nécessaire. On peut aussi jeter quelques gouttes d'eau au visage du sujet. On peut activer le réveil par des injonctions fortes, réitérées et convaincues : « Réveillez-vous, je le veux ». On doit toujours demander au sujet s'il est bien réveillé et s'il ne souffre pas et on ne le laisse aller que lorsque ce résultat est obtenu. S'il survenait le moindre accident, appeler un médecin.

Suggestion. — Phénomène encore mal défini, qui consiste dans l'influence — à proximité ou à distance — de la volonté d'un magnétiseur (certains auteurs donnent au magnétiseur le nom de *médium*) sur son sujet, ou dans la substitution de la volonté du médium à celle de son sujet.

Pour le Dr Liébault, la suggestion s'impose à l'état de veille. Il prend un sujet et, lui posant la main sur le front, lui dit avec conviction : « Vous allez dormir », puis il lui ferme les yeux en lui assurant qu'il dort. Il insiste jusqu'à ce que sa conviction soit passée dans son sujet et que celui-ci, sous l'action de suggestions réitérées, s'endorme réellement. MM. Bernheim et Beaunis agissent de même, sauf que dans les premières expériences, l'un emploie conjointement le procédé de Braid, et l'autre, celui des magnétiseurs. La suggestion s'exercerait même à distance (*Voir* Expériences de Mesmer, de Du Potet, de Bernheim, de Mesnet, de Janet, etc.).

Procédés de l'École de Nancy. — On commence par les commandements les plus simples : « Levez-vous, levez le bras, marchez », puis on passe insensiblement aux plus complexes, jusqu'à l'obéissance passive, et enfin on fait exécuter au sujet des ordres donnés mentalement. C'est ainsi qu'on l'amène à croire qu'il sue, qu'il est vieux, qu'il a changé de sexe, que l'un des assistants n'a plus de tête, bien qu'il marche coiffé de son chapeau, qu'il voit un serpent, qu'une pomme de terre est une poire, qu'il est devenu César, Henri IV, Louis XIV ou Napoléon, etc.

Action des médicaments à distance : En 1885, les Drs Bourru et Burot estimèrent que certains médicaments approchés d'un sujet endormi produisaient les mêmes effets que s'il les avait absorbés. L'opium enfermé dans un flacon et approché du sujet produisait le même résultat que s'il l'avait absorbé ; le vin ou l'alcool le grisait, et l'ammoniaque le ramenait à son état normal. M. Luys a étudié à ce point de vue quatre-vingt-six substances, qui lui ont donné les résultats qu'il attendait.

Fig. 837. — La Suggestion.

Le **Magnétisme** (non officiel) produit les mêmes résultats que l'hypnotisme, mais prétend étudier en outre les rapports qui existeraient entre tous les êtres. Ces relations seraient dues à une force particulière, impondérable, invisible (fluide des magnétiseurs, od, force universelle, etc.).

Les États profonds de l'Hypnose.

M. LE Cel DE ROCHAS s'est appliqué à montrer que si, après avoir fait passer le sujet par les trois phases de la Salpêtrière, on pousse l'expérience au moyen du courant d'une pile, d'un aimant, etc., le sujet passe, à l'état de *rapport* dans lequel il ne perçoit plus, paraîtrait-il, que les attouchements, les sons, etc., qui proviennent de son magnétiseur. Le monde extérieur n'existerait plus pour lui, en dehors de son magnétiseur. Le sujet, dans un grand état de bien-être, voit un fluide (*od* de Reichenbach) s'échapper de celui-ci. Si on pousse encore plus loin, le sujet, tombé et état de *lucidité*, pourrait être mis en rapport avec d'autres personnes que son magnétiseur, et il verrait alors leur conformation intérieure par rapport à la sienne (somnambules voyants).

Extériorisation de la sensibilité. — À l'état de *rapport*, le sujet perd la sensibilité de sa peau, mais il se forme à quelque distance de lui une sorte d'*atmosphère sensible* qui n'est autre chose que sa *sensibilité extériorisée* (sortie à l'extérieur). Si le magnétiseur pince le sujet, celui-ci ne sent rien ; mais *s'il pince la couche sensible*, le sujet ressent le pinçon. Cette atmosphère pourrait s'étendre à plusieurs mètres et traverserait les murs.

Envoûtement. — Autrefois les envoûteurs formaient à l'image de leur ennemi une statuette de cire qu'ils soumettaient à un simulacre de tortures, qui étaient ressenties en réalité par l'envoûté. Aujourd'hui, l'*extériorisation de la sensibilité* étant obtenue sur un sujet, on fixerait cette sensibilité sur un objet matériel (statuette, plaque photographique, etc.). Toutes les piqûres faites sur la statuette ou la plaque seraient ressenties par le sujet et produiraient des marques sur lui.

Télépathie. — Étude encore embryonnaire de communication de pensées à distance entre gens prédisposés, et apparitions de visions. Faits étudiés par les savants, entre autres par le Dr Richet qui a écrit la préface de *Fantômes de la vie*, l'ouvrage le plus documenté sur cette matière.

La Magie et la Sorcellerie.

LA MAGIE serait la mise en action de l'influence que l'homme possède sur la nature ; c'est la réaction de la *volonté* sur la *vie*. Le précepte fondamental est l'exercice et l'entraînement de la *volonté* que le magiste fixe, soutient, en employant des *talismans* (objets matériels, médailles, plaques de métal portant des signes cabalistiques, etc.).

La **Sorcellerie** ou magie noire est l'application des mêmes phénomènes par des mystificateurs ou par des dupes. Ceux qu'on appelait autrefois

les *Possédés* sont aujourd'hui considérés comme des *malades* hystéro-épileptiques. — Les charlatans qui abusent de toutes ces pratiques *pour de l'argent* sont punis par le *Code Pénal* (art. 479 à 481).

Le Spiritisme.

LE SPIRITISME est un corps de doctrines qui tentent d'expliquer des phénomènes encore mystérieux. Les spirites y voient la manifestation de l'esprit de l'homme (sa partie immortelle) qui persiste après la mort et qui peut communiquer avec les vivants. On y reconnaît, en général, l'action d'une force matérielle et inintelligente (force psychique, voir plus loin).

Dans les expériences de spiritisme, on appelle *médium* un individu doué, dit-on, d'une force spéciale, qui lui permettrait d'obtenir certains phénomènes. Celui qui obtient des coups frappés par une table est dit *typtologue*.

Pour appeler « l'esprit », on s'assoit en silence autour d'une table (guéridon se déplaçant facilement) et on place les mains étendues à plat dessus sans la presser. Sous l'action du *médium*, au bout de 10 à 30 minutes, les opérateurs ressentent des fourmillements dans les membres supérieurs : peu après, on entend *réellement* des bruits semblables à des coups frappés, puis la table s'ébranle et se livre (sans contact) aux mouvements les plus désordonnés.

On prétend correspondre avec les esprits en écoutant le nombre de coups frappés ou le nombre de fois que la table s'est levée d'après la convention : 1 coup : oui ; 2 : non ; 3 : oui, très bien et : 1 : *a* ; 2 : *b* ; 3 : *c* ; etc., jusqu'à 25 : *z*. On assemble ensuite les lettres recueillies dans l'ordre où elles ont été dictées.

Les *médiums écrivants* tiennent un crayon dans leur main, qu'ils laissent guider par les esprits, et reçoivent ainsi des communications. Les *médiums à écriture directe* opèrent ainsi : deux ardoises soigneusement vérifiées sont ficelées ensemble avec soin et contiennent entre elles un petit bout de crayon d'ardoise. Lorsqu'on les déficelle, sous l'influence du médium ou des esprits, elles sont couvertes d'écriture. (Crookes, Zoellner, Gibier, Lombroso). Les *médiums à matérialisation* tombent dans un sommeil particulier (médianimique) et pendant ce temps se dédoublent ou prêtent leur force vitale à des *esprits* qui se manifestent et qui, même, ont été photographiés (Crookes, Gibier, Tissot).

Apports. — Le *médium* endormi, sur la demande des assistants, les *esprits apportent* au travers des murs des objets venant des distances les plus incroyables.

Force psychique. — La partie la moins extraordinaire des phénomènes ci-dessus est attribuée à une force psychique, encore mal définie, mais dont l'action aurait été appréciée mathématiquement à l'aide de dynamomètres. D'après les adeptes, les expériences de Crookes en Angleterre seraient concluantes. Elles comprennent en substance : mouvements de corps pesants sans contact ; phénomènes de percussion et d'assemblage de sons ; variation du poids des corps ; enlèvement d'un être humain au plafond (lévitation des Orientaux) ; apparitions lumineuses ; écriture directe.

La Graphologie.

UNE RELATION directe existant entre le cerveau, qui conçoit, et la main, qui exécute, on comprend que la graphologie puisse déterminer, d'après les signes de l'écriture, le tempérament ainsi que la valeur intellectuelle et morale d'une personne.

Écritures : **1**, *lignes rigides* : inflexibilité ; **2**, *sinueuses* : souplesse ; **3**, *ascendantes* : ardeur et gaieté ; **4**, *descendantes* : tristesse et découragement ; **5**, *espacées* : intelligence ; **6**, *tassées* : caractère désagréable ; **7**, *lettres hautes et égales* : distinction, franchise et égalité d'humeur ; **8**, *couchées* : sensibilité ; **9**, *redressées* : froideur ; **10**, *renversées* : écriture artificielle, cachant la véritable personnalité ; **11**, *aériennes* : immatérialité ; **12**, *épaisses* : matérialité ; **13**, *renflées* : sensualité ; **14**, *grossissantes* : crédulité, bêtise ; **15**, *diminuant* : mensonge et ruse ; **16**, *juxtaposées* : intuitifs, imaginatifs ; **17**, *liées* : déductifs, logiciens ; **18**, *rondes* : mémoire (*o* et *a* ouverts : franchise, expansion) ; **19**, *anguleuses* : énergie, entêtement.

Ponctuation : **1**, *quand elle est absente* : désordre, négligence ; **2**, *quand elle est régulière* : ordre, minutie ; **3**, *points appuyés sans excès* : netteté dans le jugement ; **4**, *points très légers* : timidité, hésitation ; **5**. *Très appuyés* : décision et matérialité ; **6**, *points faits en accents* : spontanéité, vivacité ; **7**, *points bizarres* : excentricité.

Barres : **1**, *entre les mots* : lucidité d'esprit ; **2**, *à la fin des phrases* : prudence ; **3**, *sur les t, courtes et appuyées* : énergie ; **4**, *au-dessus de la hampe* : despotivité ; **5**, *tout en haut* : domination ; **6**, *basses*, obéissance ; **7**, *absentes* : manque de volonté ; **8**, *montantes de gauche à droite* : esprit de contradiction ; **9**, *descendantes de gauche à droite* : opiniâtreté : **10**, *en retour* : entêtement ; **11**, *en avant de la hampe* : caractère entreprenant ; **12**, *en arrière* : décision lente ; **13**, *terminées par un harpon* : ténacité ; **14**, *terminées en massue* : résolution ; **15**, *en pointes* : esprit critique ; **16**, *longues et appuyées* : emportement ; **17**, *longues et fines* : impatience ; **18**, *inégales* : caractère fantaisiste.

Boucles et hampes : **1**, *démesurées* : excentricité, folie ; **2**, *prolongation excessive de la hampe du d* : imagination déréglée ; **3**, *Sobriété dans les traits* : manque d'imagination ; **4**, *Harpons aux extrémités* : ténacité, accaparement ; **5**, *Crochets rentrants* : égoïsme.

Marges : *irrégulières ou absentes* : sans gêne, avarice, esprit peu artistique ; *irrégulières* : manque d'ordre ; *nettes* : correction, méthode, politesse ; *s'élargissant de haut en bas* : prodigalité ; *grandes* : générosité.

Paraphes : *en coup de sabre* : énergie, décision ; *en zigzag* : passionnés ; entourant le nom, vulgarité, esprit de coterie ; *un croche à la pointe* : égoïsme ; *remontant en crochet, après avoir descendu* ; lutte contre tous obstacles ; *en boucle, avec fioritures* : imagination, mauvais goût ; *gros au bout* : despotivité, orgueil, matérialité ; *lignes enchevêtrées* : esprit commercial ou signature de jeunes filles.

Signes divers : *trait entre deux phrases* : amour de la clarté ; *à la fin* (trait de procureur) : défiance ; *crochet rentrant* : égoïsme ; *contourné* : coquetterie, prétention ; *en croc ou harpon* : ténacité ; *aspect élégant* : distinction ; *malpropre* : vulgarité. En général le caractère du sujet répond à l'impression laissée par son écriture : calme, sobre s'il est calme, exagérée s'il est excentrique.

Toutes les tendances ci-dessus varient suivant le degré d'accentuation du signe. — On ne doit examiner que l'écriture courante et non l'appliquée. — Le portrait graphologique est la moyenne de tous les signes déduits des caractères de l'autographe.

En résumé, pour juger une écriture, s'attacher avant tout à l'aspect général *harmonique* ou *inharmonique*. Chercher ensuite les dominantes : Matérialité, spiritualité. — Sensibilité, sécheresse. — Egoïsme, amour du prochain. — Maladie, santé, etc. Passer ensuite aux particularités, qui toutes, la plupart du temps, se déduiront des dominantes, et se rappeler que plus une écriture est simplifiée, plus les traits inutiles sont réduits ou supprimés, plus la nature du *scripteur* est supérieure.

Extrait de l'Almanach Hachette 1894

LES SIGNES GRAPHOLOGIQUES

Ecritures

1, *lignes rigides* : inflexibilité.

2, *lignes sinueuses* : souplesse.

3, *lignes ascendantes* : ardeur et gaieté.

4, *lignes descendantes* : tristesse et découragement.

5, *lignes espacées* : intelligence.

6, *lignes tassées* : caractère désagréable.

7, *lettres hautes et égales* : distinction, franchise, égalité d'humeur.

8, *lettres couchées* : sensibilité.

9, *lettres redressées* : froideur.

10, *lettres renversées* : écriture artificielle, cachant la véritable personnalité.

11, *lettres aériennes* : immatérialité.

12, *lettres épaisses* : matérialité.

13, *lettres renflées* : sensualité.

14, *lettres grossissantes* : crédulité, bêtise.

15, *lettres diminuant* : mensonge et ruse.

16, *lettres juxtaposées* : intuitif, imaginatif.

17, *lettres liées* : déductif, logicien.

18, *lettres rondes* : mémoire.

19, *lettres anguleuses* : énergie, entêtement.

Ponctuation

1, *quand elle est absente* : désordre, négligence.

2, *quand elle est régulière* : ordre, minutie.

3, *points appuyés sans excès* : netteté dans le jugement.

4, *points très légers* : timidité, hésitation.

5, *très appuyés* : décision, matérialité.

6, *points faits en accents* : spontanéité, vivacité.

7, *points bizarres* : excentricité.

Barres

1, *entre les mots* : lucidité d'esprit.

2, *à la fin des phrases* : prudence.

3, *sur les t, courtes et appuyées* : énergie.

4, *au-dessus de la hampe* : despotivité.

5, *tout en haut* : domination.

6, *basses* : obéissance.

7, *absentes* : manque de volonté.

8, *montantes de gauche à droite* : esprit de contradiction.

9, *descendantes de gauche à droite* : opiniâtreté.

10, *en retour* : entêtement.

11, *en avant de la hampe* : entreprenant.

12, *en arrière* : décision lente.

13, *terminées par un harpon* : ténacité.

14, *terminées en massue* : résolution.

15, *en pointes* : esprit critique.

16, *longues et appuyées* : emportement.

17, *longues et fines* : impatience.

18, *inégales* : caractère variable.

Boucles et hampes

1, *démesurés* : excentricité, folie.

2, *prolongation excessive de la hampe du* d : imagination déréglée.

3, *sobriété dans les traits* : manque d'imagination.

4, *harpons aux extrémités* : ténacité, accaparement.

5, *crochets rentrants* : égoïsme.

Extrait de l'Almanach Hachette 1894

CRYPTOGRAPHIE

OU ÉCRITURE SECRÈTE

LES DEUX CORRESPONDANTS doivent, avant de s'écrire mutuellement, convenir du système choisi par eux et s'entendre sur la clé à adopter.

I. Système Jules César. — On convient de remplacer chaque lettre du message à transmettre (texte clair) par la lettre qui la suit immédiatement dans l'alphabet. Exemple : *Si on est convenu de remplacer* a *par* b, b *par* c, *etc. : le mot* **Viens** *se cryptographie* xjfot, *qu'on peut, en outre, retourner et qui devient* tofjx. *Ou bien écrire en remplaçant les lettres du texte clair par celles d'un alphabet dont les lettres ont été disposées dans un ordre convenu, tel que ci-dessous :*

ALPHABET EN CLAIR	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	X	Y	Z
ALPHABET CRYPTOGRAPHIQUE.	*v*	*d*	*f*	*h*	*p*	*a*	*m*	*b*	*i*	*u*	*y*	*e*	*x*	*g*	*z*	*t*	*j*	*s*	*r*	*k*	*q*	*o*	*n*	*l*	*c*

II. Système japonais. — On convient d'écrire le *texte clair* **je vous attends à diner c...** sur **CINQ** colonnes, que l'on dispose ainsi :

/ J S N I / E A D N / V T S E / O T A R / U E D C /

et l'on transcrit par colonne : 1re, *Jsni* ; 2e *eadn*, etc., soit : **jsnieadnvtseotaruedc.**

Le correspondant, en recevant le message, prend soin de diviser par 5 le nombre de lettres de son message, 20 : 5 = 4 ; il n'aura qu'à écrire les 4 premières lettres dans la 1re colonne, les 4 suivantes dans la 2e, etc., il pourra alors lire les caractères en clair aussi facilement que l'envoyeur.

III. La grille est une feuille de carton ou de métal peu épais *qui porte deux points de repère* et dans laquelle on a ménagé des vides suivant les lignes irrégulières d'un dessin. Chacun des deux correspondants possède une grille semblable.

L'expéditeur, pour écrire son message, place sa grille sur une feuille de papier, marque les points de repère et écrit, dans les espaces de papier que la grille ne couvre pas, les termes de sa dépêche, puis il enlève la grille et remplit de lettres quelconques les espaces que la grille couvrait.

Fig. 887.
GRILLE.

Le correspondant, en recevant son message, place sa grille dessus, en la faisant coïncider avec les points de repère, et lit la dépêche sans difficulté, toutes les lettres inutiles étant cachées par les parties pleines de la grille.

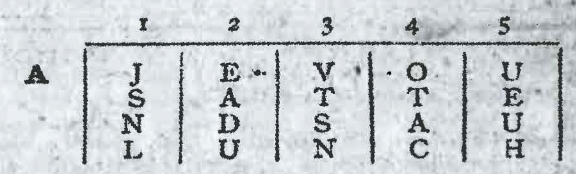
Les grilles géométriques (fig. 887) sont les plus faciles à construire. Les grisés indiquent les parties découpées dans la grille ; les blancs, la place de la ou des lettres laissée libre.

Avec cette grille : **Venez me voir ce soir** devient : *VjuenkehzrmuzxevlhjomavirsceesonivhR.*

IV. Systèmes convenus. — On peut encore, lorsqu'on s'est entendu au préalable, prendre un volume déterminé, et procéder de la façon suivante : On cherche dans le livre le nº des pages dont la première lettre est, par exemple : *V, e, n, e, z,* et on envoie le nº de ces pages à son correspondant. Celui-ci n'a qu'à chercher sur son exemplaire les lettres qui commencent les pages indiquées et à les transcrire à la suite les unes des autres. La réunion de ces lettres forme l'avis envoyé. *Exemple : les pages : 2, 11, 21, 7, 9 d'un livre choisi commencent par v, e, n, e, z, le correspondant n'aura aucune peine à reconstituer la dépêche qui lui est envoyée puisqu'il lira V à la page 2, e à la page 21, etc., ce qui lui donnera : Venez.*

La plupart de ces systèmes cryptographiques sont utilement employés par les États-majors en campagne, et les chancelleries se servent couramment des grilles et des *systèmes convenus* (IV). Ces derniers sont les plus malaisés à déchiffrer pour qui n'a pas le volume correspondant à celui de l'expéditeur. La légation de Siam à Paris n'emploie jamais d'autre procédé.

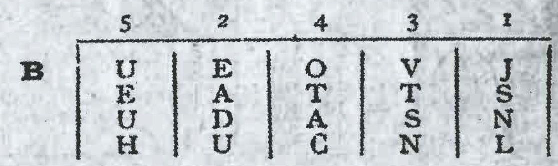
V. Système à clé. — On donne le nom de *clé* à une transposition de lettres ou de chiffres convenue. Supposons qu'au lieu d'écrire les chiffres dans l'ordre normal 1, 2, 3, 4, 5, on ait convenu de les disposer dans cet ordre 5, 4, 3, 2, 1, cela produit une sorte de confusion dont on ne vient à bout qu'à l'aide d'une clé, c'est-à-dire d'une convention. Un exemple fera mieux comprendre ce système. Vous écrivez votre dépêche dans un premier tableau, A, de la manière suivante :



	1	2	3	4	5
A	J	E	V	O	U
	S	A	T	T	E
	N	D	S	A	U
	L	U	N	C	H

Vous avez : *Je vous attends au lunch.* Maintenant faites ce que vous avez convenu avec votre correspondant. Dressez un nouveau tableau, B, 5, 2, 4, 3, 1, en mettant dans la colonne nº 1 les lettres de la colonne 5 du premier tableau, dans la colonne nº 2 celles de la colonne nº 4, dans la colonne nº 3 celles de la colonne nº 3, dans la colonne nº 4 celle de la colonne nº 3, et enfin dans la colonne nº 5 celles de la colonne nº 1.

Exemple : 5, 2, 4, 3, 1 (clé convenue). Si vous prenez une à une les lettres de la colonne 1, de la colonne 2, de la colonne 3, de la colonne 4 et de la colonne 5, vous avez très exactement les mots cherchés : *Je vous attends au lunch.*



	5	2	4	3	1
B	U	E	O	V	J
	E	A	T	T	S
	U	D	A	S	N
	H	U	C	N	L

Pour plus de sûreté, après avoir cryptographié le message dans le sens vertical on peut encore le cryptographier dans le sens horizontal.

Voici du reste une application de ce système :

Les deux correspondants ont chacun le tableau suivant (dit **de Vigenère**), qui n'est autre qu'une suite d'alphabets, dont le supérieur est toujours d'une lettre en avance sur l'inférieur.

Dans ce tableau, la *lettre de la clé* est toujours dans la colonne verticale, en *majuscules* ; la *lettre du texte clair* est toujours sur la ligne horizontale de la lettre de la clé, en *italique* ; la

lettre du cryptogramme est toujours en *majuscule*, en remontant verticalement au-dessus de la lettre du cryptogramme. Si, à l'aide de ce tableau de Vigenère, nous voulons cryptographier : **Viens** avec l'alphabet B par exemple, cherchons *v* en italique dans la ligne de l'alphabet B majuscule vertical, puis, remontant verticalement au-dessus de *v* jusqu'à l'alphabet majuscule horizontal, nous lisons *w*. — **Viens** deviendra donc : U H D M R. On voit que ce n'est autre chose que la méthode de Jules César, c'est-à-dire une simple transposition des lettres de l'alphabet.

Si au lieu de cryptographier avec un seul alphabet, B, comme dans l'exemple ci-dessus, vous prenez pour clé plusieurs alphabets dans un ordre convenu, comme : *BAC, CAB*, et que vous cryptographiez successivement avec chacun d'eux, vous aurez un système difficilement déchiffrable.

Les deux correspondants conviennent que la clé sera : CIEL. L'envoyeur écrit au-dessous des lettres du *texte clair* les lettres de la clé :

J E V O U S A T T E N D S D E M A I N
C I E L C I E L C I E L C I E L C I E

puis il cherche dans le tableau de Vigenère à quelle lettre de la rangée A correspond la lettre J dans l'alphabet C ; *e*, dans l'alphabet I ; *v*, dans l'alphabet E, etc., et il trouve :

h w r d s k w i r w j s q v a b y a j

Ce procédé est assez sûr ; on peut le rendre indéchiffrable. Pour cela, on remarquera que le *Tableau de Vigenère* que nous donnons ci-contre est entouré sur ses 4 faces d'une colonne laissée en blanc. Les deux correspondants y écriront les numéros d'ordre dans lequel ils auront convenu d'employer les alphabets.

8	A	B	C	D	E	F	G,	etc
16	B	*c*	*d*	*e*	*f*	*g*	*h*	—
3	C	*d*	*e*	*f*	*g*	*h*	*i*	—
1	D	*e*	*f*	*g*	*h*	*i*	*j*	—
2	E	*f*	*g*	*h*	*i*	*j*	*k*	—
6	F	*g*	*h*	*i*	*j*	*k*	*l*	—
9	G	*h*	*i*	*j*	*k*	*l*	*m*	—
5	H	*i*	*j*	*k*	*l*	*m*	*n*	—

Pour cryptographier : *je*, avec ce tableau, la 1re lettre J sera prise dans l'alphabet numéroté 1 (le 4e) et sera cryptographiée *g* ; la 2e lettre sera prise dans l'alphabet numéroté 2 et deviendra *a*, et ainsi de suite.

Le correspondant cherchera sur son exemplaire et lira la 1re lettre du cryptogramme avec l'alphabet numéroté 1, la 2e lettre du cryptogramme avec l'alphabet numéroté 2, etc.

Tableau de Vigenère.

A	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z	A
B	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	i	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b
C	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c
D	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d
E	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e
F	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f
G	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g
H	h	i	j	h	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h
I	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i
J	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
K	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k
L	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l
M	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m
N	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n
O	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o
P	p	q	r	s	t	u	v	w	v	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p
Q	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	o	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q
R	r	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r
S	s	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s
T	t	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
U	u	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u
V	v	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v
W	w	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w
X	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x
Y	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y
Z	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z
A	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	v	y	z	a

Extrait de l'Almanach Hachette 1894

Le spiritisme

De tout temps, l'homme a voulu communiquer avec les morts. Cependant, les origines immédiates du spiritisme remontent seulement à la fin du XVIII[e] siècle. Elles sont le fait de Franz Anton Mesmer (1734-1815), médecin allemand qui fonda le mesmérisme ou magnétisme animal : ses élèves (dont Armant de Puységur) et lui-même plongeaient des patients dans ce que l'on appelle le sommeil magnétique et, dans cet état de transe ou de somnambulisme, certains parurent s'entretenir avec ce que l'on pensa être les âmes des défunts. Un disciple de Puységur, Charles Poyen, diffusa le mesmérisme aux États-Unis : parmi ceux qui reçurent son enseignement, certains, comme Andrew Jackson Davies, devinrent médiums après que les sœurs Fox eurent, en 1848, donné naissance au spiritisme. Celui-ci se propage rapidement en Amérique et en Europe. Là où le christianisme affirme la survie de l'âme tout en attendant de ses fidèles qu'ils croient à cette immortalité par la seule force de la foi, le nouveau mouvement prétend pouvoir la prouver scientifiquement. Autre caractéristique : préoccupé par la question sociale, il se révèle proche du socialisme.

La chose est vraie pour l'Angleterre et les États-Unis même si, dans ces pays, le spiritisme se diffuse particulièrement parmi la haute société. En revanche, cet aspect est beaucoup plus marqué en France où les théories d'Allan Kardec rencontrent un franc succès au sein du peuple.

Les sœurs Fox

Les sœurs Fox ou la naissance du spiritisme

Manifestations surnaturelles à Hydesville

La grande aventure du spiritisme débute à Hydesville, un petit bourg de l'État de New York (États-Unis), et plus précisément dans la ferme où la famille Fox s'est installée en 1847. La bâtisse a déjà mauvaise réputation, car les précédents occupants se sont plaints d'étranges sons.

Mais ces rumeurs circulant parmi le voisinage ne tardent pas à s'intensifier après l'arrivée des Fox : des bruits mystérieux s'y feraient entendre, des coups dont aucune fouille, aussi méticuleuse soit-elle, ne parviendrait à déterminer l'origine, si bien qu'avant peu, on parle de maison hantée, d'esprits frappeurs. Margaret Fox (née vers 1833) et sa petite sœur Catherine (née vers 1839), les derniers enfants de la famille à vivre encore avec leurs parents, renforcent elles-mêmes ces théories en déclarant qu'elles sont capables de communiquer avec l'entité qui hante leur demeure.

Dans la nuit du 31 mars 1848, Catherine, par défi, aurait demandé à l'esprit de répondre à ses questions, ce qu'il aurait fait via une série de coups. Par la suite, les phénomènes se poursuivent, le dialogue s'instaure – les fillettes claquant des doigts et l'esprit donnant des coups – et les curieux, sceptiques ou convaincus, sont de plus en plus nombreux à se déplacer. Bientôt, l'esprit révèle qu'il se nomme Charles B. Rosma, qu'il était colporteur et que, cinq ans auparavant, l'ancien occupant des lieux l'a égorgé puis enterré dans la cave. Des recherches sont menées, aboutissant à la découverte de cheveux et de ce qui se révèle être, après expertise, des ossements humains.

L'essor du « spiritualisme »

Pour beaucoup, la preuve est faite : Margaret et Catherine Fox ont trouvé le moyen de s'entretenir avec les morts. Rapidement, Ann Leah Fish (1814-1890),

leur sœur aînée, a commencé à organiser des réunions publiques régulières au cours desquelles ses cadettes démontrent leurs pouvoirs médiumniques. Elle les amène bientôt vivre chez elle, à Rochester, où les jeunes filles perfectionnent leur technique, établissant un véritable code. Dans la région, l'engouement qu'elles suscitent ne fait que croître : ainsi naît un mouvement que l'on nomme alors « spiritualisme » et dont les membres se réunissent pour la première fois à Rochester le 14 novembre 1849. Un comité d'étude est fondé afin d'examiner les phénomènes qui se produisent lors des séances.

En 1850, les trois femmes se rendent à New York où elles organisent de nombreuses démonstrations, lesquelles ne sont pas sans leur assurer de confortables revenus. Des intellectuels et des hommes de lettres réputés les prennent au sérieux : c'est le cas d'Horace Greeley, fondateur du *New York Tribune*, qui n'hésite pas à soutenir avec enthousiasme les sœurs Fox dans les colonnes de son journal. S'ensuit une série de tournées à travers les États-Unis qui font du spiritualisme une véritable mode autant qu'un objet de violentes polémiques : des dizaines d'autres médiums apparaissent (dont Victoria Claflin Woodhull), de nouvelles techniques pour converser avec les morts sont mises au point (comme les tables tournantes et le oui-jà) et les rangs du mouvement sont rapidement grossis par une foule de convertis. En 1852, l'Europe est à son tour gagnée par le phénomène.

Le succès de ce qui deviendra le spiritisme ne se démentira pas durant des décennies. Le destin de celles qui l'ont lancé, en revanche, est moins heureux.

Miss Blackwell invoking Napoleon III,
d'Edward Isidore Buget, 1873

La triste fin des sœurs Fox

L'explorateur Elisha Kent Kane s'intéresse à Margaret : il essaie de la convaincre d'abandonner le spiritisme et d'entreprendre des études.

Après sa mort en 1857, elle affirme qu'ils étaient concubins et, en 1865, dans un livre intitulé *The Love-Life of Dr. Kane*, elle publie les lettres qu'il lui adressait, en les ayant peut-être quelque peu remaniées.

Par ailleurs convertie au catholicisme depuis 1858, elle n'officie plus que rarement comme médium. Quant à Catherine, elle est soutenue par la Society for the Diffusion of Spiritual Knowledge qui, fondée en 1855, a pour but de rassembler des fonds lui permettant de donner des séances publiques gratuites au cours desquelles, progressivement, les phénomènes viennent à se diversifier : les esprits ne se contentent plus de frapper des coups mais produisent des matérialisations, de la musique, des écrits...

Au milieu des années 1860, elle comme sa sœur se sont mises à boire, à cause de la tension provoquée par leur célébrité et par les nombreuses réunions durant lesquelles elles doivent se produire, à cause aussi des aspects religieux du spiritisme qui les dépassent – elles ne parviennent jamais véritablement à les comprendre.

Dans les années 1870, toutes deux se rendent en Angleterre où le mouvement a rencontré un grand succès.

En 1872, Catherine y épouse Henry D. Jencken. Elle rentre aux États-Unis en 1885 et, trois ans plus tard, à cause de son alcoolisme, ses enfants lui sont retirés.

Peu après, cette même année 1888, lors d'une grande réunion publique organisée à la New York Academy of Music, Margaret affirme que les bruits mystérieux à l'origine de toute l'histoire n'étaient en rien surnaturels : leur mère étant très superstitieuse, Catherine et elle avaient décidé de lui faire une farce, produisant les sons principalement grâce à des mouvements des pieds mais aussi par d'autres moyens.

Les spirites s'indignent de ses aveux, affirment qu'il s'agit de mensonges prononcés en échange d'argent et, qui sait, sous l'influence de l'alcool. Margaret se rétracte quelque temps plus tard et, pour gagner sa vie, reprend ses activités de médium.

Elle meurt à New York le 8 mars 1893 ; Catherine s'est éteinte dans la même ville l'année précédente, le 2 juillet 1892.

Toutes deux ont fini leurs jours dans la pauvreté.

De la British National Association of Spiritualists à la London Spiritualist Alliance

Après son arrivée sur le sol anglais en 1852, le spiritisme a entraîné la formation d'un grand nombre de groupes.

Afin de les réunir, Edmund Dawson Rogers et d'autres spirites fondent la British National Association of Spiritualists en 1873.

Dans un premier temps, elle publie les informations la concernant dans le *Spiritualist*, journal de William H. Harrison ; mais, suite à des querelles intestines, elle opte en 1879 pour les colonnes des *Spiritual Notes* puis, en 1881, pour celles de *Light*, revue lancée par Rogers cette année-là.

De nouvelles dissensions apparaissent bientôt au sein de l'association, ce qui amène son remplacement, en 1884, par la London Spiritualist Alliance.

Rogers est à nouveau partie prenante dans sa création, aux côtés de l'un de ses confrères au sein de la SPR, le révérend William Stainton Moses : enseignant l'anglais à l'University College School (1871-1890), ce dernier est l'un des cofondateurs du Ghost Club (1882).

Allan Kardec, élaborateur d'une doctrine

Hyppolite Léon Rivail devient Allan Kardec

Dans l'Hexagone, le spiritisme fait ses premiers pas parmi les socialistes et les saint-simoniens. Comptant dans ses rangs Victorien Sardou, auteur dramatique promis à un bel avenir, ainsi que Didier, un éditeur, un petit groupe s'est rapidement formé : il rassemble des informations sur les phénomènes se produisant outre-Atlantique et mène des expériences dont les comptes-rendus, de même que les messages de l'au-delà délivrés par les médiums, sont soigneusement notés sur des cahiers. Sur le conseil d'un esprit, ils sont confiés à une personne ayant récemment rejoint le cercle : Hyppolite Léon Rivail.

Allan Kardec

Né à Lyon en 1804, au sein de la petite bourgeoisie gagnée aux idées libérales, ses parents l'envoient à l'âge de dix ans dans un établissement qui vient d'ouvrir ses portes à Yverdon (Suisse) : fondé par un franc-maçon, Pestalozzi, l'enseignement que l'on y dispense s'inspire des écrits de Jean-Jacques Rousseau. L'homme influence profondément Rivail et le conduit à se pencher sur les formes de pédagogie mettant en œuvre des principes démocratiques. En conséquence, alors qu'il s'est installé à Paris et qu'il n'a encore que vingt ans, il ouvre un cours privé où il applique les méthodes de Pestalozzi. Républicain et libéral, persuadé que l'éducation est le meilleur moyen de résoudre les problèmes sociaux, il consacre plusieurs ouvrages à ce sujet, dont un *Plan proposé pour l'amélioration de l'éducation publique* (1828). C'est pour son travail dans ce domaine qu'il est d'abord connu. Puis sa vie change du tout au tout.

M. Marere engineer rec..., d'Edward Isidore Buget, 1873

Nous sommes en 1854. Même s'il s'est déjà intéressé au magnétisme animal, Rivail n'est guère tenté par la mode des tables tournantes. Son ami Carlotti tente cependant de l'en convaincre et, passant outre ses réticences, il finit par assister à des séances.

Pendant l'une d'elles, un médium lui fait une incroyable révélation : dans une vie antérieure, il était un druide du nom d'Allan Kardec. Rivail le croit, fait siens tant le pseudonyme que le concept de réincarnation.

C'est par la suite qu'on lui apporte les fameux cahiers, une cinquantaine au total. En les lisant, Kardec découvre des éléments qui, rassemblés et ordonnés, lui paraissent susceptibles de fournir les bases d'un nouvel enseignement. Persuadé que celui-ci est à même d'apporter la consolation à l'humanité, puisque l'on y trouve l'affirmation du progrès éternel des âmes et des incitations à l'élévation morale, il s'attèle à la tâche.

Le kardécisme : principes et diffusion

En 1857, il publie *Le Livre des Esprits*, son œuvre majeure, qui renferme la doctrine de ce qu'il nomme lui-même spiritisme (auparavant, le mouvement était appelé spiritualisme) : Kardec décrit la nature des êtres immatériels, le monde auquel ils appartiennent, les moyens dont ils usent pour apparaître aux hommes et les rapports qu'ils entretiennent avec eux ; il parle également de morale, évoque l'avenir du genre humain...

Par la suite, il crée la *Revue spirite* (1858) et écrit d'autres livres : *Qu'est-ce que le spiritisme ?* (1859), *Instruction pratique sur les manifestations spirites* (1860), *Le Livre des médiums* (1861), *L'Évangile selon le spiritisme* (1864), *Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine* (1866) et enfin *La Genèse* (1868).

Kardec donne ainsi naissance à un courant du spiritisme, le kardécisme, qu'il dote d'une véritable doctrine. Il explique que l'homme est formé de trois parties : le corps voué au trépas, l'âme immortelle et enfin, les reliant ensemble au cours de la vie, une enveloppe fluidique qu'il baptise « périsprit ». Quand quelqu'un meurt, son âme met du temps à se libérer de celui-ci, et c'est là l'origine des fantômes et des apparitions : dans certaines circonstances, le périsprit peut être vu ou manifester sa présence au travers des phénomènes dits surnaturels.

Plus fondamentale encore est la croyance en la réincarnation, ce qui distingue le kardécisme du spiritisme anglo-saxon : si un individu a mal agi durant une vie donnée, la suivante lui offrira l'opportunité de se racheter ; s'il s'est bien comporté, sa prochaine existence sera meilleure. La régression n'est pas de mise dans cette philosophie qui se base à la fois sur la pédagogie et sur l'idée de progrès universel. L'esprit connaît une foule d'incarnations successives grâce auxquelles il peut progresser, s'élever ; toutes constituent une étape dans le long cheminement qui, peu à peu, le conduit vers la perfection.

Kardec ne se contente pas d'exposer ses idées dans ses livres : il voyage également par toute la France pour les diffuser. À chaque fois, malgré les polémiques que suscite le spiritisme, le succès est au rendez-vous. Ses idées empreintes de morale et d'optimisme, opposées au principe d'éternité des peines affirmé par le christianisme, connaissent un succès retentissant, en particulier auprès des classes populaires. Des groupes spirites se créent dans la plupart des villes françaises et, parmi elles, Lyon ne tarde guère à occuper la première place : en 1862, on y trouverait déjà plus de 30 000 adhérents. Les cercles spirites ne se contentent pas de converser avec les esprits : ils s'impliquent sur le plan social, pratiquent la bienfaisance et mettent en place des systèmes de solidarité (fonds pour les chômeurs, les nécessiteux...).

Les successeurs de Kardec

Allan Kardec meurt en 1869 et Pierre-Gaëtan Leymarie (1827-1901) apparaît alors, sous certains aspects, comme son successeur. La décennie suivante ouvre une période difficile pour le mouvement : il est attaqué par les courants matérialistes, par la psychologie naissante (pour laquelle les médiums souffrent d'une pathologie) et par l'Église catholique (qui condamne *Le Livre des esprits* dont des exemplaires sont même brûlés par le clergé barcelonais peu après sa parution). Toutefois, aidé par les efforts infatigables de personnalités telles que Léon Denis (né en 1846) ou Gabriel Delanne (né en 1857), le spiritisme connaît une nouvelle phase d'expansion dans les années 1880. Ayant gagné de nombreux pays, il tient son premier congrès international à Paris, en 1889. Il se développe particulièrement aux États-Unis, en Indochine ou encore au Brésil, où Leymarie a participé activement à sa diffusion.

Le spiritisme ne constitue pas pour autant un courant unifié : cherchant à allier science et religion, il comporte en lui-même des ferments de division qui commencent à éclater au grand jour à la fin du XIX[e] siècle. Deux tendances s'affrontent. L'une accorde une importance majeure au sentiment religieux : son but est de prouver à la fois l'existence et l'immortalité de l'âme. L'autre, considérée par la précédente comme une déviance, s'attache principalement à l'étude des phénomènes médiumniques : elle contribue à établir une nouvelle discipline, la recherche psychique, qui deviendra métapsychique au début du siècle suivant.

Daniel Dunglas Home, le plus grand médium de tous les temps ?

Daniel Dunglas Home naît en 1833 dans le village écossais de Cume, non loin d'Edimbourg. Sa mère possède, dit-on, le don de double-vue et, au regard des étonnantes capacités qu'il manifeste très tôt, il paraît en avoir hérité. Ainsi, dès l'âge de quatre ans, il annonce des événements peu de temps avant qu'ils ne se produisent. Orphelin à neuf ans, il est adopté par sa tante, M[me] Cook, qui l'amène avec elle en Nouvelle-Angleterre. À treize ans, il prédit la mort d'Edwin, l'un de ses camarades, lequel décède effectivement peu après.

En 1851, il doit quitter la maison de M[me] Cook : face aux phénomènes inquiétants qui se sont multipliés en sa présence (des coups frappés dans la demeure, des tables qui se déplacent toutes seules...), elle l'accuse d'être possédé.

Mais tout le monde ne considère pas avec autant d'horreur les pouvoirs du jeune homme : au contraire, à une époque où l'on se passionne déjà pour les tables tournantes, ils vont susciter un profond intérêt.

Bientôt, Home devient une véritable célébrité. Hormis en Italie, d'où il est expulsé (ses capacités lui valent l'hostilité des autorités et particulièrement des religieux), tous les pays européens se disputent sa présence ; admiratifs, plusieurs souverains lui accordent même leur protection, comme le roi de Bavière, le Tsar de Russie ou l'Empereur des Français, Napoléon III.

Son succès, il le doit sans doute en partie à son charme et à son caractère aimable. Mais il s'explique surtout par l'étendue et la multiplicité des dons qu'il manifeste en état de transe : capacité à saisir des braises sans être brûlé, clairvoyance, élongation de son corps, matérialisations (ectoplasmiques ou non), phénomènes lumineux ou sonores (on entend, selon les cas, de la musique ou des voix d'esprits), télékinésie... Et à tout cela, il faut encore ajouter la lévitation. Selon les témoins, il réalise cet exploit à une cinquantaine de reprises.

En 1866, par exemple, il atteint le plafond d'une pièce et, pour démontrer aux spectateurs qu'ils n'ont pas été les jouets d'une illusion, il y trace une croix avec le crayon dont il a pris soin de se munir. Autre cas demeuré fameux : le 16 décembre 1868, en Angleterre, face à plusieurs témoins (Smith Barry, Lord Adare, Lord Lindsay et le capitaine Wynne), il s'élève dans les airs, passe par la fenêtre à demi ouverte de la chambre, flotte à vingt mètres au-dessus du sol puis rentre, par une autre fenêtre, dans le petit salon qui voisine la pièce qu'il vient de quitter. Devant l'étonnement de Lord Adare, il réitère derechef l'exploit.

Ce qui contribue aussi fortement à la célébrité et à la postérité de Home, c'est que, de son vivant, personne n'a été en mesure de détecter des fraudes au cours de ses démonstrations. Ce n'est pas faute, pourtant, d'avoir étudié le médium. Mandatée par l'université de Harvard, une commission assure qu'en sa présence, une table a bougé puis s'est élevée à plusieurs centimètres du sol, tandis que le plancher s'était mis à vibrer. En 1871, sir William Crookes, célèbre chimiste, publie dans le *Quarterly Journal of Science* les résultats de ses expériences : elles attestent notamment le pouvoir de télékinésie de Home.

Outre ces conclusions venues s'ajouter à un grand nombre de témoignages positifs, deux éléments semblent plaider en faveur de véritables pouvoirs. D'abord, contrairement à d'autres, Home n'a pas besoin de conditions bien spécifiques pour opérer : il se satisfait de salles aux ambiances les plus variées et même les discussions du public ne le dérangent pas. Ensuite, il échoue parfois à montrer ses talents : la chose est arrivée durant les expériences menées par Crookes ou encore à Saint-Pétersbourg, en 1870.

Pour ceux qui croient aux phénomènes spirites, c'est la preuve qu'il n'est pas un imposteur : les pouvoirs médiumniques ne se déclenchent pas sur commande, alors que des fraudes habiles, elles, réussissent immanquablement. Bien sûr, dans le camp adverse, on avancera plutôt que si échec il y a, c'est que l'on avait pris des précautions suffisantes pour empêcher lesdites fraudes...

Daniel Dunglas Home meurt en 1886 de la tuberculose dont il souffre depuis son enfance. Bien des années plus tôt, en 1862, celui que certains considèrent comme le plus grand médium de tous les temps avait publié ses mémoires : *Révélations sur une vie surnaturelle*.

Daniel Dunglas Home en lévitation

Henry Slade, de l'ascension à la chute

Probablement né vers 1835-1840 (les sources divergent sur ce point), Henry Slade commence à se faire connaître aux États-Unis, au début de la décennie 1860, pour ses capacités médiumniques. Une quinzaine d'années plus tard, l'université de Saint-Pétersbourg souhaitant mener des recherches sur le spiritisme, Blavatsky et Olcott reçoivent pour mission de trouver un médium adéquat. Le choix des deux principaux fondateurs de la Société théosophique se porte alors sur Slade car son usage des « ardoises spirites » leur paraît approprié.

Cette technique, dont il semble l'inventeur, consiste à utiliser des ardoises d'écolier sur lesquelles apparaissent des messages écrits à la craie, sans que le médium n'ait apparemment eu de contact avec elles.

Henry Slade

En 1876, Henry Slade entame ainsi un long voyage. En juillet, il arrive à Londres et s'y attarde plusieurs semaines. Au cours des nombreuses séances qu'il donne dans la cité, il ne s'en tient pas aux seules ardoises mais produit également des phénomènes de matérialisation ou de télékinésie (des instruments de musique se mettent à jouer par eux-mêmes, des meubles se déplacent ou s'envolent...).
Le succès est au rendez-vous et la presse relate ses exploits : pour l'éditeur du *Spiritual Magazine*, J. Enmore Jones, on a enfin trouvé le successeur de Daniel Dunglas Home ; pour un journaliste du *World*, qui publie le 30 août le long compte-rendu d'une séance au cours de laquelle il était seul avec Slade, ces manifestations aussi impressionnantes qu'inexpliquées ont de quoi laisser le témoin à la fois perplexe et sidéré. Cela vaut également pour les scientifiques ou les personnes habituées à démasquer les imposteurs : en septembre, lors d'une réunion de la British Association for the Advancement of Science, Lord Rayleigh affirme avoir étudié Slade avec un illusionniste professionnel qui n'est pas parvenu à déceler la moindre technique frauduleuse. Slade fait également forte impression sur Alfred Russel Wallace et même, semble-t-il, sur Frank Podmore.

Cependant, la réputation du médium va bientôt être entachée. Ray Lankester, zoologue hostile au spiritisme, a décidé de voir par ses propres yeux les prétendus prodiges de Slade. En compagnie de son ami, le docteur Donkin, il se rend à une première puis à une deuxième séance.

Durant celle-ci, sans crier gare, il arrache une ardoise des mains du médium : bien que les esprits ne soient pas encore censés avoir écrit dessus, il y découvre un message déjà tout prêt.

Pour Lankester, c'est la preuve d'une fraude, et il publie sa découverte dans le *Times* du 16 septembre, lançant ainsi une violente polémique. Slade, défendu par de nombreux spirites, proteste en affirmant qu'au moment même où l'ardoise lui était arrachée, il a entendu l'esprit se mettre à écrire ; il déclare aussi l'avoir signalé à l'assistance, mais ses mots se seraient selon lui perdus dans le brouhaha provoqué par l'incident.

Dans le camp adverse, celui des sceptiques, des hommes tels qu'Edmund Gurney ou Henry Sidgwick défendent la thèse de l'imposture. L'affaire connaît également des développements judiciaires, car Lankester a saisi la justice au motif que Slade soutire de l'argent au public sous des prétextes fallacieux (il en coûte en effet une livre à qui veut être témoin de ses prouesses).

Un premier procès a lieu le 1er octobre 1876 au tribunal de police de Bow Street : si quatre témoins (dont Wallace) affirment que le prévenu possède bel et bien des pouvoirs médiumniques, la cour écarte leurs témoignages, estimant qu'elle ne peut se prononcer qu'à partir d'éléments correspondant aux lois naturelles connues, et donne raison à l'accusation en condamnant Slade à trois mois de prison.

Celui-ci fait appel et, pour des raisons techniques, obtient sa relaxe. Il quitte aussitôt l'Angleterre avant que Lankester n'ait pu lancer une nouvelle procédure. Toutefois, alors qu'il se trouve à Prague, il lui écrit pour lui proposer un marché : s'il le laisse rentrer à Londres, il acceptera de se soumettre, en privé, à toute étude scientifique que voudra mener le zoologue. Ce dernier ne répond pas, et Slade ne reviendra à Londres qu'en 1878, puis à nouveau en 1887 (il adoptera alors le pseudonyme de Dr Wilson).

FM Parkes et Reeves, *"Three spirit cartes de visite"*, 1 of 3, 1874

Ses déboires londoniens ne l'ont toutefois pas laissé sans ressources : disposant de nombreuses recommandations émanant de ses soutiens, Slade se produit aux Pays-Bas, en Allemagne (où le célèbre magicien Bellachini atteste de la réalité de ses pouvoirs) et au Danemark.

Il gagne enfin Saint-Pétersbourg : si la Russie connaît alors des troubles qui empêchent la mise en œuvre complète des recherches initialement prévues, les séances auxquelles participe notamment Alexandre Aksakof donnent de bons résultats.

Par la suite, Slade revient en Allemagne et, à partir de décembre 1877, à Leipzig, il fait l'objet d'expériences menées par Friedrich Zöllner : pour ce dernier, il s'agit d'une franche réussite grâce à laquelle il pense avoir trouvé de quoi étayer ses théories sur la quatrième dimension.

Le séjour parisien de Slade, étape suivante de ses voyages, se révèle bien moins fructueux : ni Charles Richet, qui le rencontre en une occasion, ni Camille Flammarion, qui mène sur lui une enquête beaucoup plus poussée, n'obtiennent des preuves irréfutables de ses pouvoirs.

Slade quitte peu après l'Europe pour l'Australie, séjour que James Curtis raconte dans un ouvrage intitulé *Rustlings in the Golden City* (1894).

Pour Slade, les années 1880 sont celles de la déchéance. En 1883, dans son livre *The Bottom Facts Concerning the Science of Spiritualism*, John W. Truesdell le dénonce comme un imposteur : il raconte qu'après avoir découvert, dans la salle où se déroulait une séance, une ardoise déjà munie d'un message, il ajouta quelques mots sur celle-ci, ce qui décontenança Slade lorsqu'il brandit finalement ladite ardoise...

En 1885, à Philadelphie, le médium est examiné par la commission Seybert, groupe organisé par l'université de Pennsylvanie pour enquêter sur les phénomènes spirites. Un jour, ses membres se rendent compte qu'il se sert de son pied pour provoquer de soi-disant phénomènes de télékinésie ; une autre fois, on repère une ardoise avec un message pré-écrit...

De surcroît, si les « esprits » écrivent très lisiblement lorsqu'il s'agit de délivrer des messages d'ordre général (qu'il est donc possible de rédiger à l'avance), il en va tout autrement quand on leur pose des questions : leur écriture devient hâtive, difficile à déchiffrer, sans compter que leurs réponses se révèlent étonnamment vagues...

Pour couronner le tout, apprenant de la bouche même de Slade que Friedrich Zöllner ne l'a surveillé de près que durant quelques séances, le laissant agir à sa guise pendant toutes celles qui suivirent, la commission dépêche Fullerton en Allemagne avec pour mission d'interroger les confrères du chercheur disparu et ainsi, du moins l'espère-t-elle, de faire la preuve que ses expériences ne peuvent être retenues comme valides.

Dans ces conditions, on l'imagine, le rapport publié par la commission Seybert ne peut qu'être défavorable. Mais pour Slade, les ennuis ne s'arrêtent pas là : le 2 février 1886, le *Boston Herald* révèle qu'il a été accusé de fraude à Weston (Virginie Occidentale) et arrêté.

S'il est relâché, s'il ne fait en fin de compte l'objet d'aucune poursuite, Slade voit sa réputation irrémédiablement ternie par toutes ces dénonciations. Il finit par tomber dans l'alcoolisme et la dépression ; réduit à la misère, il mourra en 1905.

Elie Cabrol and the spirit apparition of the Vicomte de Renneville, d'André-Adolphe-Eugène Disderi, 1859

Victoria Woodhull, médium, femme d'affaires et candidate à la présidence des États-Unis

De son nom de jeune fille Victoria Claflin, elle est née en 1838 à Homer, dans l'Ohio (États-Unis). Durant son enfance, de même que sa sœur Tennessee, elle voyage avec sa famille : celle-ci, à la fois pauvre et excentrique, donne des spectacles mêlant voyance et médecine au cours desquels elle propose aux spectateurs divers remèdes, certains psychiques. À 15 ans, Victoria se marie avec Canning H. Woodhull, un médecin, ce qui ne l'empêche pas de continuer à officier comme diseuse de bonne aventure puis comme médium, toujours en compagnie de sa sœur. Elle divorce en 1864 et épouse par la suite le colonel James H. Blood qui lui fait connaître de nombreux mouvements réformistes de l'époque.

En 1868, Victoria et Tennessee se rendent à New York. Selon Woodhull, elles auraient entrepris ce voyage suite à une vision impliquant Démosthène (384-322 avant J.-C.), homme d'État grec célèbre pour ses talents d'orateur. Quoi qu'il en soit, les deux femmes rencontrent un riche entrepreneur spécialisé dans la navigation et le chemin de fer, Cornelius Vanderbilt, qui s'intéresse beaucoup au spiritisme. On dit qu'elles lui révélèrent de précieuses informations qui lui permirent de surmonter sans encombre le scandale Fisk-Gould qui, en 1869, provoque un brusque effondrement du cours de l'or.

Toujours est-il que Vanderbilt aide les deux sœurs à fonder leur propre société d'agents de change, Woodhull, Claflin & Company.

Lancée en janvier 1870, elle rencontre un franc succès, à la fois grâce à sa nouveauté et grâce au talent des deux femmes. Avec les sommes importantes que leur rapporte leur nouvelle activité, elles lancent la même année le *Woodhull and Claflin's Weekly*, journal réformiste défendant les droits des femmes ainsi que des projets tels que l'instauration de principes moraux équivalents pour les deux sexes ou la légalisation de la prostitution.

De nombreux articles de la revue sont écrits par Stephen Pearl Andrews, inventeur de la « Pantarchy », une utopie sociale rejetant le mariage traditionnel au profit de l'amour libre et promouvant la gestion collective de la propriété et l'éducation en commun des enfants. Victoria Woodhull présente ses propres conceptions sur ces thèmes dans des textes publiés en 1870 dans le *New York Herald* et réunis en 1871 dans un livre intitulé *Origin, Tendencies and Principles of Government.*

S'ils avaient été jusqu'ici échaudés par sa réputation et par certains sujets abordés dans son journal, les chefs du mouvement pour le droit de vote des femmes apprécient les discours que Woodhull donne sur ce thème et décident de faire une tentative pour l'intégrer parmi eux. Susan B. Anthony l'invite à la National Woman Suffrage Association : très vite, grâce à ses talents d'oratrice, elle s'impose comme une concurrente pour la direction de l'organisation. Après qu'en 1872, plusieurs de ses membres l'eurent quittée pour fonder les National Radical Reformers, Woodhull est choisie par l'Equal Rights Party comme candidate pour l'élection à la présidence des États-Unis qui se déroule cette année-là. S'ensuit un cuisant échec.

Victoria Woodhull

Toujours en 1872, Canning H. Woodhull fait sa réapparition et vient s'installer chez son ancienne épouse et le colonel Blood : ce ménage à trois ne manque pas de faire scandale. À l'été, pour des raisons financières, le *Woodhull and Claflin's Weekly* cesse de paraître (peu de temps auparavant, il avait publié la première traduction anglaise du *Manifeste communiste* de Marx et Engels). Mais les difficultés ne s'arrêtent pas là : face aux attaques visant sa moralité, Victoria Woodhull affirme dans une publication que le respectable et respecté révérend Henry Ward Beecher entretient une liaison amoureuse avec l'une de ses paroissiennes, mariée de surcroît. Cette allégation lui vaut d'être emprisonnée avec sa sœur. Sept mois plus tard, elles sont acquittées.

Suite au divorce de Victoria (1876) et à la mort de Cornelius Woodhull (1877), les deux femmes se rendent en Angleterre. Il semble que leur voyage, débuté en 1878, ait été financé par les héritiers de l'entrepreneur, désireux d'éviter un conflit à propos de l'héritage.

À Londres, Victoria donne des conférences et, durant l'une d'entre elles, elle fait la connaissance d'un riche banquier, John Biddulph Martin, qui tombe sous son charme et désire l'épouser ; toutefois, il lui faut triompher de l'hostilité de sa famille, si bien que le mariage n'est célébré qu'en 1883.

Les deux sœurs se font remarquer par leurs œuvres de bienfaisance et, bientôt, elles sont acceptées par la haute société britannique. Victoria Woodhull publie de nouveaux livres, comme *Stirpiculture, or the Scientific Propagation of the Human Race* (1888), *Garden of Eden : Allegorical Meaning Revealed* (1889), *The Human Body the Temple of God* (1890) ou encore *Humanitarian Money : The Unsolved Riddle* (1892). Avec sa fille Zula Maud Woodhull, elle édite de 1892 à 1901 l'*Humanitarian Magazine*, périodique consacré à l'eugénisme.

Rencontre avec une sibylle

Le mérite est modeste, comme l'indique un ancien proverbe, bien que cela soit remis en question par Sydney Smith[4], qui croit que leur seul point commun est que les deux mots commencent par la lettre M. La modestie cependant – si l'on néglige la question du mérite – est une qualité que j'ai, lors de mes enquêtes mystiques et autres entreprises tortueuses, rencontrée bien plus souvent que je ne l'aurais cru. Je viens d'en rencontrer deux incarnations, rencontres que je me hâte de coucher sur papier, ne serait-ce que pour réfuter que les gens âgés en général et les médiums en particulier ne sont pas prompts à se montrer modestes et discrets.

Ma première personne modeste est un médium photographe, la seconde est une sibylle. J'aurais pu espérer une certaine timidité chez le premier, mais j'étais surpris de la trouver chez la seconde. J'appris d'un médium qu'un médium photographe venait de s'installer dans mon voisinage et la parution d'une publicité me fit me souvenir des expériences précédentes que j'avais moi-même vécues à cet égard.

Médium devenue célèbre, Mme Guppy, née Mlle Nicholl, était, avant son mariage, une photographe de Westbourne Grove. Pour autant que je sache, c'était elle qui avait appliqué aux habitants des Terres d'été cette nouvelle invention terrestre. Toujours à l'affût de nouveautés dans le domaine occulte, je suis allé rencontrer Mlle Nicholl et me suis fait tirer le portrait, espérant au moins trouver l'esprit de ma grand-mère décédée ou de ma vieille tante montant la garde près de moi, comme je l'avais vu sur de nombreux portraits exposés. Je dois admettre qu'il existe une sorte de qualité théâtrale aux esprits, faisant naître l'idée qu'ils se sont habillés rapidement lorsqu'ils se sont fait photographier. De fait, si ce n'est pas impoli de le formuler ainsi, ils ressemblaient plus à des haillons animés qu'à de respectables fantômes domestiques. Cependant, tant que j'avais mes fantômes, je me moquais de leur tenue. « La tenue de soirée n'était point exigée », aurais-je dit si je m'étais tenu devant l'un des casinos les moins courus de Paris, ou « inutile de bien s'habiller », si j'avais voulu me montrer simple. Je restai assis patiemment au travers d'un nombre incalculable de poses et l'opératrice me dit que j'étais entouré d'esprits. Je le suis toujours, selon les médiums, mais mes esprits doivent être incroyablement asociaux car ils me parlent rarement et, ce jour-là, ils refusèrent de se montrer, à l'instar du gentilhomme timide qui a résisté aux gardiens de prison pour ne pas apparaître dans le Graphic, *qui voulait une image lumineuse de sa physionomie intéressante. Il y avait une tache sur l'un des négatifs et l'on m'assura que c'était un esprit. Je ne voyais pas les choses sous cet angle. Frustrée ce jour-là, mon anxiété demeura latente, mais ne disparut jamais. Je souhaitais toujours qu'un habitant de l'autre monde fasse une apparition et je continuai de me faire photographier, jusqu'à passer pour l'homme le plus vaniteux au monde, dans l'espoir qu'un artiste se révélerait médium malgré lui. J'avais entendu parler de telles personnes, mais n'en ai jamais rencontré.*

J'étais sérieux dans mon entreprise car je pensais que, si mon souhait était exaucé, toute possibilité de tromperie écartée, alors l'objectivité du phénomène serait garantie. À ce moment-là, j'étais suffisamment hérétique pour croire que la plupart des fantômes étaient dus à du porc mal cuit ou à de la viande avariée et que les coups qu'ils frappaient étaient le fruit des orteils du médium qui pouvait bien faire ce qu'il voulait lors d'une séance dans le noir.

Cependant, peu de temps après, M. Buguet[5], célèbre photographe spirite, vint à Londres. Il acceptait les clients pour la modeste somme de trente shillings par portrait. Cela aurait été bien au-delà de mes moyens, mais je présume que mon souhait était connu puisque le gentilhomme m'a invité à poser gratuitement. Inutile de dire que j'ai accepté. J'étais sûr que M. Buguet ne connaissait ni ma grand-mère ni ma vieille tante et que tout portrait que je pourrais obtenir de lui serait authentique. Je me suis assis et, au-dessus de mon épaule, lorsque le négatif fut tiré, se trouvait une femme en train de me bénir. Je ne sais absolument pas comment elle est arrivée là car j'ai surveillé la moindre étape et j'ai choisi moi-même ma plaque. Ceci dit, elle ne ressemblait à aucune personne de ma connaissance.

Pourtant, M. Buguet n'est pas mon photographe modeste. Satisfait de ce succès, j'ai fait appel à un gentilhomme dont la publicité paraissait dans le Medium, *mais celui-ci était « retenu ». Je lui écrivis pour demander une entrevue, mais il ne répondit point. Malgré cela, sa publicité continuait de paraître et je voyais dans plusieurs journaux des relations immortalisées avec des esprits à leurs côtés. Je ne comprenais pas pourquoi ce monsieur refusait de me recevoir pour que moi aussi je sois immortalisé dans ces pages. Tout aussi modeste fut la sibylle. Je lui écrivis et quelqu'un me répondit, pour refuser poliment. Mais je n'en avais pas fini. Il n'y a pas qu'une sibylle dans le monde. Je me présentai chez la seconde sans l'avoir appelée ou prévenue. Elle m'accueillit immédiatement et j'accédai à l'étage d'une maison plutôt cossue de banlieue.*

J'attendis longtemps, me demandant si la sibylle se nourrissait d'oignons, dont la présence dans le modeste appartement avait été remarquée par mon nez, alors qu'il n'était que treize heures trente. Un homme d'un certain âge, plutôt ventripotent, qui aurait aussi bien pu être le jeune père de la sibylle que son mari plus âgé, entra en s'essuyant la bouche. Il avait clairement mangé de ce condiment odorant. Où était la sibylle ?

« Elle nous rejoindra sous peu », dit le gentilhomme, avant de commencer à se curer les dents.

Elle nous rejoignit une minute plus tard et jamais le fruit de mon imagination ne fut déçu à ce point. Je l'avais imaginée en être éthéré mais réalisai subitement que mon idéal devait peser cent vingt kilos. C'était une femme d'une stature imposante et grasse, d'un âge indéterminé, mais à l'air bienveillant. Pourtant, l'idée qui prévalait, lorsque l'on regardait la sibylle, était qu'elle prenait trop de place. *Je ne pouvais m'empêcher de penser au mari qui avait décrété ne pas aimer une grosse épouse et en préférer deux minces. Une fois de plus, je me demandai avec étonnement si l'homme, qui se curait toujours les dents, était son mari ou son père.*

Je leur dis que je souhaitais tester les pouvoirs de la sibylle et, de quelques passes de ses grosses mains, l'homme la plongea rapidement en hypnose. Il me semblait qu'elle sombrait dans une sieste digestive, mais je fus informé que c'était un sommeil magnétique. Cela pouvait bien être le cas. Mon nez me confirma en tout cas que la sibylle avait bel et bien mangé des oignons.

Je m'étais procuré deux mèches de cheveux puisque j'avais entendu dire que la sibylle était douée de psychométrie. Je lui tendis la première et elle se mit immédiatement à me décrire des scènes qui lui traversaient l'esprit. Elle tenait toujours la mèche de cheveux et me dit que la personne à qui appartenaient les cheveux était faible, malade. C'était vrai, mais je pensai que cela pouvait être une devinette. Je dois cependant ajouter qu'il était impossible que la sibylle me connaisse. Elle n'avait même pas entendu mon nom.

Elle décrivit ensuite une chambre, dans laquelle une personne, qu'elle ne voyait pas, était couchée. Une femme portant une robe bleue était penchée au-dessus de cette personne. Là encore, cela pouvait découler de sa déduction de ce que la mèche de cheveux était celle d'un invalide. L'image de la robe bleue était exacte, mais suffisamment générique pour qu'il s'agisse d'une coïncidence. Cependant, la sibylle me surprit ensuite en déclarant : « Je remarque que, sur la table de chevet où se trouvent les médicaments, du lait a été renversé, en grande quantité, et pas épongé. » C'était un détail trivial, que j'ignorais à l'époque, mais qui me fut confirmé par la suite.

Elle se mit alors à décrire un autre tableau, où la personne en robe bleue était dans une pièce, où des assiettes étaient accrochées partout, en compagnie d'un gentilhomme qu'elle décrivit précisément. C'était le propriétaire de la maison où se trouvait le malade qui, se passionnant pour les vieilles assiettes, avait transformé sa salle à manger en une sorte de magasin de porcelaine.

C'était curieux, mais pas encore convaincant. Il me semblait que l'influence de la personne qui m'avait donné les cheveux était plus forte que les cheveux eux-mêmes. La seconde mèche de cheveux fut un échec retentissant. Elle me dit qu'il s'agissait aussi d'une personne malade, mais qui ne souffrait pas de la même maladie. Elle était sûre qu'il s'agissait de deux personnes différentes et me demanda de sentir la différence de texture. Je suis désolé pour la sibylle, mais je dois dire que les deux mèches provenaient de la même personne et avaient été coupées au même moment, mais pas à la même place, ce qui expliquait qu'une partie soit plus soyeuse que l'autre.

Quant au test de la clairvoyance de la sibylle, il ne fut pas très satisfaisant. Elle lut l'inscription sur une carte alors que ses yeux étaient bandés, en la pressant sur son front. Ceci dit, des expériences passées avec un bandeau me permettent de savoir qu'il est difficile de s'assurer qu'une personne ait les yeux correctement bandés.

Dans l'ensemble, je ne me suis jamais remis de ma déception quant à l'apparence physique de la sibylle. Si elle avait été jolie et bouclée, comme Mlle Annie Eva Fay, ou comme Mlle Showers et Mlle Florence Cook, j'aurais été disposé à voir mieux que des coïncidences et à sourire de ses échecs. Il nous est facile de nous laisser emporter par nos sentiments sur de tels sujets. La sibylle était grosse, avait mangé des oignons et aurait mieux paru si elle s'était coiffée. Je dois donc reconnaître que je fus frustré d'avoir à payer un tarif exorbitant au gros homme – et pas à la sibylle – qu'il prit lors d'une pause avant de se remettre à se curer les dents. Je sortis de la maison, persuadé qu'aucun des deux partis n'avait été content de l'autre. Je crois bien que j'aurais pu inconsciemment transmettre ma déception face à la sibylle et quelque chose de plus déplaisant encore à l'encontre de son compagnon.

Charles Maurice Davies, *Mystic London*, Londres, Tinsley Brothers, 1875

4 Sydney Smith (1771-1845), écrivain et prêtre anglais. (Wikipedia)

5 Édouard Isidore Buguet (1840-1901), photographe français. À partir de 1871, afin de stimuler de nouveaux émules, la *Revue spirite* consacre à Édouard Buguet de nombreux articles le présentant comme un photographe-médium capable de faire apparaître sur un cliché le spectre ou le fantôme de la personne à laquelle le sujet aura le plus fortement pensé au moment de la prise du cliché. En 1875, la supercherie est démasquée : Buguet plaçait dans son appareil une plaque déjà impressionnée d'un sujet ou d'une poupée en mouvement ou insuffisamment exposé (à l'époque, les temps de pause étaient très longs). (Wikipedia)

Cora Scott, celle par qui s'expriment les esprits

Au fil de sa vie, elle adopte les patronymes de ses maris successifs, si bien qu'on la connaît successivement sous les noms de Cora Scott, Cora Hatch, Cora L. V. Tappan et Cora L. V. Tappan-Richmond. Elle voit le jour en 1840, aux États-Unis, et d'aucuns affirment qu'elle est née coiffée, c'est-à-dire avec une membrane sur la tête, particularité qui donne lieu à une superstition assez répandue : on croit en effet que les enfants possédant ce voile à la naissance sont prédisposés à la magie ou aux pouvoirs psychiques.

Cora Scott

Sa famille, séduite par les enseignements de l'Église universaliste d'Amérique, s'installe en 1851 dans la communauté de Hopedale (Massachusetts) : dirigée par Adin Ballou, on y prône l'abolitionnisme, la non-violence et des théories d'inspiration socialiste.

Plus tard la même année, trouvant cette communauté trop peuplée, les parents de Cora obtiennent de Ballou l'autorisation d'aller fonder un établissement similaire à Waterloo (Wisconsin). Peu après, la petite fille commence à manifester de surprenantes aptitudes : elle tombe dans des états de transe durant lesquels elle écrit des messages et parle d'une façon qui paraît fort étrange pour son âge.

En seulement quelques années, elle devient une figure montante du mouvement spirite.

Vers quinze ans, en divers points des États-Unis, elle donne des séances publiques où elle disserte sur des sujets choisis au hasard par l'assistance, avec une éloquence et une érudition pour le moins désarmantes.

Pour les témoins, parmi lesquels se trouvent des scientifiques, il n'y a guère de doute : compte tenu de sa jeunesse, ce n'est pas Cora elle-même qui parle pendant ses transes, mais bien des esprits s'exprimant par son truchement.

Mariée pour la première fois à seize ans, divorcée avant peu, elle officie à Baltimore plusieurs années avant de se rendre à Londres en 1873. Là, elle donne plusieurs centaines de représentations qui font forte impression, notamment sur Frank Podmore : il soulignera par la suite la clarté de ses propos sur des thèmes aussi variés que pointus, l'absence des artifices généralement employés par ce type de médium ou encore sa capacité à composer spontanément d'harmonieux poèmes.

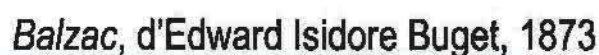
De retour aux États-Unis, Cora épouse William Richmond et s'installe à Chicago. Elle y dirige la First Society of Spiritualists et s'impose comme l'une des principales personnalités du spiritisme américain, tandis que son époux travaille à ses côtés comme éditeur et agent littéraire.

En 1892, elle officie aux funérailles de Nettie Colburn Maynard, médium dont on raconte qu'elle travailla avec Abraham Lincoln. En 1893, Cora contribue à la création de la National Spiritualist Association.

Anna Kingsford, grande rivale d'Helena Blavatsky

Née en 1846 à Maryland Point dans l'Essex (Angleterre), Anna est l'une des douze enfants de John Bonus, commerçant et armateur londonien, et de son épouse Elizabeth Ann Schröder. Edward Maitland (1824-1897), à la fois biographe et âme sœur d'Anna sur le plan spirituel, voit en elle un « instrument spécial des dieux » et affirme que sa famille paternelle descend d'une grande lignée italienne comptant dans ses rangs un cardinal aux grandes propensions mystiques. Si cette affirmation est fondée, elle pourrait servir à expliquer le don de clairvoyance que semble présenter la jeune fille. Petite, elle parle aux fleurs et pense être une fée ; très tôt, elle a des prémonitions. Bientôt, elle s'intéresse à l'écriture et, à treize ans, elle rédige son premier roman, *Beatrice : a Tale of the Early Christians*, publié en 1863. Suivent des poèmes parus dans le *Churchman's Companion* puis, entre 1868 et 1872, des histoires pour le *Penny Post*, signées Ninon Kingsford.

En 1867, Anna a en effet épousé son cousin Algernon Godfrey Kingsford, fils d'un prêtre anglican qui se destine également à la carrière religieuse. Elle le rejoint à Lichfield, où il mène ses études, et y donne le jour à leur fille Edith. L'accouchement ne fait qu'aggraver sa santé depuis toujours fragile : asthmatique, souffrant de troubles nerveux, sujette à des crises d'épilepsie et de névralgie, il lui arrive aussi, souvent, de sombrer dans des états rappelant des transes.


Balzac, d'Edward Isidore Buget, 1873

Anna Kingsford

Autant de faiblesses qui l'empêchent fréquemment de faire des efforts physiques.

En 1870, Anna Kingsford connaît une révélation religieuse : Marie Madeleine vient la visiter à trois reprises, la nuit. Elle se convertit alors au catholicisme et, sans abandonner ses autres pseudonymes, adopte le nom de Mary Magdalen Maria Johanna. Ce choix de multiples identités illustre un trait particulier de sa personnalité : elle paraît ne jamais avoir su avec certitude qui elle était vraiment ; l'existence la tourmente plus qu'elle ne la satisfait et elle pense que son karma lui interdit le repos et la quiétude. Ainsi le catholicisme ne la contentera-t-il pas très longtemps : par la suite, elle sera critique vis-à-vis de ce qu'elle considère comme son idolâtrie et son matérialisme.

À l'époque de sa conversion, son mari obtient un poste à Atcham, non loin de Shrewsbury. Le climat local se révèle vite nocif pour Anna si bien que, désireuse de préserver sa santé mais aussi d'exercer des activités autres que domestiques, elle achète *The Lady's Own Paper* en 1872 et passe beaucoup de temps dans les locaux londoniens du journal. C'est à cette période qu'elle rencontre Edward Maitland. Avec lui, elle participe à des séances de spiritisme. Elle fait également des rêves : décrits pour la plupart dans *Dreams and Dream Stories* (1888), ils lui apportent des messages religieux. Au fil de ses expériences, Anna Kingsford découvre que sa spiritualité possède des points communs avec celles de grands personnages comme Jeanne d'Arc ou Anne Boleyn.

Sa présence à Londres permet à Anna Kingsford de s'impliquer plus que jamais dans une lutte qu'elle a faite sienne depuis plusieurs années : celle pour les droits des femmes. Toutefois, elle s'en détache bientôt car, selon elle, le mouvement dénigre les femmes lorsqu'elles sont épouses ou mères et a trop tendance à provoquer un antagonisme entre les sexes. Un autre de ses engagements sera cependant plus pérenne.

Après avoir publié dans son *Lady's Own Paper* une lettre de l'antivivisectionniste Frances Power Cobbe, Kingsford s'intéresse au sujet et plus largement à la recherche médicale. Désireuse d'en apprendre davantage, elle décide en 1874 d'entreprendre des études de médecine.

Quittant sa famille, elle se rend en France. En 1880, elle obtient son diplôme avec un mémoire intitulé « De l'alimentation végétale chez l'homme » (publié à Londres en 1881 sous le titre *The Perfect Way in Diet*). Elle y déploie ses convictions végétariennes : pour elle, celui qui adopte un tel régime alimentaire est en meilleure santé, éprouve des plaisirs plus vifs, possède des sens plus aiguisés et un cerveau doté de plus grandes capacités ; il devient au final plus lumineux, plus pur. Cette défense du végétarisme s'accompagne d'un combat contre la vivisection qui, selon elle, cause non seulement des souffrances aux animaux mais provoque des dégâts moraux à ceux qui les leur infligent.

En 1877, alors qu'elle se trouvait en compagnie de Maitland, le chirurgien William Fergusson, mort depuis peu, serait apparu pour les encourager à mener cette lutte. Ils publient donc des textes sur le sujet, font partie de l'International Society for the Suppression of Vivisection avant qu'un conflit avec les autres membres ne les pousse à la quitter ; en 1883, Kingsford organise des sociétés du même type en France et à Genève.

Ces activités ne supplantent nullement celles qu'elle poursuit dans le domaine spirituel : au contraire, elles s'entretiennent mutuellement. Connue comme une voyante et une prophétesse, Anna Kingsford s'impose comme la principale rivale de Madame Blavatsky qui la surnomme, non sans une certaine ironie, la « mystique du siècle » ou la « divine Anna ». Depuis qu'elle est devenue catholique, la Vierge occupe une place majeure dans ses conceptions. En 1881, elle publie avec Edward Maitland *The Perfect Way*, où elle affirme que la nature du Saint-Esprit est féminine et que le christianisme est une synthèse symbolique des vérités fondamentales contenues dans toutes les religions (ce dernier point rappelant les théories développées par Blavatsky dans sa *Doctrine secrète*).

Son argumentaire, solide, se base sur des visions, lesquelles lui permettent d'aboutir à une nouvelle lecture inspirée des Évangiles, lecture qu'elle présente comme étant la seule véritable. En 1884, elle fonde à Londres l'Hermetic Society, organisation à demi religieuse qui concurrence la Société théosophique et se révélera très influente dans les pays anglo-saxons.

Anna Kingsford se déplace sans cesse entre le continent, la capitale anglaise et la maison familiale, à Atcham. Mais les maux dont elle souffre s'aggravent et elle doit combattre la douleur par des doses sans cesse croissantes de chloroforme et de morphine. Elle meurt à Londres en 1888 et, l'année suivante, est publié son dernier livre, *Clothed with the Sun*, qui contient ses « illuminations ». La couverture figure la Vierge se tenant sur le soleil, allégorie apocalyptique de l'éternel féminin.

Eusapia Palladino, de la célébrité aux polémiques

Née en 1854 à Minervo Murge, petite commune de la région des Pouilles, dans le sud de l'Italie, Eusapia Palladino est issue d'un milieu paysan et ne reçoit quasiment aucune éducation. On raconte que, tout enfant, elle est témoin et victime d'étranges phénomènes : des coups frapperaient les meubles sur lesquels elle s'appuie, des yeux la fixeraient dans l'obscurité et d'invisibles mains ôteraient les draps de son lit alors qu'elle est couchée.

Très tôt orpheline, elle est employée comme nurse par une famille de la bourgeoisie napolitaine. On dit que quelques années plus tard, lors d'un séjour à Londres, l'épouse de Damiani, chercheur en sciences psychiques, assiste à une séance de spiritisme au cours de laquelle apparaît un certain « John King » : il affirme l'existence, en Italie, d'un puissant médium qui ne serait autre que la réincarnation de sa fille.

Il va jusqu'à donner son adresse précise et, en sa possession, Damiani se rend à Naples et fait la connaissance de Palladino.

Les capacités surnaturelles de la jeune femme commencent alors à prendre une ampleur considérable. Elle semble capable de déplacer – et même de faire léviter – les objets sans les toucher ; par la suite, elle produira des matérialisations ectoplasmiques. « John King » s'exprime également lors des séances, que ce soit par des coups ou par la voix du médium lorsque celui-ci entre en transe. Palladino est enfin en mesure de prévoir les événements qui vont se produire au cours de ses exhibitions et en informe au préalable son public.

Eusapia Palladino

Pour qu'ils se réalisent bel et bien, il est cependant nécessaire que les témoins le souhaitent ardemment.

En 1888, Ercole Chiaia, scientifique féru de phénomènes surnaturels, invite le médecin Cesare Lombroso à étudier les pouvoirs d'Eusapia Palladino : il est en effet convaincu de leur réalité. Lors d'un voyage à Naples intervenu deux ans plus tard, Lombrose commence à mener des expériences avec le médium. Il en publie plusieurs rapports, comme en 1892 dans la revue française *Annales des Sciences Psychiques* (1892) : lui aussi est persuadé que les phénomènes dont il a été témoin sont véridiques, ce qui le décide à poursuivre ses travaux dans le domaine.

En 1892, une série de séances est organisée à Milan sous la supervision d'une commission comprenant entre autres le professeur Schiaparelli, qui dirige alors l'observatoire de la ville, le professeur Gerosa, G. B. Ermacora, Alexandre Aksakof, le baron Carl du Prel et Charles Richet. Leur rapport conclut qu'aucun des phénomènes observés alors que régnait un quelconque degré de luminosité ne peut être imputé à une fraude ; en revanche, il leur paraît probable que ce genre de manipulations soit intervenu durant les réunions tenues en pleine obscurité, sans que cela remette pour autant en cause la réalité des pouvoirs d'Eusapia Palladino. D'autres recherches suivent : à Naples en 1893 (dirigées par le professeur Wagner, de l'université de Saint Petersburg), à Rome de 1893 à 1894 (dirigées par M. de Semiradski), ces dernières étant interrompues par un voyage de Palladino à Varsovie où elle est étudiée par Julien Ochorowicz. Celui-ci élabore une théorie sur un « double fluidique » capable, dans certaines circonstances, de se séparer du corps et d'agir en toute indépendance.

En 1894, Palladino séjourne chez Charles Richet : là, Lodge et Myers, deux chercheurs en sciences psychiques, sont à leur tour convaincus par ses talents, le premier écrivant à la Society for Psychical Research pour signaler que son don de télékinésie est flagrant. Ce rapport est critiqué par Richard Hodgson : pour lui, les précautions prises n'ont pas été suffisantes et n'excluent donc pas l'hypothèse d'une fraude, Palladino ayant pu se servir, par exemple, d'une main ou d'un pied libéré à l'insu des observateurs. Lodge, Myers et Richet protestent. Pour lever tout doute, Palladino se rend en 1895 à Cambridge, dans la demeure de Myers où celui-ci a notamment invité, pour l'occasion, Hodgson et un illusionniste professionnel, J. N. Maskelyne. De ces réunions naît un nouveau rapport adressé à la Society for Psychical Research : Myers s'est rangé à l'avis d'Hodgson, soulignant que des fraudes très habiles ont été observées.

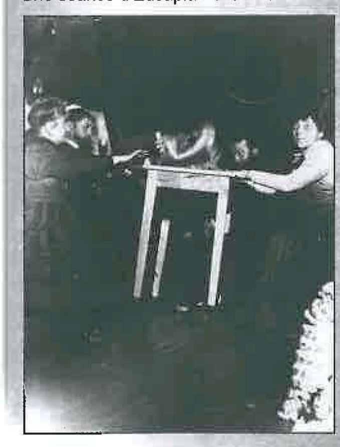
Une séance avec Eusapia Palladino au domicile de Camille Flammarion, en novembre 1898

Il n'est donc pas question, contrairement à ce qu'il croyait précédemment, de phénomènes surnaturels.

Mais certains chercheurs psychiques s'offusquent de ce document : pour eux, on n'a laissé aucune chance au médium, les témoins lui étant d'emblée hostiles. Peu après, de nouvelles expériences sont menées à l'Agnelas, chez Eugene Rochas, président de l'École Polytechnique, auquel se joignent le docteur Dariex (qui édite les *Annales des Sciences Psychiques*), le comte de Gramont, Joseph Maxwell, le professeur Sabatier et le baron de Watteville. Tous sont unanimes : ils ont assisté à des faits surnaturels. En décembre 1898, à Paris, de nouvelles investigations sont entreprises chez Charles Richet. Des précautions assez strictes sont prises, et les conclusions sont à nouveau favorables à Palladino : Theodore Flournoy parle de phénomènes que les lois naturelles ne peuvent expliquer, Myers change encore une fois d'avis et se remet à croire en la médiumnité de Palladino, tout comme Cesare Lombroso et Camille Flammarion.

Ces succès ne mettent cependant pas un terme à la polémique. En 1901, le médium est l'objet d'études approfondies à Gênes. Bien d'autres suivront. Loin de disparaître, les accusations de fraude se multiplieront et s'imposeront finalement.

Une séance d'Eusapia Palladino



Les formes spirituelles

Voilà quelques années, j'ai contribué à un article paru dans un quotidien, sur les formes spirituelles, article qui me valut grand nombre de problèmes. En premier lieu, les adeptes du spiritisme, qui sont légion, m'inondèrent de lettres, me demandant de les amener chez la jolie Mlle Blank, médium. Mlle Blank aurait pu sortir chaque soir et tenir des réceptions quotidiennes chez elle sans jamais épuiser la liste de personnes arrivant sans invitation. Je n'avais qu'une seule réponse à leur donner : la jeune femme n'était relativement étrangère et n'était pas une médium professionnelle. Du coup, mes correspondants n'avaient qu'à trouver un autre chaperon. Les formes spirituelles sont devenues relativement communes et presque dépassées depuis cet article. Nous en sommes maintenant bien plus loin que les formes. En deuxième lieu, depuis que j'ai écrit cet article, le problème est que les adeptes du spiritisme me considèrent comme l'un des leurs, tout autant que la mélancolie étreint le gentilhomme dans Élégie écrite dans un cimetière de campagne[6]. *Bien que j'ose croire que mon article n'ait été qu'un rapport détaché des choses que j'avais vues et que j'aie soigneusement évité de dire si j'étais ou non convaincu, j'ai été enrôlé, que je le veuille ou non, parmi les initiés et l'on attendait de moi que je voue cinq soirs par semaine à des séances. J'avais assisté à plusieurs séances, j'y allais encore souvent et je croyais donc être « à jour » dans mes connaissances. Mais le pire de tout, c'est que mes amis, en qui j'avais confiance, se rallièrent contre moi. « Quelles sont les dernières nouvelles chez les esprits ? », me demandaient-ils à voix haute dans les omnibus ou les trains, provoquant chez mes voisins des regards incrédules alors qu'ils se demandaient si j'étais nécromant ou grossiste en alimentation. Tout comme les bigots feignent de croire jusqu'à ce qu'ils croient vraiment, je commençai moi-même à avoir quelques doutes quant à l'état de mes convictions.*

Mais je souhaitais faire de cet article un simple rapport des choses que j'avais vues et entendues – enfin, surtout vues. Je me flatte de trouver un titre qui soit à la fois beau, étrange et fantomatique, de sorte que les gens se sentent mal à l'aise aux petites heures du matin. Si tel était le cas, comme ils le disent souvent dans les préfaces, tous les espoirs de l'auteur seraient exaucés. Lorsque j'ai communiqué mes expériences la dernière fois, le mieux que j'aie atteint, ce fut l'apparition d'un équivalent pâle du beau visage de Mlle Blank dans une armoire. Il y avait d'ailleurs de nombreuses imitations de cette réussite dans divers endroits, généralement peu concluantes, et l'effet de surprise disparut. Mlle Blank était toujours la reine des visages, étant donné qu'elle apparaissait en pleine lumière – ou plutôt son visage spirituel le faisait – tandis que tous les autres apparaissaient dans une sorte de pénombre. Cependant, Katie, comme se faisait appeler la familière de Mlle Blank, pensait qu'elle pourrait se « matérialiser » au point de présenter sa forme complète, si nous réarrangions l'armoire de coin de sorte qu'elle puisse le faire. Nous ouvrîmes donc la porte et des rideaux s'ouvraient en son centre, à l'instar d'une tente de bédouin. Nous nous assîmes en demi-cercle en entonnant Footsteps of Angels *de Longfellow*[7]. *Nous en arrivâmes au passage : « Alors, les formes des défunts franchissent la porte ouverte », et, ô surprise, alors que Mlle Blank avait été attachée à sa chaise, vêtue d'une robe noire plutôt volumineuse, une grande femme toute de blanc vêtue, aux bras et pieds nus, franchit la porte ouverte, ou plutôt passa entre les deux rideaux. Elle se tint debout devant nous, nous dit quelques mots et sortit. À ce moment-là, nous entrâmes dans la tente et trouvâmes Mlle Blank comme nous l'avions laissée, parfaitement attachée, vêtue de noir et bottes aux pieds. C'était la forme numéro un, la première que j'aie vue. Elle avait semblé aussi matérielle que moi et, lors des fois suivantes, car je vis cette forme plusieurs fois, nous prîmes quatre très belles photographies avec un flash au magnésium. La difficulté que je rencontrais, avec la forme complète autant qu'avec les visages, était qu'ils semblaient toujours tangibles, faits de chair et de sang. Peut-être que l'auteure de* The Gates Ajar[8] *a raison et que la prochaine condition des choses est d'être plus matérielles que nous le pensons généralement. Mais j'allais voir quelque chose de plus fantomatique encore.*

Le fait principal que je remarquais sur le spiritisme était qu'il obéissait au mouvement occulte de tous les grands mouvements et qu'il s'étendait progressivement de l'est vers l'ouest. De Hackney à Highbury, il était passé à Belgravia et Tyburnia. J'avais laissé les étendues sauvages de Hackney derrière moi et approchais de Hyde Park pour ma forme suivante. Je dois une fois de plus taire les noms et les lieux. Je n'ai aucun désir de faire de la publicité aux médiums, ni le droit de trahir les personnes qui ont fait preuve d'hospitalité en plus de me montrer leur forme spirituelle. Nous nous plaçâmes en demi-cercle autour des rideaux qui séparaient le petit boudoir du grand salon, joignîmes nos mains, chantâmes jusqu'à en perdre la voix et gardâmes les yeux soigneusement fixés sur l'ouverture entre les rideaux en attendant que les visages apparaissent. La salle était sombre et, fatigué de l'incantation, je regardai par-dessus mon épaule. Une forme brumeuse se trouvait non loin de moi, éclairée par sa propre lumière. Je l'avais enfin vue, un fantôme orthodoxe tout de blanc vêtu et visible dans l'obscurité. C'était la forme du redoutable John King[9] en personne qui était, je crois, un boucanier sans scrupules de son vivant mais qui ressemblait plus à un Cheikh arabe sous sa forme spirituelle. Il traversa la pièce, nous parla et disparut. Finalement, il reparut derrière les rideaux et, durant un bref instant, l'un des rideaux s'écarta et la forme du pirate éclaira la silhouette du médium, étendue sur un sofa, apparemment dans une transe profonde. Il faut garder à l'esprit que nous formions un cordon autour du passage d'une pièce à l'autre durant tout ce temps. Un trio d'esprits apparaissait généralement durant ces séances. Dans ce cas, il s'agissait de John King, que je venais de voir et d'entendre, de Katie, la familière de Mlle Blank, et d'un individu particulièrement sinistre appelé Peter qui, selon moi, n'a pas été vu mais qui m'a fait la faveur de me prendre la main à quelques reprises et de me porter vers le plafond, comme s'il voulait m'emporter physiquement vers le monde des esprits. Je mesure un bon mètre quatre-vingts chaussé et, debout sur ma chaise, je sentais encore la main descendre vers moi et j'ignore totalement d'où elle provenait.

Mais mes expériences subséquentes n'ont pas encore été relatées. J'ai été invité, voilà quelques semaines, à une séance très privée, où la même médium officiait. Cette famille, qui ne reculait devant aucune dépense pour ses enquêtes, avait une belle grosse armoire dans sa salle à manger. Cependant, elle ne fut utilisée cette fois-là que pour enfermer le médium. Les évolutions de John King, qui apparut rapidement, eurent toutes lieu à l'extérieur. Il n'était qu'à moitié « matérialisé » et, à notre grande surprise, il avança vers la table puis à travers *la table, s'installant au milieu de notre cercle, changeant plusieurs fois de place tout en poursuivant la discussion, imitant souvent l'attitude de la personne derrière lui. Il s'éleva également jusqu'au lustre et accomplit plusieurs choses merveilleuses si l'on considère que durant tout ce temps, il n'avait l'apparence que de la moitié d'un homme éclairé de sa propre luminosité.*

Une fois, j'ai été assis à côté du médium lors de la manifestation de l'une de ses formes. Durant cette séance, je le tenais fermement par la main et une femme plutôt sceptique tenait l'autre. Nous n'avons jamais lâché sa main mais, durant toute la période, John King, Katie et Peter parlaient et de petites mains d'enfants jouaient avec mon bras, mes mains, mes cheveux. Bien entendu, il n'y avait aucun enfant dans la pièce. Le sinistre Peter est très doué pour porter des choses légères. Je l'ai vu porter toute une collection de porcelaine de Sèvres, très chère, et une horloge, de la cheminée vers la table, ce qui n'est déjà pas facile en pleine lumière et moins encore dans l'obscurité. Il décrochait aussi régulièrement les cadres sur les murs pour les placer sur la table. Katie, elle, remontait une grosse boîte à musique et la déplaçait, pendant qu'elle jouait, tout autour de la pièce. Bien entendu, on se frottait les yeux et l'on se demandait ce que cela signifiait. Je n'ai pas le fantôme *d'une idée, pour rester dans la thématique. S'il s'agit d'une conjuration, pourquoi les médiums ne le disent-ils pas et ne s'opposent-ils pas publiquement à MM. Maskelyne et Cooke*[10] *ainsi qu'au docteur Lynn ? Même si j'avais une opinion à ce sujet, je ne l'indiquerais pas ici puisque, tout d'abord, ce serait une impertinence et que, ensuite, aucune conclusion ne peut être atteinte avec un seul témoignage. Les gens devraient voir par eux-mêmes et en tirer leurs propres conclusions. Pendant ce temps, la chose, quelle qu'elle soit, grandit encore. Un an plus tôt, je devais aller à l'est pour la trouver. Maintenant, je dois m'habiller de mon mieux comme un mineur de Staffordshire et me rendre dans les salons de l'ouest.*

L'envie générale, me semble-t-il, est qu'un homme de sciences examine les faits, décide de les soutenir s'ils sont vrais et les dénonce sans aucune pitié s'il existe la moindre trace de soupçon. Omne ignotum pro magnifico[11]. *Je pensais de grandes choses des fantômes, mais c'était avant que je les rencontre. Je ne craignais pas plus de rencontrer un fantôme au cœur de la nuit qu'une mule et j'aurais même préféré affronter un esprit qu'un voleur. La curiosité des gens est piquée et plus vite quelqu'un exposera la vérité, mieux ce sera. C'est une tâche plus ingrate, c'est vrai. Mais aucun principe général ne peut être tiré d'une succession de faits particuliers. Montrons-nous digne de Bacon*[12]*, ne serait-ce que face aux fantômes. Si les fantômes existent, ils sont bien plus matériels que je le croyais. S'ils n'existent pas, que quelqu'un, au nom de la science du dix-neuvième siècle, les exorcise à jamais, que nous n'entendions plus parler de visages ou formes spirituelles.*

Charles Maurice Davies, *Mystic London*, Londres, Tinsley Brothers, 1875

6 Poème de Thomas Gray (1716-1771), disponible en français et en anglais à cette adresse : http://le-mot-juste-en-anglais.typepad.com/le_mot_juste_en_anglais/elegy.html

7 Henry Wadsworth Longfellow (1807-1882), poète américain. Le texte ne semble pas avoir été traduit, mais est disponible en anglais à l'adresse : http://classiclit.about.com/library/bl-etexts/hwlongfellow/bl-hwl-vo-foot.htm. Son titre pourrait être traduit par *Les Pas des anges*.

8 Livre d'Elizabeth Stuart Phelps Ward (1844-1911), écrivaine américaine, qui ne semble pas avoir été traduit en français. Son titre pourrait être traduit par *Les Portes entrouvertes*.

9 John King (1706-1717) pirate de l'équipage de Samuel « Black Sam » Bellamy. C'est le plus jeune pirate connu. (Wikipedia)

10 John Nevil Maskelyne (1839-1917), magicien anglais, spécialiste des conjurations. Il travaillait avec George Alfred Cooke, un fabricant d'armoires. (Wikipedia)

11 Citation latine signifiant : Tout ce qui est inconnu est fascinant

12 Francis Bacon (1561-1626), scientifique et philosophe anglais. Il développa une théorie empiriste de la connaissance et précisa les règles de la méthode expérimentale, ce qui fait de lui l'un des pionniers de la pensée scientifique moderne. (Wikipedia)

Leonore Piper, le « corbeau blanc » de William James

Leonore Symonds voit le jour en 1857, aux États-Unis. Elle passe ses premières années à Nashua, dans le New Hampshire, et aurait très tôt fait montre d'étranges pouvoirs, du moins à en croire ses parents. Elle se marie à 22 ans avec William Piper, commerçant vivant à Boston, et s'installe avec lui dans cette ville, plus précisément dans le quartier de Beacon Hill.

Elle accouche bientôt d'un enfant prénommé Alta puis tente de trouver un moyen de calmer une douleur dont elle souffre depuis un accident subi lorsqu'elle était petite. Elle entend alors parler d'un vieillard aveugle qui prétend être en liaison avec des esprits capables d'apporter la guérison et décide de le rencontrer.

Leonore Piper

Suite à leur entrevue, Leonore Piper affirme entendre des voix : ce serait d'elles que proviendraient les messages que la jeune femme retranscrit lors de phases d'écriture automatique. Un magistrat, destinataire de l'un de ces textes, est persuadé qu'il provient de son fils, mort depuis peu.

Par la suite, Piper donne de telles séances pour un nombre croissant de personnes, ce qui ne tarde pas à lui valoir une certaine réputation.

Des chercheurs en sciences psychiques s'intéressent à elle : ce sont d'abord des représentants de l'American Society for Psychical Research, puis des membres de la SPR. En 1885, William James, qui a perdu son fils peu de temps auparavant, commence à participer à des séances de spiritisme avec Leonore Piper.

Il finit par être persuadé que ses pouvoirs sont bel et bien réels : comment pourrait-elle connaître toutes les informations qu'elle lui dévoile autrement que par des procédés surnaturels ? James la surnomme même son « corbeau blanc », par opposition aux corbeaux noirs que sont les faux médiums.

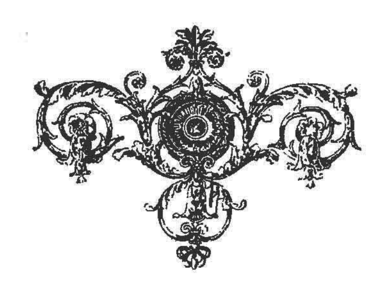
Plus tard, c'est lui qui met Richard Hodgson en contact avec Piper : également persuadé qu'aucune fraude n'est en cause, ce dernier est tellement impressionné qu'il connaît une véritable conversion (elle intervient entre 1896 et 1897).

Piper affirme être guidée par des esprits. L'un d'entre eux se nomme « Phinuit » et serait un ancien médecin français.

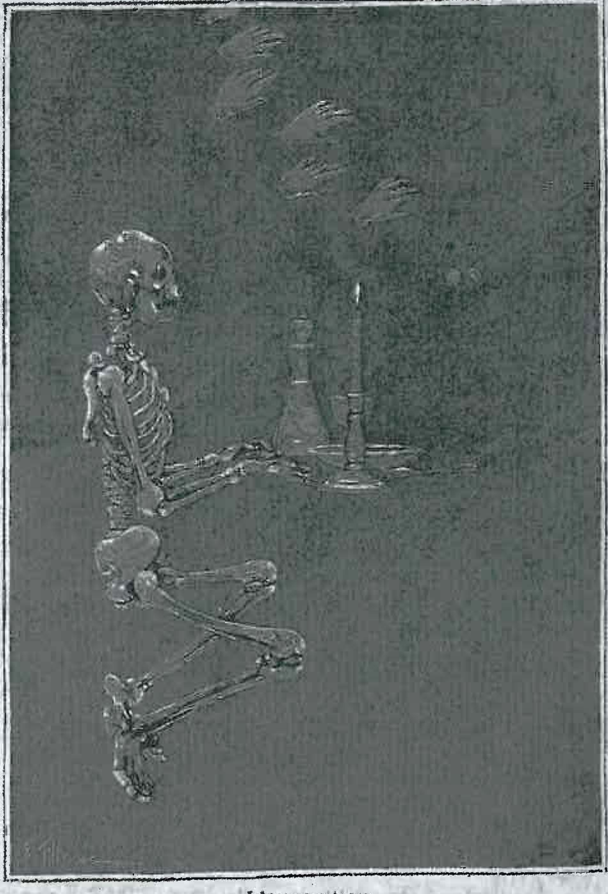
Pourtant, certains visiteurs ne manquent pas de s'étonner : pourquoi sa maîtrise de la langue de Molière se limite-t-elle à dire bonjour et au revoir ? Pourquoi ses connaissances en médecine paraissent-elles si limitées ? Pourquoi, enfin, semble-t-il ignorer les appellations latines et françaises des remèdes dont il recommande l'usage aux témoins ? Il y a de quoi être troublé, sans compter que les membres de la SPR échouent à trouver, dans les archives, des traces confirmant l'existence de ce fameux Phinuit...

Celui-ci n'est cependant pas le seul à guider Piper : il y a également « G. P. », identifié par la suite comme étant l'écrivain George Pellew (défunt ami d'Hodgson) ou encore d'illustres personnages tels qu'Abraham Lincoln, Martin Luther, George Washington... Leonore Piper a donc ses guides, à l'instar de nombreux médiums. Et comme nombre d'entre eux également, elle a ses partisans et ses détracteurs.

Ainsi sa carrière, qui se poursuit au XX^e^ siècle, sera-t-elle émaillée de bien des polémiques.



Mise en scène de l'apparition.



L'apparition.

LE NÉO-OCCULTISME

Ces rayons X se mêlent de tout. Voici qu'après être devenus les collaborateurs indispensables des chirurgiens et même des médecins, ils viennent faire concurrence, dans le domaine du merveilleux, aux médiums les plus réputés.

M. Radiguet, le constructeur d'appareils de physique bien connu, se livrait depuis longtemps, dans son laboratoire, encombré de lampes électriques, de tulipes et d'appareils en verre de toutes sortes, à des expériences avec les rayons Röntgen. Un beau jour, il s'aperçoit que ces objets en verre luisent dans l'obscurité sous l'action de ces rayons. Encore une découverte amusante et peut-être utile due au hasard. Utile, car les radiographies que l'on obtient jusqu'à présent, à l'aide d'écrans artificiels, ne sont réellement bonnes que lorsque les corps sensibles sont en petits cristaux. A l'état pulvérulent, ils sont à peu près insensibles aux rayons X, et il est presque impossible d'obtenir sur la plaque photographique le grenu de l'écran. Il est facile au contraire de travailler optiquement le verre de façon à éviter toute irrégularité dans la radiographie.

Ces expériences se feront certainement d'ici peu. Mais, pour l'instant, c'est le côté fantastique de la découverte que je tiens à présenter à nos lecteurs.

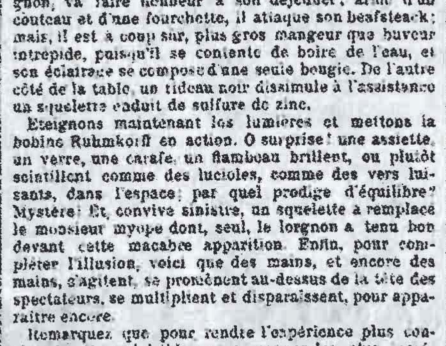
Outre le verre, la porcelaine, les émaux, les diamants et aussi les objets enduits de platino-cyanures (employés par Röntgen), de tungstate de chaux, de fluorure d'ammonium, de sulfure de zinc, etc., ont cette même propriété de devenir lumineux dans l'obscurité sous l'action des rayons X. On n'a donc que l'embarras du choix pour préparer une séance de spiritisme « pour rire », avec toute certitude du succès, tandis que les véritables séances de spiritisme échouent le plus souvent, comme on sait, parce que les esprits sont mal disposés et se tiennent cois.

Voici par exemple une petite scène suffisamment macabre pour mettre en émoi nos mondaines les plus intrépides, si quelqu'une de leurs amies s'était avisée de leur en donner le mystérieux spectacle, avant que *l'Illustration* ne leur en dévoilât les trucs.

Reportez-vous, je vous prie, aux dessins ci-dessus. Le premier vous présente une bobine Ruhmkorff, qui est là pour vous montrer l'ensemble de l'opération. Mais comme ses vibrations auraient pour premier effet d'éveiller l'attention — et par conséquent les soupçons — des hôtes qu'il s'agit de transporter dans le domaine du merveilleux, on relègue cet appareil électrique dans quelque pièce écartée. Des fils apportent à l'ampoule de Crookes l'étincelle productrice des rayons X. Cet

appareil, d'ailleurs peu volumineux, peut être placé derrière une porte, ou dissimulé sous des voiles noirs. Le plus près possible de l'ampoule, on place les objets destinés à devenir lumineux : en la circonstance, un convive, myope sans doute, car il porte un lorgnon, va faire honneur à son déjeuner ; armé d'un couteau et d'une fourchette, il attaque son beafsteack ; mais, il est à coup sûr, plus gros mangeur que buveur intrépide, puisqu'il se contente de boire de l'eau, et son éclairage se compose d'une seule bougie. De l'autre côté de la table, un rideau noir dissimule à l'assistance un squelette enduit de sulfure de zinc.

Eteignons maintenant les lumières et mettons la bobine Ruhmkorff en action. O surprise ! une assiette, un verre, une carafe, un flambeau brillent, ou plutôt scintillent comme des lucioles, comme des vers luisants, dans l'espace ; par quel prodige d'équilibre ? Mystère ! Et, convive sinistre, un squelette a remplacé le monsieur myope dont, seul, le lorgnon a tenu bon devant cette macabre apparition. Enfin, pour compléter l'illusion, voici que des mains, et encore des mains, s'agitent, se promènent au-dessus de la tête des spectateurs, se multiplient et disparaissent, pour apparaître encore.



Remarquez que pour rendre l'expérience plus concluante, il est loisible aux personnes les plus incrédules de la société d'attacher solidement le monsieur myope à son siège et, au besoin, de lui maintenir les pieds et les mains, pendant toute la durée du phénomène.

Il est à peine besoin d'en expliquer la marche, n'est-ce pas ? Les rayons X ont traversé le voile noir ou la porte qui dissimule l'ampoule de Crookes ; ils ont traversé également le corps du monsieur myope, pour venir rendre lumineux les objets en verre ou recouverts de sulfure de zinc. Quant aux mains mystérieuses, ce sont tout simplement des gants enduits de cette substance, juchés à l'extrémité de longs bâtons et que des compères font mouvoir dans tous les sens.

Ces scènes peuvent naturellement être variées à l'infini, et l'esprit d'invention de nos mondaines est assez fertile pour qu'on puisse avoir la certitude qu'elles en sauront composer de plus intéressantes. Aussi, il n'est pas douteux qu'avant peu les maîtresses de maison donneront une place dans le programme de leurs soirées au spiritisme fin de siècle. Le théâtre lui-même pourra, en certaines occasions, utiliser les rayons X. M. Sardou s'en serait, semble-t-il, heureusement servi dans *Spiritisme* et l'emploi en est tout indiqué dans *Hamlet*.

De tous côtés, des recherches sont faites pour construire des bobines Ruhmkorff donnant 1 mètre d'étincelle, alors que les plus puissantes que l'on possède actuellement ne produisent guère plus de 15 centimètres. Ces recherches sont très avancées et aboutiront certainement. Les phénomènes de luminosité que j'ai relatés seront alors encore bien plus nets et sensibles pour toute une salle. Le propre des rayons X étant d'être indiscrets, faudrait-il s'étonner de les voir pénétrer partout ?

JEAN ROSETRO.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Français oublie vite et ne prévoit pas l'avenir ; il vit dans l'heure présente.

MACHIAVEL.

⁂

L'homme fourre son nez dans toutes les choses immondes.

GŒTHE.

⁂

S'il convient aux vieillards de s'effacer et de se résigner, il est beau pour les jeunes de respecter et d'aimer.

JULES SIMON.

⁂

Cette fin de siècle appartient aux « insexuées » : la femme réclame à la fois son droit au vote et à la stérilité : la maternité fait peur.

(*La Vie à Paris.*) JULES CLARETIE.

⁂

Le destin fait son œuvre avec nos erreurs.

ART-ROE.

⁂

Rien ne se fait, dit-on, sans argent ; mais, en réalité, l'argent a bien plus défait de choses qu'il n'en a fait.

G. TOURNADE.

⁂

C'est bon d'avoir le cœur sur la main, pourvu qu'on tienne sa main ouverte.

PAUL MARGUERITTE.

⁂

Pour détourner les femmes des pratiques coupables ou des modes malsaines, il faudrait les convaincre qu'elles les enlaidissent.

⁂

Chez les civilisés, l'imagination est plus exigeante que les sens.

G.-M. VALIOUR.

Extrait du journal *L'Illustration* de 1897

La Société théosophique

Si le terme théosophie a mis des siècles à s'imposer (cf. encadré p.115), la double démarche qu'il finit par désigner est beaucoup plus ancienne. Son premier aspect consiste à s'appuyer sur ce que l'on connaît de Dieu (notamment grâce aux textes saints) pour comprendre le monde. Son second aspect est le processus inverse : il s'agit d'abord de retrouver les « hiéroglyphes » inscrits dans la nature, de les déchiffrer et de les interpréter, en recourant souvent à la doctrine des analogies et des correspondances, pour ensuite découvrir les liens qui unissent l'homme, l'univers et la divinité ainsi que les mystères cachés de cette dernière (du moins, ce qu'elle accepte de nous en révéler). De nombreux praticiens de l'ésotérisme peuvent ainsi être rattachés à la théosophie. C'est le cas, pour le XIXᵉ siècle, de Pierre Simon Ballanche, de Franz von Baader, de Stanislas de Guaïta et de Joséphin Péladan.

Toutefois, à partir de 1875, Helena Blavatsky adopte le nom de théosophie pour désigner le nouveau courant ésotérique qu'elle a fondé et qui n'a pas grand-chose en commun avec le mouvement « classique ». Aussi vaut-il mieux parler de théosophisme pour désigner ce mélange de science, de religion et de philosophie grandement influencé par l'Orient.

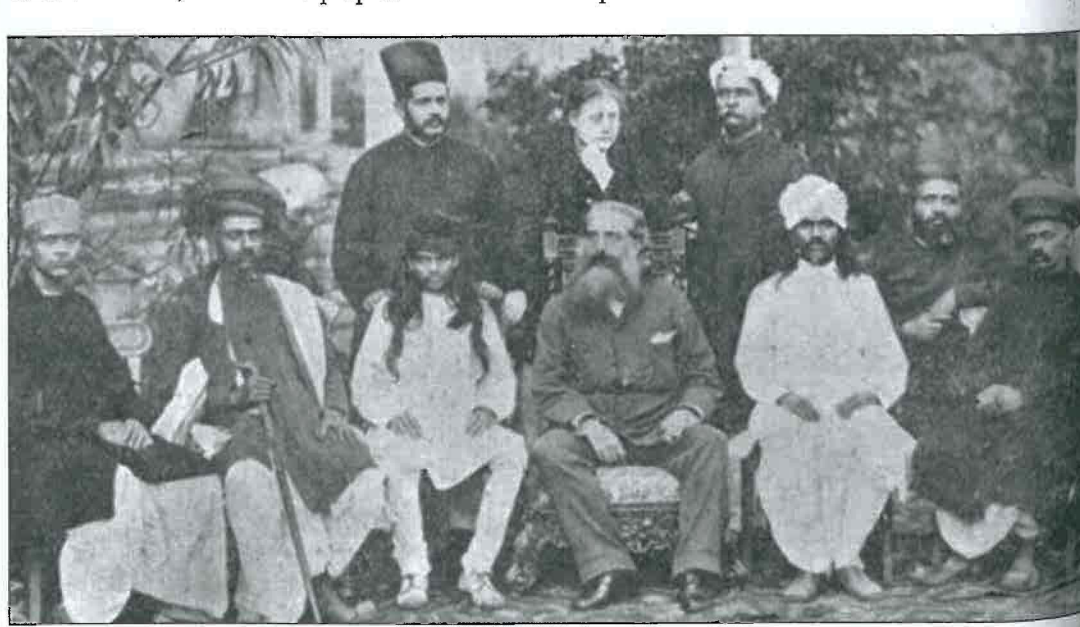
L'organisation

Même si ses ennemis en doutent parfois ouvertement, il paraît très probable qu'Helena Blavatsky, comme elle l'affirme, se soit vu confier une tâche importante par ses maîtres spirituels. Il s'agit d'Indiens installés au Tibet ; selon leurs propres assertions, ils appartiennent à une vaste organisation internationale d'inspiration bouddhiste, gardienne de la « Sagesse des Âges » et cherchant à protéger et à émanciper l'humanité. Pour mener à bien sa mission – qu'elle connaît, selon certains, depuis qu'elle est devenue adulte –, Blavatsky suit une formation qui dure plus de deux décennies.

Helena Blavatsky

Elle effectue de nombreux voyages au cours desquels elle se familiarise avec toutes les formes possibles de magie (comme le shamanisme), progresse sur le plan spirituel, apprend à maîtriser ses pouvoirs psychiques et est initiée par ses guides.

En 1873, elle est enfin prête à mener l'action pour laquelle on l'a préparée même si, apparemment, ses guides ne lui en ont pas dévoilé les détails. Ils lui demandent de se rendre à New York et d'y observer les milieux spirites.


Helena Blavatsky (au centre, debout). Henry Steel Olcott (au centre, assis) et Damodar Mavalankar (3ème de gauche) à un congrès de la Société de théosophie de Bombay (Mumbai) en 1881

La théosophie traditionnelle

Au début de l'ère chrétienne, certains pères de l'Église utilisent le mot théosophie comme un synonyme de théologie : en effet, il signifie littéralement « sagesse de Dieu », et théosophe, « celui qui connaît les choses divines ». Au Moyen Âge, l'équivalence persiste même si, parfois, on emploie le terme dans des sens quelque peu différents. Certains lui accordent ainsi une connotation ésotérique, tels le Pseudo-Denys (VI[e] siècle) et, de manière moins marquée, l'auteur de la *Summa philosophiae* (datant du XIII[e] siècle, l'ouvrage a longtemps été attribué à Robert Grosseteste, probablement à tort).

Durant la Renaissance, la synonymie est encore de mise : Johannes Reuchlin, propagateur de la kabbale chrétienne, et Cornélius Agrippa, l'une des sources de l'occultisme moderne, qualifient de théosophes les praticiens décadents de la scolastique (il s'agit de l'enseignement de la philosophie et de la théologie dans les universités médiévales). Toutefois, l'*Arbatel*, célèbre traité de magie blanche paru vers 1550 ou 1560, utilise théosophie dans un sens proprement ésotérique. Compte tenu de la popularité de ce livre, on peut penser qu'il a exercé une forte influence.

En tout cas, c'est à peine quelques décennies plus tard que le terme acquiert sa signification moderne, désignant d'une part la connaissance des mystères cachés de Dieu, d'autre part celle des rapports que le monde entretient avec la divinité et avec les hommes : connaître l'univers concret, déchiffrer les « signatures » ou les « hiéroglyphes » présents dans la nature permettrait de mieux comprendre la Bible et le créateur lui-même. Cette conception s'impose au début du XVII[e] siècle en Allemagne, où la littérature baroque connaît son âge d'or et où naît le courant Rose-Croix ; elle est employée par des auteurs de premier plan tels que Jakob Böhme (dans *De signatura rerum*), Oswald Croll (avec *Basilica chymica*) et Heinrich Khunrath (dans *De Igne*). Elle est reprise par deux grands théosophes postérieurs, Gottfried Arnold et Johann Georg Gichtel. Dans les premières décennies du XVIII[e] siècle, les deux textes majeurs de ce courant sont également germaniques : *Theophilosophia theoretica et practica* de Sincerus Renatus (1710) puis *Opus mago-cabalisticum et theosophicum* de Georg von Welling (1721).

Quelques décennies plus tard, le mot théosophie, désormais assez répandu, désigne un concept parfaitement identifié. Jusqu'au dernier quart du XIX[e] siècle, du moins, car Helena Blavatsky le reprend alors pour désigner des théories qui, malgré certains points communs, s'éloignent beaucoup des précédentes.

Principales personnalités ayant pratiqué la théosophie

- **Moyen Âge** : les kabbalistes juifs, à qui l'on doit le Zohar (XIII[e] siècle)
- **XVI[e] siècle** : Corneille Agrippa, Giordano Bruno, Henri Khunrath, Guillaume Postel, François Georges de Venise, Valentin Weigel
- **XVII[e] siècle** : Johann Valentin Andreae, Jakob Böhme, Antoinette Bourignon, Robert Fludd, Johann Georg Gichtel, Michel Maier, Pierre Poiret, John Pordage, Thomas Vaughan
- **XVIII[e] siècle** : Dutoit-Membrini, Karl von Eckartshausen, Michael Hahn, Martines de Pasqually, Novalis, Friedrich Christoph Œtinger, Charles Hector de Saint-Georges de Marsay, Louis Claude de Saint-Martin, Georg von Welling, Jean-Baptiste Willermoz

Elle fait la connaissance d'un avocat, W. Q. Judge (1851-1896) et surtout d'un colonel de l'armée américaine, H. S. Olcott (né en 1832). En 1875, avec l'aide de quelques amis, ils créent la Société théosophique. Il s'agit d'abord sinon d'une organisation secrète, au moins d'une société savante à l'accès restreint, qui ne tarde cependant pas à faire parler d'elle, notamment grâce au premier grand livre à caractère ésotérique de Blavatsky, *Isis dévoilée* (1877). Le groupe se développe rapidement à l'international, fondant des branches à Londres, à Paris, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Inde.

À partir de son installation en Inde (1879), il change de nature. Adoptant une organisation en trois groupes faisant penser à la structure traditionnelle des ordres initiatiques (qui rassemblent des apprentis, des compagnons et des maîtres), il se conforme aux exigences des guides à l'origine de sa fondation en devenant une Fraternité Universelle à laquelle chacun peut se joindre, du moment qu'il accepte de se montrer tolérant et d'aider les autres. Cette grande ouverture reflète l'un des deux buts principaux de la Société théosophique : elle veut jeter les bases de nouvelles relations entre les hommes, rapprocher les peuples, amener l'Orient et l'Occident à échanger leurs valeurs ; bref, elle entend instaurer entre les humains une véritable fraternité.

Son deuxième objectif est de lutter contre ceux qui ne voient en l'homme qu'un corps organique : il est aussi un être spirituel, ce qui lui offre d'immenses possibilités qu'il convient d'explorer. Pour ce faire, l'organisation souhaite que ses membres étudient et comparent l'ensemble des sciences, des philosophies et des religions, qu'ils mènent des recherches pour découvrir les lois naturelles gouvernant l'univers et les pouvoirs mystérieux que possède l'homme. On ne leur demande pas d'adhérer à une théorie particulière ; toutefois, très vite, les dirigeants conviennent que la Société doit également servir à diffuser les théories d'Helena Blavatsky. C'est le cas de l'Anglais A. P. Sinnett qui, en 1883, publie *Esoteric Buddhism*.

Dans la deuxième moitié des années 1880, la Société théosophique rencontre un succès important aux États-Unis grâce aux efforts de W. Q. Judge qui, en 1886, lance une revue nommée *The Path*. L'influence de l'organisation n'est pas non plus négligeable

à Londres. En 1887, Helena Blavatsky y emménage et, outre écrire ses derniers livres, elle crée de nouvelles structures. D'abord la « Blavatsky Lodge », destinée à rassembler les membres anglais de la Société qui se sont ralliés à ses théories. Puis, face à l'instance de Judge en qui elle a placé sa confiance, elle crée en 1888 la Section Ésotérique. Afin de préserver sa doctrine et d'assurer la pérennité de son projet, elle y groupe, en dehors de la Société théosophique proprement dite, l'élite de ses membres, ceux qui veulent vraiment recevoir son enseignement et celui de ses guides installés au Tibet.

Quoiqu'affaiblie par la maladie et submergée par ses autres activités, Blavatsky est l'unique responsable de la section. En plus de leur dispenser des cours, elle rédige pour ses élèves son dernier livre, un ensemble de principes bouddhistes intitulé *The Voice of the Silence* (1889). Elle espère que, pénétrés par le sens et les implications du théosophisme, ces fidèles entre les fidèles prendront la relève : peu importe les moyens qu'ils choisiront de mettre en œuvre, du moment qu'ils poursuivent l'objectif commun et établissent entre eux une véritable solidarité. De prime abord, le projet semble porter ses fruits et, dès 1889, il reçoit l'aide précieuse d'Annie Besant. Cependant, la situation ne tarde pas à se compliquer.

Le théosophisme et les activités de la Société revêtent des aspects particulièrement originaux qui font à la fois leur force et leur faiblesse, puisqu'ils provoquent de nombreuses polémiques et valent aux théosophistes de violentes attaques, voire même des complots en bonne et due forme. Dans un premier temps, cela n'a pas empêché l'organisation de connaître un essor considérable et de donner naissance à l'un des principaux mouvements ésotériques de l'époque victorienne. Mais le succès reste fragile et, malgré les précautions prises par Helena Blavatsky, sa mort le 8 mai 1891 va changer la donne. Le bel élan initial est stoppé par les querelles intestines qui aboutissent bientôt à la fragmentation du théosophisme en petits groupes rivaux. Si, dans un premier temps, Annie Besant entretient de bonnes relations avec Judge, elle ne tarde pas à prendre ses distances avec l'homme qui, bientôt, est l'objet de virulentes critiques. Le conflit dégénère et débouche, en 1895, sur une scission de l'organisation. D'un côté, on trouve la Société théosophique basée à Adyar, au sein de laquelle Annie Besant, conseillée par C. W. Leadbeater, se lance en quête d'une sorte de messie. De l'autre, la Section américaine qui, après le décès de Judge en 1896, doit se rabattre sur un chef d'une bien moins grande envergure, ce qui la conduit à décliner.

Principes et objectifs du théosophisme

Après la fondation de la Société théosophique, Helena Blavatsky s'efforce de développer et de faire découvrir au grand public les conceptions qu'elle a reçues de ses guides spirituels. Elle le fait par l'entremise de revues, écrivant une foule d'articles pour *The Theosophist* puis pour *Lucifer*, et surtout au travers de ses livres. En la matière, son principal ouvrage est *La Doctrine secrète*, publiée en 1888 : c'est lui qui contribue le plus à diffuser et à populariser son enseignement. Afin de rendre celui-ci encore plus accessible et de présenter plus clairement ses aspects pratiques, elle les résume dans *The Key to Theosophy*, ouvrage publié en 1889.

Blavatsky insiste sur les points communs entre les théosophies occidentales et orientales. Pour elle, au sein d'un Absolu que l'esprit humain est bien incapable d'appréhender, il existe une série d'univers organisés. Ce n'est pas un Dieu unique qui les a créés : à la place, on trouve des pouvoirs et des intelligences ordonnés selon une hiérarchie précise. À chaque niveau de l'Absolu, ils supervisent la mise en place de lois qui, fonctionnant pour l'éternité, gouvernent la manière dont, tour à tour, les mondes naissent du grand Tout et y sont de nouveau absorbés. Conformément à la doctrine des analogies et des correspondances, chacun de ces univers est un et indivisible, toutes ses parties sont reliées par un ensemble compliqué de relations qui garantissent son unité harmonieuse. Celle-ci, loin d'être figée, connaît au contraire une grande évolution : à la fois physique, mentale et spirituelle, elle affecte les formes, passant de l'éthéré au solide, et les êtres, conduisant des plus simples aux plus compliqués et entraînant le développement de la conscience. S'il ne s'arrête pas à lui, l'homme apparaît malgré tout comme un brillant aboutissement de ce long progrès. Doté d'une volonté qu'il peut librement déployer et d'une conscience qui lui permet d'exercer son jugement, il assume sa propre évolution. Néanmoins, cette capacité ne l'isole pas du monde dans lequel il vit, ses choix influençant au contraire sa transformation globale : existeraient ainsi des liens étroits entre d'une part les organismes vivants (plantes, animaux) et les milieux où ils vivent et, d'autre part, la sphère particulière que formeraient les forces psychiques de l'humanité.

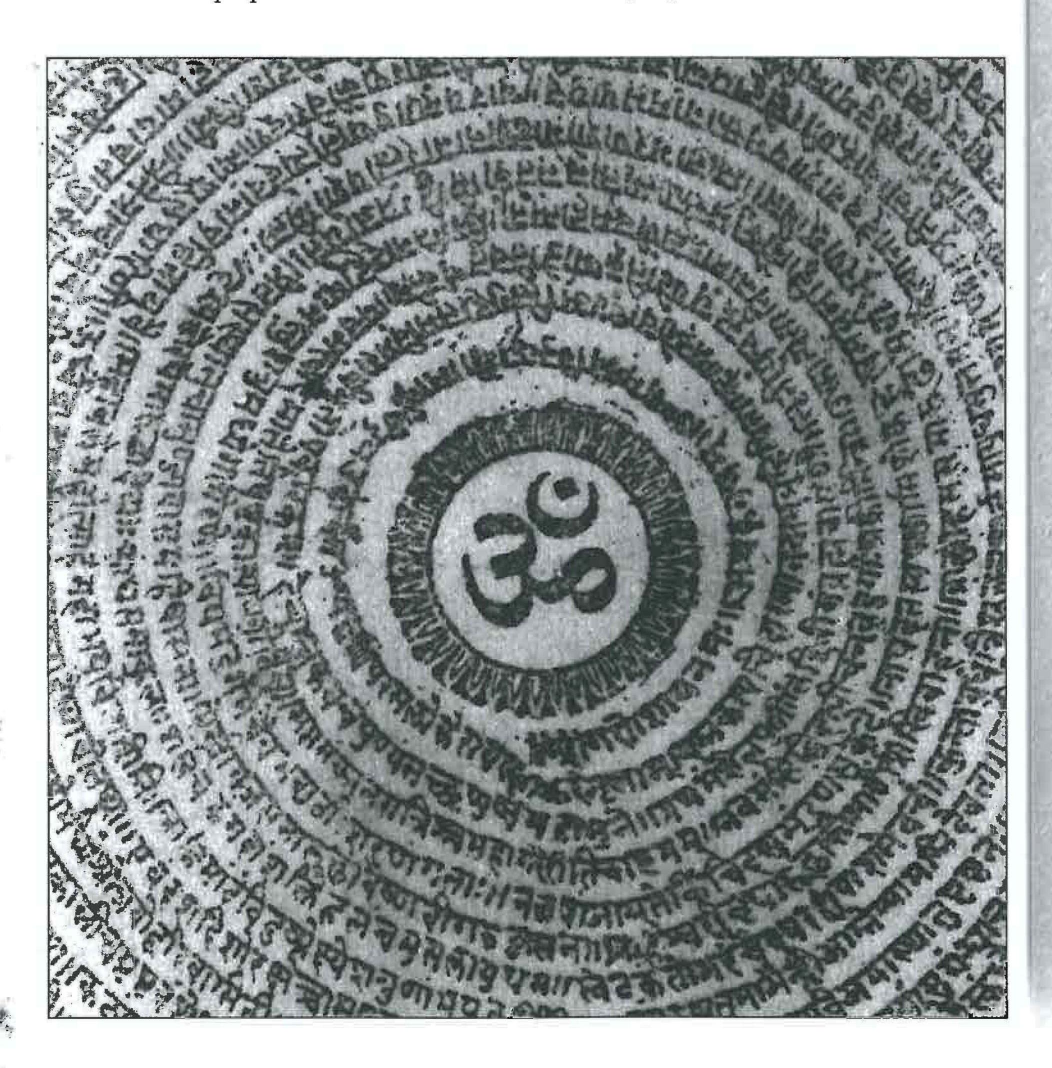
Si le théosophisme s'inspire grandement du bouddhisme, une croyance spécifique l'en éloigne. Pour Blavatsky et ses disciples, l'homme possède, cachée en lui, une étincelle de conscience éternelle qui guide sa personnalité individuelle et éphémère. Cette étincelle secrète constitue sa partie la plus spirituelle, la plus divine ; source d'om-

niscience et d'amour qui le relie de manière inaltérable à l'âme du monde, elle lui confère sa véritable identité, lui permet de faire preuve de nobles sentiments, de créer et de se conformer à une morale. Progresser en toute conscience vers cette parcelle intérieure de divinité est justement le but de chaque humain. Pour l'atteindre, il doit faire, de son plein gré, de nombreux efforts dont les effets s'ajoutent les uns aux autres au cours des multiples existences qu'il traverse : les théosophistes croient en effet à la réincarnation et au concept de *karma* (les actes accomplis dans une vie donnée ont des conséquences sur celles qui suivront). Toutefois, pour eux, cette démarche de progrès intérieur a une visée collective et non égoïste : l'humanité a reçu une mission, elle doit suivre une évolution spécifique et, en l'entreprenant à titre personnel, on est mieux à même de seconder les autres dans cette tâche, de concourir à son accomplissement global.

La Société théosophique a donc un rôle majeur à jouer, ce que ses dirigeants comprennent peu à peu, au fur et à mesure que se développent les théories d'Helena Blavatsky. Ainsi, ce n'est pas un hasard s'ils mettent bientôt tant d'ardeur à implanter le mouvement dans le monde entier. Certes, ils n'obligent pas leurs membres à adopter le théosophisme ; certains mobiliseront même contre lui leurs propres théories. Néanmoins, l'organisation œuvre de plus en plus à le diffuser, afin qu'il puisse remplir son objectif final : aider l'humanité à prendre conscience de son destin et à l'accomplir. Cela passe d'abord par la dénonciation du matérialisme imposé par la science et des mensonges véhiculés par le spiritisme (les théosophistes dénoncent continuellement les fraudes des médiums).

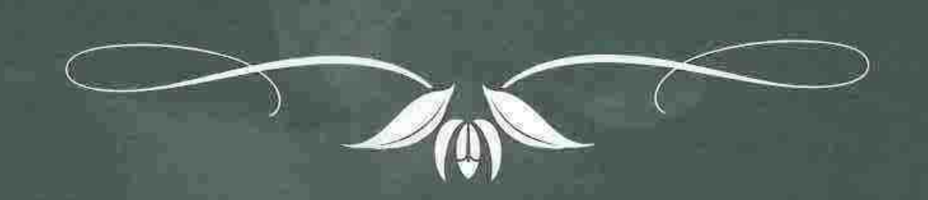
Dans le même temps, il faut sauvegarder et rendre accessibles les merveilles de l'ésotérisme et de la spiritualité : pour qu'elles ne demeurent pas réservées à une infime minorité d'initiés les utilisant à leur seul profit, on doit les faire connaître au plus grand nombre et apporter leur secours à tous ceux qui en sont privés. Sur le plan social, le théosophisme cherche à libérer la pensée tout en la protégeant du nihilisme et de la débauche ; il souhaite placer tant les individus que les groupes face à leurs responsabilités et doter l'éthique de bases rationnelles, ce dont seraient incapables à la fois les religions rejetant l'ésotérisme et une science se basant sur un darwinisme alors en passe de s'imposer.

En somme, les théories de Madame Blavatsky seraient les seules en mesure de sauver les hommes de la stagnation qui les guette, des crises qui les menacent, les seules à pouvoir guider l'humanité sur la voie du progrès.



Une fée sous un ciel menaçant, de Luis Ricardo Falero

Expliquer le surnaturel



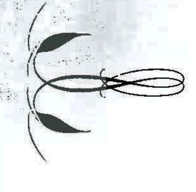
Chronologie

- **1824.** Dans *Sketches of the Phylosophy of Apparitions*, Samuel Hibbert affirme que les visions de fantômes sont dues à des changements physiologiques dans le corps des témoins, changements le plus souvent causés par des maladies ou par des drogues. Naît ainsi la théorie dite des « illusions spectrales ».
- **1830.** Robert Macnish publie *The Philosophy of Sleep*. Pour lui, les rêves proviennent de sensations diffuses éprouvées par le dormeur et revêtent une forme étrange car les processus mentaux régulant les perceptions et les pensées ne sont plus actifs durant le sommeil.
- **1830.** Parution d'*Essay on Superstition, Being an Inquiry into the Effects of Physical Influence on the Mind*, livre dans lequel W. Newnham soutient l'idée que les rêves sont provoqués par des phénomènes physiques liés au cerveau.
- **1832.** Walter Dendy publie *On the Phenomena of Dreams*. Il y explique que le bon fonctionnement de la pensée requiert l'intégrité du cerveau, suggérant par la même occasion que cette intégrité n'est pas assurée pendant le sommeil, ce qui expliquerait les particularités des songes.
- **1832.** Avec *Letters on Natural Magic*, David Brewster développe la théorie des illusions spectrales initiée par Samuel Hibbert. Il appuie sa réflexion sur une étude de cas : il a en effet pu observer Richarda Airy, femme d'un astronome réputé qui, une année durant, avait été témoin d'apparitions qu'elle considérait comme des hallucinations malgré leur caractère profondément troublant.
- **1844-1845.** Après avoir rencontré Augusta de la Rue, femme atteinte d'une maladie nerveuse qui se manifeste notamment par des visions de figures spectrales, Charles Dickens décide de la soigner par le mesmérisme. Cette expérience, qui se prolonge plusieurs mois durant, influence beaucoup la manière dont l'écrivain expliquera par la suite des phénomènes comme les apparitions, la clairvoyance ou la transmission de pensée.
- **1847.** John Sheppard publie *On Dreams, in Their Mental and Moral Aspects*. Le corps humain étant composé de minuscules particules (que le microscope a permis d'observer), il fait l'hypothèse que l'esprit est constitué d'éléments similaires. Soumis durant l'éveil au fonctionnement du corps auquel il est lié, il n'y serait plus assujetti pendant le sommeil, l'esprit obéissant alors à ses propres lois. Par ailleurs, considérant les rêves comme une preuve de l'existence de l'âme, Sheppard admet qu'ils puissent contenir des messages d'ordre surnaturel.
- **1848.** Catherine Crowe publie *The Night-Side of Nature; or Ghost and Ghost-Seers*. Dans cet ouvrage célèbre, devenu très vite un grand succès de librairie, elle développe des théories surnaturelles sur des thèmes tels que les rêves ou les apparitions.
- **1848.** Charles Ollier publie *Phallacy of Ghosts, Dreams and Omens*. S'il reconnaît que les rêves contiennent parfois des visions du futur ou d'événements se déroulant à une grande distance, il ne voit dans ces phénomènes que pures coïncidences.
- **1850.** En Angleterre, la revue *Household Words* est lancée. Elle publie notamment des histoires de fantômes ou des articles de fond sur le sujet, dans lesquels Charles Dickens et ses collaborateurs (dont Henry Morley et W. H. Wills) mettent en avant des explications naturelles.
- **1851.** Dans *Sleep and Dreams*, John Addington Symonds souligne l'importance de la mémoire dans les rêves, ceux-ci mobilisant souvent des souvenirs récents.
- **1852.** Dans *A Lecture on Dreams, Mesmerism, Clairvoyance &c.*, Thomas Millington admet que les rêves effrayants ou ridicules ont des causes physiques. En revanche, il affirme que les autres songes sont liés à un corps spirituel capable, durant le sommeil, de se détacher en partie de son enveloppe charnelle pour gagner un monde différent où se trouvent d'autres esprits et où l'avenir se dévoile à lui.
- **1852.** À la demande de Charles Dickens, Morley et Wills assistent aux séances spirites données par Maria B. Hayden. Convaincus qu'il s'agit d'une imposture, ils publient dans *Household Words* un article intitulé « The Ghost of the Cock Lane Ghost », texte extrêmement critique envers le spiritisme.
- **1853.** Est publié dans *Household Words* « The Spirit Business », article où Charles Dickens fustige le spiritisme, arguant qu'il poursuit des buts lucratifs, qu'il détourne la doctrine chrétienne et qu'il ne fournit aucune preuve de l'existence véritable des esprits.
- **1859.** George Henry Lewes publie *The Physiology of Common Life*, ouvrage dans lequel il explique l'origine et l'incohérence des rêves par une double stimulation : d'une part celle des cinq sens classiques, d'autre part celle des sens « systémiques » grâce auxquels, selon lui, on perçoit les phénomènes se déroulant à l'intérieur du corps.
- **1859.** Charles Dickens lance *All the Year Round*. Cette nouvelle revue accorde une grande place aux fantômes, mêlant des histoires écrites par des auteurs talentueux (Wilkie Collins, Edward Bulwer-Lytton, Sheridan Le Fanu...), des récits réputés authentiques et des articles de fond. Tout au long de la décennie suivante, *All the Year Round* sera en conflit ouvert avec le *Spiritual Magazine* où William Howitt et ses amis défendent des théories surnaturelles.
- **1860.** Robert Dale Owen, grande figure du spiritisme, publie *Footfalls on the Boundary of Another World*. Il affirme la réalité des phénomènes qui se produisent lors des séances : pour lui, ils proviennent d'un autre monde et obéissent à des lois naturelles qui demeurent inconnues. C'est justement pour en apprendre davantage à leur sujet qu'il invite les scientifiques à les étudier sérieusement.
- **1862.** Dans *La pluralité des mondes habités*, l'astronome Camille Flammarion évoque la possibilité d'une vie extraterrestre. Le livre rencontre un grand succès mais suscite également une vive polémique qui vaut à son auteur d'être renvoyé de l'Observatoire de Paris.
- **1863-1864.** Le marquis Jules Eudes de Mirville publie *Des esprits et de leurs manifestations diverses*. Dans ce vaste ouvrage en cinq tomes, il s'intéresse à des phénomènes surnaturels comme les « maisons hantées » parisiennes de la rue des Grès (1849) et de la rue des Noyers (1860). Comme ils demeurent en général inexpliqués, Mirville y voit la preuve de l'existence du diable.
- **1866.** Le naturaliste Alfred Russel Wallace publie *The Scientific Aspect of the Supernatural*. Dans cet ouvrage, il déclare que les phénomènes surnaturels obéissent en réalité à des lois naturelles encore à découvrir. Par ailleurs, s'appuyant sur les récents progrès de la science, il affirme qu'il n'y a aucune raison pour nier d'emblée l'existence d'intelligences invisibles et intangibles capables d'agir sur la matière. Pour lui, les scientifiques devraient abandonner leur hostilité de principe et s'atteler à l'étude de ces phénomènes.
- **1870.** William Crookes, célèbre chimiste, annonce publiquement son intention d'étudier les phénomènes spirites. Depuis 1867, en toute discrétion, il a participé à des séances qui l'ont persuadé qu'existent encore des forces et des lois naturelles inconnues. Il est convaincu qu'une approche scientifique permettra de les découvrir.
- **1871.** Dans le *Quarterly Journal of Science*, William Crookes publie « Experimental Investigation of a New

Force ». L'article présente les premiers résultats des expériences qu'il mène, depuis plusieurs mois, avec le médium Daniel Dunglas Home. Crookes est convaincu que les instruments qu'il a mis au point sont parvenus à détecter une force étrange émanant du corps de Home. Son texte suscite de nombreuses réactions, certaines enthousiastes, d'autres hostiles. Parmi ces dernières, on trouve celle de William Benjamin Carpenter, médecin convaincu que les phénomènes spirites sont liés à des réflexes mentaux et physiques. Il publie dans le *Quarterly Review* un article très critique intitulé « Spiritualism » : c'est le début d'une violente polémique qui opposera les deux hommes jusqu'en 1877.

- **1878.** Friedrich Zöllner, physicien allemand, commence à publier ses *Wissenschaftliche Abhandlungen*, mémoires scientifiques qui donneront lieu à une traduction anglaise partielle en 1880 (*Transcendental Physics*). Convaincu par les expériences qu'il a menées avec le médium Henry Slade, il croit pouvoir trouver en elles de quoi étayer ses théories sur la quatrième dimension, thème qu'a fait émerger la récente géométrie non euclidienne. Pour Zöllner, les fantômes sont des êtres quadridimensionnels, ce qui explique que les hommes ne les voient que par intermittence, puisque leurs sens ne sont aptes à percevoir que les trois dimensions de notre monde.
- **1881.** Sous le pseudonyme de A. Square, Edwin A. Abbott, directeur de la City of London School, publie *Flatland*. Dans cette fable mathématique, il décrit des mondes dotés d'une ou deux dimensions, et même un qui en est complètement dépourvu. S'inspirant des possibilités théoriques offertes par la géométrie non euclidienne, montrant de quelle manière on peut imaginer des univers possédant plus de dimensions que celui dans lequel on vit, ce texte popularise grandement le thème de la quatrième dimension.
- **1882.** À Londres, la Society for Psychical Research (SPR) est fondée par des spirites (Rogers, Moses), des physiciens (Barrett, Lord Rayleigh) ou encore des membres du Trinity College de Cambridge (Gurney, Myers, Sidgwick). Son but est d'adopter une approche scientifique pour étudier les phénomènes généralement considérés comme surnaturels.
- **1885.** Dans les *Proceedings* de la SPR, Richard Hodgson publie son « Report on Phenomena Connected with Theosophy ». Fruit de plusieurs mois d'enquête à Adyar, siège de la Société théosophique, il conclut que les phénomènes surnaturels qui s'y seraient produits et les miracles attribués à Helena Blavatsky sont en réalité de simples fraudes.
- **1885.** À Boston, l'American Society for Psychical Research est créée par des chercheurs et des universitaires (dont William James). Elle s'inspire de la SPR et bénéficie de son soutien.
- **1886.** Publication de *Phantasms of the Living*. Même si Myers et Podmore, ses collègues au sein de la SPR, signent avec lui cet ouvrage imposant, il est surtout l'œuvre de Gurney. S'appuyant sur des centaines de cas d'apparitions, il les interprète comme étant des hallucinations télépathiques.
- **1888.** Charles Howard Hinton, auteur de fictions et d'ouvrages de vulgarisation scientifique, publie *A New Era of Thought*. Ce livre explique comment, en utilisant ses capacités mentales, l'homme peut découvrir de nouvelles manières d'interpréter l'espace et, ce faisant, atteindre une sorte de révélation intérieure de nature mathématique. Par ailleurs, comme il l'explique dans nombre de ses écrits, Hinton ne rejette pas les interprétations ésotériques de la quatrième dimension et considère que l'on peut l'appréhender par des extrapolations intellectuelles et par l'observation de phénomènes physiques.
- **1888.** Dans *Another World, or, The Fourth Dimension*, A. T. Schofield entreprend de prouver, grâce aux mathématiques, que nous sommes constamment environnés par le monde spirituel. C'est de lui que viendraient les êtres surnaturels qui seraient en réalité des manifestations de la quatrième dimension au sein de notre univers tridimensionnel.
- **1889.** Suite à des difficultés financières, l'American Society for Psychical Research s'affilie à sa consœur britannique, la SPR.
- **1890.** William Crookes publie ses notes sur ses expériences avec Daniel Dunglas Home dans les *Proceedings* de la SPR.
- **1891.** Prenant pour modèle les *Proceedings*, publication de la Society for Psychical Research (dont il est membre-correspondant), Charles Richet crée les *Annales des sciences psychiques*.
- **1892.** Camille Flammarion publie *La Planète Mars et ses conditions d'habitabilité* : outre rassembler les observations dont l'astre a fait l'objet, y compris celles de Schiaparelli qui a cru identifier des « canaux », il émet l'hypothèse qu'une race évoluée peuple les lieux.
- **1893.** Frederic Myers expose sa théorie du « moi subliminal » dans *Science and a Future Life*. Il considère que la personnalité humaine se compose de plusieurs flux de conscience : le flux « supraliminal », répondant aux besoins quotidiens, et les flux « subliminaux » qui, sans être purement utilitaires, possèdent des capacités psychiques comme la télépathie. Ces pouvoirs se manifestent surtout lorsque les strates subliminales prennent de l'importance (rêves, états de transe ou d'hypnose...).
- **1894.** La SPR publie le *Census of Hallucinations*. Cette vaste enquête statistique, sur laquelle a notamment travaillé Eleanor Sidgwick, conclut que les hallucinations télépathiques ne peuvent être considérées comme de pures coïncidences : un taux trop élevé de ces manifestations se produit en même temps que (ou peu après) des décès ou des accidents bien réels.
- **1897.** Frank Podmore publie ses *Studies in Psychical Research*. Réputé pour son scepticisme, ce chercheur prête à la plupart des phénomènes étranges des causes naturelles : hasard, erreurs commises par les témoins ou encore fraudes éhontées. Mais d'autres manifestations peuvent s'expliquer par la télépathie, capacité humaine à laquelle il croit fermement tout en assurant qu'elle appartient, elle aussi, au domaine de la nature.
- **1899.** Dans plusieurs journaux, Camille Flammarion publie un appel aux personnes ayant été témoins de phénomènes psychiques, afin qu'elles lui fassent part de leurs expériences. L'opération est un succès et, avant peu, l'astronome reçoit des milliers de lettres décrivant des manifestations surnaturelles.
- **1900.** Publication de *L'inconnu et les problèmes psychiques*. Camille Flammarion, reproduisant des témoignages qu'il a reçus après son appel de l'année précédente, les considère comme des preuves attestant l'existence non seulement des phénomènes psychiques, mais également de l'indépendance de l'âme.
- **1900.** Le théosophe C. W. Leadbeater publie *The Fourth Dimension*, ouvrage dans lequel il affirme que l'homme est une créature quadridimensionnelle prise entre deux mondes.

Expliquer le surnaturel



Dans tous les pays occidentaux et quel que soit leur milieu social, les hommes se passionnent pour les phénomènes tels que les rêves prémonitoires, la clairvoyance ou les apparitions. Renforcé à partir des années 1850 par l'essor du spiritisme, ce profond intérêt va provoquer d'intenses polémiques. En effet, nombreux sont ceux qui tentent alors de faire la lumière sur ces étranges manifestations, élaborant et défendant des conceptions qui s'opposent fréquemment les unes aux autres. Certes, la plupart s'entendent sur un point : derrière ces mystères existent des lois naturelles.

Mais on ne s'accorde pas sur ce qu'elles sont : certains ne jurent que par la physiologie ou la psychologie ; d'autres considèrent qu'il existe des forces d'un autre ordre, encore inconnues. C'est également à cette période que naît une nouvelle discipline, avec ses chercheurs et ses organisations : les sciences psychiques.

Polémiques autour des phénomènes surnaturels

La nature des rêves

Un débat majeur de l'époque victorienne

Si, dans leurs réflexions sur la nature de l'esprit humain, les penseurs des Lumières ont accordé une grande importance aux rêves, les débats les concernant prennent une ampleur véritablement considérable au XIX[e] siècle, époque à laquelle on s'interroge à propos de la conscience et de ses relations avec le monde extérieur.

Au cœur du débat, on trouve une question fondamentale : les rêves sont-ils naturels ou surnaturels ? Constituent-ils une sorte de conscience spirituelle trouvant sa source dans l'âme ou, au contraire, un processus mental normal quoique déroutant produit par l'activité physique du cerveau ?

Proviennent-ils de l'intérieur de l'homme, de son seul esprit, ou sont-ils envoyés depuis l'extérieur ? Découvrir l'origine des rêves est une quête importante, car elle doit permettre de comprendre d'une part les rapports entre le corps, l'esprit et l'âme, d'autre part les relations entre la conscience humaine et les êtres ou les forces surnaturelles qui nous entourent peut-être.

Sous le règne de la reine Victoria, les frontières entre ce qui appartient au monde matériel et ce qui se rattache au surnaturel sont encore floues, tandis que la psychologie naissante se bâtit sur les marges de la philosophie, de la médecine et de la physiologie. Par conséquent, les rêves sont envisagés sous bien des angles différents. Physiologistes et médecins, s'appuyant sur les théories de Stewart et Hartley ainsi que sur leurs propres observations, envisagent les songes comme une fonction physique du cerveau. D'autres adoptent un point de vue théologique et se basent sur les recherches empiriques pour lutter contre les superstitions populaires et l'influence de Swedenborg : dans ses textes consacrés à la spiritualité, dont une traduction anglaise paraît en 1846, il affirme en effet avoir communiqué avec des anges et d'autres êtres extraordinaires pendant son sommeil.

Les auteurs de ces deux courants se rejoignent pour considérer les rêves comme un phénomène naturel, physiologique et mental, et combattent de concert les croyances, leur accordant un sens ou faisant d'eux des messages aux mystérieuses origines.

Dans l'autre camp, on trouve bien sûr ceux qui défendent ces croyances, comme les spirites, les auteurs de livres visant à interpréter les rêves – auteurs qui tantôt croient à ce qu'ils écrivent, tantôt le font par cynisme – et enfin des individus qui, tout en se montrant sceptiques et en refusant les superstitions, admettent leur fascination pour l'éventuel aspect surnaturel des songes.

Les rêves avant le XIX^e^ siècle

Depuis toujours, les rêves ont intrigué les hommes. Longtemps, ils ont eu recours à des théories surnaturelles pour les expliquer. Le poids écrasant sur le torse, sensation souvent associée aux cauchemars, a ainsi été attribué à des créatures malfaisantes : le mara, esprit de la mythologie nordique, le Morre ou Smorre, vampire des légendes italiennes, l'incube de la démonologie chrétienne...

Au XVIIIe siècle, John Bond, qui souffre de cauchemars particulièrement intenses, entreprend des recherches à leur sujet. En 1753, il publie *An essay on the Incubus, or Night-mare*, livre dans lequel il dépeint précisément l'étrange sensation : alors que le dormeur repose sur le dos, le cauchemar débute souvent par des songes effrayants auxquels succèdent bientôt une difficulté à respirer, une violente oppression de la poitrine et une incapacité à se mouvoir volontairement ; on reste alors un moment à gémir, à soupirer, à émettre des sons indistincts jusqu'à ce qu'une aide extérieure ou simplement la nature mette un terme à cette terrible torpeur. Bond, comme nombre de ses contemporains, pense que ce phénomène angoissant n'a rien de surnaturel : durant le sommeil, les sensations éprouvées à l'intérieur du corps, comme la présence de trop de sang dans le cerveau, amènent ce dernier à les attribuer à des causes imaginaires.

De manière générale, aux XVIIe et XVIIIe siècles, la question des rêves a occupé une place importante dans une réflexion plus large, à la fois philosophique et médicale, concernant la nature de l'esprit humain et des processus naturels du corps (sommeil, éveil, digestion...). Hobbes, Locke, David Hartley ou encore Dugald Stewart ont envisagé les rêves soit comme des souvenirs déformés de la journée écoulée, soit comme des images mentales provoquées par des phénomènes physiques tels que le froid, la chaleur, les bruits ou les maladies.

The Stuff That Dreams Are Made Of
de John Anster Fitzgerald, 1858

NUITS D'HIVER

LES RÊVES EXPÉRIMENTAUX

Il est curieux de constater qu'un phénomène aussi fréquent que celui des rêves soit aussi mal connu. A cet égard, nos lecteurs rendraient un grand service aux psychologues s'ils voulaient prendre la peine de noter chaque jour la nature de leur rêve de la nuit précédente et la cause originelle qu'ils leur attribuent : les longues nuits d'hiver que nous traversons en ce moment sont très favorables à ce genre d'études.

A titre d'exemple, je citerai le rêve que j'ai eu l'hiver dernier. J'étais dans une salle à manger où un certain nombre de convives étaient encore à table, et je causais dans un coin avec deux de mes amis. Tout à coup, j'aperçus quelqu'un qui m'envoyait un projectile, et, de suite, je reçus sur le nez une peau d'orange dont je sentis très nettement la fraîcheur. Immédiatement, je me réveille en sursaut et j'aperçois un enfant qui, par manière de plaisanterie, venait de me poser une lettre, apportée par le facteur, sur le bout de mon nez. La sensation de fraîcheur du projectile et l'endroit où il était venu me frapper s'expliquaient d'eux-mêmes. Mais pourquoi une peau d'orange? La veille, j'avais travaillé à un petit ouvrage pour les enfants sur les *Jeux sans matériel spécial*, et j'avais rédigé le chapitre relatif à *Ce qu'on peut faire avec des oranges*. Voici donc un rêve, dont les origines sont nettement expliquées et il est remarquable de constater qu'une cause interne (le souvenir des oranges) et une cause externe (sensation de froid et de choc sur le nez) aient pu se réunir si vite pour former une scène aussi bien ordonnée que celle décrite plus haut.

Quand l'on connaîtra la cause des rêves, il sera facile, sans doute, de les reproduire expérimentalement et, sans employer ni le haschich, ni l'opium, on pourra se procurer des songes agréables.

On assure que, dans ce but, les anciens plaçaient des feuilles de laurier sur le chevet de leur lit. Je ne sache pas que cette coutume ait été vérifiée avec soin, mais il n'y a là rien d'impossible. Il est même très probable que les odeurs, par la facilité avec laquelle elles nous impressionnent, jouent un grand rôle dans les rêves et je conseillerais vivement de noter les songes que l'on a lorsqu'on met des parfums dans la chambre où l'on sommeille, par exemple en laissant, débouché, un flacon d'eau de Cologne, d'ylang ou d'héliotrope blanc.

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'il n'existe aucune expérience relative aux rêves; tout récemment, on s'en est même occupé avec soin, et ce sont ces recherches qui m'ont amené à écrire cet article : voici les principales constatations qui ont été faites et dont les conclusions scientifiques, on va le voir, ne rappellent que de très loin la « Clé des songes » chère aux bonnes d'enfants et aux militaires.

M. J. Mourly-Vold, de Christiania, a essayé d'agir sur le sens musculaire et le toucher des dormeurs, en leur faisant porter des gants qui leur comprimaient les mains ou en attachant entre eux un certain nombre de doigts, ou en effectuant une pression locale sur les bras ou les jambes avec un ou plusieurs liens. Au réveil, il demandait aux sujets de quoi ils avaient rêvé. Voici le résumé de quelques-unes de ses observations :

1° La position donnée au membre est perçue en rêve : si, par exemple, on fléchit le pied sur la jambe, le dormeur rêve qu'il est dressé sur la pointe des pieds, sensation qui l'amène parfois à se croire transformé en danseur de l'Opéra ;

2° La même position donne l'idée du mouvement correspondant : le dormeur s'imagine danser réellement ;

3° Le dormeur voit en rêve une autre personne ou un animal dans la position où il se trouve lui-même dans son lit ;

4° Parfois, le dormeur se représente un membre fléchi sous la forme d'un animal ou d'un objet dont la forme le rappelle ;

5° Un bras ou une jambe liés font naître une scène dans laquelle les membres sont dans l'impossibilité d'agir ;

6° Les doigts liés font naître des idées de nombres abstraits : le dormeur se livre à des calculs où se retrouve le nombre des doigts attachés ou ses multiples.

De son côté, M. Vold a fait des expériences très intéressantes, mais malheureusement incomplètes, sur les représentations visuelles pendant le rêve. D'après la relation qu'en a donnée M. Victor Henri, ces expériences ont été faites sur différentes personnes, en général des instituteurs, des étudiants et des élèves, pour déterminer l'influence que pouvaient avoir les impressions visuelles que l'on a le soir sur la nature des rêves. Trois cents observations ont été rassemblées. Le sujet recevait une boîte et il devait, le soir, étant déjà dans le lit, ouvrir cette boîte, prendre l'objet qui s'y trouvait et le fixer pendant plusieurs minutes, deux à dix; puis il devait fermer les yeux et éteindre la lampe sans la regarder. Le matin, il devait écrire longuement l'observation sur les rêves qu'il avait eus.

Les objets donnés aux sujets étaient les suivants : un chien en papier mâché de 6 cent. 5 de largeur, 5 cent. 5 de hauteur et 1 cent. 5 d'épaisseur, couleur blanche ou noire; une fleur de jacinthe, une figure en carton, etc.

L'analyse des réponses données par les sujets n'est pas suffisante, de sorte que cette étude ne peut être considérée que comme une étude préliminaire. Ainsi l'auteur ne dit pas le nombre de différents genres de réponses; il ne porte son attention que sur les cas dans lesquels il y a eu un rapport entre le contenu du rêve et l'objet fixé le soir; il ne mentionne pas de cas négatifs; on ne sait pas si ces cas négatifs étaient nombreux ou bien s'il n'y en avait pas du tout. Enfin, l'auteur s'est contenté d'examiner si la forme, la nature ou la couleur de l'objet avaient un rapport avec les rêves; il n'a pas interrogé les sujets sur les idées qu'ils ont eues en fixant l'objet ou sur les événements du jour qui avaient pu aussi influencer le rêve. En somme, cette étude n'est qu'une première ébauche.

L'auteur dit que, dans beaucoup de cas, il y a un rapport net entre l'objet fixé et les rêves; rarement l'objet, tel qu'il a été vu, apparaît dans le rêve, en général il est modifié : sa forme est changée, sa grandeur change, la couleur change souvent et devient ou bien la complémentaire de la couleur de l'objet, ou bien elle est seulement plus pâle que celle de l'objet; souvent, l'objet est transformé en un être vivant : ainsi, après avoir fixé un chien en papier, on voit en rêve des chiens vivants. L'auteur porte surtout son attention sur les couleurs et il trouve qu'il y a un rapport entre la couleur de l'objet vu et celles qui apparaissent en rêve, mais la plupart de ces expériences ont été faites seulement avec le blanc et le noir et ce n'est qu'un petit nombre qui ont été faites avec la couleur rouge. Il aurait fallu noter aussi les cas négatifs et examiner si dans les cas où le sujet n'était pas en expérience, où on ne lui avait pas donné d'objet à regarder le soir, il n'avait pas dans les rêves les mêmes couleurs que lorsqu'il était en expérience.

Au lieu d'agir expérimentalement sur les rêves, on peut, ce qui est évidemment plus facile, se contenter de noter les rêves apparaissant naturellement et d'en faire la statistique. On sait combien sont fréquents les rêves relatifs aux morts, lesquels apparaissent ordinairement comme s'ils étaient vivants. M. H. Ellis a cherché à classer les cas observés et il est arrivé aux divisions suivantes :

1° L'ami dont on rêve a été enterré vivant;

2° Le défunt est bien dans le royaume des cieux, mais il vient de temps à autre sur la terre pour visiter ses amis et connaissances;

3° L'ami n'est pas mort, mais seulement absent;

4° L'ami est bien mort, mais il se survit à lui-même (?);

5° La contradiction entre la mort et l'apparition ne s'explique pas; d'où cauchemar;

6° La nouvelle de la mort était fausse. En voici un exemple, raconté par M. Ellis lui-même : il rêve à un de ses amis défunt, directeur d'une revue psychologique; il le voit causer avec ses collaborateurs, et perçoit même le numéro de la revue, où s'étalent, en grosses lettres, les noms des nouveaux directeurs. Il en conclut qu'il y a là impossibilité absolue et que son ami est toujours vivant. M. Binet, dans son intéressante *Année psychologique*, a noté un rêve analogue. « Je connaissais autrefois, à Paris, un vieux médecin qui, un an avant sa mort, se retira à la campagne, près de Melun; nous apprîmes un jour par dépêche sa mort, le jour et l'heure de son enterrement à Melun. Un mois près, je le revis en rêve : il était dans notre petit salon, causant comme d'habitude; tout en l'écoutant, j'avais un sentiment de stupéfaction profonde, me rappelant sa mort et sa dépêche, et j'en vins à l'interpeller pour lui demander si réellement il n'était pas mort. Il me répondit que la dépêche était complètement fausse et que lui-même l'avait envoyée, pour savoir à combien d'amis la nouvelle de sa mort ferait faire le voyage de Paris à Melun. »

Enfin, il arrive, — rarement, — que, ainsi que l'a noté M. Binet, le mort apparaît comme bien portant, mais devant mourir plus tard. Le rêve est alors angoissant.

Trois Américains, MM. S.-C. Weed, Florence Hallam et E. Phinney, ont eu, de leur côté, l'excellente idée de noter pendant plusieurs semaines les rêves faits par sept personnes. Ils ont ainsi constaté que, sur 100 rêves, il y en a eu en moyenne 57 désagréables et seulement 28 agréables. Les rêves sont, d'ailleurs, plus cohérents et plus vifs lorsqu'ils se produisent un peu avant le réveil et lorsqu'ils sont faits au milieu de la nuit ou tout de suite après le coucher. Dans les rêves, abondent les exemples de mémoire, d'imagination et de raisonnement. Pour les sept personnes examinées, il y a eu :

84 0/0 d'images visuelles,
68 0/0 d'images auditives,
16 0/0 d'images tactiles,
7 0/0 d'images olfactives,
6 0/0 d'images gustatives.

Tous les auteurs qui se sont occupés des rêves ont d'ailleurs noté cette rareté des images gustatives, ce qui tient sans doute à ce que, pendant le sommeil, le sens du goût est difficilement impressionné. Il serait même très intéressant de faire des expériences, à ce sujet, avec une personne dormant la bouche ouverte; il suffirait de lui déposer sur la langue une goutte d'une substance sapide, ce qui ne la réveillerait pas, pour voir si elle influencerait ses rêves, ce qui est très probable *a priori*.

HENRI COUPIN.

TERRIBLE ACCIDENT, par Henriot.

— Je vais te donner la recette : tu sais que ma belle-mère était venue passer avec nous [illegible] à la campagne.

— Tu la connaissais... tu sais que du matin au soir c'était des scènes épouvantables.

— Si bien qu'un jour, ma femme n'étant pas là, je lui saute dessus... je serre trop fort...

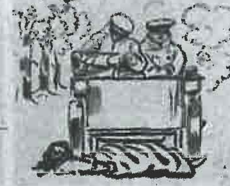
Je l'étrangle : me voilà bien embarrassé.

Je pensais à jeter son corps dans le puits ou à faire [illegible] le bruit qu'elle avait [illegible] des [illegible].

L'instant était critique... je passai à réfléchir une heure épouvantable.

Enfin... Eureka! La voilà l'idée de génie, la voilà bien.

Je prends belle-maman et je la dépose à la nuit tombante devant la maison... sur la grande route... tu sais s'il y passe des automobiles sur la grande route!



En effet, cinq minutes après... teuf... teuf! boum!... boum... à toute vitesse, mon vieux, et le lendemain tout le monde lisait dans les journaux :

« Encore un épouvantable accident : Une voiture automobile conduite par des fous a renversé et tué net Mme de la Biancardière... Son gendre désespéré... »

Théories naturelles

Selon une idée assez répandue, les sens resteraient en partie actifs durant le sommeil, si bien que les rêves seraient dus à la perception de phénomènes extérieurs.

Dans *The Philosophy of Sleep* (1830), Robert Macnish explique que les sensations éprouvées par le dormeur, de même que ses pensées, prennent une forme particulière car les processus mentaux les contrôlant durant l'éveil ne fonctionnent plus. Il donne également de nombreux exemples de songes provoqués par des perceptions diffuses : dormir dans une pièce enfumée peut susciter des images d'incendies tandis que le bruit de la pluie sur une fenêtre peut entraîner des visions d'inondations ou de cataractes.

Dans *The Physiology of Common Life* (1859), George Henry Lewes présente une version plus complexe de cette théorie : selon lui, ce ne sont pas seulement les cinq sens qui sont en cause, mais aussi les sens qu'il qualifie de systémiques et qui perçoivent ce qui se passe à l'intérieur du corps ; cette double stimulation sur le cerveau endormi expliquerait l'incohérence des rêves.

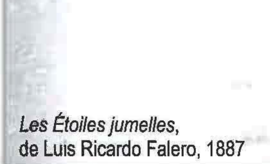
Une autre conception courante, défendue notamment par John Addington Symonds avec son livre *Sleep and Dreams* (1851), insiste sur le rôle de la mémoire au cours des rêves, soulignant que ceux-ci mettent fréquemment en scène, de manière certes incohérente, des événements qui se sont produits ou des personnes que l'on a rencontrées peu de temps auparavant.

Des théories plus anciennes sont également mobilisées : les cauchemars ou les phénomènes d'incubes sont ainsi expliqués par la présence de trop de sang dans le cerveau ou par les conséquences d'une indigestion. De nombreux auteurs diffusent ainsi une histoire probablement apocryphe selon laquelle le peintre Henry Fuseli, pour se procurer des rêves particulièrement sensationnels, mangeait de la viande crue avant de se coucher.

Dans *Essay on Superstition, Being an Inquiry into the Effects of Physical Influence on the Mind* (1830), W. Newnham affirme que le rêve est lié au cerveau et non à un principe immatériel. Cette idée que les causes des songes et leurs processus de formation sont des phénomènes physiques est fondamentale. Elle revêt des enjeux tant scientifiques que théologiques car elle implique que le cerveau et l'esprit sont identiques et que ce dernier est totalement matériel.

Elle est utilisée pour réfuter les théories surnaturelles voulant que l'esprit puisse quitter le corps, rencontrer d'autres créatures immatérielles et communiquer avec elles. C'est ce que fait Walter Dendy en 1832, lorsqu'il publie *On the Phenomena of Dreams* : il affirme que le cerveau doit demeurer intègre pour que la pensée puisse se manifester, laissant entendre que cette condition n'est pas remplie durant le sommeil, que la raison et le jugement cessent d'opérer.

Comme Henry Holland l'explique au milieu du siècle dans plusieurs de ses écrits, cette perte d'intégrité nous induit en erreur : à cause d'elle, nous ne sommes plus en mesure de comprendre ce qui émane de notre esprit et ce qui se trouve dans le monde extérieur, nous croyons que les images spectrales de nos rêves sont des choses bel et bien réelles.



Les Étoiles jumelles, de Luis Ricardo Falero, 1887

Théories surnaturelles

Mais, en vérité, s'ils ne sont pas d'origine surnaturelle, les rêves troublent et déconcertent toutes les idées qui se fondent sur le matérialisme pur. C'est dans le royaume des rêves que les deux mondes du naturel et du surnaturel semblent être tellement unis qu'il est impossible de définir, avec quelque degré de précision que ce soit, en quelle partie de l'isthme spectral et mystérieux se termine le domaine du naturel et commence la région du surnaturel.

« Such Stuff as Dreams are Made of », *Eclectic Review*, New Series, 9, 1865

Les théories rationnelles nées pendant les Lumières ne suffisent pas à faire disparaître, parmi les classes populaires ou les milieux éduqués, la croyance en l'origine surnaturelle des rêves. Au début du XIX[e] siècle, les artistes du mouvement romantique, à travers leurs écrits ou leurs œuvres graphiques, tentent de représenter un monde situé au-delà de la réalité quotidienne, un royaume auquel on pourrait accéder grâce aux songes, à l'intuition poétique, à l'expérience religieuse ou à des liens de sympathie mentale provoquant une sorte de communion avec cet autre univers.

Dans *Mont Blanc*, poème publié en 1817, Percy Bysshe Shelley évoque cette croyance répandue faisant du rêve un passage vers une réalité différente.

Dans *The Youthful Poet's Dream*, une aquarelle réalisée entre 1816 et 1820, William Blake représente l'auteur endormi, la plume à la main, transcrivant son rêve sur les pages d'un manuscrit ; le songe lui-même est contenu dans une sphère soutenue par des anges, ce qui montre assez bien son inspiration céleste.

L'aquarelle reflète les conceptions de Blake, exprimées tout aussi clairement dans ses textes : les rêves ont des origines surnaturelles.

La croyance voulant qu'ils revêtent une dimension prophétique demeure également très répandue au XIX[e] siècle. On trouve ainsi de nombreux ouvrages expliquant de quelle manière les interpréter, comme *The Dreamer's Sure Guide, or Interpretation of Dreams Faithfully Revealed* (1830) ou *The Countess of Blessington's True Interpreter of Dreams, Visions and Omens of the Wedding Day* (1861).

Les rêves prémonitoires

XIX. – Mon frère aîné, Émile Zipelius, artiste peintre, mourut le 16 septembre 1865, à l'âge de vingt-cinq ans, en se baignant dans la Moselle. Il habitait Paris, mais se trouvait à ce moment-là en visite chez ses parents à Pompey, près de Nancy. Ma mère avait rêvé deux fois, à des intervalles assez éloignés, que son fils se noyait.

Lorsque la personne chargée d'annoncer la terrible nouvelle à mes parents se présenta chez eux, ma mère, devinant qu'il était arrivé un malheur, s'informa d'abord d'une de ses filles absentes dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis quelques jours. Lorsqu'on lui répondit qu'il ne s'agissait pas d'elle, elle dit : « Ne continuez pas, je sais ce que c'est ; mon fils s'est noyé. » Nous avions eu une lettre de lui dans la journée, de sorte que rien ne faisait prévoir cette catastrophe.

Mon frère lui-même avait dit à sa concierge peu de temps auparavant : « Si je ne rentre pas un soir, allez à la Morgue le lendemain, j'ai le pressentiment que je mourrai dans l'eau. J'ai rêvé que j'étais au fond de l'eau, mort et les yeux ouverts. »

C'est en effet ainsi qu'on l'a trouvé. Il était mort sur l'eau, de la rupture d'un anévrisme. Ma mère et mon frère étaient si persuadés que cela arriverait, que le jour de sa mort, il avait refusé de se baigner dans la Moselle. Mais, vers le soir, il se laissa séduire par la fraîcheur de l'eau, et fut enlevé ainsi à notre affection.

J. VOGELSANG-ZIPELIUS,
à Mulhouse. [Lettre 127.]

XXII. A. – Au mois d'août dernier, à un moment où j'étais occupé d'une étude de craie, en rêve je crus trouver un galet dans la craie des Brocles, près de Bernot. J'avais disposé de ma journée du lendemain pour voir cette craie ; pendant mon exploration, je fus très surpris de trouver un galet et très exactement dans les conditions de mon rêve ; les galets de la craie sont rares.

B. – Il y a quelques années, en rêve également, je vis une trouvaille d'objets gallo-romains à un endroit précis du village de Sissy. Cet endroit vint à être choisi pour l'emplacement d'un nouveau cimetière. Dans une des premières fosses creusées, les fossoyeurs trouvèrent un pot qui me fut envoyé : c'était un pot gallo-romain, et le nouveau cimetière se trouvait être sur d'anciennes tombes gallo-romaines.

ALPHONSE RABELLE,
pharmacien, à Ribemont (Aisne). [Lettre 222.]

XLI. – Vers 1827 ou 1828, mon père se trouvait à Nancy. À ce moment avait lieu une de ces loteries, interdites depuis, et dans lesquelles il importait de déterminer en les prenant les numéros que l'on désirait avoir. Mon père était fortement tenté de courir la chance, mais il hésitait encore quand une nuit il vit, durant son sommeil, deux numéros se détacher en caractères phosphorescents sur l'un des murs de sa chambre. Vivement frappé, il résolut d'aller dès l'ouverture des guichets demander les numéros rêvés. Des scrupules de délicatesse le retinrent sur le seuil ! Mais il ne put s'empêcher, après le tirage de la loterie, d'aller s'informer des résultats du tirage. Les numéros qu'il avait rêvés étaient sortis dans l'ordre où ils lui étaient apparus, donnant un gain de 75 000 francs.

Mlle MEYER,
à Niort (Deux-Sèvres). [Lettre 549.]

Camille Flammarion, *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, Paris, 1900

Les ouvrages de ce type sont principalement destinés aux femmes et abordent des thèmes tels que la séduction, le mariage et l'enfantement ; de plus, souvent de qualité médiocre et vendus à bas prix, ils visent surtout un public pauvre.

Dans les milieux aisés, on aime d'ailleurs à penser que ce type de divination n'a cours que parmi le petit peuple. Et pourtant, il semble qu'en de nombreux salons, les dames de la classe moyenne n'hésitent pas à pratiquer l'oniromancie et à tenter de prévoir l'avenir par l'entremise de cartes à jouer ou de boules de cristal. Le respectable *Englishwoman's Domestic Magazine* ne publie-t-il pas, en 1867, un article intitulé « Divination for the Drawing Room » ?

Aux anciennes croyances viennent toutefois s'ajouter de nouvelles conceptions. L'idée que le sommeil entraîne une perte d'intégrité de l'esprit est ainsi diffusée par les spirites, par les défenseurs d'un mesmérisme non matérialiste et, plus largement, par les auteurs qui admettent que les rêves puissent être surnaturels. En 1847, John Sheppard publie *On Dreams, in Their Mental and Moral Aspects*. Influencé par les progrès réalisés grâce au microscope, qui permet d'observer l'infiniment petit, il postule qu'à l'instar du corps et du cerveau, l'esprit est composé de minuscules particules à l'organisation complexe ; lié à son enveloppe charnelle tout en étant différent d'elle, il n'obéirait plus aux lois naturelles lorsque survient le sommeil. Pour Sheppard, les rêves prouvent l'existence de l'âme et peuvent contenir des messages surnaturels. En revanche, il ne croit pas à un esprit indépendant du corps, théorie bientôt défendue par les tenants du spiritisme.

Le révérend Thomas Millington est l'un d'entre eux. Dans *A Lecture on Dreams, Mesmerism, Clairvoyance &c.*, paru en 1852, il affirme que seuls les songes ridicules ou effrayants sont causés par des phénomènes physiques.

Les vrais rêves, ceux où se déploie l'imagination, sont au contraire le fait d'un corps spirituel qui correspond au corps physique mais qui peut s'en dissocier partiellement : ce faisant, il pénètre sur une scène plus glorieuse où il peut entrevoir le futur, où il peut converser avec d'autres esprits tout aussi immortels et surnaturels que lui.

Manifestations de morts et de mourants dans les rêves

III. – A. J'avais sept ans ; mon père habitait Paris ; j'étais depuis quelques années à Niort, chez des parents qui s'étaient chargés de mon éducation. Un jour, ou plutôt une nuit, je fis un rêve. Je montais un escalier interminable, et j'arrivais dans une chambre sombre ; à côté il y en avait une autre faiblement éclairée ; j'entre dans cette seconde pièce et je vois un cercueil sur deux tréteaux ; un cierge allumé se trouvait à côté.

J'eus peur et je m'enfuis ; arrivée dans la première pièce, je sentis quelqu'un qui me posait la main sur l'épaule ; je me retournai tremblante de frayeur, et je reconnus mon père que je n'avais pas vu depuis deux ans et qui me dit d'une voix très douce : « N'aie pas peur, embrasse-moi, petite ».

Le lendemain nous recevions une dépêche : mon pauvre père était mort, *non pas dans la nuit, mais* dans la soirée précédente. [...]

V. BONIFACE,
directrice d'école maternelle, à Étampes (Seine-et-Oise).
[Lettre 35.]

XI. – J'avais un frère qui habitait Pétersbourg depuis vingt-cinq ans ; notre correspondance n'avait jamais été interrompue. Il y a trois ans, je reçus au mois de juillet une lettre de lui : sa santé était satisfaisante. Le 8 septembre suivant, je rêvai que le facteur me remettait une lettre de Pétersbourg et qu'en ouvrant l'enveloppe, je trouvais deux images : l'une représentant un mort étendu sur son lit, et habillé selon l'usage que j'avais moi-même constaté, dans mon voyage en Russie, en 1867.

Je ne regardai pas bien d'abord le visage du mort, je vis autour du lit plusieurs personnes à genoux, entre autres un garçon et une fillette, à peu près de l'âge des enfants de mon frère. Sur l'autre image, il y avait comme une assistance à une cérémonie funèbre. Je revins alors examiner de plus près le visage du mort, que je reconnus aussitôt, et je m'éveillai en m'écriant :

Ah ! mais c'est Lucien ! *(c'était le nom de mon frère).*

Quelques jours après, j'apprenais en effet que celui-ci était mort dans les jours (je n'ai pu vérifier exactement lequel) où j'avais eu ce rêve, qui est toujours présent à ma mémoire, et que j'ai raconté à plusieurs personnes.

L. CARRAU,
46, rue de Bel-Air, à Angers. [Lettre 125.]

XL. – Mon oncle était capitaine marin. Il revenait en France après une absence de plusieurs mois. Une après-midi de grande chaleur, il était dans sa cabine, voulant noter quelques observations sur son livre de bord. Il s'endormit et rêva qu'il voyait sa mère assise, ayant sur ses genoux un drap maculé de sang, sur lequel reposait la tête de son frère. *Impressionné péniblement, il se réveilla, et voulut reprendre ses notes, mais il se rendormit et fit encore le même rêve. À son réveil, frappé de ces deux rêves, il l'inscrivit sur son livre de bord, avec la date et l'heure. Son navire signalé à son arrivée dans le port de Marseille, un ami vint le trouver et lui dit : « Je t'accompagne chez toi ». Mon oncle se rendit à la consigne ; pendant ce temps, l'ami avait fait mettre le navire en deuil. Au sortir de la consigne, mon oncle, à cette vue, saisi, s'écria : « Mon frère est mort. – Oui, lui dit son ami, mais comment le sais-tu ? » Alors mon oncle raconta son rêve en plein Océan.* Son frère s'était tué *le jour indiqué sur le livre de bord.*

J. S.,
à Marseille. [Lettre 476.]

Camille Flammarion, *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, Paris, 1900

Paru en 1848, *The Night-Side of Nature*, ouvrage célèbre de Catherine Crowe, offre une théorie différente des précédentes. Les rêves auraient une double origine. Origine intérieure d'une part, car l'esprit, envisagé comme une entité totalement indépendante, exercerait une influence sur les organes sensoriels du cerveau.

Origine extérieure d'autre part car l'esprit, même lorsqu'il demeure attaché au corps, appartiendrait à un ordre spirituel supérieur dont il serait le miroir : c'est de là que proviendraient les visions du futur contenues dans les rêves. Cette idée se retrouve chez les auteurs les plus matérialistes, y compris chez ceux qui ne croient pas que les songes soient des messages surnaturels.

Lewes, pourtant persuadé qu'ils proviennent de l'intérieur de notre esprit, compare la succession rapide d'idées dans les rêves aux ombres de nuages se déplaçant sur un champ, laissant ainsi entendre que l'on entrevoit alors quelque chose se situant au-dessus, à l'extérieur de nous-mêmes. Quant à Walter Dendy, il considère que ce phénomène est une preuve de la nature divine de l'esprit humain, qu'il constitue un infime aperçu de l'infinitude de Dieu.

Cette réflexion de Dendy renvoie à un débat scientifique et théologique majeur du XIX[e] siècle : l'esprit humain ressemble-t-il à celui de Dieu, comme l'affirme la Bible ? Est-il, par conséquent, surnaturel ? Voilà pourquoi les investigations concernant les rêves prennent tant d'importance : parvenir à découvrir leur véritable nature permettrait de découvrir celle de notre conscience, et donc de répondre à ces questions cruciales.

Or, même si un profond rationalisme est de rigueur au sein de la bonne société, même si ses représentants raillent les superstitions populaires et leur opposent les idées les plus scientifiques et les plus progressistes du temps, il n'est pas rare de trouver dans leurs rangs des individus qui admettent la possibilité de l'inexplicable et du surnaturel, qui reconnaissent éprouver des sensations dont la raison ne parvient pas toujours à dissiper le mystère. Et ces sensations, ce sont souvent les rêves qui les leur procurent.

Charles Ollier, auteur de *Phallacy of Ghosts, Dreams and Omens* (1848), dépeint ainsi les songes comme un miroir magique où apparaissent parfois des choses à venir, parfois des événements se produisant au même moment, à une grande distance ; mais il ne voit là que des coïncidences.

John Addington Symonds, pourfendeur des théories faisant des rêves des messages venus d'ailleurs, conclut néanmoins *Sleep and Dreams* en évoquant, lyrique, le temps jadis où on les pensait envoyés par les dieux, où ils étaient des oracles, des révélations, des mises en garde ; si la science moderne a libéré le monde des superstitions, elle l'a aussi dépouillé de ses mystères.

Ces réflexions sont significatives. Les auteurs qui, depuis les années 1830, veulent imposer une vision rationnelle du rêve, doivent affronter une aspiration très répandue parmi leurs contemporains, une aspiration qu'ils partagent parfois à leur corps défendant : continuer à croire que nos songes, et plus généralement notre esprit, sont d'essence surnaturelle.

De plus, si certains veulent tracer une limite précise entre le naturel et le surnaturel, renvoyant celui-ci au temps des miracles décrit dans la Bible, d'autres le considèrent toujours comme un royaume à part, gouverné par ses propres lois, auquel chacun peut accéder par l'entremise des rêves.

Le dédoublement astral

La vue à distance dans les rêves

III. – J'avais de très bons amis, fermiers à Chevennes ; je ne les avais pas vus depuis quelque temps. Une nuit, j'eus un cauchemar affreux : je voyais le feu à leur ferme, je faisais des efforts surhumains pour courir appeler au secours et restais impuissant, aucune voix ne sortait de ma gorge, mes pieds restaient attachés au sol ; je vis ainsi le feu se communiquer à plusieurs bâtiments ; enfin, au moment d'un écroulement général, je fis un effort violent pour me dégager des décombres, et je m'éveillai, la gorge sèche, tout courbaturé. Je sautai hors du lit. À ce moment ma femme s'éveilla. Je lui racontai mon rêve. Elle rit beaucoup de me voir aussi tremblant.

Le lendemain, dans la journée, je recevais un exprès m'annonçant qu'une partie de la ferme avait été détruite par un incendie.

Georges Parent,
maire, à Wiège-Faty (Aisne). [Lettre 20.]

X. – J'ai un frère aujourd'hui âgé de 29 ans, qui, en 1889, partit pour le Chili, à Santiago. Il avait l'habitude de nous donner de ses nouvelles très régulièrement. À une lettre reçue en 1892 (la date au juste je ne me la rappelle pas), maman nous dit avoir vu en rêve mon frère malade et porté à l'hôpital, sur une civière. *Les lettres mettent environ trente-cinq jours pour faire le trajet de Santiago en France. Cinq mois se passèrent sans nouvelles. Enfin une lettre nous arrive dans laquelle mon frère nous dit* sortir de l'hôpital *où il était en traitement depuis cinq mois ; il y avait été transporté ayant eu la fièvre typhoïde, et avait eu ensuite une pleurésie.*

MARIE VIALLA,
30, rue Victor-Hugo, à Lyon [Lettre 146.]

XV. – A. Étant jeune femme, j'ai assisté en rêve au vol d'un cheval de mon mari par deux individus, et à toutes les précautions prises pour le faire sortir sans bruit de l'écurie. À mon réveil, j'ai raconté mon rêve à mon mari qui est allé à l'écurie qu'il a trouvée vide. Trois ans plus tard les voleurs ont été pris, et le cheval payé. [...]

Vve C. F.
[Lettre 312.]

XVII. – Au mois d'octobre 1898, le 13 ou le 14, je venais de quitter Mme G..., chez laquelle j'avais passé quelques jours, pour rentrer ici. Dans la nuit suivante, elle vit en rêve un naufrage, avec des quantités de noyés. À son réveil, elle voulait (persuadée, par d'autres exemples, qu'elle a une sorte de seconde vue) me télégraphier pour me prier de ne pas partir ; mais elle en fut empêchée par son mari. – Le 15 octobre, les journaux annonçaient une grosse tempête, et la perte d'un navire, ayant occasionné une centaine de morts. Heureusement – pour moi – ce n'était pas le mien.

P. P.,
docteur en droit, à Philippeville. [Lettre 396.]

XXI. – Il y a quelques années, j'ai lu dans un journal mensuel (anglais) qu'un ami de sir John Franklin a vu en rêve que ledit Franklin échouait dans son expédition arctique, et que cet ami nommé, si je m'en souviens au juste, Walter Snoo, a vu toute la contrée où le malheur arriva.

Aussitôt, il se réveille, et étant bon dessinateur, prend un crayon, et dessine les canots, les blocs de glace environnants, bref toute la contrée.

Ce dessin, il l'envoya alors à un de ses amis, propriétaire d'un grand journal américain illustré, dans lequel on inséra le dessin avec une courte mention des impressions de Walter Snoo ; naturellement, on ne pouvait avoir aucun avis sur l'exactitude de l'événement dessiné.

Lorsqu'on trouva, longtemps après, les dépouilles mortelles de Franklin et de ses compagnons dans les glaciers arctiques, les témoins oculaires ont aussi dessiné le lieu, la position des corps inertes et glacés, des canots, des chiens attelés et crevés : tout concordait avec le dessin.

Je ne sais plus le nom du journal illustré, ni du journal mensuel anglais, mais ce serait sans doute pour vous une chose facile de constater par vos rapports avec le monde entier l'exactitude de cette lettre, que j'ose vous écrire.

Dr BRONISLAW GALECKI,
avocat, place Cathédrale, à Farnow, Galicie (Autriche). [Lettre 563.]

Camille Flammarion, *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, Paris, 1900

Un crime élucidé grâce à un rêve prémonitoire

À cette époque, il y a de cela quelque dix ans, j'étais magistrat : je venais de terminer la longue et laborieuse instruction d'un crime épouvantable, qui avait porté la terreur dans toute la contrée : jour et nuit, depuis plusieurs semaines, je n'avais vu, en veille et en rêve, que cadavres, sang et assassinat.

J'étais venu, l'esprit encore sous la pression de ces souvenirs sanglants, me reposer en une petite ville d'eaux, qui dort tranquille, triste, morose, sans bruyant casino, sans mail-coachs tapageurs, au fond de nos montagnes vertement boisées.

Chaque jour, je quittais X..., m'égarant à travers les grandes forêts de chênes, mêlés aux hêtres et aux fayards, ou bien par les grands bois de sapins. Dans ces courses vagabondes, il arrivait parfois que je m'égarais complètement, ayant perdu de vue dans l'éclaircie des hautes futaies les cimes élevées qui me permettaient habituellement de retrouver la direction de mon hôtel.

À la nuit tombante, je débouchais de la forêt sur une route solitaire, qui franchissait ce col étroit entre deux hautes montagnes : la pente était rapide et, dans la gorge, à côté de la route, il n'y avait place que pour un petit ruisseau retombant des rochers vers la plaine en une multitude de cascades. Des deux côtés, la forêt sombre, silencieuse, à l'infini.

Sur la route, un poteau indiquait que X... était à dix kilomètres : c'était ma route ; mais, harassé par six heures de marche, tenaillé par une faim violente, j'aspirais au gîte et au dîner immédiats.

À quelques pas de là, une pauvre auberge isolée, véritable halte de rouliers, montrait son enseigne vermoulue : Au rendez-vous des amis. *J'entrai.*

L'unique salle était fumeuse et obscure : l'hôtelier, taillé en hercule, le visage mauvais, le teint jaune ; sa femme, petite, noire, presque en haillons, le regard louche et sournois, me reçurent à mon arrivée.

Je demandai à manger et, si possible, à coucher. Après un maigre souper – très maigre – pris sous l'œil soupçonneux et étrangement inquisiteur de l'hôtelier, à l'ombre d'un misérable quinquet, éclairant fort mal, mais répandant en revanche une fumée et une odeur nauséabondes, je suivis l'hôtesse qui me conduisit à travers un long couloir et un dur escalier dans une chambre délabrée située au-dessus de l'écurie. L'hôtelier, sa femme et moi, nous étions certainement seuls dans cette masure perdue dans la forêt, loin de tout village.

*
* *

J'ai une prudence poussée jusqu'à la crainte : cela tient à mon métier qui, sans cesse, me fait penser aux crimes passés et aux assassinats possibles. Je visitai soigneusement ma chambre, après avoir fermé la porte à clef : un lit – plutôt un grabat –, deux chaises boiteuses et, au fond, presque dissimulée sous la tapisserie, une porte munie d'une serrure sans clef. J'ouvris cette porte : elle donnait sur une sorte d'échelle qui plongeait dans le vide. Je poussai devant, pour la retenir si on tentait de l'ouvrir du dehors, une sorte de table en bois blanc, portant une cuvette ébréchée, qui servait de toilette : je plaçai à côté une des deux chaises. De cette façon, on ne pouvait ouvrir la porte sans faire de bruit. Et je me couchai.

Après une telle journée, comme bien on pense, je m'endormis profondément. Tout à coup, je me réveillai en sursaut : il me semblait que l'on ouvrait la porte et que, en l'ouvrant, on poussait la table : je crus même apercevoir la lueur d'une lampe, d'une lanterne ou d'une bougie, par le trou resté vide de la serrure. Comme affolé, je me dressai, dans le vague du réveil, et criai : « Qui est là ? » Rien : le silence, l'obscurité complète. J'avais dû rêver, être le jouet d'une étrange illusion. Je restai de longues heures sans dormir, comme sous le coup d'une vague terreur. Puis la fatigue eut raison de la peur et je m'endormis d'un lourd et pénible sommeil, entrecoupé de cauchemars.

Je crus voir, je vis dans mon sommeil cette chambre, où j'étais : dans le lit moi ou un autre, je ne sais : la porte dérobée s'ouvrait, l'hôtelier – mon hôtelier – entrait, un long couteau à la main : derrière, sur le seuil de la porte, sa femme debout, sale, en guenilles, voilant de ses doigts noirs la lumière d'une lanterne ; l'hôtelier, à pas de loup, s'approchait du lit et plongeait son couteau dans le cœur du dormeur. Puis le mari, portant le cadavre par les pieds, la femme, le portant par la tête, tous deux descendaient l'étroite échelle : un curieux détail, le mari portait entre ses dents le mince anneau qui tenait la lanterne – et les deux assassins descendaient l'escalier borgne, à la lueur terne de la lanterne. – Je me réveillai en sursaut, le front inondé d'une sueur froide, terrifié. Par les volets disjoints, les rayons du soleil d'août inondaient la chambre : c'était sans doute la lueur de la lanterne. Je me levai et m'habillai en grande hâte. En partant, je vis l'hôtesse seule, silencieuse, sournoise et je m'échappai joyeux, comme d'un enfer, de cette auberge borgne, pour respirer sur le grand chemin poudreux l'air pur des sapins, sous le soleil resplendissant, dans les cris des oiseaux en fête.

*
* *

Je ne pensais plus à mon rêve. Trois ans après, je lus dans un journal une note à peu près conçue en ces termes : « Les baigneurs et la population de X..., sont très émus de la disparition subite et incompréhensible de M. Victor Arnaud, avocat, qui, depuis huit jours, après être parti pour une course de quelques heures dans la montagne, n'est point revenu à son hôtel. On se perd en conjectures sur cette incroyable disparition. »

Pourquoi un étrange enchaînement d'idées ramena-t-il mon esprit vers mon rêve, à mon hôtel ? Je ne sais ; mais, cette association d'idées se souda plus fortement encore quand, trois jours après, le même journal m'apporta ces lignes que voici : « On a retrouvé en partie les traces de M. Victor Arnaud. Le 24 août au soir, il a été vu par un roulier dans une auberge isolée : Au rendez-vous des amis. *Il se disposait à y passer la nuit. L'hôtelier, dont la réputation est des plus suspectes, et qui, jusqu'à ce jour, avait gardé le silence sur son voyageur, a été interrogé. Il prétend que celui-ci l'a quitté le soir même et n'a point couché chez lui. Malgré cette affirmation, d'étranges versions commencent à circuler dans le pays. On parle d'un autre voyageur – d'origine anglaise – disparu il y a six ans.*

D'autre part, une petite bergère prétend avoir vu la femme de l'hôtelier, le 26 août, lancer dans une mare cachée sous bois des draps ensanglantés. Il y a là un mystère qu'il serait utile d'éclaircir. »

Je n'y tins plus et, tenaillé par une force invincible qui me disait malgré moi que mon rêve était devenu une réalité terrible, je me rendis à X...

À X..., les magistrats, saisis de l'affaire par l'opinion publique, recherchaient sans donnée précise. Je tombai dans le cabinet de mon collègue, le juge d'instruction, le jour même où il entendait la déposition de mon ancienne hôtelière. Je lui demandai la permission de rester dans son cabinet pendant cette déposition.

En entrant, la femme ne me reconnut pas très certainement : elle ne prêta même nulle attention à ma présence.

Elle raconta que, en effet, un voyageur, dont le signalement ressemblait à celui de M. Victor Arnaud, était venu, le 24 août au soir, dans son auberge, mais qu'il n'y avait point passé la nuit. Du reste, avait-elle ajouté, il n'y a que deux chambres à l'auberge et, cette nuit-là, toutes deux ont été occupées par deux rouliers entendus dans l'instruction et reconnaissant le fait.

Intervenant subitement : « Et la troisième chambre, celle sur l'écurie ? » m'écriai-je.

L'hôtelière eut un brusque tressaillement et parut subitement, comme en un soudain réveil, me reconnaître. Et moi, comme inspiré, avec une audacieuse effronterie, je continuai : « Victor Arnaud a couché dans cette troisième chambre. Pendant la nuit, vous êtes venue avec votre mari, vous tenant une lanterne, lui un long couteau ; vous êtes montés par l'échelle de l'écurie, vous avez ouvert une porte dérobée qui donne dans cette chambre : vous, vous êtes restée sur le seuil de la porte, pendant que votre mari est allé égorger son voyageur, afin de lui voler sa montre et son portefeuille. »

C'était mon rêve de trois années que je racontais : mon collègue m'écoutait ébahi : quant à la femme, épouvantée, les yeux démesurément ouverts, les dents claquant de terreur, elle était comme pétrifiée.

« Puis, tous deux, ajoutai-je, vous avez pris le cadavre, votre mari le tenant par les pieds, vous le tenant par la tête ; vous l'avez ainsi descendu par l'échelle. Pour vous éclairer, votre mari portait l'anneau de la lanterne entre ses dents. »

Et, alors, cette femme, terrifiée, pâle, les jambes se dérobant sous elle : « Vous avez donc tout vu ? »

Puis, farouche, refusant de signer sa déposition, elle se renferma dans un mutisme absolu.

Quand mon collègue refit au mari mon récit, celui-ci, se croyant livré par sa femme, avec un affreux juron : « Ah ! la c..., elle me le payera ! »

Mon rêve était donc bien devenu une sombre et terrifiante réalité.

Dans l'écurie de l'hôtel, sous un épais tas de fumier, on retrouva le cadavre de l'infortuné Victor Arnaud et, à côté de lui, des ossements humains, peut-être ceux de l'Anglais disparu six ans auparavant dans des conditions identiques et tout aussi mystérieuses.

*
* *

Et moi, avais-je été voué au même sort ? Durant la nuit où j'avais rêvé, avais-je réellement entendu ouvrir la porte masquée, avais-je réellement vu de la lumière par le trou vide de la serrure ? Ou bien, tout n'avait-il été que rêve, imagination et lugubre pressentiment ? Je ne sais, mais je ne puis songer sans une certaine terreur à l'auberge louche perdue le long du grand chemin, au milieu des grands bois de sapins, et jurant si étrangement avec la belle nature, avec le ruisseau aux cascatelles murmurantes, dont les gouttelettes étincellent comme des diamants au soleil.

Alexandre Bérard, « Crime », in *Revue des Revues*, 15 septembre 1895

Les apparitions

La théorie de l'illusion spectrale

Dans les années qui précèdent l'avènement de la reine Victoria, deux ouvrages influents concernant les fantômes sont publiés. En 1824 paraît *Sketches of the Phylosophy of Apparitions*, de Samuel Hibbert. Pour l'auteur, l'esprit n'est pas indépendant du corps, si bien que des changements physiologiques entraînés par la maladie, les désordres digestifs de la dyspepsie ou l'absorption de substances narcotiques ou stimulantes se traduisent également par de puissants effets mentaux semblables à ceux qui se produisent dans les états de rêve. Les fantômes ne seraient donc que des images mentales que des changements dans le corps du témoin rendraient plus vivantes et plus crédibles que la réalité elle-même.

En 1832, dans *Letters on Natural Magic*, David Brewster reprend ces idées et les pousse plus loin encore. Il se base notamment sur les observations qu'il a pu réaliser auprès de l'épouse de l'astronome George Airy : pendant un an, Richarda a été hantée par des apparitions tout en demeurant convaincue, à l'instar de son mari, qu'il ne s'agissait que d'hallucinations. En se concentrant sur les causes physiologiques des processus mentaux, en remettant en cause ce que perçoivent les sens (et, par conséquent, le caractère extérieur des fantômes et les témoignages de ceux qui les ont vus), Hibbert et Brewster développent une théorie importante quant à l'origine des apparitions : l'illusion spectrale.

Photographie spirite, de John Traill Taylor, 1893

Le magnétisme animal, outil thérapeutique et moyen d'expliquer le surnaturel

À la fin des années 1830, John Elliotson mène des expériences mesmériques à l'University College Hospital de Londres. Persuadé que le magnétisme animal est un phénomène physique possédant des vertus thérapeutiques, il plonge des patients dans un état de somnambulisme artificiel afin de provoquer les symptômes de leur maladie : il peut ainsi tenter de découvrir ses causes et de lui trouver un remède. En 1838, parmi le public assistant à l'une de ces séances, se trouve un auteur promis à un brillant avenir : Charles Dickens. Impressionné par les méthodes d'Elliotson, convaincu qu'elles sont efficaces, il décide de suivre son exemple et de développer ses propres capacités mesmériques. Fin 1844, l'opportunité de les mettre à profit s'offre à lui. Il rencontre Augusta de la Rue, une femme souffrant d'une maladie nerveuse qui se traduit par des états de catalepsie et des convulsions, symptômes accompagnés par des visions de fantômes. Au cours des mois suivants, Dickens lui applique un traitement basé sur le mesmérisme. Plongée dans le sommeil magnétique, M[me] de la Rue aperçoit des spectres ainsi qu'un homme qu'elle n'ose regarder en face. Après quelques hésitations, Dickens, qui a consulté les ouvrages d'Hibbert et de Brewster et qui adopte la théorie de l'illusion spectrale, interprète cette présence terrifiante comme la représentation des nerfs malades de la patiente, soulignant qu'elle perd de sa force en même temps que le mesmérisme agit positivement sur son système nerveux. Toutefois, cette apparition ne manque pas de l'inquiéter. Au milieu du XIX[e] siècle, les praticiens de la physiologie mentale redoutent les effets des illusions spectrales sur l'esprit : célèbre médecin, Henry Holland les décrit ainsi comme un maillon de la chaîne qui conduit de la raison à la folie. Il est donc nécessaire de les combattre et Dickens s'attelle à la tâche, concentrant le fluide magnétique sur le fantôme pour le faire disparaître avant qu'il n'ait conquis trop d'emprise sur sa patiente.

Disciple de John Elliotson, Charles Dickens s'intéresse donc avant tout au mesmérisme pour ses possibilités médicales. Toutefois, il ne néglige pas un autre aspect de cette pratique qui, dans les travaux de son mentor, a vite pris le pas sur le précédent : les phénomènes de clairvoyance et de prémonitions auxquels les personnes magnétisées seraient sujettes. Pour Elliotson, la transe clairvoyante, état élevé de magnétisation, confère une prodigieuse intensité aux sens, leur permettant ainsi de triompher des obstacles physiques, de prédire des événements à venir et de capter des forces ou des émanations qui, dans d'autres circonstances, demeurent imperceptibles.

Même s'il insiste sur le fait que ces manifestations ô combien sensationnelles ont des causes purement physiologiques, ses recherches les concernant le discréditent sur le plan professionnel, si bien qu'il finit par démissionner de son poste à l'University College. Cela n'empêche pas Dickens de partager ses convictions et de voir dans le mesmérisme un outil majeur pour l'étude de la clairvoyance et des liens de sympathie (au sens de concordance) existant entre les individus. Alors qu'il s'occupe d'Augusta de la Rue, il lui arrive d'éprouver cette sympathie mentale, de ressentir en lui la détresse de sa patiente, ce qu'il explique par le magnétisme existant entre eux. Il donne une explication similaire lorsqu'Émile de la Rue, époux de la malade, lui rapporte que d'étranges voix ont été entendues dans la chambre de sa femme : pour Dickens, ce que les témoins ont alors perçu, c'était simplement les impressions ressenties par l'esprit torturé de la malade, lesquelles leur ont été transmises par le biais du magnétisme animal.

Ce sont ces liens qui, d'après lui, sont à l'origine d'un grand nombre d'histoires de fantômes. Quant aux prémonitions, liées à des causes similaires, il semble lui-même les avoir éprouvées dans la suite de son existence. Selon sa fille Mamie, elles se seraient souvent vérifiées, comme ce jour où il avait eu l'intuition qu'il rencontrerait, dans la rue, l'un de ses amis. Autre exemple : dans une lettre de 1863 adressée à John Forster, Dickens raconte qu'il a fait un rêve dans lequel une inconnue portant un châle rouge s'est présentée à lui sous le nom de Miss Napier ; il poursuit en expliquant que, le soir suivant, après une conférence, il a bel et bien rencontré ladite dame.

Charles Dickens et la question des fantômes

L'expérience vécue par l'écrivain entre 1844 et 1845, alors qu'il soigne Augusta de la Rue, influence profondément la manière dont, toute sa vie, il considérera les fantômes. Passionné par le sujet, il échange des histoires les concernant avec John Elliotson, Edward Bulwer-Lytton ou encore Wilkie Collins : il est alors courant, dans les écrits médicaux informels, de se servir, de manière anecdotique, de semblables récits pour illustrer des théories psychologiques.

En 1848, Dickens publie dans l'*Examiner* une critique du livre de Catherine Crowe, *The Night-Side of Nature ; or Ghost and Ghost-Seers*. Avec cet ouvrage qui rencontre un grand succès de librairie, Crowe souhaite pousser ses lecteurs à mener des recherches sur les revenants et à réfléchir à eux comme à des preuves majeures de l'immortalité de l'âme ; elle s'inscrit donc en faux par rapport à la théorie de l'illusion spectrale. Mais Dickens met en doute l'authenticité des récits qu'elle a rassemblés et lui reproche de les avoir présentés de manière à faire partager ses croyances. Il rappelle que bien des spectres sont des délires causés par la maladie, que beaucoup d'autres sont aperçus par des témoins se trouvant alors dans un état situé à mi-chemin entre le sommeil et l'éveil, état dans lequel, bien sûr, on ne peut se fier aux sens. Bref, leur existence en tant qu'êtres indépendants n'est attestée par aucune preuve valable, et il convient donc de conserver son esprit critique face aux innombrables récits les mettant en scène.

Dans ceux qu'il écrit lui-même, Dickens inclut souvent des phénomènes ou des incidents rapportés par des témoins réels. Il utilise aussi fréquemment, comme ressources narratives, les possibilités offertes par les états altérés de conscience, qu'il s'agisse du sommeil magnétique, du rêve ou des hallucinations. Mais, surtout, il laisse entrevoir ses conceptions personnelles.

Dans *A Chrismas Carol* (1843) et *The Chimes* (1844), ce sont les vertus thérapeutiques du mesmérisme. Dans « To Be Read at Dusk », publié dans *Heath's Keepsake* en 1852, il est question des liens de sympathie mentale ; la nouvelle est également une riposte face à ceux qui, comme Catherine Crowe, considèrent les apparitions de personnes mortes ou en train de mourir comme des preuves de l'existence des fantômes. Cependant, l'écrivain ne nie pas l'étrangeté de ces phénomènes : ils restent encore à expliquer.

Séance de spiritisme, de John Beattie, 1872

Ketty King, d'Édouard Isidore Buget, 1874

Les liens de sympathie entre un magnétiseur et ses patients

XXIV. – Dernièrement, j'ai soigné et guéri, par le magnétisme, la femme d'un de mes amis qui souffrait d'une pénible affection depuis près de dix-huit ans. Le traitement qu'elle suivit journellement avec moi dura environ six mois et, comme cela arrive en pareil cas entre magnétiseur et sujet, elle était tombée sous ma dépendance absolue. Je ne veux point vous rapporter ici tous les phénomènes que je pouvais faire naître chez elle, tels qu'aberrations du goût, sensation de chaud et de froid, etc., ils sont trop connus et trop facilement imputés à l'imagination. Mais entre cela elle percevait, involontairement de ma part, toutes mes sensations, même à distance, et ici l'imagination ne peut être invoquée comme entrant en jeu. C'est ainsi qu'il lui arrivait de me dire : « Hier vous vous êtes querellé à telle heure » ou bien : « Vous étiez triste, que vous est-il arrivé ? » Bref, j'ai pu m'assurer qu'elle sentait toutes mes impressions à une très grande distance ; j'ai pu le vérifier du moins pour un espace de 15 kilomètres.

J'ai eu aussi un autre sujet, un homme celui-là, que je faisais venir à volonté chez moi. Il suffisait pour cela que j'y pense fortement. « Pourquoi, lui dis-je un jour, êtes-vous venu par un temps si affreux ? – Eh bien, je n'en sais rien, cela m'a pris tout d'un coup, j'ai eu envie de vous voir, et me voici. » Où est l'imagination dans tout cela ?

De même qu'il y a un somnambulisme naturel et un somnambulisme provoqué, il y a le magnétisme volontaire et l'involontaire, ce qui explique les sympathies et les antipathies naturelles.

D^r X...
À Valparaiso. [Lettre 675.]

Camille Flammarion, *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, Paris, 1900

Un spectre de brouillard

La relation suivante est extraite de Church Quaterly Review *(avril 1877) :*

CLXX. – Dans la maison où ces pages ont été écrites, une large fenêtre, qui donne au nord, éclaire vivement l'escalier et l'entrée de la pièce principale, située au bout d'un passage qui traverse la longueur de la maison. Une après-midi, au milieu de l'hiver, celui qui écrit ces lignes quitta son cabinet qui donne sur le passage pour aller déjeuner.

La journée était brumeuse, mais, bien qu'il n'y eût pas de vapeurs très denses, la porte du bout du passage sembla couverte par un brouillard. Au fur et à mesure qu'il s'avançait, ce brouillard – pour l'appeler ainsi – se concentra en un seul endroit, s'épaissit et présenta le contour d'une figure humaine dont la tête et les épaules devinrent de plus en plus distinctement visibles, tandis que le reste du corps semblait enveloppé d'un large vêtement de gaze pareil à un manteau, avec beaucoup de plis, qui touchait le sol de manière à cacher les pieds. Le manteau reposait sur les dalles et l'ensemble de la figure affectait une forme pyramidale. La pleine lumière de la fenêtre tombait sur l'objet qui était si peu consistant que la lumière, reflétée sur les panneaux d'une porte vernie, était visible à travers le bas du vêtement. L'apparition n'avait pas de couleur, elle semblait une statue taillée dans du brouillard. *L'auteur de ce récit fut tellement saisi qu'il ne sait s'il s'est avancé ou s'il est resté immobile. Il était plutôt étonné que terrifié ; cependant, sa première idée fut qu'il assistait à un effet de lumière et d'ombre inconnu. Il ne pensait à rien de surnaturel, mais il s'aperçut, en regardant, que la tête se tournait vers lui, et il reconnut alors les traits d'un ami très cher : la figure avait une expression de paix, de repos et de sainteté ; l'air de douceur et de bonté, qu'il avait dans la vie de chaque jour, avait grandi encore et s'était concentré comme en un dernier regard de profonde tendresse. (Et ce sentiment, celui qui écrit ces lignes l'a toujours éprouvé depuis, lorsque la vision revint à son souvenir.) Puis, en un instant, tout disparut. On ne peut comparer la manière dont tout s'évanouit qu'à celle dont un jet de vapeur se dissipe au contact de l'air froid.*

Le courrier du surlendemain lui apporta la nouvelle que son ami avait tranquillement quitté ce monde, au moment même où il l'avait vu. *Il faut ajouter que c'était une mort subite, que le témoin n'avait pas entendu parler de son ami depuis plusieurs semaines, et que rien ne l'avait fait penser à lui le jour de sa mort.*

Camille Flammarion, *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, Paris, 1900

Household Words

À partir de 1850, année durant laquelle il fonde *Household Words*, Dickens consacre plus de temps que jamais à la collecte et à la classification d'histoires de fantômes. Son magazine en publie certaines, réputées authentiques, mais il met surtout en évidence ses convictions personnelles sur le sujet. Elles sont partagées par les journalistes qu'il a rassemblés autour de lui et qui les décrivent dans leurs propres textes : l'explication des apparitions comme étant des phénomènes de clairvoyance mesmérique est ainsi souvent mobilisée, particulièrement par Henry Morley et W. H. Wills. D'autres textes débattent de cas de sympathie mentale et insistent sur le fait que les confondre avec des manifestations de revenants serait une erreur.

Ainsi en 1852, dans un article intitulé « New Discoveries in Ghosts », Henry Morley s'intéresse-t-il aux liens qui, selon certaines hypothèses, existeraient entre les apparitions, la clairvoyance et les forces atmosphériques qui nous environnent.
Il se concentre particulièrement sur les travaux du chimiste allemand Karl von Reichenbach qui affirme avoir découvert une nouvelle force, la force odique, imperceptible hormis pour certains individus disposant, face à elle, d'une sensibilité particulière. Pour Morley, il est indubitable que l'esprit et le corps humains possèdent d'étonnants pouvoirs. Totalement ou partiellement latents lorsque l'homme est en bonne santé, ils s'éveilleraient et atteindraient d'extraordinaires proportions dans certaines circonstances ou sous l'influence d'agents spécifiques ou de maladies données. Il ajoute qu'il n'est pas rare que des individus aient acquis de troublantes capacités, telle l'intuition, se situant bien au-delà des phénomènes courants que l'on peut en général expliquer par la communauté d'intérêt ou la compréhension des caractères.

Fin 1852, *Household Words* est l'un des premiers périodiques à couvrir les activités du médium américain Maria B. Hayden, récemment débarquée à Londres aux côtés de G. W. Stone, un électro-biologiste dont les théories sur la médiumnité ne sont pas sans rappeler le mesmérisme : il prétend en effet que, chez certains individus, les nerfs fonctionnent à la manière de conducteurs ou d'aimants pour les communications spirituelles. Stone annonce dans le *Times* qu'il mènera des expériences publiques, et Charles Dickens décide d'y envoyer Morley et Wills. Leur rapport est désastreux : les prétendus esprits ont mal répondu aux questions qu'on leur a posées et, plus grave encore, Hayden s'est apparemment servie des informations inexactes qu'ils lui ont données. Bien sûr, Morley et Wills vont écrire un article sur le sujet, et Dickens leur suggère un titre : « The Ghost of the Cock Lane Ghost ». Il s'agit d'une référence à un esprit frappeur qui fit sensation à Londres en 1762, suscitant enquêtes et débats enflammés avant que le pot aux roses ne soit découvert : le fantôme de Cock Lane n'était qu'une imposture servant des intérêts personnels. Morley et Wills font le parallèle entre cette affaire et l'essor du spiritisme aux États-Unis, remarquant notamment que la famille Fox a fort bien profité de son commerce avec les esprits. En 1853, Dickens publie « The Spirit Business », article dans lequel il se montre particulièrement critique à l'égard du nouveau mouvement : il lui reproche d'exploiter, par appât du gain, l'amour que les vivants portent à leurs disparus, d'utiliser indument les enseignements du christianisme pour renforcer ses prétentions et de ne tenir aucun compte des règles en matière de preuves.

Portrait d'Amélie Boudet d'Édouard Isidore Buget, 1874

All the Year Round

En 1859, l'écrivain crée une nouvelle revue, *All the Year Round*, où il maintient sa position hostile envers le spiritisme et poursuit ses tentatives pour normaliser les incroyables capacités de l'esprit humain. Il développe ainsi une nouvelle théorie faisant le parallèle entre les activités biologiques du corps et celles, mécaniques, du télégraphe alors en plein développement. Aucun agent surnaturel ne serait impliqué dans la transmission de pensée, mais une sorte d'électricité morale : l'activité mentale d'un individu produirait une impulsion électrique qui, dans certaines circonstances, serait capable d'atteindre les nerfs sensoriels des autres, produisant sur eux une certaine influence. Pour observer ces phénomènes, il suffirait de mener des études au sein des foyers : les personnes vivant ensemble n'en viennent-

elles pas à se ressembler, à partager des pensées sans prononcer la moindre parole ? Si de telles conceptions gagnent une certaine crédibilité à une époque où les moyens de communication rapides sont en plein essor, elles ne plaisent pas à tout le monde. Dès 1859, un article paru dans *All the Year Round* provoque l'indignation de William Howitt, ancien collaborateur de *Household Words* engagé depuis lors dans une lutte pour diffuser ce qu'il considère comme des vérités à propos des lois spirituelles. Il écrit à Charles Dickens, se plaignant que le texte, en affirmant que des agents surnaturels ne sont pas impliqués dans les phénomènes de prémonitions, remet tout simplement en cause l'authenticité des communications entre les vivants et les morts, ce qu'Howitt regrette évidemment.

Diplomate, Dickens lui répond qu'il ne rejette pas leur existence, tout en affirmant qu'il n'a, pour l'heure, trouvé aucune histoire de fantômes qui l'ait convaincu. Désireux d'enquêter par lui-même, de se faire sa propre idée sur la question, il propose à Howitt de se rendre dans toute maison hantée que celui-ci lui indiquera.

Par la suite, en compagnie de Wills, Wilkie Collins et John Hollingshead, il fait une tentative infructueuse pour localiser et explorer une demeure de ce type à Cheshunt. Dickens s'appuie sur cet échec pour établir le numéro de Noël 1859 d'*All the Year Round*, intitulé *Haunted House*. Dans ce recueil où tous les fantômes ont une origine mentale, se déploie l'ensemble des arguments que Dickens oppose à ceux qui, comme William Howitt, croient à l'existence des fantômes : la théorie de l'illusion spectrale, les affirmations de Michael Faraday selon qui les tables tournantes sont inconsciemment mues par ceux qui les entourent ou encore les concepts liés à l'attention en attente, état où, à force de guetter, on amène son esprit à provoquer des réponses physiologiques et où l'on finit par prendre les manifestations de l'inconscient pour une puissance surnaturelle… *Haunted House* marque le point de départ d'une controverse qui, tout au long des années 1860, mettra aux prises d'un côté Dickens et ses partisans, de l'autre William Howitt et ses amis, regroupés au sein d'une nouvelle revue chrétienne, le *Spiritual Magazine*.

Photographie spirite, de Frederick Hudson, 1872

All the Year Round contient beaucoup plus d'histoires et d'articles de fond sur les fantômes que son prédécesseur. Cela tient au fait que le magazine appartient au genre des miscellanées dont le but est de distraire et d'instruire : or, les récits traitant de phénomènes étranges remplissent ce double objectif, puisqu'ils sont à la fois un loisir et un sujet de débats philosophiques et de recherches scientifiques. Cette place importante accordée aux revenants est également liée au contexte de l'époque : l'essor du spiritisme a entraîné, dans le public, un attrait pour le surnaturel auquel Charles Dickens entend répondre. Pour autant, il met un point d'honneur à publier des textes de qualité : il attire à lui certains des auteurs les plus connus du temps, tels Wilkie Collins, Edward Bulwer-Lytton ou Sheridan Le Fanu, et demande à tous ceux qui lui soumettent des histoires de prendre en compte les difficiles questions liées, par exemple, aux preuves ou aux convictions personnelles.

Mais Dickens publie également des histoires réputées authentiques sans chercher à leur trouver d'explication. C'est notamment le cas en 1861 lorsqu'il fait paraître dans *All the Year Round* le récit du portraitiste Thomas Heaphy qui affirme avoir fait une rencontre des plus étranges. L'affaire lui vaut de violentes critiques : pour le *Spiritual Magazine*, le fait que Dickens diffuse des histoires inexpliquées est une preuve de son manque d'intégrité, tandis que d'autres l'accusent de s'être secrètement converti au spiritisme. Toutefois, s'il est vrai que Dickens n'hésite pas à profiter de la passion des lecteurs pour le surnaturel, voir cohabiter dans une même publication explications rationnelles et récits sensationnalistes n'a alors rien d'étonnant : semblables mélanges se retrouvent y compris dans les écrits médicaux ou scientifiques d'auteurs sceptiques.

Par ailleurs, à l'instar de beaucoup de ses contemporains, l'écrivain juge primordial de rassembler des histoires de fantômes, comme il le montre dans la nouvelle « To Be Taken with a Grain of Salt » (1865). C'est le meilleur moyen de pouvoir, un jour, comprendre ce type de phénomène.

Cette position sera reprise quelques années plus tard par la Society for Psychical Research qui, dès sa création, entreprendra de collecter un grand nombre de données.

La transmission de pensées entre proches

III. – Mariée depuis plusieurs années en province, je suis restée en correspondance quotidienne avec mon père, qui habite Paris. Lui aussi m'écrit tous les jours, et nous faisons habituellement cette correspondance vers la fin de l'après-midi.

Il nous arrive souvent de faire : l'un, une question ; l'autre, la réponse à cette question, le même jour, à la même heure. *Cette question se rapportant souvent à des amis ou des personnes étrangères que l'un ou l'autre au moins n'a pas vus depuis longtemps, puisque nous n'habitons pas la même ville.*

Et, s'il m'arrive d'être souffrante et de n'en pas parler à mon père, lui, le devine presque toujours, et me demande avec insistance des nouvelles de ma santé, au moment même où elle est un peu ébranlée.

L. R. R. [Lettre 58.]

X. – Je suis instituteur et marié depuis neuf ans. Nous avons, ma femme et moi, à peu près les mêmes goûts et la même éducation, et nous constatons – cela depuis le début de notre mariage – une similitude de pensées qui nous paraît étrange. Bien souvent, l'un de nous formule tout haut une opinion, une idée quelconque, au moment même où l'autre allait s'exprimer exactement de la même façon. Des termes identiques, pour juger d'une personne ou d'une chose, nous viennent à la bouche au même instant à tous les deux, et les paroles de l'un se trouvent, pour ainsi dire, doublées par celles que l'autre allait prononcer.

Est-ce là un phénomène commun qui se reproduit quand il y a sympathie entre deux natures, ou nous est-il personnel ?... En tout cas, s'il a quelque importance, quelle est sa cause, sa nature, et pourquoi se produit-il ?

F. DALIDET.
instituteur, secrétaire de mairie, à Saint-Florent, près de Niort (Deux-Sèvres). [Lettre 299.]

XI. – Ma mère, femme de capitaine de vaisseau, était toujours avertie par quelques signes insolites toutes les fois que mon père courait un danger. C'était si fréquent qu'elle avait pris l'habitude d'en prendre note. Et le lendemain elle apprenait, en effet, qu'à l'heure remarquée son mari en danger de naufrage lui envoyait sa pensée, qu'il croyait être la dernière. Ces cas se multiplient à l'infini chez presque toutes les femmes de marins. Je me rappelle très bien que les conversations des visites que maman recevait avaient très souvent la télépathie pour sujet. [...]

MARIA STRIEFFERT.
(Née à Stralsund, en Poméranie.) À Calais. [Lettre 319.]

XVI. – J'avais autrefois un ami que les circonstances (c'était un explorateur) obligeaient à vivre fort loin de chez nous. Nous avions pris la douce habitude de correspondre très régulièrement et, petit à petit, nos âmes avaient acquis une telle affinité qu'il nous arrivait constamment de nous écrire à la même heure, de nous dire identiquement les mêmes choses, ou encore de répondre à la même minute *à une question posée dans la lettre. Ainsi, un jour, inquiet de n'avoir pas reçu de nouvelles, je saisis la plume et traçai deux mots : « Es-tu malade ? » Au même moment, nous l'avons vérifié plus tard, il m'écrivait : « Sois sans inquiétude, le mal a passé. » Je ne dis pas que ce soit là une vision, mais certes, dans les moments tragiques de l'existence, deux âmes unies par la plus profonde tendresse doivent se « confondre », s'unifier à distance.*

E. ASINELLI.
À Genève. [Lettre 443.]

Camille Flammarion, *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, Paris, 1900

Les phénomènes spirites

Parvenu en Europe en 1852, le spiritisme devient rapidement très populaire. Mais, à une époque où l'on désire expliquer les phénomènes extraordinaires, il suscite également de vives polémiques. Les étranges manifestations qui se produisent lors des séances constituent en effet un dilemme pour ceux qui en sont témoins : à moins, bien sûr, qu'il s'agisse de pures impostures, que sont-elles exactement ?

Certains sont convaincus qu'elles ne correspondent à aucune loi naturelle connue et qu'elles sont, par conséquent, surnaturelles.

D'autres, au contraire, pensent qu'elles peuvent avoir des causes naturelles soit déjà bien connues, comme des mécanismes mentaux, soit encore à découvrir, comme de nouvelles forces liées au corps humain ou même – les frontières de ce qui appartient ou non à la nature sont encore floues – à des intelligences venues du monde des esprits. Pour les scientifiques, chez qui l'on rencontre ces différentes conceptions, l'attitude à adopter face à ces phénomènes est également l'objet de virulents débats : beaucoup considèrent qu'ils ne méritent pas qu'on les étudie, tandis que d'autres, à l'inverse, mènent de patientes investigations pour tenter de les comprendre.

Les adversaires du spiritisme

Les chemins de fer, la vapeur, l'électricité et les indubitables merveilles qu'ils ont apportées ne se sont pas révélés assez puissants pour remplacer et détruire cet amour profond et inné pour le surnaturel qui semble implanté dans l'esprit humain. Des milliers de personnes en Europe et en Amérique font tourner les tables et refusent obstinément de croire que des moyens physiques et mécaniques soient, de quelque manière, reliés au processus. Les chapeaux tournent également, ainsi que les têtes qui les portent.

« The Mystery of the Tables »,
Illustrated London News, 18 juin 1853

En juin 1853, l'*Illustrated London News* déplore que les personnes prosaïques du XIX^{e} siècle aient plongé dans l'abîme sans fond du spiritisme.

Dans un pays qui a récemment subi de graves épidémies, le journal souligne que ce phénomène, loin de toucher le seul petit peuple, affecte également les personnes éduquées et raffinées ; il s'est répandu à la manière de la grippe ou du choléra.

Jusqu'à la fin de l'époque victorienne, l'opinion et les comparaisons avancées par l'*Illustrated London News* ne sont pas rares, bien au contraire.

Beaucoup comparent le spiritisme à une pandémie, le considèrent comme une résurgence des superstitions en un siècle qui se veut pourtant éclairé et l'associent à des croyances anciennes ou contemporaines comme la sorcellerie, les apparitions, les maisons hantées, les fées... Ce mépris, ces attaques véhémentes n'ont d'égale que la popularité du mouvement.

Quant aux phénomènes qui se produisent lors des séances de spiritisme – les déplacements d'objets, la clairvoyance et les lévitations des médiums, les écrits attribués aux esprits, les matérialisations d'ectoplasmes, etc. –, leurs interprétations sont aussi variées que contradictoires. Certains les considèrent tout bonnement comme l'œuvre du diable ou, à l'inverse, comme des interventions angéliques ; on parle aussi de processus psychologiques ou physiologiques inconscients, de forces en rapport avec le corps humain mais jusqu'alors inconnues...

Les spirites eux-mêmes ne sont pas unanimes et voient dans ces manifestations, selon les cas, des preuves de l'immortalité de l'âme, de la capacité des morts à communiquer avec les vivants dans certaines conditions ou encore de l'indépendance de l'esprit par rapport à la matière.

L'éventualité de supercheries est aussi envisagée et, de fait, de nombreux éléments jettent le doute sur l'existence réelle des esprits : certains médiums sont démasqués comme fraudeurs ou notoirement connus pour avoir succombé à l'appât du gain, tandis que l'on s'interroge sur la fiabilité des témoins et sur les conditions particulières dans lesquelles se déroulent les séances. Le 21 octobre 1871, le *Saturday Review* publie un article intitulé « Spiritualism » qui se fait l'écho d'une critique très répandue : au lieu de se produire à la demande, les phénomènes se révèlent des plus inconstants.

Le 16 septembre 1876, un autre article du même journal, « The British Association and Spiritualism », avance que l'on ne peut les réduire à de vraies lois de la nature parce qu'ils ne sont jamais accomplis de manière franche et claire, comme le sont toutes les expériences honnêtes. Au contraire, ils se produisent soit dans l'obscurité, soit devant un public uniquement composé de personnes croyant en leur réalité, soit dans des espaces préparés pour l'occasion. Et même quand ils ont lieu à la lumière du jour, celui qui les provoque dispose de toute une panoplie de tours pour distraire l'attention des témoins et causer leur stupéfaction.

En somme, la manière dont se déroulent les séances paraît totalement opposée à ce que l'on est en droit d'attendre de véritables enquêtes rationnelles.

Beaucoup vont ainsi définir les sciences naturelles en opposition au spiritisme car, pour eux, il menace à la fois les progrès rapides qu'elles ont permis de réaliser et l'édifice intellectuel dont les scientifiques tirent leur autorité.

Au travers de leurs livres, des articles qu'ils publient dans des revues à grand tirage, des conférences qu'ils donnent et de l'enseignement qu'ils dispensent à leurs élèves, beaucoup de professionnels et de vulgarisateurs prennent donc soin de mettre en avant cette distinction.

C'est le cas d'Henry Dirks, éminent ingénieur à qui l'on doit l'invention, pour le théâtre, d'une célèbre illusion : le Pepper's Ghost. Le 27 décembre 1872, le *Times* publie « Science versus Spiritualism », une lettre qu'il lui a envoyée et dans laquelle il oppose le caractère utile et régulier des investigations scientifiques à celui, capricieux, gratuit et dangereux des spectacles offerts par le surnaturel. Il poursuit sur le même thème dans « Spiritualisme and Science », autre lettre publiée par le *Times* le 2 janvier 1873 : d'un côté la science qui, toujours en pleine lumière, produit des merveilles utiles, répétables et en rapport avec les lois de la nature ; de l'autre le spiritisme qui ne se contente pas de fuir la lumière pour se terrer avec ses propres médiums dans des chambres obscures, mais n'a abouti à aucun résultat pratique, contient un nombre incroyable de « jongleries puériles » et est opposé à toutes les lois naturelles connues.

Dirks renvoie le spiritisme dans le domaine du surnaturel, et beaucoup de scientifiques de l'époque victorienne agissent pareillement : ils remettent sérieusement en cause la possibilité d'une approche naturaliste de ses manifestations et ils l'excluent tout simplement du champ des recherches sérieuses. Cette attitude ne se dément pas au cours des décennies. Le 25 octobre 1894, écrivant à Oliver Lodge, George Carey Foster, professeur de physiqué londonien, souligne ainsi que les progrès de sa discipline se sont basés sur l'hypothèse que les phénomènes spirites ne se produisent pas.

Cependant, d'autres ont une opinion beaucoup moins tranchée.

Table spirite

Une diablerie vespérale

M. Spurgeon a récemment admis pour la postérité que, si jusqu'à présent il avait dénoncé le spiritisme comme étant une supercherie, il croyait maintenant que c'était l'œuvre du diable. Cette conversion subite est, bien entendu, irréversible. Je me dois de narrer cette opinion confortant l'une de mes expériences récentes. Il fut un temps, et je n'ose pas mentionner la durée écoulée depuis, où je considérais moi-même *le spiritisme comme une supercherie et de nombreuses choses me sont arrivées qui auraient pu me pousser à la même conclusion que M. Spurgeon si j'avais été disposé, ce que je ne suis pas, à suivre la voie tracée.*

L'enquêteur qui me présenta en premier la théorie de la diablerie était un prêtre catholique français, qui avait manqué de discipline au point de se marier, mais qui respectait strictement la doctrine de sa foi. En fait, il avait anticipé, dans une certaine mesure, la position du père Hyacinthe[13] *puisque je l'avais rencontré bien des années plus tôt. Seul ou en groupe, ce gentilhomme était prompt à sauter aux conclusions. Il perdit un ami proche et se mit immédiatement à communiquer avec lui à l'aide de tables tournantes et de coups frappés. Durant quelques jours, il fut absolument convaincu de l'identité de l'esprit avec lequel il était entré en communication puis, dans la même semaine, il se livra à un exorcisme selon les règles de l'Église catholique. Je présume qu'il avait jugé que sa question n'avait pas reçu la réponse attendue et il en était arrivé à la conclusion qu'il communiquait avec le diable en personne. Je discutai souvent avec ce gentilhomme par la suite, avant l'expérience que je vais vous relater, et les réponses données jusque-là par l'esprit avaient été polies, renforçant chez mon ami l'idée qu'il communiquait avec le bon esprit.*

J'allai une fois avec lui chez les Marshall, alors qu'ils étaient au sommet de leur gloire. Nous nous étions mis d'accord pour ne pas nous asseoir à la table principale, mais plutôt sur le côté, et il m'indiqua un signal secret qu'il ferait lorsqu'il accomplirait l'exorcisme. Il le fit et toutes les manifestations cessèrent immédiatement, bien que nous ayons été en pleine conversation avec les êtres invisibles un instant auparavant. La vieille Madame Marshall annonça avec chagrin : « Les esprits sont partis ».

Mon autre partenaire de diablerie était un avocat dont je tairai le nom, mais qui jouissait d'un pouvoir considérable en ce qu'il servait de médium écrivain. Cependant, l'esprit dans le cas présent était de basse extraction et avait un penchant pour le langage très vulgaire. Il avait été marin sur une péniche et jurait comme un charretier.

Quant à moi, je suis dénué de tout pouvoir, quel qu'il soit, bien que les femmes adeptes de spiritisme disent de moi que je suis mystique, terme que je ne comprends pas. J'admets être très intéressé par les démarches de spiritisme, à l'exception des séances dans le noir, qui ont tendance à me faire dormir. Je crois aussi que ma présence n'empêche pas les manifestations et je ne suis donc pas un incorrigible sceptique.

Le jour dont je vais vous parler, nous nous retrouvâmes dans mon bureau, où j'élève quelques serpents. Je venais de recevoir un très beau spécimen et, n'ayant aucun habitat adapté pour lui, j'avais retourné ma poubelle sur une table basse et l'y avais laissé dormir pour la nuit. C'était la table que nous utilisions généralement pour nos séances et mon ami avocat, l'écrivain, commença immédiatement à utiliser un langage des plus vulgaires au sujet du serpent, m'exhortant à le « mettre n'importe où, le ranger dans un placard, mon vieux ». Voilà le genre de conversation édifiante que nous avions toujours par le biais de ce digne membre de la justice, mais c'était à ce point pire encore que d'habitude que mon ami avocat jurait d'être ainsi abusé. Pourtant, ce gentilhomme n'est absolument pas étranger aux jurons lui-même. Mon ami prêtre fit une réponse polie mais eut toujours comme réponse que sa Majesté satanique était personnellement présente. Je ne crus pas du tout à cette affirmation, pas plus que je n'avais accepté l'identité du marin. Je jugeais plutôt que les personnalités exprimées dans les deux cas étaient un fait psychologique étonnant. Mon incrédulité fut marquée par le fait que je dis : « Cet esprit affirme être sa Majesté satanique. L'un de vous deux a-t-il une objection à lui parler si tant est qu'il dise vrai ? »

Ni l'un ni l'autre n'en avait. Mon ami catholique avait toujours sur lui, je le savais, une bouteille d'eau bénite dans sa poche et, sur ma demande, il lui suffirait d'un instant pour l'exorciser. Mon ami avocat, bien qu'étant l'écrivain, n'était pas du tout convaincu du phénomène, ce qui pouvait être naturel étant donné que cela le reléguerait à avoir de très mauvaises fréquentations. Quant à moi, mon scepticisme était robur et aes triplex[14]. *Je disposai du serpent et éteignis les lampes à gaz. Nous étions assis tous les trois, dans les ténèbres, tels les trois sorciers mâles de Macbeth, ayant verrouillé la porte pour empêcher quiconque de nous déranger durant notre séance.*

Tous ceux qui ont participé à une séance dans le noir se souviendront du nombre de faux départs de la table, des exclamations : « Était-ce un coup ? » au moindre craquement du bois ou : « Avez-vous senti un courant d'air froid ? » dès que quelqu'un pousse un soupir un peu plus fort qu'une simple respiration. J'en ai moi-même fait l'expérience, en l'avouant par la suite. J'ai soufflé sur les doigts des participants et leur ai fait croire que c'était « l'aura de l'esprit », j'ai tapé de l'index sur le bois alors que mon auriculaire tenait celui de mon voisin. En fait, pour un essai, les séances dans le noir sont une erreur, mais elles sont parfaites pour marivauder.

Cependant, cette fois-ci, nous étions sincères et il n'y eut aucune attente et, je l'espère, aucune tricherie. Je suis sûr que, pour ma part, je n'ai pas consciemment produit de manifestation. Je peux répondre de mon ami avocat, dans la mesure où il est possible de répondre d'autrui et ni l'un ni l'autre ne soupçonnions le prêtre bénédictin. Nous espérions par contre ne pas avoir eu d'opinion si tranchée, car notre souhait pourrait avoir fait naître la pensée ou plutôt la pensée aurait pu, d'une manière tout à fait inexplicable et incompréhensible, produire l'effet qui a suivi. Je crois que, si M. Spurgeon, dans son état d'esprit actuel, avait été assis avec nous lors de ces manifestations, il aurait été sûr que c'était « l'œuvre du diable, d'un bout à l'autre », tout comme il est évident que les catholiques n'entrent en contact qu'avec des esprits catholiques, les croyants d'autres fois avec les esprits de leur foi et les Mormons avec des résidents de l'Utah spirituel.

Ce jour-là, nous n'avions pas attendu un seul instant. La table commença à sauter et se déplacer à travers la pièce comme si le marin – ou l'autre personnage – avait été « en possession ». Il nous fallut toute notre agilité pour la suivre lors de ses déplacements rapides à travers la pièce. Enfin, elle devint relativement plus calme et je reçus, en réponse à la question de l'identité de la personne présente, le nom discutable que M. Spurgeon applique au phénomène. Certaines personnes de ma connaissance ont un certain respect, ou du moins une crainte polie, pour l'esprit en question. Quant à moi, je ne ressens rien de tel et je demandai : « Si vous êtes celui que vous prétendez, donnez-nous une preuve ». Nous n'avions que le bout des doigts qui reposait sur la table mais elle s'éleva à la perpendiculaire et s'abattit dans un craquement sinistre en éclatant. Je ne sais absolument pas comment c'était possible, mais cela était assurément arrivé. Une grande partie de la table était réduite en une pile de débris qui auraient fait l'affaire de MM. Bryant et May[15]. Lorsque nous rallumâmes et regardâmes nos montres, nous constatâmes que quelques minutes seulement s'étaient écoulées.

Bien entendu, l'explication évidente est que le gentilhomme ayant développé la théorie de la diablerie et ayant une volonté de fer (telle que démontrée par le dénouement chez Mme Marshall) avait produit, consciemment ou non, les effets diaboliques. Je ne pense pas qu'il l'ait fait consciemment et, s'il est possible d'obtenir de tels résultats inconsciemment, ce phénomène serait aussi intéressant que l'explication spiritiste. En fait, je suis presque sûr que la théorie psychologique n'est pas plus complexe que la théorie pneumatologique. Mon idée est que ceux qui défendent l'idée d'une « force psychique » sont sur la bonne voie bien que leur cause, dans son état présent de développement, n'est pas encore en mesure de couvrir tous les effets possibles.

M. Spurgeon et ses adeptes de la diablerie envisagent l'ensemble de la situation. Ils prétendent non seulement que les effets sont dus à des causes spirituelles, mais identifient aussi l'esprit qui en résulte. Je n'ai jamais pu aller aussi loin. Je n'ai pas ressenti ce jour-là que j'avais été en communication avec sa Majesté des ténèbres. Si je l'ai vraiment été, mon respect pour sa magnificence n'en a pas été accru car je suis sûr qu'il aurait pu faire quelque chose de bien plus important que de simplement briser un guéridon. Cependant, l'expérience était dérangeante et elle m'a semblé illustrer la position de M. Spurgeon, au point d'en devenir digne d'être couchée sur papier. Cependant, si ce gentilhomme fait sienne cette expérience pour appuyer sa théorie, mieux vaut qu'il sache que cela soutiendra plus encore les prétentions des spiritistes, au point que les railleries des professeurs Huxley[16] et Tyndall et le mépris de M. George Henry Lewes[17] n'y changeront rien.

Charles Maurice Davies, *Mystic London*, Londres, Tinsley Brothers, 1875

[13] Charles Loyson, plus connu sous son nom religieux de père Hyacinthe (1827-1912), prêtre et prédicateur français. On le connaît plus particulièrement pour ses sermons traitant de sujets négligés par les prêtres de l'époque : l'origine du pouvoir, le caractère de la société civile, la souveraineté populaire et le droit divin, la paix, la guerre, des questions intimes ou quotidiennes, telles que l'amour conjugal, le mariage, la famille, la virginité, le rôle des courtisanes dans la société moderne. Il fut excommunié en 1869. (Wikipedia)

[14] De chêne et de triple airain, citation tirée des *Odes*, d'Horace.

[15] Fabrique d'allumettes fondée en 1843. (Wikipedia)

[16] Thomas Henry Huxley (1825-1895), biologiste, paléontologue et philosophe britannique. Ami de Darwin, il soutenait la théorie de l'évolution. (Wikipedia)

[17] George Henry Lewes (1817-1878), philosophe et critique littéraire britannique. Il fit partie de ceux qui animèrent le milieu de l'ère victorienne, avec les débats sur le darwinisme, le positivisme et le scepticisme religieux. (Wikipedia)

Des lois naturelles encore à découvrir

Il n'est pas nécessaire d'observer beaucoup les phénomènes du Spiritualisme pour apprendre que les manifestations sont gouvernées par des lois physiques et mentales, bien que très peu de ces lois soient actuellement connues. Des recherches systématiques et scientifiques appliquées au Spiritualisme seraient donc [...] assurées de donner de précieux résultats en balayant une bonne partie du mystère qui surplombe la limite entre ce monde et le suivant, et en renforçant les conditions qui permettent aujourd'hui aux esprits de communiquer.

William Henry Harrison, « Opening Address », *Spiritualist*, 1869

Rejoignant des débats intellectuels et théologiques plus larges liés à la possibilité des miracles décrits dans la Bible, à l'influence de la science sur les autres enseignements chrétiens mais aussi à la signification même des termes « naturel » et « surnaturel », la polémique sur ce qu'est réellement le spiritisme s'avère particulièrement complexe. En témoigne l'opinion mitigée qu'expose le révérend Baden Powell, professeur de mathématiques à Oxford et membre de la Broad Church (le courant libéral de l'Église d'Angleterre), dans un livre publié en 1859 : *The Order of Nature Considered in Reference to the Claims of Revelation*. Hostile au spiritisme, il affirme que, dans la mesure où ses manifestations sont présentées comme surnaturelles, et par conséquent comme n'ayant pas de rapport avec des lois physiques, elles ne doivent faire l'objet d'aucune recherche.

Toutefois, il privilégie à leur sujet les théories physiologiques émises par bien des médecins : ces phénomènes sont conformes à de grandes lois naturelles que la science parviendra tôt ou tard à identifier.

Partial dematerialization of the medium Marguerite Beuttinger, 1920

Des conceptions très similaires sont mises en avant par de nombreuses grandes figures du spiritisme. En 1860, Robert Dale Owen, homme politique américain, publie *Footfalls on the Boundary of Another World*.

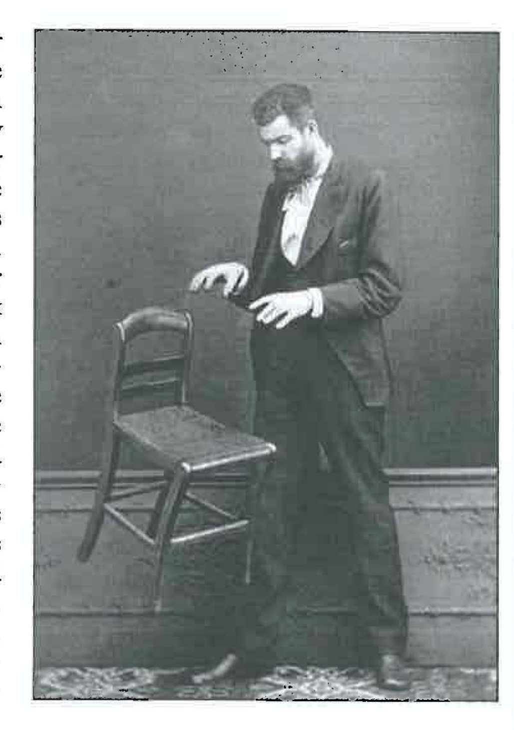
Dans ce livre très populaire, il déplore qu'en un siècle où la science est parvenue à établir des lois pour expliquer tant de phénomènes divers, beaucoup rejettent la réalité de ce qu'il qualifie de « miracle moderne » simplement parce qu'elle paraît violer lesdites lois. Pour lui, puisqu'elles sont définies à partir de notre expérience, puisque celle-ci évolue continuellement avec les progrès de la science, ces lois sont forcément provisoires et ne peuvent donc être utilisées pour décider, de manière définitive, ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Or, il affirme qu'il y a assez de preuves pour attester la réalité des manifestations spectrales et pour suggérer qu'il s'agit de phénomènes provenant d'un autre monde. Certes, ils obéissent à des lois qui demeurent inconnues ou à peine discernables, mais qui méritent assurément qu'on les étudie de manière précise, approfondie et impartiale.

Célèbre naturaliste et codécouvreur, avec Charles Darwin, de la théorie de l'évolution par la sélection naturelle, Alfred Russel Wallace partage l'avis d'Owen et va même encore plus loin. Fortement impressionné par ses expériences au cours de séances de spiritisme, il publie en 1866 *The Scientific Aspect of the Supernatural* où il affirme non seulement que des lois naturelles se cachent derrière les phénomènes apparemment extraordinaires, mais aussi qu'il n'y a aucune raison pour que les personnes connaissant les derniers développements de la science moderne nient leur possible réalité.

Au cours des décennies précédentes, on a découvert les foraminifères, une classe de protozoaires protégés par une coquille (ou test) munie d'ouvertures par lesquelles sortent des pseudopodes qui leur servent à se déplacer ou à s'alimenter.

Pour Wallace, face à ces créatures gélatineuses dotées de certaines des capacités les plus complexes du règne animal alors même qu'elles n'ont apparemment pas de structure, que leur corps ne présente pas ces parties différenciées considérées comme indispensables à la vie, comment ne pas envisager qu'existent des êtres intelligents, invisibles et immatériels ? Comment exclure l'hypothèse qu'ils puissent agir sur la matière, à l'heure où certaines théories attribuent les forces les plus puissantes de l'univers aux infimes vibrations de l'éther, cette mystérieuse et indétectable substance censée remplir l'espace ? En résumé, pour Wallace, les esprits désincarnés ont tout à fait leur place au sein de la science moderne.

Les spirites essaient également d'utiliser cette idée pour assurer le développement de leur mouvement. En ce domaine, un bon exemple est donné par William Henry Harrison, journaliste scientifique, fondateur et rédacteur en chef du *Spiritualist* qui, créé en 1869, devient l'une des plus grandes revues spirites de l'époque victorienne. Harrison pense que si l'on cesse d'associer les termes « miracle » et « surnaturel » aux manifestations des esprits, l'opinion publique ne verra plus en eux des superstitions sans fondement tandis que la science les reconnaîtra comme un domaine de recherche légitime. Comme d'autres, il tente de transformer les séances en des terrains scientifiques où l'on enquête sur les relations existant entre les forces physiques déjà connues et celles, spirituelles, encore à découvrir. Il espère qu'à terme, le spiritisme, présenté comme une religion scientifique, deviendra une branche à part entière de disciplines telles que la physique, la psychologie ou la physiologie.



Photographie anti-spirite d'Édouard Isidore Buget, 1875

De nombreux représentants de ces sciences l'admettent : les manifestations qui se produisent lors des séances ont des causes naturelles. Mais leurs conceptions sont bien différentes de celles des spirites envers lesquels ils ne cachent pas leur hostilité. S'appuyant sur des recherches liées aux états altérés de conscience et à la physiologie, ils affirment que les manifestations trouvent leur origine dans le corps et notamment dans des désordres mentaux tels que l'hystérie, l'aliénation ou le somnambulisme. Pour eux, les causes sont donc en grande partie connues.

D'autres scientifiques pensent tout autrement : il s'agit des chercheurs en sciences psychiques qui entreprennent d'identifier les mystérieuses lois naturelles se cachant derrière les phénomènes inconstants du spiritisme et qui, ce faisant, espèrent que leur démarche gagnera en crédibilité, qu'elle sera admise au sein de la science proprement dite. Deux figures illustrent parfaitement le conflit entre ces deux tendances : William Benjamin Carpenter et William Crookes.

Carpenter et Crookes : la polémique

Carpenter est un physiologiste, un médecin et un zoologue qui, à travers ses articles, ses manuels et ses conférences, diffuse avec vigueur ses conceptions anti-spirites. Appartenant à l'unitarisme, un courant chrétien, il est convaincu que les lois de l'univers matériel sont une expression directe de la volonté de Dieu et qu'elles ne peuvent être brisées sans qu'il le veuille.

Rien d'étonnant, dès lors, dans le fait qu'il ne croie ni à la réalité des manifestations spirites, ni à leurs liens avec des lois naturelles même inconnues. Pour bâtir ses théories, il s'inspire des travaux sur les réflexes corporels et mentaux menés par des médecins du début de l'époque victorienne (comme Marshall Hall et Thomas Laycock), sur l'associationnisme (une théorie psychologique développée notamment par David Hartley) ainsi que sur ses propres recherches dans les domaines du spiritisme, du mesmérisme et des désordres psychologiques.

Selon lui, si tous les processus mentaux sont dans un premier temps automatiques et spontanés, la volonté est en mesure de contrôler les mécanismes les plus développés, les réflexes les plus inconscients.

Cela a une conséquence : une idée erronée, une fausse conviction peut, dans certaines circonstances, enclencher des automatismes mentaux qui, à leur tour, provoquent des réactions physiques et psychologiques. C'est ce qui se produit dans le cas du spiritisme.

Carpenter admet volontiers la bonne foi des témoins mais affirme que l'on ne peut se fier à leurs interprétations car, avant de participer aux séances, ils portaient déjà en eux l'idée d'esprits désincarnés et espéraient les voir. Cette forte attente a affaibli leurs capacités de jugement et, par conséquent, le contrôle qu'ils exercent sur leurs réflexes ; ainsi étaient-ils prédisposés à devenir les victimes d'auto-illusions, d'hallucinations, de pertes de mémoire, d'erreurs d'interprétations et, tout simplement, de fraudes.

Le même processus est à l'œuvre dans le cas des communications spirituelles : ceux qui sont convaincus que les esprits peuvent leur envoyer des messages deviennent les proies de leurs propres automatismes.

Puisque de telles réactions proviennent d'idées fausses découlant de l'ignorance, le meilleur moyen d'y remédier est une bonne formation intellectuelle : grâce à elle, les gens pourront contrôler leurs réflexes mentaux, établir de manière automatique un jugement solide sur ce que leur montrent leurs sens et, ainsi, ne plus commettre les erreurs d'interprétation si communes parmi les participants des séances de spiritisme.

Mais il en faudrait plus pour désarmer ceux qui croient que des événements réels s'y produisent bel et bien. D'abord, ils estiment que physiologistes et autres médecins n'ont pas une expérience suffisante des séances pour tirer des conclusions. Ensuite, et surtout, ils rejettent l'idée que les phénomènes spirites puissent être ramenés à de simples réflexes physiques ou mentaux : ils jugent ainsi inconcevable que l'action inconsciente des muscles suffise à expliquer les corps en lévitation, puisqu'au cours des séances, personne ne les touche... Il doit donc exister d'autres lois expliquant ces manifestations et des investigateurs, spirites ou non, vont s'efforcer de les découvrir.

L'un d'entre eux est William Crookes, grande figure de la chimie analytique dont les compétences en matière de spectroscopie lui ont permis de découvrir, en 1861, un nouvel élément chimique : le thallium. Par ailleurs, il dirige plusieurs revues scientifiques dont le *Quarterly Journal of Science* : il y encourage les articles traitant des nouvelles et étonnantes frontières de la science ; il y insiste, aussi, sur le rôle déterminant que les scientifiques peuvent jouer dans la résolution de problèmes sociaux tels que les maladies, la pollution de l'eau ou encore le frelatage de la nourriture.

En 1870, il annonce publiquement qu'il va mener des investigations scientifiques sur ce que d'aucuns considèrent également comme un problème social : le spiritisme. En fait, il semble avoir commencé ses recherches dès 1867 ; suite à un deuil, selon certains. Mais il a sans doute été beaucoup plus influencé par les travaux de certains de ses proches collègues et par ceux de Michael Faraday, de Robert Hare et d'autres qui, comme eux, en se penchant sur le spiritisme, l'ont légitimé en tant qu'objet d'étude pour la science.

Les séances auxquelles il a participé ont convaincu Crookes que nombre de forces à l'œuvre dans l'univers, nombre de lois régissant la nature demeurent inconnues. Évidemment, avec leur pseudoscience, leurs protocoles imparfaits et leurs théories physiques approximatives, les spirites ne peuvent réussir à les expliquer de manière satisfaisante. Cette tâche incombe aux véritables hommes de science : grâce à leur formation, ils sont à même d'agir avec soin et précision, d'établir un cadre expérimental adéquat et d'utiliser les outils nécessaires à l'obtention de preuves irréfutables, et ce en toute indépendance, que ce soit vis-à-vis des conceptions spirites ou d'autres théories. Crookes est donc confiant : une approche scientifique des manifestations permettra de recueillir un ensemble fiable de données à leur sujet tout en renvoyant le résidu inutile dans les limbes de la magie et de la nécromancie.

Les mois suivants, Crookes entreprend de mettre en œuvre ses idées au cours des nombreuses expériences qu'il mène avec Daniel Dunglas Home. Au fil du temps, il est de plus en plus impressionné par les pouvoirs du médium (il paraît en mesure de faire léviter des objets et de relayer des communications provenant des esprits) mais aussi par son insistance à les déployer en pleine lumière et par son empressement à être le sujet de recherches scientifiques.

Une personne dotée de telles capacités et faisant preuve d'une telle intégrité – au moins en apparence –, c'est exactement ce dont Crookes avait besoin pour conduire son enquête. À l'été 1871, il construit divers instruments destinés à enregistrer la force qui semble émaner du corps de Home et les emploie durant des séances qu'il dirige avec l'aide de l'astronome William Huggins et d'autres scientifiques. Peu après, Crookes publie les résultats dans le *Quarterly Journal of Science*, au travers d'un article intitulé « Experimental Investigation of a New Force » : Home n'a usé d'aucun tour, pas plus qu'il n'a essayé de manipuler les instruments, et ceux-ci seraient parvenus à repérer une nouvelle et capricieuse « Force Psychique » reliée d'une façon inconnue à l'organisme humain et produisant des effets cinétiques et audibles hors du corps du médium.

Certes, Crookes n'est pas parvenu à convaincre les sceptiques membres de la Royal Society des mérites de ses recherches, si bien qu'ils refusent d'inclure ses comptes-rendus dans les publications de l'honorable institution. Qu'importe, il les fait paraître dans sa propre revue, ce qui leur permet de toucher un public autrement plus large. Leur effet est considérable : selon le rédacteur en chef du *Birmingham Morning News*, ces rapports provoquent une excitation qui embrase tout Londres.

Cependant, les avis sont très partagés. C'est le cas au sein du courant spirite où, selon une opinion assez répandue, les scientifiques pourraient fournir un éclairage intéressant sur les phénomènes physiques produits par les médiums mais seraient, à cause de leur formation intellectuelle, moins aptes que les spirites à appréhender les lois psychologiques à l'œuvre.

FM Parkes et Reeves, "Three spirit cartes de visite", 3 of 3, 1874

Aussi, si beaucoup félicitent Crookes pour avoir apporté une confirmation de poids à leurs propres expérimentations, d'autres estiment qu'il ne peut leur fournir aucun élément qu'ils ne connaissent déjà. Chez les autres commentateurs, la division est également de mise : certains accueillent les travaux de Crookes avec surprise et voient en eux le signe d'une enquête déterminante sur le spiritisme, tandis que d'autres l'accusent d'avoir conféré une respectabilité scientifique à un sujet fort peu honorable, d'avoir commis des bourdes fatales durant ses expériences et de s'être laissé berner par des tours médiumniques.

Parmi les réactions les plus hostiles, on trouve évidemment celle de Carpenter. Fin 1871, il publie dans le *Quarterly Review* un article particulièrement critique, « Spiritualism », où il met de nouveau en avant les théories qu'il défend depuis deux décennies et où il n'est pas tendre avec les scientifiques prétendant avoir été témoins de phénomènes inconnus : pour lui, ils font preuve d'amateurisme et sont victimes d'auto-illusions ; il les accuse même de s'être convertis au spiritisme. De surcroît, il défend une forme de culture scientifique opposée à celle de Crookes.

Celui-ci est un spécialiste ; par conséquent, s'il est compétent dans un domaine précis, il n'est pas du tout fiable dans les autres, ce qui l'a amené à commettre des erreurs grossières.

À l'inverse, s'il avait disposé d'une formation plus généraliste, s'il avait par exemple été familiarisé avec les recherches menées par Thomas Laycok ou Carpenter lui-même sur les désordres psychologiques, les choses se seraient déroulées bien différemment. Il n'aurait pas abordé les phénomènes spirites avec la conviction qu'ils sont réels, aurait fait confiance au sens commun de la médecine plutôt qu'au témoignage de ses propres sens et, ainsi, aurait compris qu'en fait d'extraordinaires pouvoirs, Home sait simplement utiliser, de manière astucieuse et à l'insu des observateurs, des forces mécaniques bien connues.

Comme l'on pouvait s'y attendre, Crookes ne goûte guère cette critique et riposte en publiant, toujours en 1871, *Psychic Force and Modern Spiritualism*. Il défend sa crédibilité scientifique, nie farouchement être devenu spirite et ne cache pas qu'il juge erronées les théories de Carpenter, même s'il souligne qu'existent, entre eux, des points d'accord : ils croient tous deux en une nouvelle force, même s'ils divergent quant à sa nature.

Cependant, ce que Crookes a le plus de mal à accepter, c'est la remise en cause de son approche scientifique faite de spécialisation et d'utilisation de procédés techniques. De tels avis le déconcertent : pour lui, affirmer que ses appareils ne peuvent fournir des preuves solides concernant les phénomènes spirites, c'est également jeter le doute sur les découvertes qu'il a réalisées grâce à la spectrométrie, alors que celles-ci sont unanimement saluées et acceptées sans réserves.

On rejoint ici un débat plus large touchant à l'enseignement scientifique dispensé dans les écoles et les universités anglaises, débat dans lequel sont impliqués Carpenter comme Crookes : le premier défend les vertus d'une formation généraliste tandis que le second promeut celles des compétences techniques hautement spécialisées. Pour lui, c'est grâce à elles que l'Angleterre occupe une position si élevée sur le plan industriel.

La polémique qui oppose les deux hommes fait rage entre 1872 et 1877. Au travers de nombreux articles dans la presse généraliste ou spécialisée, chacun maintient avec fermeté son explication des phénomènes spirites et ses conceptions en matière d'approche scientifique tout en attaquant celles de l'autre.

Cependant, après 1878, ils ne se livrent plus à aucun affrontement public. Cela tient en grande partie au fait que Crookes a alors réorienté ses recherches : les critiques que lui ont adressées nombre de ses confrères, dont le physicien George Gabriel Stokes, l'ont amené à enquêter sur les forces psychiques sans plus recourir aux médiums, et donc en s'éloignant du milieu spirite si peu

en faveur auprès d'une bonne partie des scientifiques. Par ailleurs, il s'intéresse beaucoup aux rayonnements et, pour les étudier, développe de nouveaux instruments tels que le radiomètre et le tube à vide qui portent son nom.

Toutefois, le recul de ses investigations en matière de spiritisme s'explique surtout par le manque de temps et par la difficulté à trouver des médiums fiables. Le sujet continue à l'intéresser et, en 1890, ses notes concernant les expériences qu'il a menées avec Daniel Dunglas Home paraissent dans *Proceedings*, publication de la Society for Psychical Research. Carpenter n'est plus là pour s'en offusquer : il est mort en 1885.

Une révolution mathématique

Vous voyez, il y a un réel parallèle entre le travail de Copernic et de ses successeurs d'une part, et le travail de Lobatchewsky et de ses successeurs de l'autre. Dans chacun d'eux la connaissance de l'Immensité et de l'Éternité est remplacée par la connaissance de l'Ici et du Maintenant. Et en vertu de ces deux révolutions, l'idée de l'Univers, du Macrocosme, du Tout, comme sujet de la connaissance humaine, et donc de l'intérêt humain, est tombée en morceaux.

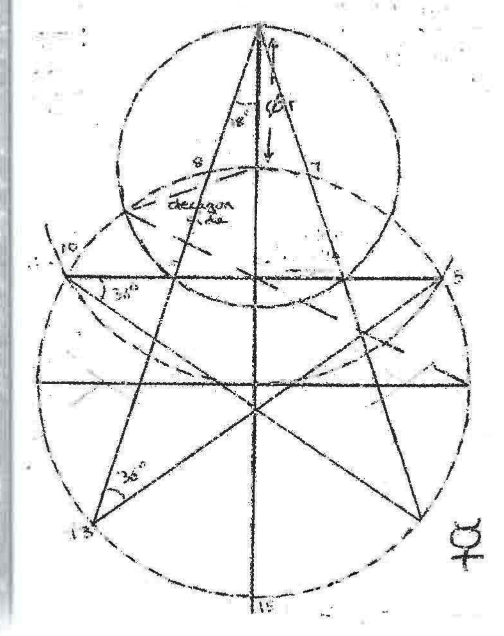
William Kingdon Clifford, « The Philosophy of the Pure Sciences : II : The Postulates of the Sciences of Space », *Contemporary Review* 25, 1878

Géométrie non euclidienne et quatrième dimension

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, on assiste à une préoccupation accrue, de la part des contemporains, pour la forme de l'espace. Elle a pour cause une évolution majeure dans le domaine des mathématiques : la naissance de la géométrie non euclidienne et de la topologie, l'étude des déformations spatiales.

Se développant parallèlement à l'effort qui, dès les années 1860, vise à rationaliser le surnaturel, ces nouvelles disciplines lui fournissent des ressources métaphoriques pour le penser et le décrire.

De plus, à partir de la décennie 1880, elles inspirent ceux qui croient au surnaturel, car leurs réflexions et leurs expériences semblent grandement complexifier des notions telles que l'« ici » et le « maintenant ».

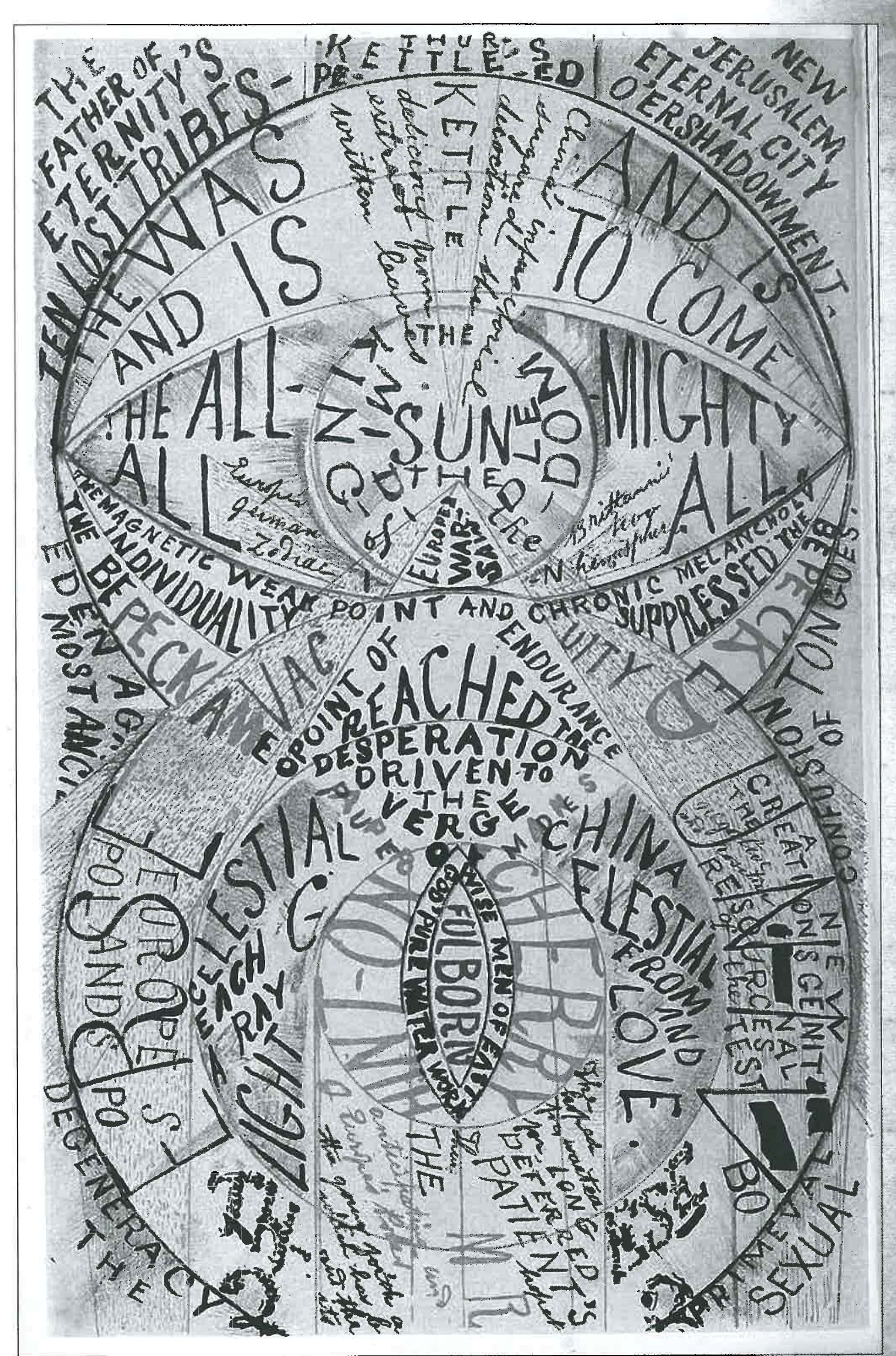


Depuis deux mille ans, c'est en s'appuyant sur la géométrie euclidienne que les hommes affirmaient pouvoir élaborer une interprétation complète des principes régissant notre monde. Bien sûr, au XVIIIe siècle, Emmanuel Kant estime possible, et même probable, qu'existent plus de trois dimensions. Toutefois, il affirme également que la validité de nos connaissances est garantie par l'adaptation, l'ajustement de l'esprit humain à l'espace tridimensionnel.

C'est cet aspect des théories du philosophe allemand qui exerce le plus d'influence et que les auteurs postérieurs citent le plus souvent. Bref, la géométrie euclidienne et ses trois dimensions, à la fois empiriques (vérifiées par les sens) et transcendantales (paraissant s'appliquer à l'ensemble de l'univers, sans aucune exception) étaient une base d'allure inébranlable sur laquelle pouvaient s'appuyer toutes les disciplines.
Mais voilà, ces belles certitudes sont bientôt remises en cause. Dans la première moitié du XIXe siècle, le Russe Nikolaï Ivanovitch Lobatchevski, le Hongrois János Bolyai et l'Allemand Carl Friedrich Gauss se penchent sur les exceptions et les anomalies contenues dans les théories d'Euclide.

Demeurés d'abord confidentiels, les travaux de ces trois mathématiciens gagnent en notoriété quand l'un de leurs confrères, Bernhard Riemann, les utilise pour bâtir sa géométrie des variétés ou des espaces multidimensionnels. Ses théories sont notamment diffusées dans un mémoire posthume, « Sur les hypothèses qui servent de fondement à la géométrie », publié en allemand en 1867, traduit en français la même année puis en anglais en 1873.

À cette date, ses arguments sont déjà connus en Grande-Bretagne où un autre Allemand, Hermann von Helmholtz, les a diffusés par l'entremise de deux articles intitulés « Axioms on Geometry » et publiés en 1870 et 1872 dans la revue *The Academy*.



On the Writing of the Insane, de G. Mackenzie Bacon, 1870

Par la suite, il écrit deux nouveaux textes, parus cette fois dans *Mind* en 1876 et 1878 : portant le titre « The Origin and Meaning of Geometrical Axioms », ils poussent la réflexion plus loin encore que les précédents. S'appuyant sur les théories de Riemann, il affirme que la manière dont nous comprenons l'espace dépend des conditions dans lesquelles nous l'expérimentons ordinairement. La caractéristique majeure de l'espace dans lequel nous existons est que les corps peuvent être déplacés d'un endroit à un autre sans que cela altère leur forme.

Nous en déduisons donc qu'il est plat ou courbé de manière régulière : ainsi, un morceau découpé à la surface d'une sphère s'adaptera en tout autre point de celle-ci sans déchirement ni distorsion. En revanche, dans un espace à courbure variable, comme une ellipse ou toute forme dont certaines parties sont plus ou moins incurvées, un objet transféré d'un point à un autre subira des déformations.

Placé dans une zone possédant une courbure convexe, un triangle sera gonflé et la somme de ses angles dépassera légèrement 180° ; dans un espace concave, cette somme diminuera, ce qui entraînera une altération de sa forme.

Ainsi Hermann von Helmholtz, tout comme Bernhard Riemann, en vient à une surprenante conclusion : les principes développés par Euclide ne seraient vrais que de manière approximative et leur degré de vérité dépendrait de la courbure de l'espace dans lequel on se trouve, courbure que l'on peut établir non par des raisonnements abstraits mais par des mesures réelles. Celles-ci permettront de savoir à quel type d'espace appartient notre monde et, par conséquent, quelles règles géométriques s'y appliquent réellement.

Pour les Anglais de l'époque, les mathématiques revêtent une telle importance que ce ne sont pas uniquement des spécialistes qui montent au créneau pour défendre la géométrie euclidienne. En 1871, William Stanley Sevons, un économiste, publie dans *Nature* un article intitulé « Helmholtz on the Axioms of Geometry ».

Pour lui, même les habitants de mondes où les angles et les dimensions des objets fluctuent seraient capables de passer outre leurs observations empiriques localisées pour appréhender, comme nous, les principes absolus d'Euclide.

Par ailleurs, Sevons ne rejette pas les hypothèses de Helmholtz et Riemann concernant d'autres espaces et la possibilité d'élaborer, pour les comprendre, de nouveaux systèmes géométriques cohérents : pour lui, ces théories sont tout à fait concevables, mais il y voit de nouvelles preuves que la géométrie ne dépend pas de conditions physiques particulières.

Peine perdue : aussi soignée qu'elle soit, son argumentation ne suffit pas à renverser la tendance, et beaucoup cessent de penser que la géométrie euclidienne est universelle.

Parmi les avocats les plus efficaces de ces nouvelles théories, on trouve le mathématicien William Kingdon Clifford. En 1878, il déploie ses immenses talents de rhétoricien et de vulgarisateur dans un article publié par le *Contemporary Review*, où son explication des principes développés par Riemann laisse entrevoir une révolution dans la manière dont on conçoit l'espace.

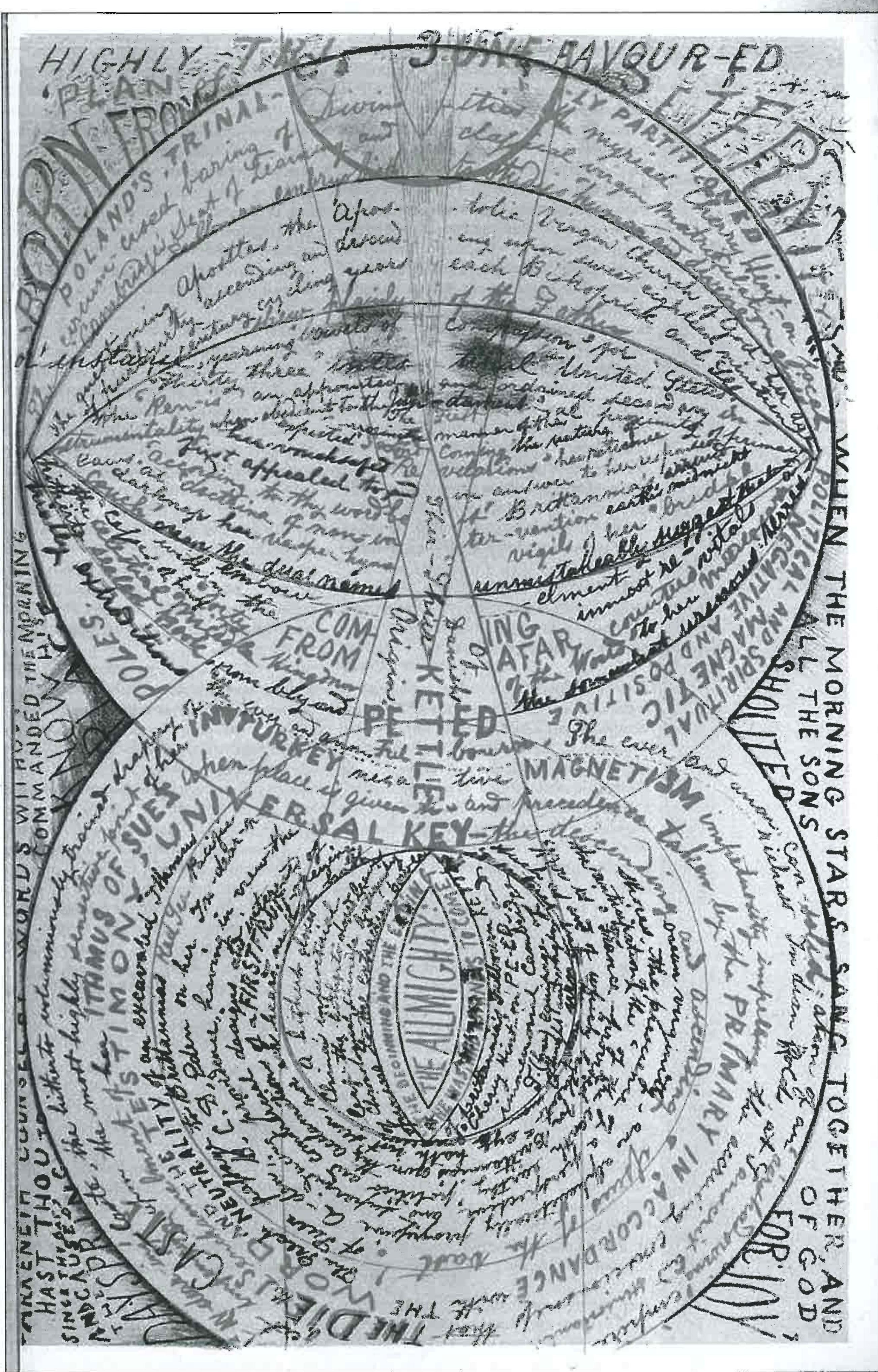
Il s'agit d'une révolution bien particulière puisqu'elle est liée, au moins dans un premier temps, au recul considérable de notre compréhension : véritable cataclysme, elle bat en brèche les certitudes des hommes et leur montre à quel point ils étaient présomptueux en affirmant que l'univers était une chose connue. Toutefois, elle n'est pas uniquement destructrice, car elle ouvre également des perspectives jusqu'alors insoupçonnées.

C'est à elles que Clifford consacre la fin de son article, spéculant sur les possibilités offertes par un monde non pas plat mais convexe, un monde où la ligne droite ne serait pas forcément le plus court chemin entre deux points, où les lignes parallèles se rencontreraient, où, en allant constamment dans la même direction, on finirait par revenir à son point de départ...

Pour Clifford, recourir à semblables hypothèses est le seul moyen de parvenir à nouveau à une conception valable de l'univers. Si ces explications techniques liées aux changements de forme et de dimensions dans des espaces plats ou courbés lui paraissent particulièrement stimulantes d'un point de vue intellectuel, il n'y trouve, en revanche, aucun secours sur le plan spirituel.

Pour ce mathématicien, comme pour nombre de ses confrères, la géométrie non euclidienne n'offre aucun espoir en ce qui concerne la vie après la mort, pas plus qu'elle ne contient les promesses d'autres sphères d'existence.

Mais tout le monde n'est pas de cet avis.



On the Writing of the Insane, de G. Mackenzie Bacon, 1870

Autres mondes, autres dimensions

À l'approche du XX[e] siècle, la géométrie non euclidienne fournit des ressources inattendues aux partisans du surnaturel. Ils s'intéressent particulièrement à l'idée qu'il existe une quatrième dimension de l'espace. Pour les scientifiques, c'est une possibilité tout à fait concevable dont on peut se servir dans le cadre des mathématiques. L'espace quadridimensionnel est donc, originellement, un concept purement intellectuel. Mais l'expression « quatrième dimension » qui se répand rapidement pour le désigner, de manière imprécise et sans le comprendre, va rapidement être employée dans des théories n'ayant plus grand-chose à voir avec la seule géométrie.

Apparemment, c'est un physicien allemand, Friedrich Zöllner, qui aborde le premier les possibilités surnaturelles de la quatrième dimension. À partir de 1878, il publie ses *Wissenschaftliche Abhandlungen* ; dès 1880, une partie de ces mémoires scientifiques donne lieu à une traduction anglaise intitulée *Transcendental Physics*. Il y est question des expériences qu'il a menées, entre 1877 et 1879, avec le médium Henry Slade qui réalise des prouesses telles que, par exemple, se libérer d'une corde dont les deux extrémités sont fixées à des murs.

À cette époque, Slade a déjà été accusé de fraude en au moins une occasion, ce qui n'empêche pas Zöllner d'être convaincu par ses tours et de penser qu'ils mettent en œuvre la quatrième dimension de l'espace. C'est également sur celle-ci que le physicien s'appuie pour expliquer le fait que l'on n'aperçoive les fantômes que par intermittence : nous ne serions pas capables de voir complètement la silhouette quadridimensionnelle de ces êtres qui, parfois, s'aventurent aux frontières de notre monde en trois dimensions.

Si les théories de Zöllner ont un certain retentissement, il semble que ce soit une œuvre de fiction qui, davantage que ses recherches, ait contribué à populariser le thème de la quatrième dimension. En 1884 paraît *Flatland*, une courte fable mathématique. Son auteur, qui utilise pour la première édition le pseudonyme de A. Square, se nomme en réalité Edwin A. Abbott et dirige la City of London School. Mathématicien amateur – ses autres livres concernent la théologie ou Shakespeare –, il fait écho aux réflexions géométriques du temps en décrivant un peuple vivant dans un monde entièrement plat où le haut et le bas sont inconnus et même inconcevables.

Tout change cependant le jour où un être aussi étrange qu'effrayant – un être tridimensionnel – fait son apparition et entraîne le narrateur dans un incroyable périple. Celui-ci découvre un univers en trois dimensions et fait un constat inquiétant : si les lignes constituent d'infranchissables obstacles pour les habitants de Flatland, elles seraient incapables de retenir un visiteur tridimensionnel qui pourrait se jouer d'elles et serait capable, par exemple, d'entrer et de sortir à volonté des prisons. Il visite également un monde comptant une seule dimension (une simple ligne) ainsi qu'un univers n'en possédant aucune (un point unique).

En écrivant ce livre, Edwin Abbott songe aux jeunes lecteurs et repense, au moins en partie, aux ouvrages de Lewis Carroll qui, lui, est hostile à la géométrie non euclidienne. Surtout, il rédige une sorte de manuel montrant comment, en tirant des conclusions à partir des conditions spatiales particulières dans lesquelles il vit, un être peut imaginer des univers possédant davantage de dimensions. L'allusion est claire : si les habitants de Flatland, créatures à deux dimensions, sont capables d'appréhender la nature d'un univers tridimensionnel, qu'est-ce qui empêche les ressortissants d'un tel univers – et donc les hommes – d'envisager les possibilités offertes par un espace à quatre dimensions ?

Abbott n'est pas le premier à emprunter cette voie. Elle s'est ouverte en 1880 avec un article paru dans le *Dublin University Magazine*.

Consacré à la quatrième dimension, il a été écrit par un auteur d'ouvrages de vulgarisation scientifique, Charles Howard Hinton. Également enseignant, il a travaillé au Cheltenham Ladies' College puis à l'Uppingham School où Abbott l'a peut-être rencontré. Démis de ses fonctions pour cause de bigamie, il passe alors le plus clair de son temps à l'étranger, officiant comme directeur d'une école à Yokohama, professeur aux universités de Princeton et du Minnesota ou encore employé du bureau américain des brevets.

Parmi ses nombreux écrits (fables, romans, articles consacrés aux mathématiques), on peut citer *Scientific Romances* (1884-1885) et *A New Era of Thought* (1888).

Considérant que l'espace n'est ni contraignant ni neutre pour l'intelligence humaine mais qu'il constitue au contraire un instrument dynamique qu'il est possible d'utiliser, Hinton explique dans ce livre que l'homme peut employer les ressources de son esprit pour parvenir à de nouvelles interprétations de l'espace, lesquelles lui permettent alors d'atteindre une version mathématique de ce que les mystiques présentent comme des révélations spirituelles.

Ce type de réflexion explique le rôle d'intermédiaire que Hinton a pu jouer entre les rationalistes et les partisans du surnaturel : à l'instar de nombreux chercheurs enquêtant sur les phénomènes spirites, sa maîtrise des principes scientifiques est à la fois vaste et subtile.

Expliquant dans ses nombreux écrits que la quatrième dimension peut être appréhendée grâce à l'observation de phénomènes physiques comme l'électricité aussi bien que par des extrapolations mathématiques basées sur l'espace tridimensionnel, il reste ouvert aux interprétations spirituelles ou ésotériques contrairement à bien des auteurs qui, dans les revues mathématiques ou philosophiques, ne cachent pas leur mépris pour ce type d'approche. Par conséquent, il apparaît comme le meilleur allié de ceux qui envisagent la quatrième dimension d'un point de vue surnaturel.

En Angleterre, l'un des premiers à le faire est A. T. Schofield. En 1888, il publie *Another World, or The Fourth Dimension*, ouvrage dans lequel il adopte une démarche audacieuse : traduire des concepts spirituels en termes mathématiques.

Développant un argumentaire fortement marqué par le christianisme, il soutient une idée que beaucoup commencent alors à partager : les apparitions des anges et des autres êtres surnaturels seraient des manifestations de la quatrième dimension au sein de notre univers.

Il entend démontrer, grâce aux mathématiques, qu'un autre monde nous environne de toutes parts : même si l'univers matériel s'étend bien au-delà des limites de ce que nous pouvons percevoir, y compris avec l'aide des plus puissants télescopes, cela n'empêche pas que le monde spirituel et les êtres qui l'habitent, que le paradis et l'enfer soient véritablement tout proches de nous.

La quatrième dimension est également utilisée pour réfléchir à un concept illustré de manière métaphorique par *Flatland* : les différents espaces ne seraient pas imperméables et s'interpénétreraient les uns les autres, si bien que, dans chacun, une dimension supérieure serait présente.

Voilà pourquoi les hommes seraient capables d'appréhender des espaces différents du leur : ils seraient des créatures partiellement quadridimensionnelles prises entre deux mondes, comme l'affirme le théosophe C. W. Leadbeater dans *The Fourth Dimension* (1900).

Pour lui, quelqu'un vivant dans le plus élevé des deux mondes verrait que nous sommes plus que nous ne le paraissons : il verrait cette partie de nous que l'on appelle communément l'âme.

Les sciences psychiques : institutions et chercheurs

La Society for Psychical Research (SPR)

Création et objectifs

Né en 1823, Edmund Dawson Rogers est un journaliste respecté mais surtout un spirite aussi convaincu qu'actif : en 1873, il contribue à la formation de la British National Association of Spiritualists ; en 1881, il lance *Light*, un journal consacré au spiritisme et aux sciences psychiques. Plus tard cette même année, il propose au physicien William Barrett de créer une organisation vouée à l'étude des manifestations surnaturelles. Ensemble, afin de rallier à leur projet des chercheurs reconnus, ils organisent une conférence en janvier 1882.

C'est un succès et, peu après, des personnalités du mouvement spirite (Rogers, bien sûr, mais aussi William Stainton Moses), des membres du Trinity College de l'université de Cambridge (Edmund Gurney, Frank Myers, Henry Sidgwick...) ou encore des physiciens (Barrett lui-même ainsi que Lord Rayleigh) unissent leurs efforts pour fonder la Society for Psychical Research. Ils élisent comme président Henry Sidgwick (1838–1900).

Cousin d'Edward White Benson (nommé archevêque de Canterbury la même année), c'est un éminent intellectuel : spécialiste de philosophie morale et politique, auteur de *The Methods of Ethics*, célèbre ouvrage publié en 1874 et maintes fois réédité, il enseigne à Cambridge où il deviendra titulaire, en 1883, de la chaire Knightbridge de philosophie morale.

La question de la vie après la mort et les manifestations surnaturelles font partie de ses nombreux centres d'intérêt. Depuis longtemps déjà, il collecte des témoignages et mène des investigations sur des phénomènes tels que la transmission de pensée, l'hypnose, les hallucinations ou les tables tournantes. S'il est d'une nature plutôt sceptique et s'il a à cœur de démasquer les imposteurs, Sidgwick conserve malgré tout l'espoir de découvrir des preuves tangibles.

Cela explique qu'il consacre tant de temps et d'argent à ses recherches, mais aussi qu'il déploie beaucoup d'efforts pour que ses méthodes soient respectables – et respectées – sur le plan intellectuel. Avec l'aide de son épouse, la scientifique Eleanor Mildred Sidgwick (sœur de l'homme politique Arthur Balfour, également membre de l'organisation), il s'applique à mettre en œuvre ces principes au sein de la SPR.

Première organisation en son genre, celle-ci a pour but d'étudier ce sujet de controverses que sont les phénomènes « psychiques », ceux qui se produisent notamment lors des séances de spiritisme. Surtout, elle entend les étudier scientifiquement, sans mobiliser d'explications préconçues ni présupposer du résultat de ses recherches.

En fin de compte, elle ambitionne de mettre sur pied une nouvelle science et, pour ce faire, elle établit des procédures précises tant pour ses enquêtes et ses expérimentations que pour la présentation de leurs conclusions, publiées dans les *Proceedings*, la revue de l'organisation.

Ce souci de scientificité et cette recherche de respectabilité ont des conséquences. Ils impliquent que la SPR se tienne à l'écart de ce qui fait trop polémique. Comme c'est le cas du mot « surnaturel », elle préfère employer des termes tels que supranormal (supernormal) ou extrasensoriel (supersensory), selon elle plus adaptés pour décrire les phénomènes qu'elle étudie.

De surcroît, elle prend ses distances avec les théories du spiritisme : pour des chercheurs comme William Crookes, les manifestations ne sont certainement pas le fait d'esprits désincarnés mais bien de forces liées au corps humain. Semblables affirmations courroucent évidemment les spirites qui protestent avec vigueur ou quittent tout simplement cette société dont ils avaient d'abord espéré qu'elle étayerait leurs croyances. Ainsi agit Edmund Dawson Rogers en 1885 ; toutefois, il deviendra associé honoraire de la SPR en 1894.

Activités

La SPR s'emploie avant tout à rassembler et à analyser des données. Afin de mieux répartir cette tâche immense, elle crée des comités qui se spécialisent dans des domaines précis : l'hypnose, la clairvoyance, la transmission de pensée (bientôt rebaptisée télépathie, selon le mot inventé par Myers), les manifestations physiques, les apparitions et les maisons hantées...

Par ailleurs, ses activités ne se limitent pas à la seule Angleterre. D'une part, elle collabore avec des chercheurs étrangers : aux États-Unis, elle coopère étroitement avec William James et l'American Society for Psychical Research (qui s'affilie à elle en 1889) ; en France, elle compte plusieurs membres-correspondants, parmi lesquels Charles Richet. D'autre part, la SPR reçoit un nombre impressionnant de lettres que lui envoie le public et qu'elle utilise par la suite dans ses articles et ses livres.

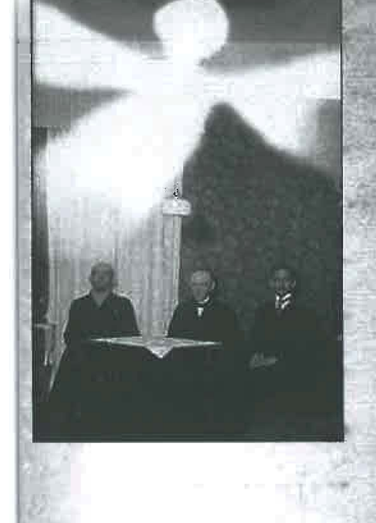
Une bonne part de ce courrier provient de l'empire britannique, ceux émanant de ses portions les plus éloignées rapportant souvent les phénomènes les plus étranges.

Les maisons hantées constituent l'un des premiers domaines d'activité de l'organisation. Mais, très vite, la commission en charge du dossier rencontre des difficultés imprévues. D'abord, quand ses enquêteurs ont le champ libre pour travailler, les fantômes ont une fâcheuse tendance à se faire très discrets ; bien sûr, les membres de la SPR ne baissent pas les bras, ils sont même, au contraire, encouragés à pousser plus loin leurs recherches, à inventer de nouvelles méthodes pour triompher de la timidité des spectres.

Mais, plus gênant encore, les investigateurs ont souvent du mal à accéder aux lieux où se produiraient les manifestations surnaturelles : les propriétaires rechignent à leur ouvrir leurs portes car, lorsqu'une demeure est notoirement réputée hantée, sa valeur baisse considérablement, ce qui oblige à la louer ou à la vendre à des prix très inférieurs à ceux du marché. Prête à engager les dépenses nécessaires à la poursuite de ses travaux, la SPR décide de combattre cette dévaluation et les réticences qui l'accompagnent : à partir de 1884, elle encourage ses membres et ses sympathisants fortunés à s'installer dans lesdites maisons.

Cette politique fonctionne mais s'avère onéreuse : si, dans les années qui suivent, les enquêteurs peuvent travailler à loisir dans de nombreuses résidences, les propriétaires de celles-ci profitent de l'aubaine en réclamant des sommes exagérées. La SPR acquiert de ce fait une certaine expérience pour ce qui est de négocier les baux, art difficile s'il en est. Quant à ses recherches, le bilan est bien maigre : les fantômes, insensibles à l'intérêt qu'on leur porte, persistent à se cacher.

Autre structure d'emblée très active, le Comité littéraire (Literary Committee) a quant à lui pour but de présenter les preuves recueillies soit dans les archives, soit via des enquêtes de terrain. De ces travaux naît *Phantasms of the Living* (1886), monumental ouvrage en deux volumes que l'on doit à Myers, Podmore et surtout Gurney, son auteur principal : plus de 700 cas d'« apparitions » sont présentés et analysés selon sa théorie des « hallucinations télépathiques ». Pas de fantômes, donc, mais pas non plus de témoignages erronés ou de pur hasard.



C'est à cette dernière hypothèse, fréquemment soulevée, que s'attaque un autre ouvrage important, *Census of Hallucinations*, dans lequel Eleanor Sidgwick s'est beaucoup impliquée : puisqu'un taux très élevé de ces hallucinations transmises par télépathie intervient bel et bien au moment où la personne qui se manifeste meurt ou subit un grave accident, cette vaste enquête conclut que l'on ne peut plus parler de coïncidence.

La Society for Psychical Research se donne également pour mission d'étudier, de présenter et même de répéter (afin de mieux les dénoncer) les techniques frauduleuses employées par des escrocs se faisant passer pour des médiums : en ce domaine, Richard Hodgson et S. J. Davey se révèlent particulièrement doués.

Cependant, la SPR n'hésite pas non plus à étudier les médiums qu'elle considère comme fiables. Ainsi travaille-t-elle, entre autres, avec l'Américaine Leonore Piper.

Si les morts consécutives de Sidwick (1900) et de Myers (1901) portent un coup sévère à la SPR, elles n'entraînent pas sa disparition, et l'organisation continuera à se montrer très active au fil des décennies suivantes.

L'American Society for Psychical Research

Elle débute ses activités en 1885, à Boston. Elle a pour fondateurs un groupe d'universitaires et de chercheurs, dont William James, psychologue et professeur de philosophie à l'université de Harvard, et Simon Newcomb, un astronome qui devient son premier président.

S'inspirant du modèle de la SPR, bénéficiant de son soutien (elle envoie Richard Hodgson afin de les aider), ils se donnent pour tâche d'étudier les phénomènes psychiques sous toutes leurs formes : ainsi travaillent-ils sur la clairvoyance, les états de conscience altérée, la guérison, l'hypnose, la psychokinésie, les rêves, la télépathie, ou encore la question de la survie après la mort. Mais œuvrer sur des sujets aussi controversés rend difficile l'obtention de fonds, si bien que l'American Society for Psychical Research ne tarde pas à être confrontée à de grandes difficultés financières.

En 1889, la situation est telle que, pour y remédier, l'organisation s'affilie à la SPR. Elle ne redeviendra indépendante qu'en 1906.

Lord Rayleigh, physicien fameux, chercheur psychique peu convaincu

Fils aîné de John James Strutt, deuxième baron Rayleigh, et de Clara Elizabeth La Touche Vicars, dont le frère Hedley s'illustrera des années plus tard durant la guerre de Crimée, John William Stutt naît en 1842 à Langford Grove (Maldon, Essex). Après une scolarité perturbée par ses problèmes de santé, il entre à Cambridge en 1861, suivant des cours de chimie et surtout de mathématiques. En 1865, dans cette dernière discipline, il obtient les meilleurs résultats aux examens, ce qui lui vaut le titre de « senior wrangler » ; la même année, il décroche le prix Smith et, en 1866, il est nommé « fellow » du Trinity College. Alors que la plupart de ses condisciples, leurs diplômes obtenus, fréquentent les universités du Vieux Continent, lui-même préfère effectuer un voyage aux États-Unis. Rentré au pays, il achète ses premiers instruments scientifiques et débute ses expériences dans la demeure familiale de Terling Place, à Witham (Essex), non loin de Londres. Au fil du temps, il établira là un laboratoire dont la modestie ne l'empêchera pas de mener à bien d'ingénieux travaux.

En 1871 est célébré son mariage avec Evelyn Georgiana Mary Balfour (Arthur, son frère, mènera une brillante carrière politique). En 1872, victime de sévères rhumatismes articulaires, il se rend pour plusieurs mois en Égypte : le climat doit l'aider à se rétablir. En 1873, la mort de son père fait de lui le troisième baron Rayleigh ; peu après, il est nommé membre de la Royal Society. Les années suivantes, il ne peut guère se consacrer à ses recherches scientifiques, car les graves difficultés économiques auxquelles est confrontée l'agriculture le contraignent à consacrer le plus clair de son temps à la gestion de ses domaines : là encore, il démontre son goût pour l'expérimentation, puisqu'il s'intéresse aux engrais artificiels et est l'un des premiers à se servir de nitrate de soude. À partir de 1876, il confie cependant l'ensemble de ces tâches à son cadet, Edward, et il peut alors se tourner vers d'autres activités.

Lord Rayleigh

Il s'investit ainsi dans l'étude des phénomènes psychiques, domaine auquel il s'intéresse depuis qu'il a découvert, quelques années plus tôt, les recherches menées par William Crookes. Avec sa belle-sœur Eleanor et le mari de cette dernière, Henry Sidgwick, il fait partie des membres fondateurs de la Society for Psychical Research. Durant les décennies suivantes, il ne cesse de s'impliquer dans l'organisation où il occupera même des fonctions importantes (il en est notamment, un temps, le vice-président). Son investissement dans la recherche psychique s'explique en partie par des motifs religieux : pour ce fervent chrétien, il est absurde de prétendre que la foi se situe au-dessus de la science ou que celle-ci est plus élevée que la première. Toutefois, il ne partage pas les convictions d'un grand nombre de ses collègues au sein de la SPR : malgré ses recherches poussées et ininterrompues, il ne trouve aucune preuve qui lui paraisse concluante quant à la nature « supranormale » des manifestations qu'il étudie.

Son œuvre de physicien est autrement plus concluante. Titulaire de la chaire de physique expérimentale de Cambridge après la mort de Maxwell (1879), il renonce à cette fonction en 1884 et se réinstalle dans la demeure familiale de Terling Place.

La proximité du domaine avec la capitale lui permet d'assumer des fonctions importantes : il est notamment secrétaire de la Royal Society (1885-1896) et professeur de philosophie naturelle à la Royal Institution (à partir de 1887). Surtout, il demeure célèbre pour ses découvertes qui touchent à tous les aspects de la physique de son temps.

Il travaille sur l'électricité, sur les vibrations et les ondes élastiques (inventant un disque permettant de mesurer l'intensité de ces dernières dans les gaz en 1882 et découvrant une catégorie d'ondes sismiques en 1885) ou encore sur la diffusion de la lumière : il élabore la formule de Rayleigh et l'utilise pour prouver que, quel que soit leur milieu, les molécules ont des propriétés de diffusion ; c'est grâce à ces principes qu'il parvient à expliquer la polarisation et la couleur bleue de la lumière du ciel. Enfin, il faut mentionner la découverte du gaz argon, qu'il fait en 1895 avec William Ramsay. Elle leur vaudra le prix Nobel de physique en 1904.

Camille Flammarion, l'astronomie, les sciences psychiques et la possibilité d'une vie extra-terrestre

L'astronome

Frère aîné d'Ernest Flammarion, fondateur de la librairie et des éditions du même nom, il naît en 1842 à Montigny-le-Roi (Haute-Marne). Ses parents, aux ressources déjà modestes, rencontrent bientôt de graves difficultés financières qui les décident à s'installer à Paris où ils espèrent trouver un avenir meilleur. Quant à Camille Flammarion, qui a commencé à étudier auprès du curé de son village natal, il est envoyé au petit séminaire de Langres : très curieux de nature, il s'intéresse déjà à la nature et à ses phénomènes, et particulièrement à l'astronomie depuis qu'en 1847, il a observé une éclipse annulaire.

Rejoignant les siens dans la capitale en 1856, il est contraint par manque d'argent à chercher du travail et il devient apprenti auprès d'un graveur ciseleur, ce qui lui permet d'apprendre le dessin. Toutefois, désireux de décrocher le baccalauréat, il termine ses journées déjà bien chargées par des cours du soir. Ses efforts lui valent bientôt de tomber malade à cause du surmenage mais, pour lui, ce sera une chance. En effet, le médecin qui l'examine est surpris par son intérêt précoce pour l'astronomie. Il décide de l'aider, utilise ses relations et, en 1858, il lui permet d'intégrer l'Observatoire de Paris : Flammarion devient ainsi élève astronome au bureau des calculs et, la nuit, il participe aux observations de Jean Chacornac. Cependant, et même s'il est reconnaissant envers l'institution pour l'enseignement qu'elle lui dispense, certains de ses aspects ne lui plaisent guère : il estime par exemple que les recherches pourraient avancer plus vite et être mieux exécutées hors d'un établissement au fonctionnement quelque peu contraignant.

En 1862, il publie *La Pluralité des mondes habités* où il évoque l'hypothèse que d'autres formes de vie existent dans l'univers. Si le livre est un succès de librairie, il fait également scandale et vaut à son auteur d'être exclu de l'Observatoire. Travaillant par la suite pour des revues comme *Le Cosmos* et *Le Siècle*, Flammarion donne également des conférences sur l'astronomie destinées au grand public : débute ainsi l'une des activités pour lesquelles il est demeuré célèbre, la vulgarisation scientifique.

Après que la guerre franco-prussienne de 1870 eut un temps interrompu ses travaux, il se remet à l'ouvrage. En 1874, il épouse Sylvie Petiaux, et c'est en ballon qu'ils partent pour leur voyage de noces. Pour Camille Flammarion, l'utilisation de ce moyen de transport n'est pas une nouveauté : il l'a déjà employé en 1868 pour étudier l'hygrométrie et les courants aériens ; il l'emploiera de nouveau de 1876 à 1880 pour observer d'autres phénomènes atmosphériques, notamment ceux liés à l'électricité. Entre-temps, il a poursuivi ses observations, s'intéressant notamment à la planète Mars ; il a également publié l'*Astronomie populaire* (1879), qui rencontre un grand succès. En 1883, il fonde l'observatoire privé de Juvisy-sur-Orge qu'il dote d'une coupole astronomique et d'une vaste bibliothèque ; avec l'aide de Ferdinand Quénisset, il y travaille sur l'astrophotographie. En 1887, il fonde la Société astronomique de France : celle-ci publie une revue, l'*Astronomie*, dont Flammarion assurera la direction jusqu'à son décès.

La fin du XIX[e] siècle est marquée par la publication de *La Planète Mars et ses conditions d'habitabilité* (1892) : dans cet ouvrage, Camille Flammarion rassemble les observations dont l'astre a fait l'objet au cours des siècles, s'intéresse aux « canaux » découverts par Giovanni Schiaparelli et envisage la possibilité qu'une race évoluée vive sur la planète rouge.

Camille Flammarion en compagnie d'un esprit, photo réalisée par Édouard Isidore Buguet en 1874

Camille Flammarion

LA COMÈTE ET LA FIN DU MONDE

Le bruit commence à se répandre dans Paris, en province, en Allemagne, voire même aux États-Unis, que la fin du monde doit arriver au mois de novembre prochain. On pourrait citer, dès aujourd'hui, une vingtaine de pensionnats de jeunes filles où les jeux innocents ont disparu pour laisser la place à des émotions nouvelles et à une véritable terreur de la catastrophe prochaine. Les journaux ne reproduisaient-ils pas, du reste, tout récemment, la prédiction d'un astronome américain, fort inconnu d'ailleurs, annonçant le grand bouleversement prévu, selon lui, par le calcul des conjonctions planétaires? Sans doute, il est étrange que de pareils bruits puissent prendre une consistance réelle, dans un siècle où l'on sait qu'une catastrophe, comme celle-là, *ne peut pas* être prédite, et que dans les mouvements célestes, planétaires ou cométaires, aucune donnée scientifique n'autorise à admettre une influence destructive de cet ordre-là. Cependant le bruit commencé, circule, augmente, se développe, agit sur les esprits timorés ou sur les âmes mystiques, et chacun de se demander : qu'y a-t-il de vrai? Qu'est-ce que dit l'Observatoire?

Ce pauvre Observatoire est bien innocent de toutes les accusations qu'on lui porte, y compris celles du beau et du mauvais temps, dont il ne s'occupe pas du tout, quoique tous les matins des journaux bien informés publient le « Bulletin de l'Observatoire » qui n'en rédige pas. Mais c'est une vieille habitude en France : nous sommes tous conservateurs sans le savoir. Pour comble d'infortune, la nouvelle de la fin prochaine de notre petit globule planétaire vient précisément d'être ravivée par une dépêche de l'Amérique du Sud à l'Académie des sciences, annonçant l'arrivée d'une grande comète dans l'hémisphère austral.

Les astronomes du Brésil, de la Colombie, de la République argentine, l'ont vue arriver subitement planant dans le ciel étoilé et levant son sceptre royal au milieu des constellations étonnées. Déjà ils ont eu le temps de l'observer, de la suivre pendant plusieurs nuits, et de reconnaître en elle celle que plusieurs d'entre nous ont pu voir dans leur tendre enfance, en 1807, quatre ans avant celle de 1811, il y a 74 ans. Les prophètes de malheur ont été enchantés de cette arrivée, car il n'y a encore rien de tel qu'une vraie comète pour servir de torche à l'incendie des imaginations surexcitées.

Eh bien! cette vagabonde voyageuse de l'immensité, que les astronomes du premier empire, et l'illustre Bessel entre autres, croyaient partie pour 1 700 ans, vient de nous revenir subitement, sans doute pour prouver aux mathématiciens terrestres qu'ils devraient s'abstenir de calculer ce qui n'est pas calculable, et surtout de s'imaginer que les chiffres aient une valeur personnelle. Certains astronomes, en effet, ont fait un tel abus du calcul, qu'ils parviendraient à déconsidérer l'astronomie elle-même, si notre sublime science ne les dominait de toute sa splendeur. Les méthodes mathématiques sont comparables à des moulins : il en sort ce qu'on y a mis, et si le meunier n'a versé que de l'orge ou de l'avoine, il n'en sortira pas un gramme de farine de blé. Que sera-ce s'il n'y a mis que du sable? Or il y a malheureusement dans tous les pays des astronomes qui passent leur vie à faire des chiffres et qui finissent par prendre leurs échafaudages pour le temple d'Uranie lui-même. Ainsi, tel mathématicien suera sang et eau pendant quinze jours pour calculer l'orbite d'une double étoile qu'il trouvera et affirmera être de 1 352 ans, 6 mois et 17 jours; tandis qu'en dix minutes le premier esprit réfléchi venu, se contentant de poser sur une figure géométrique les observations faites, constatera qu'elles sont insuffisantes pour donner le moindre résultat précis, et que la période cherchée ne peut être que de huit siècles, à cinquante ans près. De même pour les comètes. On prétend calculer une ellipse dont on n'a pas observé la millième partie, dont on n'a vu qu'un arc très court, qui peut être tout aussi bien parabolique ou hyperbolique qu'elliptique : c'est chercher l'âge du capitaine par la longueur et la hauteur du navire.

Mais assurément, quoique cette fille des étoiles soit revenue plus tôt qu'on ne l'attendait, elle ne nous fera aucun mal, pas plus qu'elle ne nous en a fait en 1807. Tout ce qu'on peut prévoir, c'est qu'elle annonce une guerre pour le courant de l'année, et en cela on ne court aucun risque de se tromper, puisque depuis la guerre de Troie notre intelligente humanité n'a pas encore pu rester une seule année sans s'entre-dévorer sur un point ou sur un autre de son irascible fourmilière.

La nouvelle comète plane actuellement dans la constellation de la Colombe, qui n'est visible de la France qu'en janvier et février; elle marche vers le nord, mais elle restera invisible pour nos latitudes trop boréales. Elle s'éloigne déjà.

Elle n'offre, du reste, aucun aspect extraordinaire et paraît aussi calme que la petite constellation qu'elle traverse. Nous en avons vu bien d'autres l'année dernière, sans que personne s'en soit douté. Nous avons vu, — ou pour mieux dire nos amis de l'hémisphère austral ont vu, car c'est encore là qu'elle a fait son apparition — une comète bien autrement importante que celle-ci, dont la queue était plus longue que toute la distance qui nous sépare du Soleil (37 millions de lieues), qui s'est précipitée comme une folle sur l'astre du jour, qui est arrivée sur lui avec une vitesse de trois cent mille mètres par seconde, le 28 janvier 1880, à dix heures du matin, et qui a fait le tour de la moitié du Soleil en trois heures, en s'approchant jusqu'à 61 000 lieues de sa surface, courant, volant alors avec une vitesse de 400 000 mètres par seconde! Or, le foyer solaire lance autour de lui des explosions d'hydrogène incandescent jusqu'à 80 000 lieues de hauteur. La comète a traversé ces flammes sans s'y brûler et sans être arrêtée ni par l'atmosphère incendiée ni par l'effroyable attraction de ce globe solaire qui pèse 324 000 fois plus que la Terre et est 1 280 000 fois plus volumineux. En ce moment, la chaleur à laquelle la comète fut soumise dépasse toute conception. Vu de la comète, le Soleil sous-tendait un angle de 88° et présentait par conséquent un diamètre 165 fois plus grand que celui qu'il nous présente : il devait briller dans le ciel de la comète comme un disque immense dont le bord inférieur était encore à l'horizon lorsque le bord supérieur était déjà près du zénith. Quatre jours après, le 1er février, l'ardente voyageuse paraissait en vue de la Terre, étonnant les astronomes de l'Australie par l'immense jet de lumière qu'elle déployait à travers les constellations. Puis elle a continué son chemin — et il n'y a pas eu de révolution sur la Terre.

Déjà le 27 février 1843, à dix heures du matin aussi, cette même comète était passée tout contre le soleil, et cette fois-ci, à 31,000 lieues seulement, et elle n'avait mis que deux heures pour contourner tout l'hémisphère solaire tourné vers son périhélie. Le lendemain, 28 février, on l'avait vue, en plein jour, à côté du soleil lui-même. Sa queue mesura 80,000 lieues de longueur. On avait calculé sa période à 376 ans, et nous ne l'attendions que pour l'an 2219 : elle est revenue subitement, sans se faire annoncer. Il est à peu près certain maintenant qu'elle revient par ici tous les 37 ans ; elle n'est pas chaque fois en si bonnes conditions de visibilité, mais on a pu la retrouver déjà dans un grand nombre de ses retours précédents, toujours splendide, toujours formidable. C'est probablement elle qui fut vue à Rome sous le consulat d'Octave, l'an 75 avant Jésus-Christ, et qui frappa également l'attention des vainqueurs du monde, sous le cinquième consulat de Titus, l'an 73 de notre ère; selon les concordances les plus probables, c'est elle aussi, sans doute, qui apparut en Judée au moment de la naissance de Jésus et qui a été surnommée par la tradition *l'étoile des Mages*. Or, les astrologues annonçaient que lorsque l'étoile des mages reviendrait, l'homme-Dieu redescendrait aussi sur la Terre pour juger les vivants et les morts. L'astre mystérieux est revenu, et nous n'avons eu aucune catastrophe terrible à déplorer.

Mais la comète qui vient d'apparaître n'eût été d'ailleurs que le bouc émissaire des mauvais augures, car ils s'en prennent surtout aux configurations planétaires qui se produisent cette année dans le ciel. Un vieux proverbe assure qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et c'est un peu vrai dans le cas actuel. Ce qui arrive cette année ne se produit certainement pas deux fois en mille ans. Presque toutes les planètes se rencontrent en perspective. J'ai publié dans mon *Astronomie populaire*, p. 415, la carte de ces curieuses rencontres célestes qui illustreront dans les Annales de l'Astronomie l'année actuelle 1881, et j'ai fait remarquer, il est vrai, que « si les astrologues vivaient encore, ils nous prédiraient des catastrophes à faire frémir les âmes les mieux trempées » Mais j'avais pris soin en même temps de montrer que ce sont là des mouvements célestes tout naturels, et qu'en passant les unes devant les autres *par perspective*, les planètes ne se rencontrent pas réellement, que nul choc n'est à craindre, et que les milliers de lieues qui séparent les orbites planétaires continuent de laisser entre les mondes une distance respectable.

Toutefois, il y a des savants sérieux qui admettent que le fait même de la position de trois corps célestes sur une même ligne exerce une influence physique et météorologique sur ces trois corps. Ainsi, par exemple, un météorologiste bien connu par ses longues observations sur les nuages, faites depuis trente ans au Collège de France, M. Silbermann, affirme que les *oppositions* d'astres relativement à la Terre amènent des tremblements de terre, tandis que les *conjonctions* amènent des inondations et des orages.

Notre planète gravitant, comme chacun sait, entre Mars et Vénus, si ces deux planètes se trouvent en ligne droite avec elle, ou encore si Mars passe, relativement à nous, juste à l'opposé du Soleil, nous subissons un tremblement de terre; il en serait de même si c'étaient Jupiter ou Saturne qui fussent en opposition. Au contraire, si Vénus passe entre la Terre et le Soleil, ou si Mars, Jupiter ou Saturne se trouvent ensemble d'un même côté de notre globe, nous devons nous attendre à des inondations. C'est ce qu'on nous prédit pour le mois de novembre prochain, parce qu'à cette époque Jupiter, Saturne et Neptune seront réunis dans la constellation du Bélier. Mais ce n'est là qu'une hypothèse sans fondement. En mars dernier, Jupiter et Saturne ont été beaucoup plus rapprochés. Vénus est passée devant eux. Mercure s'avançait vers la même région, et Neptune n'en était pas éloigné ; or, nous n'avons rien subi d'insolite. Le 12 novembre 1879, la Terre est passée devant le Soleil pour les astronomes habitant Mars. C'était bien là pour nous une opposition complète et rigoureuse de deux astres, et pourtant nous n'avons ressenti aucune secousse extraordinaire. Lors du terrible tremblement de terre qui a dévasté Chio le 3 avril dernier, Jupiter et Saturne étaient voisins dans le ciel et en conjonction pour nous, ce qui est le contraire d'une opposition, ils sont passés derrière le Soleil le 22 avril. L'examen impartial des *faits* nous invite donc à ne craindre aucun déluge ni aucun embrasement général pour le mois de novembre prochain, et nous pouvons tous travailler tranquillement aux études qui nous intéressent sans trembler pour la fin prochaine du monde et sans faire de testaments en l'honneur de l'humanité nouvelle qui renaîtrait de nos cendres. — On se souvient qu'aux approches de l'an mil, après la mort de Hugues Capet, un grand nombre de riches familles, croyant à la fin du monde annoncée par les moines, léguèrent leurs biens aux communautés religieuses, — qui les acceptèrent.

CAMILLE FLAMMARION.

Extrait du journal L'Illustration 1881

Un profond intérêt pour les sciences psychiques

Camille Flammarion découvre *Le Livre des Esprits* en 1861, alors qu'il rédige *La Pluralité des mondes habités*. Il rencontre alors Allan Kardec et participe à des séances de spiritisme où l'on s'adonne à l'écriture automatique. S'il parvient lui-même, par ce moyen, à rédiger quelques phrases concernant l'astronomie et signées Galilée, il demeure persuadé que le célèbre astronome n'est pour rien dans le phénomène : pour lui, il s'agit du simple produit de sa propre pensée. De même, et bien qu'il continue à fréquenter les cercles spirites, il n'adopte pas leurs croyances. Il estime en effet que les méthodes qu'ils emploient n'apportent pas de preuves irréfutables de l'existence des esprits.

Cela ne l'empêche pas, en 1869, d'écrire et de prononcer l'éloge funèbre d'Allan Kardec : à cette occasion, il affirme que le spiritisme n'est pas une religion mais une science encore balbutiante et fait part de sa croyance en la survie de l'âme après la mort.

Dans son premier texte sur le sujet, *Des Forces naturelles inconnues ; à propos des phénomènes produits par les frères Davenport et par les médiums en général*, publié en 1865 sous le pseudonyme d'Hermès, Flammarion compare les forces psychiques à celle exercée par la gravité, affirmant qu'elles sont aussi réelles et aussi invisibles qu'elle. Il a lui-même l'occasion de travailler avec des médiums. En 1897, il étudie Eusapia Palladino, ce qui donne lieu, l'année suivante, à la publication d'un rapport très documenté de Guillaume de Fontenay : *À propos d'Eusapia Paladino. Les séances de Montfort-l'Amaury 25-28 juillet 1897. Compte rendu, photographies, témoignages et commentaires*. En 1898, soutenu par l'éditeur des *Annales Politiques et Littéraires* (pour lesquelles il écrit des articles concernant les sciences psychiques) Flammarion convie Palladino à Paris afin de pouvoir procéder à des recherches plus poussées.

Elle accepte et, au mois de novembre, huit séances se tiennent dans la demeure de l'astronome en présence de nombreux scientifiques, dont Charles Richet. Tous sont impressionnés par les phénomènes auxquels ils assistent.

En 1899, Camille Flammarion fait paraître, dans plusieurs journaux, un appel demandant aux lecteurs de lui faire part des phénomènes surnaturels qu'ils ont vécus ou dont ils ont été témoins. Sa démarche est un succès et il reçoit plus de 4 000 courriers décrivant des faits précis. Flammarion utilise ces lettres pour écrire d'abord des articles dans les *Annales Politiques et Littéraires*, ensuite un ouvrage publié en 1900 : *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*. Retranscrivant dans ses pages nombre des témoignages qui lui ont été envoyés, il les envisage comme des preuves de l'existence de phénomènes variés : apparitions, manifestations des mourants, clairvoyance, rêves prémonitoires, suggestion mentale, télépathie... Il y conclut également que l'âme existe indépendamment du corps, qu'elle possède des capacités encore inconnues de la science et qu'elle est capable d'agir à distance, sans que les sens entrent en jeu.

Beaucoup d'autres lettres reçues à l'occasion de son appel de 1900 seront publiées deux décennies plus tard dans *La Mort et son mystère*, ouvrage en trois volumes : *Avant la mort* (1920), *Autour de la mort* (1921) et *Après la mort, l'Inconnu* (1922). D'autres figureront dans *Les Maisons hantées* (1923). Flammarion n'a en effet pas cessé son travail avec l'avènement du XX^e^ siècle, se montrant toujours aussi actif tant en astronomie que dans le domaine des sciences psychiques.

Frederic Myers, survie de l'âme et théorie du « moi subliminal »

Le besoin de croire

Petit-fils du mathématicien Thomas Myers et frère aîné du poète Ernest James Myers, Frederic William Henry Myers naît en 1843 au presbytère de Saint John's, à Keswick (Cumberland, Angleterre), dont son père est vicaire. À la mort de ce dernier, en 1851, son épouse reste seule pour subvenir aux besoins de ses trois garçons.

Ce n'est cependant pas un problème, car elle est issue d'une famille très fortunée. Myers peut donc entreprendre des études, d'abord au collège de Cheltenham puis à Cambridge.

Frederic Myers

Elles lui permettent d'assouvir sa passion précoce pour les auteurs antiques comme Virgile ou Platon, dont le *Phédon* vaut à l'adolescent une sorte de révélation religieuse qui influencera ses idées futures. Elles lui permettent également d'exprimer son talent : ses poèmes en anglais et en latin lui valent de nombreux prix, certains d'ampleur nationale.

Ses succès ne le rendent pas pour autant populaire : nombre de ses condisciples le jugent excentrique et prennent pour de l'affectation ce qui est une passion réelle. Myers obtient son BA (Bachelor of Arts) en 1864 et son MA (Master of Arts) en 1867 ; « fellow » du Trinity College de Cambridge à partir de 1865 (et jusqu'en 1874), il est également enseignant dans cette université depuis la même année. Mais il se trouve peu doué pour ce poste et l'abandonne en 1869. Il travaille alors au sein du mouvement qui milite en faveur d'une meilleure éducation des femmes puis, en 1872, il est nommé inspecteur des écoles, fonction qu'il exercera quasiment jusqu'à sa mort et qui n'empiètera guère sur ses autres activités.

Au début des années 1870, Myers traverse une phase difficile sur le plan spirituel. Son ardeur platonicienne l'a abandonné suite à un voyage en Italie, en Grèce et en Asie Mineure (été 1864) ; elle a été remplacée, quelque temps plus tard, par un vif élan chrétien qui s'est lui-même étiolé après quelques années. À partir de 1869 a ainsi débuté une période de doute durant laquelle il fréquente la romancière George Eliot et d'autres personnes qui tentent de trouver un sens à leur vie sans croire en Dieu ou en l'immortalité de l'âme. Toutefois, dans leurs réflexions, il ne trouve nul réconfort. Mais voilà que son collègue et mentor au sein du Trinity College de Cambridge, Henry Sidgwick, l'encourage à enquêter sur les phénomènes spirites. Myers suit son conseil : avec Sidgwick et un groupe d'amis (Edmund Gurney, Walter Leaf, Lord Rayleigh ou encore Arthur Balfour et ses sœurs Eleanor et Evelyn), dont beaucoup font également partie du Trinity College, il organise entre 1873 et 1878 un grand nombre de séances où officient des médiums tout aussi nombreux. Pour l'essentiel, ces réunions se révèlent décevantes. Toutefois, Myers pense qu'en quelques occasions, il a assisté à des manifestations propres à battre en brèche le matérialisme qui le déprime tant. Il est donc décidé à poursuivre ses enquêtes, et ce d'autant plus qu'un drame familial l'affecte profondément.

Au fil du temps, il a noué une profonde amitié avec Annie Eliza Marshall (née Hill), l'épouse de son cousin Walter James Marshall dont les excentricités et les troubles maniaco-dépressifs rendent de plus en plus difficile la vie du couple. En mai 1876, Walter est déclaré fou et enfermé dans un asile à Ticehurst (Sussex). Là, ses médecins le jugent incurable, diagnostic contre lequel s'emporte l'intéressé (à raison, puisqu'il est erroné). La rage de son époux, ajoutée à d'autres difficultés, plonge Annie dans une telle détresse qu'elle se jette dans le lac Ullswater le 29 août 1876. Son suicide anéantit Myers : désormais, en menant des investigations sur le spiritisme, c'est la survie de l'âme de son amie qu'il espère prouver.

Durant les années qui suivent, il s'investit dans le domaine littéraire, écrivant des essais et des poèmes. En 1880, il épouse Eveleen Tennant : même si celle-ci est très différente de lui, s'intéressant aux activités sociales, aux arts et notamment à la photographie pour laquelle elle est douée, même si Myers continue à éprouver une profonde affection pour la défunte Annie, leur mariage est heureux. Issus tous deux de riches lignées, ils vivent plus que confortablement : en 1881, ils font bâtir leur belle résidence, Leckhampton House, installée au cœur d'un vaste terrain à l'ouest de Grange Road (Cambridge). De leur union naissent trois enfants : Leopold Hamilton en 1881, Silvia en 1883 et Harold en 1886.

Les recherches psychiques

Début 1882, Myers contribue à créer la Society for Psychical Research. Certes, il veut croire à l'immortalité de l'âme et sa démarche n'est pas dépourvue de considérations religieuses. Pour autant, cela ne le rend en rien crédule : il sait que les recherches de l'organisation touchent à des questions de première importance, sans compter qu'il connaît parfaitement les techniques frauduleuses employées par les médiums malhonnêtes. Son apport aux travaux de la SPR (mais aussi, plus largement, à la recherche psychique) est considérable. Il contribue largement à organiser l'institution et à lui conférer une image respectable. Pour ce faire, il recrute des personnalités renommées, écrit des articles pour des revues réputées et participe à des conférences internationales. Il est un chercheur infatigable, enquêtant sur l'écriture automatique, sur les transes ou encore sur les apparitions : avec Gurney et Podmore, il est ainsi coauteur des *Phantasms of the Living* (1886). Il voyage aussi beaucoup, en Angleterre ou ailleurs, afin de recueillir des témoignages de première main et d'organiser des séances avec des médiums : celles auxquelles il participe avec l'Américaine Leonore Piper et la Britannique Rosina Thompson lui apportent la certitude qu'il a pu entrer en contact avec la défunte Annie. Il dote également la recherche psychique d'un vocabulaire spécifique, utilisant dans ce but sa culture classique : il est ainsi le père, entre autres, du mot « télépathie ».

Enfin, avec son frère Arthur Thomas Myers (1851-1894), médecin, il est le Britannique le plus au fait des travaux menés par les psychologues français dont il connaît nombre des figures les plus éminentes ; de surcroît, il est le premier à décrire, en anglais, les premières recherches menées par Pierre Janet mais aussi Sigmund Freud. S'appuyant sur cette connaissance approfondie, il crée une théorie réunissant les découvertes de la science pratiquée par la SPR et celles de disciplines telles que l'hypnose ou la psychopathologie : la théorie du « moi subliminal ». Présentée dans des articles pour les *Proceedings*, dans *Science and a Future Life* (1893), ouvrage qui connaît un certain succès, et de manière encore plus achevée dans *Human Personality and its Survival of Bodily Death* (1903), livre demeuré incomplet et publié après la mort de son auteur, elle affirme que la personnalité humaine se compose de plusieurs flux de conscience comparables par certains aspects à des strates géologiques. Dérivées de la même âme, ces strates demeurent généralement séparées les unes des autres, quoiqu'elles aient, dans l'absolu, la possibilité de se rassembler. L'une d'entre elles, la strate de conscience dite « supraliminale », remplit des fonctions pratiques : répondre aux besoins du quotidien. Les autres flux, dits « subliminaux », sont moins utilitaires mais possèdent des capacités telles que la télépathie. Lorsque quelqu'un fait l'expérience dudit phénomène, c'est qu'il reçoit des messages émanant de ces strates particulières, ce qui se produit surtout lorsque celles-ci sont amenées au premier plan (comme dans les rêves ou les états d'hypnose) ou quand elles se déploient d'une façon autonome et détachée (écriture automatique, manifestation d'une personnalité secondaire). Bien que l'on puisse évidemment la remettre en cause, cette théorie du « moi subliminal » fait forte impression dans le champ des recherches psychiques ; elle exerce même une certaine influence hors de ce cercle.

Myers a de nombreux adversaires qui, souvent, s'appuient sur ses convictions religieuses sortant de l'ordinaire pour remettre en cause sa sincérité de chercheur. Toutefois, il est également très admiré et il compte parmi ses proches Edmund Gurney, William James, Oliver Lodge, Charles Richet et Henry Sidgwick. Avec eux, il poursuit sans cesse ses travaux. Mais sa santé déclinante le handicape de plus en plus : à partir de 1898, il est victime de l'influenza à plusieurs reprises, tandis qu'il souffre de problèmes rénaux et cardiaques. Fin 1900, il se rend en Italie pour se soigner. C'est dans une clinique romaine qu'il est terrassé par une pneumonie, en janvier 1901. Il est enterré dans le cimetière de l'église de Saint John's, à Keswick, près de la tombe où repose son père.

Edmund Gurney et les hallucinations télépathiques

Un homme brillant mais tourmenté

Né en 1847 à Hersham, dans le Surrey (Angleterre), il est l'un des huit enfants du révérend John Hampden Gurney. Il intègre Cambridge en 1866 : là, il obtient son BA (1871), est élu « fellow » du Trinity College l'année suivante et décroche son MA en 1874. De son parcours universitaire à ses qualités innées, tout semble alors le destiner à un grand avenir, et l'on pense qu'il est du nombre de ceux ayant inspiré le personnage de Daniel Deronda décrit par George Eliot dans son roman éponyme. Grand, mince quoiqu'athlétique, Gurney se distingue par sa beauté, son élégance et son intelligence, mais aussi par son sens de l'humour et de l'autodérision. Toutefois, les réussites auxquelles il paraît promis vont pour l'essentiel lui échapper, probablement à cause de ses troubles maniaco-dépressifs. Cette tendance, sans doute en partie aggravée par le fait qu'il ait très tôt perdu ses parents (sa mère meurt en 1857, son père en 1862), empire encore en 1875 lorsque trois de ses sœurs se noient durant un naufrage sur le Nil. Dès lors, l'humeur de Gurney s'assombrit plus que jamais, et, entre ses phases pleines d'allant et d'énergie, celles durant lesquelles prédominent désespoir et découragement se font plus nombreuses. D'autres événements se produisent cette même année 1875. Gurney arrête les études musicales qu'il suivait à Harrow, notamment avec le célèbre professeur John Farmer. Rêvant de devenir un compositeur et un pianiste reconnu, il doit malheureusement se rendre à l'évidence : la musique ne fait pas partie de ses talents. Celle-ci continue malgré tout à l'intéresser et, après son installation à Londres, toujours en 1875, il commence à étudier ce domaine sur le plan intellectuel. À ce niveau, son principal texte est *The Power of Sound* (1880), ouvrage remarqué dont le succès reste toutefois limité. Par la suite, il se tourne de plus en plus vers la philosophie et la psychologie, publie des articles sur ces sujets (dans la revue *Mind*, par exemple) et fréquente le petit cercle appelé « The Scratch Eight ». Ayant quitté le Trinity College en 1877, marié quelques semaines plus tard avec la séduisante Kate Sara Sibley, il a entamé peu après des études de médecine, peut-être pour s'assurer un revenu régulier (il est aisé mais non riche), peut-être par altruisme. Suivant des cours à l'University College de Londres puis à Cambridge, il est ensuite formé à Saint George's, hôpital londonien : l'expérience se révèle cependant trop anxiogène pour lui, si bien qu'il abandonne la voie médicale en 1881 et se tourne vers le domaine juridique. La même année naît sa fille Helen.

Edmund Gurney

LES LISEURS DE PENSÉE

NOS SECRETS les plus chers, que nous cachons si soigneusement au plus profond de nous-même, peuvent-ils, grâce à une mystérieuse influence, être lus. Peut-on pénétrer à notre insu, ou même avec notre assentiment, dans les plus intimes replis de notre conscience, et y chercher notre pensée ignorée de tous ? Tel serait le cas, très controversé comme on va le voir, des soi-disant *liseurs de pensée.*

Quelques Liseurs de Pensée.

Cumberland et l'épingle retrouvée. — En 1884, un Américain, M. Stuart Cumberland, donne des séances à l'Hôtel Continental. Après s'être bandé les yeux, il retrouve une épingle préalablement cachée, à la condition toutefois d'être, *au moyen de la main, en contact* avec la personne qui a caché l'épingle. M. Cumberland découvre encore dans l'assistance la personne à laquelle pense le sujet dont il tient toujours la main.

Interrogé, M. Cumberland, dans une lettre à la presse, explique les résultats qu'il obtient par « une puissance exceptionnelle de perception dont il est doué, et qui lui permet de saisir les impressions qu'un sujet lui communique par l'action du système physique ». Il laisse donc supposer qu'il *lit réellement dans la pensée.*

Pickmann et la scène du crime. — En 1893, un autre liseur de pensée, M. Pickmann (qui, pendant quinze ans, avait été prestidigitateur), renouvelle les expériences de Cumberland. Il retrouve également un objet caché et reconstitue ce que l'on a appelé *la scène du crime.*

Un spectateur inconnu de Pickmann choisit sur une table un couteau parmi une douzaine d'autres semblables. Il va frapper un deuxième spectateur, à telle région du corps qui lui plaît, et lui dérobe un objet, qu'il remet à un troisième spectateur. Il replace ensuite le couteau au milieu de ceux qui sont restés sur la table.

Pickmann, les yeux bandés, entre dans la salle, prend la main du « criminel », et reconstitue, les uns après les autres, les différents actes de la scène du crime. Finalement il revient vers la table et retrouve le couteau.

La lecture d'une carte de visite. — Pickmann demanda à quelqu'un de lui dicter *mentalement* un nom inscrit sur une carte de visite. Il écrivit ce nom sur le tableau, mais ne voulut pas recommencer l'expérience, qui, disait-il, le fatiguait beaucoup.

Blacburn et Smith. — Il y a ici lecture et transmission de pensée sans contact. Dans une salle voisine de celle où sont les deux opérateurs, une personne exécute un dessin, qui est communiqué à Blacburn. Celui-ci retourne près de Smith, et, sans le toucher, lui transmet *par la pensée* la forme du dessin, que Smith reproduit tant bien que mal, que ce dessin soit une tête d'animal, une lettre ou un ornement.

Le bébé liseur de la pensée maternelle. — Tout récemment une communication à la Société de médecine d'Angers citait le cas d'un enfant de 7 ans, Ludovic X... Lorsque sa mère était près de lui, et qu'elle lui posait des questions inscrites dans un livre et dont elle avait les réponses *sous les yeux*, par exemple un problème d'arithmétique, l'enfant *devinait* immédiatement la solution exacte. Il *lisait* donc dans la pensée de sa mère. Si on interposait un paravent entre la mère et l'enfant, ce dernier ne *devinait* plus. (*Annales des Sciences Psychiques.*)

Ce que l'on doit croire.

M. Charles Garnier. — M. Ch. Garnier, architecte de l'Opéra, qui avait, en 1884, servi de sujet à Cumberland, répéta les expériences de ce dernier, et les réussit sans difficulté.

« Étant fort nerveux, dit-il, je suis, à ce qu'il paraît, un excellent *sujet*; mais ma nervosité me rend aussi apte à pénétrer la pensée. Je me suis donc essayé à cette devinette, et, trois fois sur trois, je suis arrivé en quelques secondes à découvrir l'objet qui avait été désigné mentalement. Ce qui me guidait dans mes recherches, c'était tout simplement le *mouvement insensible* et instinctif de la main que je serrais dans la mienne ».

Défi aux liseurs de pensée. — Georges Pouchet, lorsqu'il était professeur au Muséum en 1892, adressa un défi aux liseurs de pensée. Il promettait une somme de 1000 francs à quiconque lirait un mot ou un ensemble de mots, *connu de lui*, écrit sur une carte sous enveloppe opaque scellée. Par contre, en cas de non-réussite, le prétendu liseur verserait 25 francs au bureau de bienfaisance de l'arrondissement. Personne ne se présenta pour relever le défi de Pouchet.

Le jugement des savants. — D'après M. Sikorsky, agrégé de l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg, la *lecture de la pensée* se réduirait à une connaissance approfondie de la tension de certains muscles produite par la concentration de la pensée, tension qui obéit à des règles aussi immuables que celles des battements du pouls. Certains sujets pourraient donc percevoir et interpréter aisément cette sorte de parole mimée, dont l'alphabet serait composé des modifications imperceptibles déterminées par une pensée quelconque.

L'Opinion de Chevreul. — Il y a plus de 50 ans que l'illustre Chevreul avait montré que l'idée de certains mouvements s'accompagnait d'une tendance inconsciente et involontaire à les exécuter, devançant ainsi les démonstrations modernes de ce phénomène.

Irradiation? — Ainsi s'expliqueraient les cas des liseurs de pensée qui « touchent » leur sujet. Quant aux cas de transmission à distance, sans contact, on met en avant l'existence d'un courant, d'une ondulation ou irradiation, allant d'un sujet à l'autre. Explication purement arbitraire du reste, tout liseur de pensée pouvant, le plus souvent à juste titre, être taxé d'habile prestidigitateur.

PROVERBE : **En bouche close n'entre point mouche.**

Extrait de l'Almanach Hachette 1896

Un chercheur psychique infatigable

En 1883, Gurney abandonne ses nouvelles études et, ce faisant, renonce à avoir jamais une carrière en règle. Il est alors nommé secrétaire honoraire de la Society for Psychical Research, dont il est l'un des cofondateurs. Déjà, entre 1874 et 1878, il avait mené des expériences sur les manifestations spirites, avec entre autres son ami Myers. Il ne dévoile pas son opinion à leur sujet. On sait cependant qu'il n'a pas de convictions religieuses fermement arrêtées et, si l'on se réfère à certains des textes réédités en 1887 dans *Tertium quid*, il semble considérer que ces phénomènes constituent, pour ceux qui souffrent, un mince espoir qu'il existe en fin de compte un soulagement, une récompense ; ce n'est pas un mal, dans un monde où la souffrance est monnaie courante.

En tout cas, et quel que soit son avis sur le spiritisme, Gurney se lance sans réserve dans la recherche et emploie ses connaissances scientifiques, son esprit analytique et son impressionnante capacité de travail au profit de la SPR. Il mène des expériences sur la transmission de pensée, domaine pour lequel il se révèle particulièrement doué. Il enquête aussi sur l'hypnose : estimant avoir découvert, chez des personnes par ailleurs tout à fait normales, des flux de consciences détachés ou secondaires, il publie ses conclusions dans *Mind* ou dans les *Proceedings*.

Son œuvre la plus importante est toutefois *Phantasms of the Living* (1886) : si Podmore et Myers ont également contribué aux deux volumes de cette somme, Gurney en a rédigé l'essentiel.

Il y présente des témoignages originaux recueillis par ses soins et sur lesquels, parfois, il a lui-même enquêté. Ceux-ci concernent ce que certains qualifient d'apparitions : quelqu'un perçoit, par des images ou des sons, la présence d'une personne qu'il reconnaît, et cette « manifestation » coïncide avec la mort de ladite personne ou avec un accident subi par elle. À leur sujet, Gurney exclut l'hypothèse d'erreurs commises par les témoins ; de même, il ne croit pas que ce soit un hasard si ces faits étranges interviennent au moment précis (ou peu s'en faut) où un drame se produit. En revanche, il n'y voit ni l'intervention de fantômes, ni celle de doubles : pour lui, il s'agit d'« hallucinations télépathiques ». Devenu par la suite une référence en ce qui concerne les sciences psychiques, *Phantasms of the Living* est très remarqué dès sa publication et provoque de nombreuses critiques. Sans se laisser démonter, Gurney riposte avec son humour coutumier.

Mais, avant peu, ses recherches sont brutalement interrompues. Le 23 juin 1888, dans la chambre qu'il a louée au Royal Albion Hotel de Brighton (Sussex), son corps sans vie est découvert gisant sur son lit, le nez et la bouche recouverts d'un tampon d'ouate soutenu par une éponge. Apprenant la nouvelle, ses amis pensent qu'il s'est suicidé, à cause de son état dépressif ou de son surmenage. Cependant, l'enquête à laquelle l'affaire donne lieu conclut que Gurney est mort pour avoir utilisé trop de chloroforme, sans doute afin de soulager les tourments causés par une névralgie ayant affecté son visage. Malgré cette conclusion, certains continueront à nourrir des doutes à propos de ce drame et à penser qu'Edmund Gurney s'est bel et bien donné la mort.

Edmund Gurney en pleine séance

Les adieux d'une mère

LXIII (203) M^{me} Allom, 18, Batoum Gardens, West Kensington Park, W., Londres.

28 juin 1885.

Je ne vois aucune raison de ne pas raconter comment ma mère m'a apparu au moment de sa mort, bien que ce soit un sujet dont j'aie rarement parlé, parce que c'est un événement que je tiens pour sacré, et parce que je ne voudrais pas qu'on mît mon histoire en doute, ou qu'on se moquât d'elle.

J'entrai dans une école en Alsace, au mois d'octobre 1852 ; j'avais alors 17 ans. Ma mère resta en Angleterre ; sa santé était délicate. Vers Noël 1853, quatorze mois après mon départ de la maison, j'appris que l'état de santé de ma mère avait empiré, mais je ne soupçonnais pas que sa vie fût en danger. Le dernier dimanche de février 1854, entre 1 et 2 heures de l'après-midi, j'étais assise dans une grande étude à l'école. Je lisais, lorsque subitement la figure de ma mère m'apparut au bout le plus éloigné de la chambre. Elle était penchée en arrière, comme couchée dans son lit, et elle avait une chemise de nuit. Sa figure, doucement souriante, était tournée vers moi, et l'une de ses mains levée vers le ciel.

L'apparition passa lentement, à travers la pièce ; elle s'éleva en marchant, jusqu'au moment où elle disparut. Le corps et le visage semblaient ravagés par la maladie, et jamais je n'avais vu ainsi ma mère pendant sa vie ; ses traits étaient couverts d'une pâleur mortelle.

Depuis le moment où je vis l'apparition je fus convaincue que ma mère était morte. J'étais tellement impressionnée qu'il m'était impossible de prêter attention à mes études, et c'était pour moi un véritable chagrin de voir ma sœur cadette jouer et s'amuser avec ses compagnes. Deux ou trois jours plus tard, après les prières, ma maîtresse m'appela dans sa chambre. Aussitôt que nous y fûmes entrées, je lui dis : « Vous n'avez pas besoin de me le dire, je sais que ma mère est morte. » Elle me demanda comment je pouvais le savoir. Je ne lui donnai pas d'explications, mais je lui dis que je le savais depuis trois jours. J'appris plus tard que ma mère était morte le dimanche et à l'heure même où je l'avais vue, et qu'elle était morte sans connaissance ; elle était sans connaissance depuis un jour ou deux.

Je ne suis pas une femme d'imagination, et je ne suis pas impressionnable, et ni avant, ni après il ne m'est rien arrivé de pareil.

ISABEL ALLOM.

Edmund Gurney, Frederic Myers et Frank Podmore, *Phantasms of the Living*, traduit par L. Marillier sous le titre *Les Hallucinations télépathiques*, 3e édition, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1899

Apparition en plein concert

LXIX (223) M^{me} Taunton, Brook Vale, Witton, Birmingham.

15 janvier 1884.

Dans la soirée du jeudi 14 novembre 1867, j'assistais avec mon mari à un concert à Birmingham, Town Hall, lorsque je ressentis le frisson glacé qui accompagne les hallucinations. Presque immédiatement je vis très distinctement, entre l'orchestre et moi, mon oncle, M. W..., couché dans son lit ; il semblait m'appeler comme font les mourants. Je n'avais pas entendu parler de lui depuis plusieurs mois et je n'avais aucune raison de penser qu'il fût malade. L'apparition n'était ni transparente, ni vaporeuse, mais il semblait qu'on eût affaire à un corps véritable ; néanmoins je pouvais voir l'orchestre non pas à travers ce corps, mais derrière lui. *Je n'essayai pas de tourner les yeux pour voir si la forme se déplaçait avec eux, mais je la regardai, comme fascinée par elle, si bien que mon mari me demanda si j'étais malade. Je lui demandai de ne pas me parler durant une minute ou deux. La vision disparut peu à peu, et, après le concert, je dis à mon mari ce que j'avais vu. Une lettre nous parvint peu de temps après qui nous annonçait la mort de mon oncle. Il était mort exactement à l'heure où la vision m'était apparue.*

E.-F. Taunton.

Edmund Gurney, Frederic Myers et Frank Podmore, *Phantasms of the Living*, traduit par L. Marillier sous le titre *Les Hallucinations télépathiques*, 3e édition, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1899

Belle frayeur pour le révérend Markham Hill

CI. (696) Rev. R. Markham Hill, Sainte-Catherine, Lincoln.

17 juin 1886.

Le soir du dimanche de Pâques, il y a environ huit ou neuf ans, je crois, je commençais à souper, me sentant très fatigué du travail de la journée, lorsque je vis la porte s'ouvrir derrière moi. Je tournais le dos à la porte, mais je pouvais la voir par-dessus mon épaule. Je puis aussi avoir entendu le bruit qu'elle a fait en s'ouvrant, mais je ne puis préciser ce point. Je me retournai à moitié, juste à temps pour voir la forme d'un homme de haute taille s'élancer dans la chambre, comme pour m'attaquer. Je me levai aussitôt, me retournai, et je jetai mon verre, que je tenais à la main, dans la direction où j'avais vu la figure qui avait disparu pendant que je me levais ; elle avait disparu si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'arrêter le mouvement commencé. Je compris alors que j'avais vu une apparition, et je pensai que c'était un de mes oncles que je savais sérieusement malade. Bien plus, la figure que je vis avait une taille très voisine de celle de mon oncle. M. Adcock entra et me trouva tout énervé par l'incident ; je lui racontai le fait. Je ne me rappelle pas lui avoir dit que je rattachais la vision à la maladie de mon oncle. Le lendemain vint une dépêche qui m'annonçait que mon oncle était mort ce dimanche-là. Mon père fut mandé au lit de mort de mon oncle, le dimanche soir, comme il était à souper, et la mort doit avoir coïncidé avec l'apparition.

R. MARKHAM HILL.

Edmund Gurney, Frederic Myers et Frank Podmore, *Phantasms of the Living*, traduit par L. Marillier sous le titre *Les Hallucinations télépathiques*, 3e édition, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1899

Une apparition vue par deux témoins

CXLIX. (345). Mme Cox, Summer Hill, Queenstown, Irlande.

26 décembre 1883.

Dans la nuit du 21 août 1869, entre 8 et 9 heures, j'étais assise dans ma chambre à coucher, dans la maison de ma mère à Devonport. Mon neveu, un garçon de sept ans, était couché dans la pièce voisine ; je fus très surprise de le voir entrer tout à coup en courant dans ma chambre ; il criait d'un ton effrayé : « Oh ! tante ! Je viens de voir mon père tourner autour de mon lit ! » Je répondis : « Quelle bêtise ! tu as dû rêver. » Il dit : « Non, je n'ai pas rêvé », et il refuse de retourner dans sa chambre. Voyant que je ne pouvais lui persuader d'y rentrer, je le mis dans mon lit. Entre 10 et 11 heures je me couchai. Une heure après environ, je crois, je vis distinctement, en regardant du côté de l'âtre, à mon grand étonnement, la forme de mon frère assise sur une chaise, et, ce qui me frappa particulièrement, ce fut la pâleur mortelle de sa figure (mon neveu à ce moment était tout à fait endormi). Je fus si effrayée (je savais qu'alors mon frère était à Hong-Kong) que je me cachai la tête sous les couvertures. Peu après j'entendis nettement sa voix m'appeler par mon nom ; mon nom fut répété trois fois. Lorsque je regardai, il était parti. Le lendemain matin, je dis à ma mère et ma sœur ce qui était arrivé, et je dis que j'en prendrais note, ce que je fis. Le courrier suivant de Chine nous rapporta la triste nouvelle de la mort de mon frère ; elle avait eu lieu le 21 août 1869, dans la rade de Hong-Kong, subitement (par suite d'insolation).

MINNIE COX.

Edmund Gurney, Frederic Myers et Frank Podmore, *Phantasms of the Living*, traduit par L. Marillier sous le titre *Les Hallucinations télépathiques*, 3e édition, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1899

Charles Richet

Charles Richet et les causes physiologiques des pouvoirs médiumniques

Né en 1850, Charles Richet est avant tout célèbre pour son œuvre de physiologiste. Marchant sur les traces de son père, chirurgien renommé, il devient interne en médecine (1872). Il travaille ensuite, successivement, dans les laboratoires de Berthelot, de Marey et de Vulpian.

En 1878, il obtient l'agrégation de physiologie et, plus tard, décroche son doctorat de sciences ; enfin, il est nommé titulaire de la chaire de physiologie de la faculté de médecine de Paris en 1887. Outre de nombreux ouvrages concernant sa discipline, on lui doit notamment la loi de Richet-Rubner (elle établit que les animaux produisent de la chaleur proportionnellement à la surface de leur corps et non à son volume) et la découverte de la polypnée thermique (l'intervention du halètement pour réguler la température corporelle).

En collaboration avec A. Broca, il met au jour la période réfractaire des centres nerveux (après un premier stimulus, il existe une durée très limitée durant laquelle une seconde excitation ne produit aucun effet) et, avec Hanriot, révèle que le chloralose est une substance anesthésique. Il est également un pionnier de l'usage thérapeutique du sérum sanguin (sérothérapie) : après avoir défini les principes de cette pratique avec Héricourt (1888), il réalise sa première application mondiale sur un patient atteint de la tuberculose, le 6 décembre 1890. En 1902, il découvrira l'anaphylaxie et recevra, pour cet apport majeur, le prix Nobel de médecine (1913).

On n'a d'ailleurs pas attendu cette date pour reconnaître ses mérites : ainsi, en 1898, il est élu à l'Académie de médecine.

Charles Richet ne s'en tient cependant pas à la seule physiologie. Il écrit des livres de philosophie, des romans, des pièces de théâtre et des poèmes.

Il est un acteur de l'aviation qui en est alors à ses premiers pas : initié à cette activité par son confrère Étienne-Jules Marey, il réalise en 1890, avec un membre du Collège de France, V. Tatin, un aéroplane qui prend son envol à quatre reprises ; plus important encore, c'est lui qui poussera Louis et Jacques Breguet, ses pupilles, à se lancer dans l'aventure.

Et puis, il y a la recherche psychique. Richet est l'un des premiers Français à essayer d'établir une méthode scientifique pour étudier les phénomènes surnaturels. En 1891, s'inspirant des *Proceedings* publiés par la SPR – et dans lesquels il écrit nombre d'articles décrivant les résultats de ses travaux –, il crée les *Annales des sciences psychiques*. Correspondant de Myers, il mène l'essentiel de ses recherches à Paris, ce qui ne l'empêche pas pour autant de voyager.

Il s'intéresse à la clairvoyance, aux prémonitions, à la télépathie et, de manière générale, à toutes les capacités attribuées aux médiums : il étudie certains d'entre eux, à commencer par la célèbre Eusapia Palladino.

Cependant, il ne croit nullement aux interprétations spirites. Pour lui, nul besoin de recourir aux âmes des morts pour expliquer les phénomènes dits surnaturels, car ils ont des causes purement physiologiques.

Richard Hodgson, le chasseur de fraudes devenu médium

Naissance d'une vocation

Fils d'un importateur de minerai qui tentera vainement de faire fortune en spéculant sur cette ressource, Richard Hodgson naît à Melbourne (Australie) en 1855.

En 1871, il intègre l'université de la ville où il obtient, en 1878, un doctorat en droit. Attiré par la philosophie, il s'est intéressé dès le début de ses études supérieures au débat alors très vif touchant à l'immortalité de l'âme et aux manifestations surnaturelles : par l'entremise d'Alfred Deakin, son condisciple, il assiste à sa première séance de spiritisme et commence à lire des ouvrages se rattachant à ce mouvement. Par la suite, il perd sa foi wesleyaniste (une forme de méthodisme), ce qui ne manque pas de troubler sa famille.

En 1878, son doctorat en poche, Hodgson s'installe en Angleterre et rejoint le St John's College de l'université de Cambridge : là, il décrochera son BA (1882) et son MA (1893). Plus que jamais passionné par le surnaturel, il focalise surtout son attention sur les possibles liens entre forces intangibles et phénomènes matériels.

Pour conférer des bases physiques à la science psychique, il se tourne vers les théories du philosophe Herbert Spencer selon lequel, au-delà des expériences quotidiennes, existe quelque chose de mystérieux, d'inconnaissable, dont l'homme a toutefois une certaine conscience.

Fin 1880 et début 1881, une violente querelle oppose sur ce thème Hodgson et le philosophe Thomas Hill Green, au travers d'articles publiés dans *Contemporary Review*.

Richard Hodgson

En cette occasion comme en d'autres, Hodgson révèle l'un de ses traits de caractère marquants : il est susceptible de se livrer, contre ses adversaires, à d'imprudents assauts. Par ailleurs, il ne cherche guère à dissimuler ses tendances tapageuses et son esprit d'indépendance, ce qui lui fait parfois frôler de sérieux ennuis.

C'est par exemple le cas à Cambridge, en 1882 : refusant de ployer l'échine devant qui que ce soit, il songe à bafouer le strict protocole d'une cérémonie impliquant qu'il s'incline devant le vice-chancelier de l'université. S'il l'avait fait, il n'aurait pas obtenu son diplôme ; heureusement, ses amis le convainquent de se montrer raisonnable. Ses professeurs trouvent également inopportune sa manière franche et directe de s'exprimer, ce d'autant plus qu'il parle particulièrement fort.

Concernant son aspect physique, il est de taille moyenne mais se démarque par l'élégance de ses mouvements, par sa robustesse et par sa musculature : il est d'ailleurs très doué pour la boxe et la natation.

Après six mois passés à l'université d'Iéna (Allemagne), Hodgson travaille comme enseignant, donnant des cours de littérature anglaise et de philosophie dans le nord de l'Angleterre (1883-1884) puis des leçons sur Herbert Spencer à Cambridge. Toutefois, ce sont les recherches psychiques qui le préoccupent surtout.

À partir de 1879, il a participé aux séances de spiritisme organisées, entre autres, par Myers et Sidgwick ; en 1882, il a été parmi les premiers à rejoindre la SPR fraîchement fondée ; en septembre 1884, alors que sa chambre au St John's College est plongée dans l'obscurité, il sent le contact de mains désincarnées. C'est à partir de ce moment qu'il mène des expériences avec des substances hallucinogènes.

Par la suite, il sera persuadé d'avoir pressenti la mort de sa mère et de trois de ses amis : cela ne fera que le renforcer dans sa farouche volonté de prouver l'existence de forces invisibles.

Démasquer les fraudeurs

En novembre 1884, la SPR l'envoie enquêter au siège de la Société théosophique, à Adyar (Inde) : l'organisation s'intéresse en effet aux miracles qu'aurait réalisés Helena Blavatsky. Après quatre mois d'investigation, Hodgson parvient à trois conclusions majeures qu'il publie peu après dans un rapport accablant. La première est liée à l'« affaire Coulomb » : Alexis et Emma Coulomb, anciens membres de la Société théosophique, affirment que les prétendues manifestations surnaturelles ne sont en réalité que des mises en scène auxquelles ils ont eux-mêmes contribué un certain temps. Hodgson les croit.

La deuxième a trait aux mystérieuses missives par lesquelles les mahatmas tibétains transmettraient leurs instructions à la Société : Hodgson se rend compte qu'elles sont rédigées dans le style très reconnaissable d'Helena Blavatsky (un anglais fort peu soigné) et que plusieurs paraissent écrites de sa main ; il découvre qu'elles ont transité par courrier – et non par le plan astral – et que si elles ont bien été « précipitées » à Adyar, comme on le dit si souvent, ce procédé n'a rien de magique puisqu'il recourt simplement à une trappe ménagée dans le plafond et actionnée par des cordes depuis la chambre de Blavatsky. La troisième conclusion, enfin, concerne le sanctuaire d'Adyar, et plus précisément son autel doté d'une cavité où se seraient matérialisés divers objets : point de surnaturel, encore une fois, simplement une ouverture ménagée dans le mur sur lequel s'appuie l'autel, ouverture conduisant au boudoir de Blavatsky.

Suite à la mise au jour de ces procédés, Hodgson se passionne plus que jamais pour les illusions, la prestidigitation et toutes les autres formes de tricherie que l'on peut alors rencontrer. Certes, il a lui-même vécu des phénomènes étranges et croit fermement au surnaturel. Mais loin de le rendre crédule, cette conviction renforce son désir de démasquer les fraudeurs. Il devient bientôt un expert en la matière. Avec S. J. Davey, il publie de nombreux articles dans les *Proceedings* de la SPR pour décrire les problèmes de mémoire et les erreurs d'observation touchant souvent les témoins de phénomènes extraordinaires. De 1886 à 1887, toujours en compagnie de Davey, il se penche sur la technique de l'ardoise spirite et révèle qu'il s'agit d'une imposture. En 1894, il commence à enquêter sur le célèbre médium Eusapia Palladino : là encore, il dénonce des fraudes.

La conversion

Devenu secrétaire de l'American Society for Psychical Research en 1887, Richard Hodgson s'est installé à Boston où ses faibles ressources l'obligent à louer, pour tout logement, une pièce unique où il n'accepte aucun visiteur.

Grâce à William James, il rencontre Leonore Piper, médium fameux. S'il se montre d'abord sceptique vis-à-vis de ses pouvoirs, les intenses recherches qu'il mène avec elle le font changer d'avis : entre 1896 et 1897, il devient persuadé que Piper lui a apporté la preuve de la survie des hommes après leur mort et de leur capacité à dialoguer avec les vivants. Il est également convaincu qu'elle lui a transmis de véritables nouvelles de proches et même d'Helena Blavatsky, dont l'âme se trouverait au fin fond de l'enfer... Le revirement d'Hodgson, qu'il expose dans les *Proceedings*, est accueilli avec joie par les spirites qui voient dans celui-ci un pas décisif pour la science. Hodgson lui-même puise dans ses nouvelles certitudes un important réconfort : il explique avoir pris conscience d'une sagesse, d'une joie et d'un amour ineffables résidant au cœur de l'univers, au cœur de ce cosmos qui se caractérise selon lui par son unité et par sa bonté.

Il continue à travailler avec Piper, mais ses notes deviennent alors impossibles à déchiffrer. Elles ne seront pas publiées, de même que ses comptes-rendus de communications surnaturelles reçues alors qu'il se trouve seul dans son logement : en effet, suite à sa conversion, il aurait à son tour développé des capacités médiumniques. Toutefois, sa conversion n'a diminué ni sa méfiance envers la plupart des autres médiums, ni son caractère à la fois sociable et exubérant.

Frank Podmore, le sceptique

Fils d'un pasteur anglican, il naît à Elstree (Hertfordshire, Angleterre) en 1856. Au cours de ses études (qu'il termine à Cambridge), il commence à s'intéresser au spiritisme, participe à une revue liée à ce mouvement, *Human Nature*, et intègre la British National Association of Spiritualists. Si, en septembre 1876, une séance avec le médium Henry Slade le marque beaucoup, son intérêt pour ce type d'activités décroît peu à peu. Toutefois, cette expérience spirite aura d'importantes conséquences sur la suite de sa vie. D'abord, durant une séance intervenue en 1881, il fait la connaissance d'Edward R. Pease qui partage ses conceptions socialistes.

Ensemble, ils rejoignent la Progressive Association puis la Fellowship of the New Life, dirigée par Thomas Davidson. Cette dernière ne comble pas leurs attentes et ils l'abandonnent en 1884 pour créer leur propre organisation, la Fabian Society. Si Podmore y est par la suite peu présent, il conservera toujours une certaine proximité avec les idées socialistes.

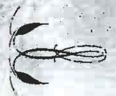
Frank Podmore

Ensuite, autre conséquence de son attrait précoce pour le spiritisme, Podmore reste intéressé par le surnaturel. Toujours accompagné de Pease, il intègre la Society for Psychical Research et s'attache à recueillir des rapports concernant les apparitions : dans ce cadre, il participe à l'élaboration de *Phantasms of the Living* (1886), aux côtés de Myers et de Gurney. Mais, surtout, Podmore fait preuve de son scepticisme proverbial : il considère comme des fraudes les manifestations de fantômes, particulièrement celles intervenant lors de séances de spiritisme, et explique par la télépathie les informations fiables que délivrent parfois les médiums. Ses conceptions se retrouvent dans l'ensemble de ses écrits, notamment dans les *Studies in Psychical Research* (1897).

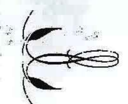
Admettant qu'il ne comprend pas vraiment son fonctionnement, il croit cependant avec force en la télépathie, talent que les hommes ont perdu mais qui reparaît dans certaines circonstances ; elle est donc naturelle et permet d'expliquer bien des phénomènes étranges. Les autres ont également des causes ordinaires : il peut s'agir de coïncidences, de témoignages erronés de spectateurs auxquels les sens ou la mémoire ont joué des tours, ou encore, tout simplement, de mascarades montées par des escrocs.

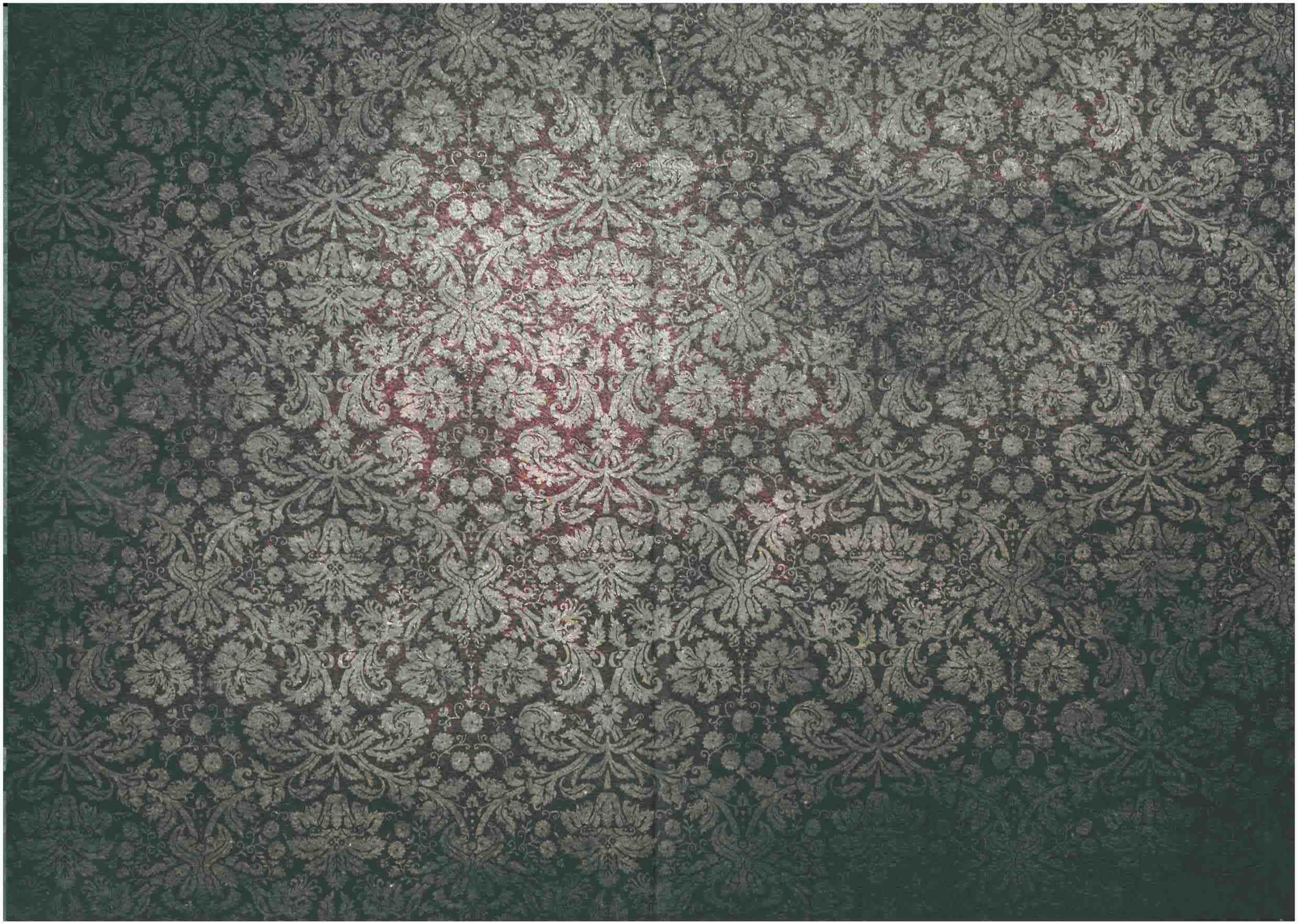
Au sein de la Society for Psychical Research, Frank Podmore fait la connaissance du Dr John Milne Bramwell, spécialiste de l'hypnose. Il rencontre également sa sœur, Eleonore Oliver Bramwell, qu'il épouse en 1891.

Index

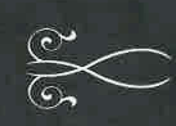


Index des documents d'époque





Esotérisme



au XIX^e^ siècle

Découvrez l'autre période emblématique de *L'Appel de Cthulhu* : la fin du XIX^e^ siècle !

Si, à travers les âges, les hommes se sont toujours intéressés au mystérieux, ceux du XIX^e^ siècle lui vouent une véritable passion. Ils lisent avec empressement les articles que, chaque jour ou presque, la presse consacre aux maisons hantées, aux bateaux fantômes, aux créatures étranges et aux autres phénomènes inexpliqués. Ainsi en est-il de l'*Ésotérisme & du surnaturel au XIX^e^ siècle.*

Beaucoup, refusant le matérialisme qu'on tente de leur imposer, s'investissent dans des mouvements ésotériques dont le succès est alors considérable :

- L'occultisme entend exhumer les secrets des anciennes traditions initiatiques.
- Le spiritisme affirme avoir découvert le moyen de communiquer avec l'esprit des morts.
- Le théosophisme, dont les membres, influencés par le bouddhisme, pensent avoir reçu pour mission de guider l'humanité.

Enfin, bien des individus s'impliquent dans les vives polémiques nées autour des manifestations dites surnaturelles, et certains se spécialisent même dans leur étude, donnant ainsi naissance à une nouvelle discipline : les sciences psychiques. Elles constituent en quelque sorte le symbole de cette époque où les progrès scientifiques, loin de faire disparaître l'attrait pour le mystère, lui donnent au contraire un élan spectaculaire.

Cthulhu 1890 est une nouvelle série permettant de jouer à *L'Appel de Cthulhu* à l'ère victorienne. Abondamment documentée et illustrée de photos d'époque, cette collection comporte déjà trois ouvrages :

Investigations au XIX^e^ siècle
Londres au XIX^e^ siècle
Ésotérisme & surnaturel au XIX^e^ siècle

Prix public conseillé 25 €